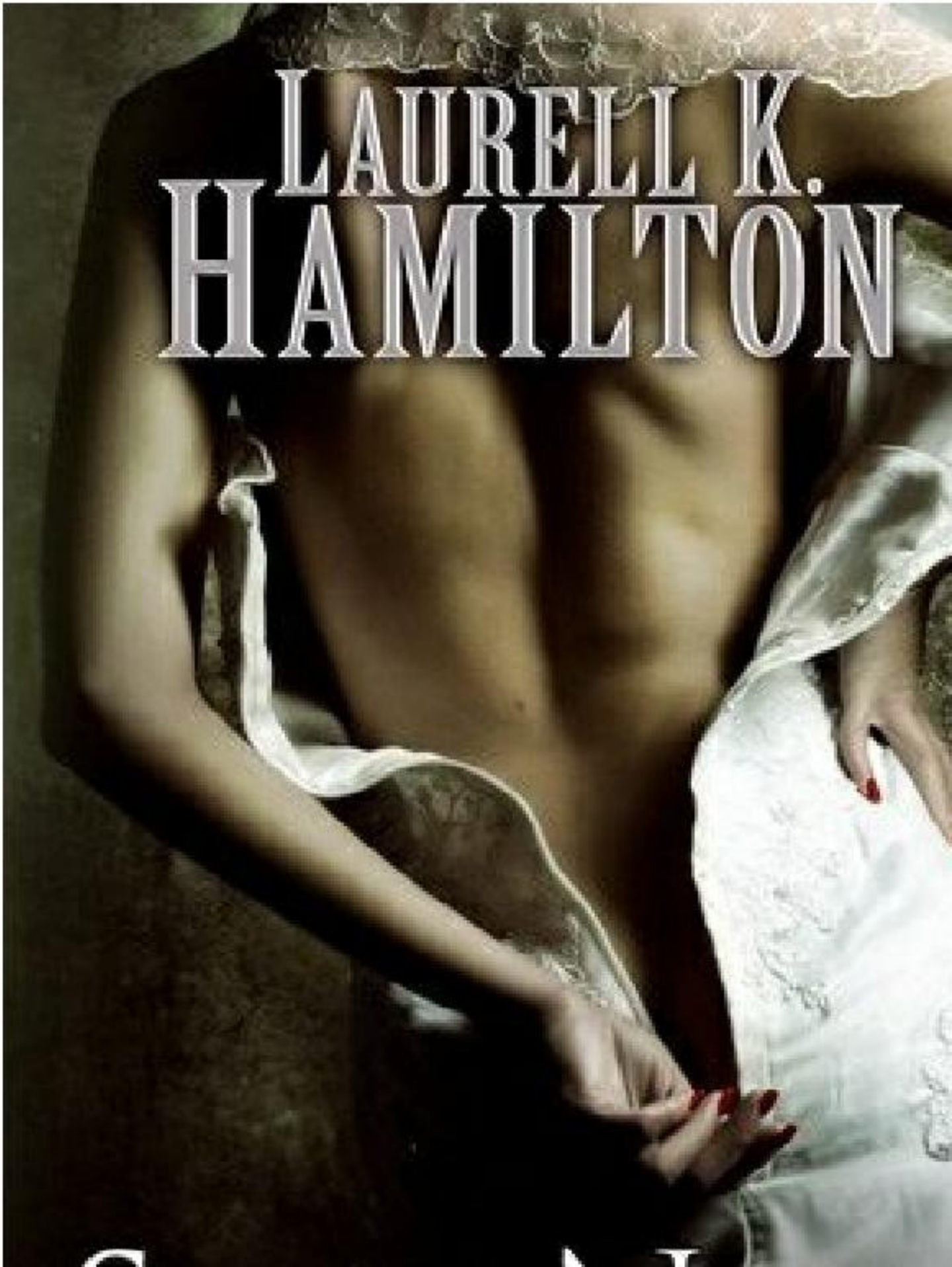
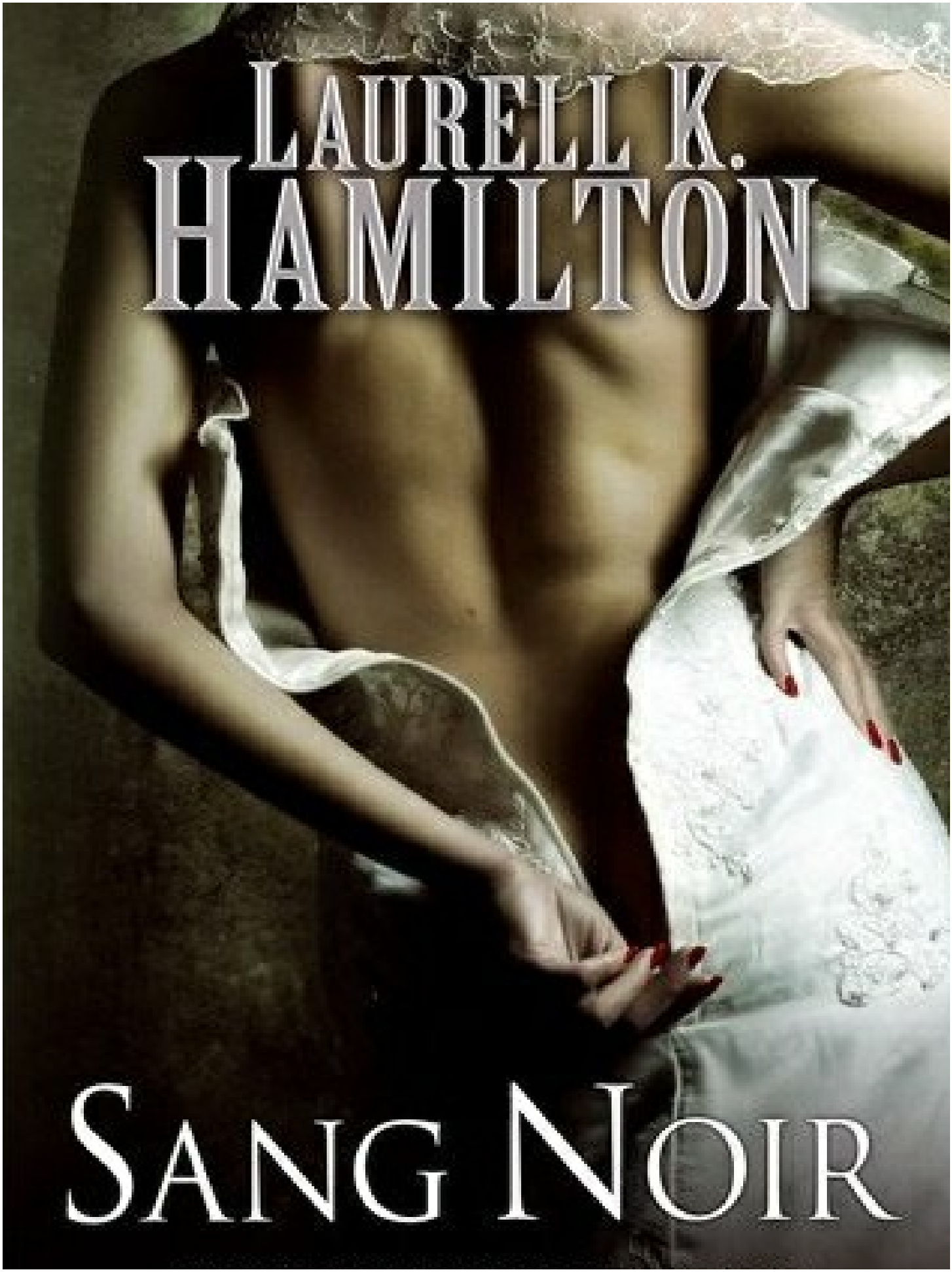

LAURELL K.
HAMILTON


LAURELL K.
HAMILTON
SANG NOIR

UNE AVENTURE D'ANITA BLAKE,
TUEUSE DE VAMPIRES

Laurell K. Hamilton

Sang Noir

Anita Blake - tome 16

Le loup-garou Jason Schuyler a besoin d'Anita Blake - pas en tant que chasseuse de vampires, de marshal fédéral ou de nécromancienne, mais en tant qu'amie. Il veut faire semblant pour quelques jours seulement d'être un jeune homme normal qui a une relation normale avec une jolie femme qui l'aime, afin de dire au revoir à son père mourant. Ça ne devrait pas être dur de cacher leurs identités pour quelques jours dans la ville natale de Jason.

Pourtant, Anita Blake devait s'y attendre.

Marmée Noire, mère de tous les vampires, choisit ce week-end pour se manifester. Elle a réussi à couper la connexion entre Anita et Jean-Claude, laissant ce dernier dans l'incapacité de sentir ce qui se passe. Dangereuse même dans son sommeil, ensevelie dans l'obscurité depuis un millier d'années quelque part en Europe, Marmée Noire est attirée par le pouvoir. Elle a déjà attaqué Anita par le passé, mais jamais de cette manière. En Anita, elle pressent l'existence de ce dont elle a besoin pour faire trembler ses ennemis...

Scan , OCR By Sam66

MEP ET Relecture By Athame

Du même auteur, chez Milady, en poche :

Anita Blake :
1. *Plaisirs Coupables*
2. Le Cadavre Rieur
3. Le Cirque des Damnés
4. *Lunatic Café*
5. *Le Squelette Sanglant*
6. *Mortelle Séduction*
7. Offrande Brûlée
8. *Lune Bleue*
9. *Papillon d'Obsidienne*
10. *Narcisse Enchaîné*
11. Péchés céruléens
12. Rêves d'Incube
13. Micah

Ravenloft - L'Alliance : *Mort d'un sombre seigneur*

Aux éditions Bragelonne, en grand format *Anita Blake* - L'Intégrale de la trilogie
Anita Blake:
10. *Narcisse Enchaîné*
11. *Péchés céruléens*
12. *Rêves d'Incube*
13. *Micah*
14. *Danse Macabre*
15. *Arlequin*
16. *Sang Noir*

www.bragelonne.fr

De l'anglais (États-Unis) par Isabelle Troin

Bragelonne

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Blood Noir* Copyright © 2008 by Laurell K. Hamilton

© Bragelonne 2012, pour la présente traduction

ISBN: 978-2-35294-603-8

Bragelonne 60-62, rue d'Hauteville - 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr Site Internet: www.bragelonne.fr

Pour Jonathon, qui m'aime quand je suis à mon plus noir et qui m'aide à allumer une bougie quand l'obscurité devient insupportable.

Remerciements

À Dark, qui s'est tout simplement rendue indispensable. À Sherry, qui a su organiser une maisonnée d'artistes. A Mary, qui nous a amené l'ordre et quelqu'un à qui demander des conseils. A Charles, qui a veillé à notre sécurité, m'a aidée dans mes recherches et accompagnée au stand de tir, et qui nous a rappelé, à Jon et à moi, combien tout ça était cool. À Shawn, qui répond à mes questions techniques et qui est le seul humain sur cette planète capable de comprendre. Au marshal Moriarity, dont l'avis est arrivé trop tard pour que j'en tienne compte dans ce tome - mais nous y remédierons dans le prochain. Bonne retraite.

Aux gagnantes du concours pour choisir un nom de scène à Jason :
Kim Montano de Maitland, en Floride
R. Malinen de Finlande
Sarah Shelton d'Arlington, au Texas

À mon groupe d'écriture, les Historiens Alternatifs : Tom Drennan, Rett MacPherson

Alternatifs : Tom Brennan, Kett MacPherson, Marella Sands, Deborah Millitello, Sharon Shinn et Mark Sumner. Ne cédez jamais ; n'abandonnez jamais. Et au lieutenant Robert J. Cooney, commandant de la Réserve Mobile, HRT et K-9,1964-2008.

Chapitre premier

En rentrant chez moi ce jour-là, je trouvai deux hommes assis à la table de ma cuisine. L'un d'eux était mon amoureux, avec lequel j'habitais; l'autre était l'un de nos meilleurs amis communs. Le premier est un léopard-garou et le second, un loup-garou. Tous deux exercent le métier de stripteaseurs. Au moins une fois par mois, ils ôtent sur scène bien davantage que leurs vêtements : ils changent de peau et de forme devant un public ébahi. Ces soirs-là, il n'y a que des places debout dans la salle. C'est vrai, il existe des tas d'endroits où vous pouvez voir des mecs se déshabiller, mais des humains qui se transforment en animaux... C'est un spectacle unique.

Nathaniel se leva pour venir m'embrasser et me serrer dans ses bras. Je glissai mes mains dans l'épaisse chevelure auburn qui cascadait le long de ses larges épaules, du creux de ses reins, de la rondeur de ses fesses et de ses jambes musclées. Nathaniel mesure désormais un mètre soixante-huit, soit trois centimètres

un mètre soixante-huit, soit trois centimètres de plus que lorsque je l'ai rencontré. Avec mes talons de sept centimètres, j'étais légèrement plus petite que lui. À vingt et un ans, le reste du corps de Nathaniel rattrape enfin sa carrure. Son visage devient moins doux, plus viril. Il sera toujours plus mignon que viril, mais sa structure osseuse s'est modifiée de manière infime, si bien que maintenant, il fait son âge au lieu d'avoir encore l'air d'un ado.

Il me dévisagea de ses yeux couleur de lilas. Sur son permis, il est marqué que ses yeux sont bleus, parce que les fonctionnaires n'ont pas voulu qu'il écrive « lavande » ou « mauve ». Et il est vrai que ses iris changent de teinte en fonction de son humeur et de ce qu'il porte, mais je peux vous garantir qu'ils ne sont jamais bleus.

Nathaniel glissa les mains sous ma veste de tailleur et effleura le haut de ma jupe. Il hésita un peu en butant contre le Browning BDM que je portais dans un holster d'épaule. Les flingues, c'est gênant pour faire des câlins.

J'enlaçai son torse nu et humai profondément l'odeur de sa peau. Comme toujours à cette période de l'année, Nathaniel ne portait qu'un minuscule short de jogging. La plupart des métamorphes se baladeraient à poil s'ils le pouvaient. Sur le principe, ça me gêne

un peu; aussi Nathaniel fait-il cette concession à ma pudeur. Certains pensent que je n'en ai plus depuis belle lurette, mais ils se trompent, sans doute parce qu'ils sont jaloux.

Et quand je tiens Nathaniel dans mes bras, quand je respire l'odeur vanillée de sa peau, je peux comprendre leur jalousie. Je sais que même s'ils m'en veulent un peu de coucher avec des tas de beaux mâles, et encore plus d'avoir trouvé un amour véritable auprès d'eux, ces gens envient surtout mon pouvoir. Parce que je suis la servante humaine de Jean-Claude, le Maître de la Ville de St. Louis. Parce que de tous les exécuteurs de vampires qui sévissent aux États-Unis, c'est moi qui ai le plus beau tableau de chasse.

—Je donnerais volontiers un des organes auxquels je suis le moins attaché pour qu'une femme m'accueille ainsi à la fin de la journée, lança Jason.

Je dus me tordre le cou pour le regarder derrière Nathaniel. Il était toujours assis à la table de la cuisine, un mug de café entre les mains. Du moins, l'odeur me disait que c'était du café, mais Jason tenait sa tasse comme s'il s'agissait de quelque chose de beaucoup plus précieux et de beaucoup plus addictif.

Jason a deux ans de plus que Nathaniel, soit

vingt-trois ans. Curieusement, je les ai rencontrés tous les deux quand ils en avaient dix-neuf. Jason fait ma taille, à un centimètre près. Il a cette blondeur qu'affectionnent les stars de cinéma, sauf que la sienne n'est due à aucun coiffeur ni aucun produit décolorant. Ses cheveux sont coupés très court et d'une façon très classique, comme ceux d'un homme d'affaires. J'adore les cheveux longs, mais je dois reconnaître que le beau visage de Jason est mieux mis en valeur ainsi.

Ce jour-là, il portait un tee-shirt bleu qui faisait paraître ses yeux encore plus bleus - la couleur d'un ciel, non pas printanier mais estival, avant que frappe la canicule mais alors que mai est déjà loin derrière. Ses fringues dissimulaient le fait qu'il était encore plus appétissant nu, comme je suis bien placée pour le savoir. Si je ne sors pas avec Jason, ce n'est pas parce que je ne le trouve pas mignon ou désirable. C'est parce qu'il est mon ami, et réciproquement.

—Et Perdy? demandai-je. Vous sortez officiellement ensemble, pas vrai ?

Jason eut un large sourire.

— « Sortir ensemble » ? Tu es mignonne. Je fronçai les sourcils.

—Tu appelles ça comment, toi ? Nathaniel

m'embrassa sur le front.

—C'est vrai que tu es mignonne.

Je m'écartai de lui et foudroyai les deux hommes du regard.

—Non, mais sérieusement, vous appelez ça comment, vous ? Perdy n'est pas un coup d'un soir, ni une copine avec qui tu couches juste pour le fun. C'est ta petite amie officielle.

—A t'entendre, on dirait que je lui ai donné ma chevalière de la fac, Anita. Perdy et moi étions amants, et elle tenait à ce que nous soyons monogames.

—Je croyais que c'était le cas.

—Mis à part le fait que je couchais toujours avec toi, ça l'était.

—Attends. Pourquoi tu parles au passé ? Tu as rompu avec Perdy?

— Elle lui a posé un ultimatum, révéla Nathaniel. (Il laissa glisser sa main le long de mon bras tout en s'éloignant.) Je vais te servir un café.

Je m'approchai de la table et m'assis sur la chaise qu'il venait de libérer.

— Quel genre d'ultimatum ? demandai-je. Jason perdit son regard dans son mug de café.

—Elle voulait que je cesse de coucher avec Jean-Claude, avec Asher et avec toi, répondit-il.

—Mais... tu ne couches ni avec Jean-Claude, ni avec Asher! protestai-je. À moins, évidemment, que tu aies négligé de m'en parler.

Jason sourit.

—Si tu voyais ta tête ! (Il leva deux doigts, reproduisant le salut des boy-scouts.) Je ne couche pas et n'ai jamais couché ni avec Jean-Claude, ni avec Asher.

Nathaniel posa un mug de café fumant devant moi et s'assit de l'autre côté de la table. Ainsi, nous pourrions regarder notre ami tous les deux. Et nous ne pourrions guère faire plus que nous tenir la main, ce qui était sans doute une bonne idée. Nathaniel et moi avons tendance à nous distraire mutuellement.

—Mais Perdy ne t'a pas cru, devinai-je.

—Non, en effet.

Jason sirota une gorgée de café.

—Pourquoi donc ?

—Je ne sais pas trop.

—Si le fait que je t'utilise pour nourrir l'ardeur perturbait ta petite amie, tu aurais dû me le dire.

—Je suis la pomme de sang de Jean-Claude, son donneur volontaire, et je vais où mon maître me dit d'aller. Tu es sa servante humaine, et coucher avec quelqu'un, c'est

l'équivalent de boire son sang pour toi. Jean-Claude me partage avec Asher, son second dans la hiérarchie vampirique de St. Louis, pour le sang, et avec toi pour le sexe, ce qui est son droit le plus strict. Je lui appartiens. Perdy le savait. Elle s'est fait chasser de Cape Cod parce qu'elle voulait être davantage qu'une donneuse de sang pour son maître.

—Samuel ne m'a rien dit à ce sujet. Et Sampson a déclaré que Perdy était ici afin de l'espionner pour le compte de sa mère.

—Oui, mais depuis, Sampson est rentré chez lui, et Perdy est restée.

Sampson avait regagné Cape Cod parce que St. Louis venait d'être envahie par certains des vampires les plus effrayants du monde. Jean-Claude avait pensé que ce serait une mauvaise idée de risquer la vie du fils aîné de son ami et allié. Et puis, Sampson est une sirène mâle, de sorte qu'il ne jouit pas de grands pouvoirs offensifs - du moins, pas à une telle distance des côtes. Perdy aussi est une sirène, même si je ne les ai jamais vus se transformer en poissons, Sampson et elle. Pour moi, ils ressemblent à des gens normaux.

—C'est pour toi que Perdy est restée, dit Nathaniel.

—Elle voulait que je lui appartienne,

acquiesça Jason. Elle est très jalouse, très possessive. Ce n'est pas mon truc.

—Donc, tu avais bien une nana qui t'accueillait le soir de la même façon qu'Anita m'accueille, moi. C'est le reste qui posait problème.

—Non, Nathaniel. Pendant un moment, elle m'accueillait plus ou moins comme ça. Mais les dernières semaines, c'était : «Tu étais où ? Avec qui ? Tu as encore baisé avec le maître, hein ? Tu as couché avec Asher, avoue ! Tu étais avec Anita, pas vrai ? »

—Je n'ai pas beaucoup fait appel à tes services ces derniers temps, me défendis-je. J'avais bien compris que Perdy n'aimait pas te partager, mais j'ignorais qu'elle pensait que tu faisais plus que donner ton sang aux vampires.

—Elle est complètement dingue de jalousie, et elle refuse de me croire quand je lui jure que je n'ai couché avec personne d'autre. C'est pour ça que j'ai demandé à Jean-Claude de me retirer de ton planning alimentaire un moment. Je pensais que Perdy se calmerait si je cessais de coucher avec ma seule autre véritable partenaire.

Nathaniel et moi échangeâmes un regard par-dessus la table. Il haussa les épaules, et je me chargeai de poser la question pour nous deux.

—Ça a marché ?

—Non.

Jason but une autre gorgée de café. II avait dû finir son mug, parce qu'il se leva et se dirigea vers la cafetière à piston près de l'évier. Il ôta le protège-cafetière qui tenait son contenu au chaud, puis le remit sans s'être servi et posa sa tasse dans l'évier.

— Finalement, j'en ai déjà assez bu.

— On ne boit jamais assez de café, répliquai-je. Jason se tourna vers moi et me sourit.

—C'est peut-être vrai dans ton cas, mais si on en consommait tous autant que toi, on finirait par faire une overdose.

—Jason, que s'est'il passé ?

Il redevint grave. Il s'adossa aux placards avec un soupir, croisa les bras et évita soigneusement de nous regarder en face.

— Perdy voulait qu'on se marie. «Jusqu'à ce que la mort vous sépare » et tout le tintouin. Mais c'est une sirène, je mourrai bien avant elle. Elle peut vivre des siècles - pas éternellement comme les vampires, mais presque.

—Tu ne voulais pas l'épouser, dis-je doucement. Jason secoua la tête.

— On dirait qu'elle est obsédée par moi. À ce stade, ce n'est plus de l'amour. Je me sentais

étouffé.

—Donc, ce n'était pas la bonne personne pour toi, résumai-je. Jason eut un sourire qui monta presque jusqu'à ses yeux.

—Tu peux parler. Toi non plus, tu n'arrives pas à te fixer sur une seule personne.

— C'est différent.

— Pourquoi ? Parce que tu es une vampire vivante qui se nourrit de sexe - donc, ça justifie que tu entretiennes un harem ? L'ardeur est une excuse parfaite pour ne pas avoir à choisir.

—Je m'en passerais volontiers si c'était possible, répliquai-je sur un ton chagrin. Tu le sais bien.

Jason s'approcha de moi, m'entoura les épaules de ses bras et posa sa joue sur ma tête.

—Je ne voulais pas te rendre triste, Anita. Dieu sait que je ne le voulais pas. S'il te plaît, ne me dis pas que tu changerais si c'était en ton pouvoir. Tu aimes Nathaniel et Micah, et ils t'aiment aussi. Tu aimes Jean-Claude et Asher, et c'est réciproque. Tu ne sais toujours pas quoi faire de Damian, mais tu finiras par trouver.

Je secouai la tête, me dégageai et me levai pour m'éloigner de lui.

—N'oublie pas que je couche aussi avec

Requiem, avec Londres et, parfois, avec Richard. Sans compter que de temps en temps, le roi des cygnes pointe le bout de son nez - et pas que ça, d'ailleurs.

Ma voix était pleine de colère et d'amertume, ce dont je me réjouis.

—Je ne voulais pas te fâcher, Anita. Je ne voulais pas te faire de mal, ni rendre une autre femme furieuse contre moi ce soir. S'il te plaît, excuse-moi. Je ne suis pas dans mon état normal. Tu ne peux pas imaginer à quel point je me sens mal. Je t'en prie. Je suis un salopard, mais ne m'en veux pas.

Il me tendit la main. Son expression était aussi suppliante que sa voix. Jamais encore je n'avais vu ce genre de douleur dans ses yeux - une douleur qui n'était pas seulement due au fait d'avoir rompu avec une petite amie qui ne lui convenait pas.

Je lui offris ma main, mais l'obligeai à faire un pas pour envelopper mes doigts avec les siens. Ses yeux brillaient dans la lumière électrique du plafonnier.

Je pris sa main et la serrai. Il hoqueta légèrement, et je crus qu'il allait se mettre à pleurer, mais il se contenta de me dévisager. Ses yeux ne brillaient plus, et il avait un regard mort, comme s'il venait de mettre ses

sentiments sous cle quelque part. Et d'une certaine façon, je trouvais ça encore pire. Je m'approchai de lui. Il me serra dans ses bras comme s'il se tenait en équilibre précaire au bord d'une falaise, et que j'étais la seule chose à laquelle il pouvait se raccrocher. Cette façon de me tenir sans rien dire, c'était tellement... masculin ! Une femme aurait pleuré ou tenté de s'expliquer, mais les hommes ont du mal à exprimer leur douleur.

Je lui rendis son étreinte et chuchotai dans ses cheveux, contre sa joue :

— Ça va aller, Jason. Ça va aller.

Nathaniel nous rejoignit, se plaqua contre le dos de Jason et nous étreignit tous les deux en même temps. Pressant sa joue contre l'arrière du crâne de Jason, il dit :

— On est là. On sera toujours là pour toi.

Jason continua à s'accrocher à moi sans rien dire et sans bouger. J'éprouvais la force de ses bras et de ses épaules, le contact de son corps musclé contre le mien, mais ça n'avait rien de sexuel. C'était la première fois que je me retrouvais ainsi collée contre un homme, sans rien penser d'autre que « Misère, c'est quoi, son problème ? ». Ou bien il aimait Perdy et il regrettait d'avoir rompu avec elle, ou bien il souffrait pour une autre raison qui m'échappait. De quoi pouvait il bien s'agir ?

m'échappait. De quoi pouvait-il bien s'agir ?

Nous finîmes par terre, assis en ligne dos à l'îlot central de la cuisine. Jason ne nous avait toujours pas expliqué ce qui n'allait pas ; il n'avait pas non plus avoué qu'en fait, il était désespérément amoureux de Perdy et demandé comment arranger les choses entre eux. J'attendais qu'il se décide à cracher le morceau.

S'il avait été une de mes copines, je l'aurais interrogé, mais les mecs fonctionnent différemment. Parfois, il faut faire preuve d'une ruse de prédateur avec eux - et je ne dis pas ça parce que Jason est un métamorphe. Tous les hommes se méfient de leurs émotions. Si vous les approchez trop ouvertement, ils prennent peur et ils se ferment comme des huîtres. Le meilleur moyen de les amener à se confier, c'est de ne pas les brusquer. Bon, si vraiment ça ne fonctionne pas, vous pouvez toujours essayer de les bombarder de questions. Mais en règle générale, mieux vaut les laisser venir à vous.

Jason avait posé sa tête sur l'épaule de Nathaniel et une de ses mains sur ma jambe. Au moins est'il, comme la plupart des hommes de ma vie, bien plus câlin que la moyenne des mecs. J'apprécie.

D'une voix atone, comme s'il avait peur

D'une voix atone, comme s'il avait peur d'exprimer quelque émotion que ce soit, il dit :

—Mon père est en train de mourir d'un cancer. Ma mère a appelé hier soir juste après que j'ai rompu avec Perdy.

J'échangeai un regard avec Nathaniel. Ses yeux écarquillés m'apprirent que lui non plus n'était pas au courant.

—Seigneur, Jason, je suis désolée.

—Évidemment, on se déteste, et maintenant, ce salopard va disparaître avant que j'aie eu le temps de lui pardonner.

—Que pouvons-nous faire ? s'enquit Nathaniel d'une voix douce.

Jason eut un faible sourire, mais un sourire quand même. Il me sembla que c'était bon signe. Du moins, je l'espérai.

—Tu veux vraiment le savoir ?

—On t'écoute. Tout ce que tu voudras, promis-je.

Jason continua à sourire, mais je le vis ciller comme si je l'avais frappé au lieu de lui proposer de faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour soulager sa douleur.

— Perdy n'est plus là pour me dire ce que je ne peux pas faire - ou pour te le dire, à toi. Je suis de nouveau un homme libre.

Il tenta de rire, mais le son qui sortit de sa bouche ressemblait davantage à un sanglot.

bouche ressemblait davantage à un sanglot.

—J'ai pigé, dit Nathaniel.

Je fronçai les sourcils.

—Moi pas. Explique-moi.

—Jason veut recommencer à coucher avec toi.

—Quoi ?

—Perdy n'a plus le droit d'être jalouse de toi, ni de quiconque. Jason et toi pouvez redevenir amants.

—Tu veux dire... là, maintenant ?

Nathaniel eut un vague haussement d'épaules. Jason ôta sa tête de l'épaule du léopard-garou et laissa glisser sa main de ma jambe.

—Ne te bile pas, Anita. Je sais que j'ai merdé, et que ce n'est pas le bon moyen de t'approcher. Mais c'est le bordel dans ma tête ce soir. Je ne sais plus où j'en suis.

Il se releva et se dirigea vers la porte.

J'ouvris la bouche pour dire : « Ne pars pas ; oui, je vais coucher avec toi. » Mais je la refermai sans qu'aucun son n'en soit sorti et dévisageai sévèrement Nathaniel.

L'ardeur a fait de moi une sorte de vampire vivante qui se nourrit de sexe plutôt que de sang. Toutefois, la situation n'a pas que des inconvénients. Nathaniel est devenu mon animal à appeler mon familier. Nous

animal à appeler, mon familier. Nous partageons nos émotions, notre pouvoir et, parfois, nos pensées.

—Tu essaies de me manipuler, lui reprochai-je.

—Tu peux te barricader contre moi si tu veux, répliqua-t'il.

Jason hésita sur le seuil de la pièce. Il se retourna et nous regarda tour à tour, les sourcils froncés.

—Je sens bien que quelque chose m'échappe.

Je scrutai le visage d'un des hommes de ma vie.

— C'est vraiment ce que tu désires ?

—Jason est mon ami.

—Tu te rends compte que la plupart des mecs ne poussent pas leur copine à coucher avec leurs amis.

—Si tu n'avais jamais couché avec Jason, ce serait différent, mais tu l'as déjà fait. Pourquoi cela me gênerait-il que tu recommences ce soir ?

J'ouvris la bouche pour lui faire une réponse pleine de bon sens et la refermai parce que je n'aurais pas trouvé de réponse pleine de bon sens même si ma vie en avait dépendu. Pourquoi cela gênerait-il Nathaniel que je couche avec Jason ce soir ? Et pourquoi cela me gênerait-il, moi ? Parce que je n'avais pas

me generais ?, mec ? Parce que je n'avais pas prévu de le faire ? Parce que je me sentais déjà un peu nympho sur les bords ? Etaient-ce des raisons suffisantes ?

Jason s'était arrêté à la limite entre la lumière de la cuisine et l'obscurité du salon qui s'étendait au-delà.

—Tu as pitié de moi. Je ne suis pas sûr d'avoir envie que tu couches avec moi juste pour me consoler.

— Il fut un temps où mes motivations t'auraient été bien égales, lui rappelai-je doucement.

—J'étais un queutard, je sais.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, Jason.

— Reste ici ce soir, implora Nathaniel. Jason hésita, le visage toujours dans l'ombre.

—Pourquoi ? Pourquoi voulez-vous que je reste ? Je regardai Nathaniel fixement. Après tout, c'était son idée.

—Parce que tu es notre ami. Et parce qu'on veut t'aider.

—Et toi, Anita ?

Je levai les yeux vers Jason. Il y avait quelque chose de tendu dans sa posture, comme s'il s'attendait à ce que je lui fasse mal. Alors, je formulai très soigneusement ma réponse pour éviter de le blesser.

—Je ne veux pas te laisser partir dans l'état

où tu es. Reste. Si tu ne veux pas qu'on couche ensemble, on peut juste dormir entassés comme une portée de chiots. C'est sans obligation.

Il secoua la tête.

—Quand je suis avec toi, tu n'as jamais seulement envie de dormir. Cela me mit mal à l'aise.

—Je ne sais vraiment pas quoi répondre à ça, Jason.

— Dis-moi que tu me désires.

J'ouvris la bouche, mais Nathaniel me toucha le bras.

—Il a besoin d'entendre la vérité, Anita.

—Et c'est quoi, la vérité ? demandai-je en lui retirant ma main.

—Dis-lui ce que tu éprouves réellement pour lui. Je pris une grande inspiration et réfléchis. La vérité. Quelle était la vérité ?

—Tu es l'un de mes meilleurs amis, et je ne veux pas que tu restes seul ce soir.

—Jean-Claude me laissera dormir avec lui.

—Mais tu ne le laisseras pas te tenir dans ses bras pour te réconforter.

—Qu'en sais-tu ?

—Disons que c'est une intuition.

Jason restait figé sur le seuil de la cuisine

Jason restait figé sur le seuil de la cuisine comme s'il n'arrivait pas à se décider, ou comme si une partie de lui voulait rester et l'autre s'en aller. Un peu plus tôt, je l'avais forcé à venir vers moi pour me prendre la main. Cette fois, je m'approchai de lui et je le pris dans mes bras. Il se raidit. J'appuyai ma tête sur son épaule.

—Reste avec nous ce soir, Jason, s'il te plaît.

—Pourquoi ? chuchota-t-il à mon oreille.

—Parce que tu en as envie.

—Ce n'est pas une raison suffisante.

— Parce que je sens combien Nathaniel serait peiné de te voir partir, sachant que personne ne te serrera dans ses bras cette nuit.

—Je ne veux pas dormir, Anita. Franchement, j'ai peur de le faire. Peur de rêver. La nuit dernière... c'était affreux. Je levai la tête vers lui.

—Tu as appris la nouvelle hier soir ? Il acquiesça.

—Et tu as fait des cauchemars ?

— Des cauchemars horribles. Apprendre que mon père allait bientôt mourir a fait remonter tout un tas de merde à la surface.

Le besoin de Nathaniel me faisait presque chanceler. Il voulait vraiment que Jason reste. Je tentai de dresser un bouclier métaphysique pour me rendre imperméable à ses émotions, et

pour me rendre impermeable à ses émotions, et je n'y parvins pas. Probablement parce que j'étais de son avis, au fond. Nathaniel avait raison : Jason figurait déjà sur la liste de mes amants. Pourquoi avais-je tant de mal à admettre que j'aimais coucher avec lui? Pourquoi m'était-il si difficile d'accepter que je désirais être avec lui - non pas parce que je n'avais pas le choix, mais au contraire parce que, pour une fois, je l'avais ?

Jason m'embrassa sur le front.

—Je rentre chez moi.

Je le serrai plus fort et l'empêchai de partir.

— Ce serait chouette que tu restes. Il parut surpris.

—Tu as l'air sincère.

—Je le suis, affirmai-je.

Jason eut un sourire qui ressemblait presque à son sourire habituel.

—Il me semble avoir entendu un «s'il te plaît» tout à l'heure. Je lui rendis son sourire.

—Il me semble aussi.

—Je ne t'avais encore jamais entendue dire «s'il te plaît» à un homme pour qu'il reste avec toi.

—En général, je n'ai pas besoin d'en arriver là.

—Reste avec nous ce soir, le pressa Nathaniel. J'acquiesçai.

Nathaniel. J'acquiesçai.

— Reste.

— On va être un peu à l'étroit dans le lit quand Micah rentrera, objecta Jason.

—Il est en déplacement, lui révélai-je.

—Un nouveau léopard-garou veut nous rejoindre, compléta Nathaniel. Micah est parti le rencontrer. Jason hocha la tête.

—J'aime bien Micah ; vous savez que le problème n'est pas là, se justifia-t-il.

—Je sais, grimaçai-je. Simplement, ce n'est ni une fille, ni ton meilleur ami, contrairement à Nathaniel.

—Voilà. Ce soir, je préfère ne pas avoir de public.

—En plus, ajouta Nathaniel, Damian dort chez sa dernière maîtresse en date. Nous avons la maison pour nous seuls.

Une tension dont je n'avais pas eu conscience jusque-là parut quitter le corps de Jason.

—Je n'ai rien contre Damian non plus, mais parfois, ça fait un peu trop de monde à mon goût. C'est pour ça que j'aimais bien être avec Perdy, au début.

—Tu ne veux pas te faire une orgie tous les soirs, mais tu n'as pas non plus envie d'être monogame, résuma Nathaniel. Jason acquiesça.

acquiesça.

—Ouais, je suis baisé.

—Pas encore, dis-je en le serrant plus fort. Mais on peut y remédier.

Cette fois, son large sourire éclaira tout son visage.

—Chambre, salle de bains, salon, cuisine ?

—Le carrelage est dur et froid, alors que le lit est moelleux et douillet, répondis-je.

Jason jeta un coup d'oeil à Nathaniel comme pour réclamer son aide, et ce fut le léopard-garou qui m'expliqua :

— Depuis qu'il est avec Perdy, Jason n'a baisé que dans un lit. Je fronçai les sourcils.

—Je comprends qu'elle ne veuille pas faire ça dans la douche ou la baignoire, étant donné que les sirènes ont du mal à conserver leur forme humaine au contact de l'eau. Mais pourquoi jamais ailleurs que dans un lit ?

Jason secoua la tête.

—Et seulement dans les positions classiques, j'imagine ?

Il opina. J'écarquillai les yeux.

— Oh, Jason, je suis désolée. Je ne savais pas.

Mue par un élan de compassion, je l'étreignis plus fort. Il s'écarta légèrement pour me dévisager.

—Avec toutes les mauvaises nouvelles que je

—Avec toutes les mauvaises nouvelles que je viens de recevoir, ce qui te catastrophe le plus, c'est que mon ex ait des goûts bateau en matière de sexe ?

Je tentai d'expliquer mon point de vue, un exercice dans lequel j'excelle rarement.

—Tu aimes le sexe. Tu as un don pour ça.

—Merci, le compliment me va droit au... cœur.

Je lui jetai un regard sévère en poursuivant :

—Le sexe est l'une des activités les plus intimes auxquelles se livrent les êtres humains. Quand une personne qui dit qu'elle t'aime limite tes moyens d'expression sur ce plan, c'est comme si elle tuait quelque chose en toi. Ça te ronge l'âme.

Le sourire de Jason s'évanouit. Il me regarda, et soudain, je vis cette partie de lui qu'il dissimule à la plupart des gens, la plupart du temps : l'intelligence et la sagacité qui se cachent derrière ses yeux bleus pétillants et ses manières de charmeur invétéré. Ça lui donne l'air triste et plus âgé, mais ça fait partie des choses que je chéris en lui. Et j'aime qu'il accepte de se montrer à moi sans fard.

—Comment es-tu devenue si perspicace ? demanda-t-il doucement.

—J'ai des amis beaucoup plus sages que moi qui me donnent de bons conseils. Parfois,

qui me donnent de bons conseils. Parfois, même, je les écoute, répondis-je en souriant.

Jason me rendit mon sourire et fit glisser ses mains le long de mon dos.

—Donc, tu me laisses choisir l'endroit où on va faire l'amour ? (Je hochai la tête.) Juste parce que je n'ai pas eu le choix depuis un moment.

—Tout à fait.

—Et si je suggère un truc trop extravagant ?

—Alors, je te dirai non, et tu trouveras autre chose.

Il me dévisagea, l'air grave.

—Tu es sérieuse.

Je pris son visage entre mes mains et acquiesçai.

—J'essaie de ne jamais dire de choses que je ne pense pas, Jason.

Je ponctuai la fin de ma phrase par un baiser. D'une main posée dans le creux de mes reins, Jason me pressa plus étroitement contre lui - assez pour que je sente que son corps commençait à oublier ce qui le préoccupait.

Il ferma les yeux et prit une grande inspiration, puis regarda Nathaniel.

—Tu as une préférence ?

—C'est toi l'invité.

Jason me souleva de terre. Aucun de nous deux n'était assez grand pour que je risque de

doux. Il était assez grand pour que je risque de me cogner la tête contre le linteau de la porte.

—Je vous adore. Avec vous, je me sens déjà nettement moins bizarre.

—Pourquoi, parce qu'on l'est encore plus que toi ? le taquinai-je.

—Non, dit'il en riant, la tête levée vers moi. Parce que votre relation fonctionne. Si étrange qu'elle puisse paraître à la plupart des gens, elle fonctionne. Grâce à vous, j'arrive à imaginer qu'il existe, quelque part dans le monde, une personne assez tordue pour me rendre heureux.

—Je préférerais éviter la salle de bains, dit Nathaniel. Mes cheveux mettent des plombes à sécher.

Jason me reposa par terre.

—Je penche pour le salon.

—Il y a des fauteuils, et le canapé a un dossier et des accoudoirs, énuméra Nathaniel.

—Elle est solide, votre table basse ?

— Pas à ce point.

Je voyais très bien où ils voulaient en venir.

—Non, pas assez solide pour qu'on baise dessus.

— On commence dans le salon, et on finit dans la chambre? suggéra Jason.

Je regardai Nathaniel, qui acquiesça en haussant les épaules.

—Marché conclu, dis-je.

Chapitre 2

Il leur fallut un moment pour décider si je devais garder mes escarpins ou les enlever. Nathaniel votait pour que je les garde ; Jason voulait que je les enlève.

—Je veux la lécher, fit-il valoir, et elle risque de me faire mal avec ses talons.

—Justement, c'est ça qui est bien, non ? répliqua Nathaniel. Je finis par trancher.

— C'est celui qui fait le cunni qui décide.

—Vire tes pompes, ordonna Jason avec une expression qui me contracta le bas-ventre sans qu'il ait besoin de me toucher.

Je virai mes pompes et les abandonnai couchées dans la pénombre du salon. La seule lumière était celle qui provenait de la cuisine. Plantée devant le canapé, j'attendis que les deux hommes déplacent la table basse contre un mur.

Puis Jason vint se mettre à genoux devant moi. Il leva la tête. Une moitié de son visage était éclairée, l'autre dans l'ombre. Le regard du seul œil que je distinguais clairement me fit

seul sin que je distinguais clairement me le frissonner.

Nathaniel se plaça à une extrémité du canapé. Il ôta son short d'un mouvement fluide et le laissa tomber par terre. En le voyant nu dans la pénombre du salon, je sentis mon cœur remonter dans ma gorge.

Jason fit glisser ses mains le long de mes jambes et sous ma jupe. Du coup, je reportai mon attention sur lui. Il caressa mes bas très doucement jusqu'à ce qu'il trouve leur jarretière en dentelle. Il en suivit le bord du bout de l'index, frottant l'élastique qui avait roulotté à l'arrière de mes cuisses. Vous avez beau être prudente, à moins d'avoir les jambes comme des allumettes, les bas font toujours ça. Mais Jason traitait cette imperfection comme si c'était juste une opportunité supplémentaire de jouer.

Puis ses mains recommencèrent à monter, effleurant le haut de mes cuisses. Ses pouces frottèrent le creux tiède qui encadre le sexe d'une femme. Ils ne faisaient que me masser le haut des cuisses, mais ce fut leur pression qui m'incita à écarter les jambes pour que Jason puisse atteindre ce qu'il voulait atteindre - et ce que je voulais qu'il atteigne.

Nathaniel s'approcha derrière moi. Sans la table basse, il y avait assez de place pour

table basse, il y avait assez de place pour quelqu'un d'autre entre moi et le canapé. Il m'enveloppa de ses bras, bloquant les miens le long de mes flancs. La sensation de son membre nu, pressé contre mes fesses à travers ma jupe, me fît chavirer. Il resserra son étreinte, me faisant éprouver toute sa puissance musculaire. Mon pouls accéléra, et mon souffle s'étrangla dans ma gorge.

—Tu es si fort, chuchotai-je.

—Et toi, si prisonnière, répliqua-t'il contre ma joue.

Il me serra encore, presque assez pour me faire des bleus. Pourtant, je ne lui demandai pas de me lâcher. J'aimais bien me sentir immobilisée. S'il m'avait voulu du mal, je n'aurais pas pu l'empêcher de m'en faire. Mon flingue était coincé sous mon bras ; il me rentrait dans les côtes. Il aurait suffi que Jason empoigne mes jambes pour que je ne puisse plus bouger du tout.

Ça ne m'a pas beaucoup plu de découvrir que j'aimais ce genre de chose. Franchement, au début, j'ai détesté ça. Mais depuis quelque temps, grâce au fait que je partage mes émotions avec Nathaniel qui adore le bondage et la soumission, j'ai fait la paix avec mes fantasmes. Oui, dans la vraie vie, si quelqu'un tente de m'immobiliser, je me débats comme

un beau diable et je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour lui ôter l'envie de recommencer. Et oui, en matière de sexe, j'aime bien être impuissante. Si je sais que je suis en sécurité, avec des gens en lesquels j'ai confiance, je dirais même que j'adore ça.

—Qu'est-ce que tu fabriques là-haut, pour qu'elle réagisse comme ça ? s'enquit Jason, dont les mains s'étaient immobilisées.

—Je la tiens très, très serrée, répondit Nathaniel d'une voix tendue par l'effort.

Soudain, les doigts de Jason s'enfoncèrent dans la chair tendre de mes cuisses, leur caresse se changeant aussitôt en meurtrissure. Je chuchotai :

— Oui.

—C'est à ça que tu veux jouer ? demanda Jason d'une voix plus rauque, plus... sombre, faute d'un meilleur adjectif.

—Moi, oui, dit Nathaniel.

Jason serra mes cuisses encore plus fort. Je finis par pousser un petit cri.

—Assez, assez !

—C'est son mot d'arrêt, dit Nathaniel.

—Je me suis déjà arrêté, contra Jason.

—Mais pas moi, répliqua Nathaniel.

—Non, pas toi, confirmai-je, essoufflée.

Il me serrait suffisamment pour que je ne

puisse pas bouger, mais pas assez pour me faire mal. La frontière entre les deux est mince, mais Nathaniel a un don pour la suivre comme un équilibriste marchant sur un fil.

—Je lui enlève sa culotte, ou je la lui arrache ? demanda Jason.

—Tu l'arraches, grogna Nathaniel.

—S'il te plaît, ajoutai-je.

—S'il te plaît quoi ?

—S'il te plaît, arrache ma culotte.

Il s'exécuta d'un geste vif qui secoua le bas de mon corps. Instinctivement, Nathaniel resserra son étreinte au point qu'il me devint difficile de respirer.

—Moins fort, chuchotai-je.

Il relâcha la pression pour revenir à la limite entre « très fort » et « trop fort ». Il devait m'immobiliser, pas me blesser. De toutes les formes de sexe que j'ai pratiquées, le BDSM est celle qui réclame le plus de confiance et de communication entre les partenaires.

Jason releva ma jupe jusqu'à ce que la lumière en provenance de la cuisine éclaire mon bas-ventre nu.

—Je peux y aller fort ?

Ce n'était pas une provocation, mais une question sincère.

—Commence doucement, ordonna Nathaniel,

et elle te dira.

Je me rendis compte que Jason ne m'avait jamais fait de cunni auparavant. Je l'avais sucé, mais il n'avait pas eu l'occasion de me retourner cette faveur.

Il m'empoigna les cuisses pour les écarter plus largement, en me faisant éprouver la puissance de ses mains mais sans serrer autant que lorsque je lui avais dit «Assez». C'était une sensation incroyable. Pas besoin de chaînes ou de cordes quand vous disposez de deux hommes aussi terriblement forts que Jason et Nathaniel.

Malgré la brutalité contenue de son geste, Jason se pencha vers moi comme pour me donner le plus doux des baisers. La juxtaposition des deux me désorienta. Un instant, mon corps ne sut pas comment réagir. Puis la langue de Jason glissa entre mes cuisses, et il n'y eut plus d'impressions conflictuelles - juste du plaisir.

Jason enfonça ses doigts en moi, si brusquement que je poussai un cri. Il me força à écarter encore davantage les jambes. Nathaniel me souleva ; je le sentis fléchir les bras et les pectoraux et soudain, mes pieds décollèrent du sol. Du coup, Jason put m'ouvrir complètement les jambes, me faire sentir ses

doigts plus profondément encore.

Il darda sa langue en moi, d'un mouvement vif et bref qui m'arracha un nouveau cri. Il s'écarta juste assez pour lever les yeux vers moi. Et comme si j'avais senti le poids de son regard, je baissai la tête au même moment.

—Seigneur, souffla-t-il. Cet air que tu as...

—Quel air ? réussis-je à articuler avant que Nathaniel me serre plus fort, me coupant le souffle.

—Celui-là, chuchota Jason en se penchant de nouveau vers moi.

Il m'embrassa l'entrejambe comme il avait embrassé mes lèvres une dizaine de fois auparavant. La plupart des hommes ne font pas cela, mais Jason, si. Il embrassait avec autant de fougue et d'adresse. Puis il se mit à lui faire des choses qu'il n'aurait pas pu faire à ma bouche, léchant et explorant ses moindres recoins, essayant différentes techniques, jaugeant ses progrès aux gémissements que je poussais et à ma façon de me tortiller. Il ne se contenta pas de trouver mon point le plus sensible et d'appuyer répétitivement dessus comme si c'était un bouton. Il sonda chaque centimètre carré de mon intimité, s'interrompant parfois pour me mordiller l'intérieur des cuisses.

Et pendant tout ce temps, Nathaniel continua à me tenir, parfois si serré que je ne pouvais plus respirer, parfois juste assez fort pour me faire sentir sa puissance musculaire. A un moment, mon flingue m'entailla la peau, et je crus qu'il allait me broyer les côtes. Je criai alors qu'il me restait encore un peu d'air ; puis je ne pus plus que me tordre dans tous les sens.

Jason s'écarta juste assez pour demander :

—C'est moi ou toi qui lui fais cet effet ?

—C'est moi, répondit Nathaniel en relâchant très légèrement son étreinte, de sorte que je pris une inspiration hoquetante.

—Tu es... si fort, haletai-je.

—Mmmh. Je dois faire mieux, dit Jason.

Il tira sur un de mes bas et me mordit la cuisse. Cette fois, il ne se contenta pas de me mordiller gentiment : il planta ses dents dans ma chair. Je hurlai.

Il recommença à me lécher, plus brutalement cette fois. Je me tordis en gémissant de plus belle. Sa bouche se referma sur mon clitoris. Comme je ne lui disais pas d'arrêter, il se mit à l'agacer des lèvres et des dents, le suçant et le mordillant. Le plaisir enfla dans mon bas-ventre - chaleur, pression, étincelles pareilles à un avant-goût de la jouissance à venir.

Nathaniel resserra son étreinte au moment

précis où Jason me faisait basculer dans le précipice. Ce fut un de ces orgasmes qui vous prennent par vagues, et dont vous avez l'impression qu'ils ne finiront jamais. Il me semblait que tant que Jason continuerait à sucer et à mordiller, je continuerais à jouir. Je frissonnais et me tordais entre les mains des deux hommes ; je criais quand Nathaniel me laissait assez d'air pour ça, et hoquetais en silence quand il me serrait trop fort pour que je respire.

Jason conclut par un grand coup de langue de l'avant vers l'arrière qui me fit pousser un nouveau hurlement.

—C'était chouette, commenta-t-il, toujours à genoux devant moi. Nathaniel rectifia très légèrement sa position.

— Baise-la.

— Pendant que tu la tiens ? demanda Jason.

— Oui, répondit Nathaniel d'une voix basse et grondante qui n'était pas sa voix normale.

Jason me regarda. La lumière de la cuisine faisait briller son menton et sa bouche couverts de mes fluides intimes. Cette vision contracta les parties de moi qui venaient juste de se calmer, et ce fut reparti pour un tour. Jason m'agrippa les cuisses pendant que Nathaniel me ceinturait. Lorsque mon corps se

détendit enfin, Jason partit d'un rire éminemment masculin.

—Anita, tu es d'accord pour que je le fasse ?

— Oui, oui, fais-le, implorai-je.

—Non, contra Nathaniel. Ce soir, je la domine. C'est de ma permission que tu as besoin.

Jason hésita comme s'il s'attendait à ce que je proteste. Et il fut un temps où j'aurais protesté, mais je fais de gros efforts pour comprendre la conception que Nathaniel a du sexe. Au passage, j'ai découvert que certaines pratiques de bondage et de soumission ne me déplaisent pas, bien au contraire.

—Tu nous domines tous les deux ? voulut savoir Jason.

—On la domine tous les deux, rectifia Nathaniel.

Jason sourit, mais son regard était grave.

—J'ai toujours pensé que nous ne serions pas trop de deux, acquiesça-t-il. Dis-moi ce que tu veux que je fasse.

—Va chercher une capote, répondit Nathaniel.

Chapitre 3

Jason enfonça ses doigts dans l'arrière de mes cuisses et m'écarta les jambes plus largement. En même temps, Nathaniel me serra comme s'il voulait écraser mes bras contre mon corps, m'arrachant de petits gémissements d'impuissance. Jason me souleva d'un geste précis pour obtenir l'angle désiré et s'enfonça en moi d'un seul coup, sans la moindre douceur. Mais je mouillais assez pour ne pas en avoir besoin.

Le sentir aller et venir en moi, aussi vite et aussi fort qu'il pouvait, me fit pousser un cri - et pas le genre de cri qu'il cherchait à me tirer. D'une voix basse et essoufflée, il dit :

—Je n'arrive pas à obtenir le bon angle.

—De quoi as-tu besoin ? gronda Nathaniel derrière moi. Jason avait cessé de bouger, de sorte que je recouvrai quelque peu mes esprits.

—D'une nouvelle position, suggérai-je, le souffle court.

—Oh. Si tu arrives encore à parler, c'est que je fais mal mon boulot, commenta Jason.

je fais mal mon boulot, commenta Jason.

Et il se remit à aller et venir en moi, plus lentement. C'était bon - très bon, même - mais il avait raison : pour me faire basculer de l'autre côté, il avait besoin d'un angle différent. Je plantai mon regard dans le sien et, détachant bien les syllabes, lui dis :

—Dans cette position, ça ne va pas le faire.

Il éclata de rire et m'embrassa. S'il n'avait pas encore eu la bouche pleine de mes fluides intimes, j'aurais appelé ça un baiser amical.

—A ma place, la plupart des hommes se sentiraient insultés.

—Tu n'es pas la plupart des hommes. Tu aimes bien que ta partenaire te fasse part de ses impressions.

Nathaniel avait cessé de me serrer trop fort et se contentait de me tenir fermement. Cela aussi m'aidait à réfléchir.

—Tu veux changer de position ? demanda-t-il. Ce n'était pas à moi que la question s'adressait.

— Oui, acquiesça Jason.

— D'accord, mais avant, je voudrais juste essayer un truc.

— Pas de problème. Que veux-tu que je fasse ?

—Ce que tu faisais à l'instant.

Jason dévisagea Nathaniel un moment, puis

Jason dévisagea Nathaniel un moment, puis se remit à aller et venir en moi. Il ne bandait plus aussi dur qu'au début - trop de blabla et d'hésitations - mais son érection restait suffisante. Quant à moi, j'étais ravie de laisser Nathaniel diriger les opérations. Ravie de le voir s'épanouir dans sa sexualité comme jamais auparavant avec moi. Depuis quelque temps, Asher m'apprend à satisfaire ses besoins en matière de bondage et de domination, et cela lui procure un contentement profond dont j'ignorais qu'il était capable.

Pendant que Jason s'agitait entre mes jambes, Nathaniel finit de relever ma jupe pour découvrir mes fesses et presser son sexe contre elles. Conjuguée aux allées et venues de Jason, cette sensation me fit rejeter la tête en arrière, fermer les yeux et pousser un cri.

—Qu'est-ce que tu trafiques là-derrière ? s'enquit Jason.

—Je me frotte, répondit Nathaniel. Tu veux quoi, comme position ?

—Je veux l'allonger sur le dos, sur le canapé.

Cette fois, Jason ne me demanda pas si ça me convenait. Il devinait sans doute ce que dirait Nathaniel, et de toute façon, il n'y avait pas de mauvais choix en la matière. La seule question était de savoir si ce serait bon, très bon ou incrovablement bon.

Nathaniel se pressa plus fort contre mes fesses, et je me tordis de plus belle. Asher et lui m'ont appris que je peux réagir ainsi sans qu'aucun d'eux me pénètre. Le simple fait d'être prise en sandwich entre deux hommes et de les sentir se frotter contre moi suffit à m'envoyer au septième ciel.

Jason avait recommencé à bander dur et à occuper plus de place en moi. Ça lui plaisait que je me tortille - mais ça plaît à la plupart des hommes. Et même si c'était une réaction involontaire de ma part, j'appréciais l'effet que ça avait sur eux, et l'effet qu'avait sur moi l'effet que ça avait sur eux. Mon corps les encourageait avec chacun de ses mouvements, à travers chacun de ses spasmes, et leur corps réagissait à ces encouragements. Beau travail d'équipe.

Chapitre 4

Je finis allongée sur le canapé, les bras levés au-dessus de ma tête et posés sur un des accoudoirs. Nathaniel me tenait les poignets, mais pas pour m'immobiliser : plutôt comme si je m'étais jetée d'un trapèze et qu'il m'avait instinctivement rattrapée pour m'empêcher de tomber - pour que je puisse continuer à flotter dans les airs.

Jason avait trouvé le bon angle. Il allait et venait au-dessus de moi, aussi vite et aussi fort qu'il le pouvait. Comme il était beaucoup plus costaud qu'un humain ordinaire, ça voulait dire : très vite et très fort. Il se tenait en appui sur ses bras tendus, de sorte que seul le bas de son corps me touchait et que je pouvais le voir s'enfoncer en moi. Ce spectacle suffit à me renverser la tête en arrière et à me faire hurler mon plaisir. Je luttais pour échapper aux mains de Nathaniel, luttais pour toucher le corps de Jason et labourer la chair lisse de son dos avec mes ongles. Mais Nathaniel ne me lâchait pas : sa force m'emprisonnait aussi

menait pas ; sa force m'emprisonnait aussi sûrement que des chaînes.

Je sentis Jason donner un dernier coup de reins puissant et ouvris les yeux. Je vis un spasme le parcourir ; je le vis lutter contre son corps pour garder les bras tendus et les mains posées sur le canapé de part et d'autre de moi. Il maintint sa position l'espace d'un ultime frisson qui me fit me tordre sous lui. Puis il s'écroula sur moi telle une marionnette dont quelqu'un vient de couper les fils. Il haletait, et son cœur battait si fort que je le sentais à travers mon chemisier.

—A moi, réclama Nathaniel.

Toujours affalé sur moi, Jason partit d'un petit rire.

—Je ne suis pas en état de bouger.

—Pousse-toi suffisamment pour que je puisse déplacer Anita, ordonna Nathaniel.

Quelques semaines plus tôt, jamais il n'aurait été capable de faire preuve d'une telle autorité.

Jason roula sur le côté et se laissa tomber par terre. Nathaniel me saisit sous les aisselles et me tira par-dessus l'accoudoir du canapé. Il ne tenta pas de me faire marcher ; il se doutait que je n'en serais pas capable. Me soulevant dans ses bras, il m'emporta dans notre chambre. Il me jeta sur le lit, m'ôta ma veste sans douceur et la lança dans un coin de la

sans douceur et la lança dans un coin de la pièce. Il avait un regard intense et une expression avide, comme s'il faisait de gros efforts pour se contrôler.

Il dut défaire ma ceinture pour pouvoir m'enlever à la fois ma jupe et mon holster d'épaule. Je tentai de l'aider, mais il me gifla les mains pour m'en empêcher. Ce soir, j'étais la soumise. Il me voulait passive ou docile. Comme je ne suis pas du genre docile, et qu'il le savait, il optait pour passive.

Lorsqu'il m'eut entièrement déshabillée, il me prit par la taille et, me soulevant à demi, me poussa vers la tête du lit.

—Je veux que tu portes les menottes, dit'il d'une voix essoufflée mais exigeante, dans laquelle vibrait son assurance toute neuve.

C'était lui le dominant, pourtant, il n'osait pas m'en donner l'ordre. Pourquoi ? Parce que je n'avais encore jamais porté ces menottes. C'était un modèle en Nylon, fermé par du Velcro, que nous laissions attaché en permanence à la tête du lit depuis quelque temps. Je refuse tout net de porter des menottes de police en métal, ou toute autre entrave dont je ne pourrais pas me défaire seule si je le voulais. De ce point de vue, les menottes en Nylon sont parfaites. Elles permettent d'immobiliser quelqu'un pour de

bon, mais sans l'obliger à compter sur une autre personne pour être délivré. Des problèmes de confiance, moi ? Pensez-vous.

Nathaniel avait déjà utilisé ces menottes plus d'une fois. Même Micah les avait mises - sans doute pour nous faire plaisir plus que par envie personnelle. Mais moi, jamais.

Je dévisageai Nathaniel. Son désir et le courage dont il avait dû faire preuve pour me demander ça se lisaient sur ses traits. Je m'étais déjà trouvée attachée avec Asher et lui, et je devais admettre que j'avais passé un bon moment. Alors, pourquoi refuser de porter ces menottes ? Toujours pour la même raison.

Je plongeai mon regard dans celui de l'homme que j'aimais.

— D'accord, répondis-je.

Le sourire qui illumina son visage me récompensa amplement de mon effort. Il passa les deux bandes de Velcro autour de mes poignets et les attacha bien serrées. Je tirai sur les chaînes parce que je ne pouvais pas m'en empêcher. Il faut toujours que je teste les limites.

Nathaniel était agenouillé entre mes jambes, mais il ne me touchait pas. Quand il se pencha vers moi, ses cheveux se déployèrent autour de nous telle une tente tiède et vivante. De la part

d'un autre homme, j'aurais dit qu'il s'agissait d'une heureuse coïncidence, mais Nathaniel utilise sa chevelure comme une extension de son corps dans ses numéros de stripteaseur, un membre supplémentaire avec lequel exciter et caresser ses partenaires. Il sait comment la faire onduler et se répandre pour obtenir l'effet voulu.

Il se pencha vers moi, la masse soyeuse de sa chevelure encadrant nos corps et chatouillant mes flancs. Il m'embrassa très doucement, un simple effleurement des lèvres. Ce n'était pas le genre de baiser auquel je m'attendais, et cela dut se lire sur mon visage car Nathaniel sourit et dit :

—Je vais te baiser à t'en faire perdre la tête, mais avant, je voulais que tu saches combien je t'aime, dit'il, radieux.

Je fus bien obligée de lui rendre son sourire.

—Je veux te sentir en moi, Nathaniel. S'il te plaît.

Je savais que mon « s'il te plaît » lui plairait encore davantage parce que j'étais attachée. Petit à petit, j'apprends les règles de la soumission comme celles de la domination.

Nathaniel me jeta un regard qui me fit frissonner. Un regard si sombre, si chargé de promesses que je tirai sur mes menottes. Je ne

pus pas m'en empêcher. Il y avait quelque chose de dangereux dans ses yeux. C'est l'une des choses les plus excitantes dans le BDSM, cette possibilité de dérapage. Cette possibilité de souffrir plus que vous ne le désirez, parce que votre partenaire a été trop loin.

Bien sûr, nous avions des mots d'arrêt, et je faisais confiance à Nathaniel pour ne pas outrepasser mes limites - sans quoi, jamais je ne l'aurais laissé m'attacher. Mais tout de même. Une partie du jeu consiste à regarder votre partenaire dans les yeux, et à lui montrer que vous avez perçu la menace dans les siens. Que vous êtes consciente du danger potentiel, mais que vous lui faites confiance pour se contrôler, suffisamment confiance pour vous rendre vulnérable devant lui. Oui, c'est beaucoup de confiance à accorder à quelqu'un, plus que je n'en avais jamais accordé à quiconque auparavant.

Nathaniel rabattit ses cheveux par-dessus une de ses épaules de la même façon qu'il aurait fait voler une cape pour découvrir la ligne de son corps. Puis il s'inclina vers moi. Il n'avait pas mis de préservatif. Je prends la pilule, mais j'oblige la plupart de mes amants à mettre des capotes.

Micah s'est fait stériliser, donc il n'en a pas

besoin. Mais avec Nathaniel, ça fait quelque temps que je ne m'en soucie plus. Les sensations ne sont pas les mêmes quand on baise avec ou sans une barrière de latex entre soi et son partenaire. Je fais la différence, et Nathaniel aussi.

Et le fait d'être attachée pendant qu'il me pénétrait sans protection ajouta à mon impression de vulnérabilité totale. Le BDSM, c'est un peu comme le striptease. Le striptease consiste à donner aux clients l'illusion qu'ils pourraient se taper les danseurs pour de bon. Le BDSM consiste à donner au partenaire soumis l'illusion que le dominant pourrait le blesser réellement, et ne pas se contenter de faire semblant.

Nathaniel s'enfonça en moi aussi loin qu'il le put. Puis il hésita. Du coin de l'œil, je perçus un mouvement. Jason se tenait sur le seuil de la chambre. Il ne portait plus de capote, ce qui signifiait qu'il s'était nettoyé.

Nathaniel commença à faire ce qu'il m'avait promis. Presque aussitôt, de petits gémissements de plaisir s'échappèrent de mes lèvres, mais je réussis à hoqueter :

—Tu attendais Jason ?

—Oui, répondit-il en augmentant l'amplitude de ses va-et-vient.

Il savait comment atteindre mon point G dans toutes les positions que nous avions déjà essayées, et il prenait bien garde à le frotter au passage, mais il tapait également contre l'autre point sensible situé plus profondément en moi, parce qu'il savait que je pouvais jouir des deux.

Mon orgasme du point G commença à enfler, lentement mais sûrement. Mon orgasme du col de l'utérus, lui, me prit complètement au dépourvu. J'étais en train de suivre le rythme que Nathaniel imprimait à mon corps, et soudain, je me mis à hurler et à tirer assez fort sur mes chaînes pour faire trembler la tête du lit. Je voulais toucher Nathaniel, je voulais marquer son corps avec mon plaisir.

Lorsque la vague de l'orgasme se retira, Nathaniel fit de même pour ne plus taper au fond de moi. Grâce à des mouvements plus courts, il se contenta de caresser mon autre point sensible avec douceur mais insistance. Il était dans la même position que Jason précédemment, à ceci près qu'il me touchait encore moins. Seul le bout de son sexe allait et venait encore en moi.

Jason s'était approché du lit. Appuyé contre un des montants, il nous observait, et je vis Nathaniel lui jeter un coup d'oeil. Il adore avoir un public.

Nathaniel reporta son attention sur moi. De toute évidence, il luttait contre ses propres impulsions pour ne pas s'enfoncer plus profondément, pour rester juste à la surface. Mon regard glissa le long de son corps, admirant la façon dont son ventre, ses hanches et son sexe œuvraient de concert avec une puissance contrôlée.

Pendant ce temps, mon orgasme continuait à enfler telle une pression entre mes jambes. L'énergie finit par déborder, inondant tout mon bas-ventre, et je hurlai mon plaisir vers le plafond. La tête renversée en arrière, les yeux clos, le dos arqué, je hurlai à m'en rompre les cordes vocales.

Je tirai sur les chaînes des menottes, et le fait d'être immobilisée amplifia mon orgasme ; ça me fit crier encore plus fort. Je n'aurais pas su expliquer pourquoi, mais j'aimais être attachée. Le sexe n'est pas une question de logique, juste de sensations.

Nathaniel attendit que mon corps s'apaise avant de plonger de nouveau en moi, aussi vite et aussi fort qu'il put. Il me baisa jusqu'à ce que je jouisse une dernière fois ; alors seulement, il s'autorisa à faire de même. Il frissonna au-dessus de moi, à l'intérieur de moi. Je le sentis venir, et cela me fit hurler de

plus belle.

Nathaniel se pencha vers moi, la poitrine luisante d'une fine pellicule de transpiration, un sourire illuminant son visage.

—Je t'aime, Anita, me dit'il d'une voix essoufflée.

—Moi aussi je t'aime, Nathaniel.

Appuyé contre le montant du lit, Jason nous observait d'un air grave. Il avait apprécié le spectacle - ça se voyait dans ses yeux bleus et dans la tension de son sexe - mais il semblait un peu perdu. Nathaniel et moi étions ses amis, peut-être ses amis les plus proches. Mais ça n'était pas la même chose. Même en rajoutant le sexe à l'équation, ça n'était pas la même chose.

Chapitre 5

Lorsqu'il fut possible de se lever, nous allâmes nous nettoyer. Puis nous retournâmes nous allonger tous les trois sur le lit, le temps de récupérer un peu. Comme souvent, je me retrouvai au milieu.

—Le sexe te met mal à l'aise, mais une fois que tu te lâches, c'est dingue la façon que tu as de t'abandonner complètement, commenta Jason. J'adore ça.

—Merci. Tu n'es pas trop mauvais non plus, répondis-je d'une voix encore un peu essoufflée.

Il éclata de rire - et même si notre partie de jambes en l'air n'avait pas été aussi incroyablement bonne, ça aurait valu le coup de faire tout ça juste pour l'entendre rire ainsi, juste pour le voir redevenir lui-même.

—Mon père croit que je suis gay, lança-t'il soudain. Nathaniel et moi le dévisageâmes.

— Pourquoi ? finis-je par demander.

—Au lycée, j'avais surtout des amies filles, et mon meilleur ami était homo - il l'est toujours.

mon meilleur ami était homo. Il l'est toujours, d'ailleurs. Et puis, je ne voulais appartenir à aucune équipe de sport collectif. J'ai pris des cours de danse depuis l'école primaire jusqu'en terminale.

—Je parie que tu étais le seul garçon au milieu d'une nuée de filles, le taquinai-je.

Il acquiesça en grimaçant.

—J'étais le seul capable de faire les portés. Je m'amusais bien. Du coup, j'ai hérité de la plupart des rôles principaux masculins dans les comédies musicales que montait mon lycée.

—J'ignorais que tu savais chanter.

Il éclata de rire.

—Je suis meilleur danseur que chanteur, mais je sais chanter juste et jouer la comédie. C'est une combinaison assez rare dans un petit établissement privé, surtout chez les garçons.

Voilà une facette de Jason que je découvrais pour la première fois.

—Quand je t'ai rencontré, tu n'étais pas étudiant en commerce à la fac ?

—Mes parents n'auraient pas payé pour que j'étudie l'art dramatique, mais le commerce, ça allait.

—Si tu n'avais pas à payer tes frais de scolarité toi-même, pourquoi as-tu pris un boulot de stripteaseur ?

—En partie pour faire chier mes parents.

—En partie pour faire chier mes parents, admit-il. Mais surtout, parce que c'était un moyen de me produire sur scène seulement le week-end, ce qui me permettait d'assister aux cours pendant la semaine.

—Et le reste de ta famille ? Ils pensent aussi que tu es gay ?

—Ma sœur aînée, oui. Les autres, je ne sais pas. Sans doute. Après tout, je suis stripteaseur et je vis avec Jean-Claude.

—Ils croient que tu couches avec lui, comme Perdy, dit doucement Nathaniel.

—Ouais, acquiesça Jason.

Je lui caressai le ventre en un geste qui n'avait rien de sexuel : je cherchais juste à le réconforter.

—Du coup, les réactions de Perdy ont dû te rappeler ta famille, devinai-je.

—Ouais. Un putain de mauvais moment, grimaça Jason. Nathaniel se dressa en appui sur un coude, la main posée sur ma hanche.

—Que peux-tu y faire ?

—À part trouver le genre de boulot que mon père considère comme viril, me marier et avoir des enfants - rien du tout. (Jason enfouit sa tête dans les oreillers, un bras en travers de mon ventre et le visage caché contre mon épaule.) Si je vous disais ce que ma mère voulait que je fasse, vous ne me croiriez pas.

voulait que je fasse, vous ne me croirez pas.

— Quoi ? demandai-je en même temps que Nathaniel. Je sentis Jason sourire contre mon épaule.

— Elle voulait que j'amène ma petite amie à la maison pour prouver à mon père que je suis hétéro, histoire qu'il puisse mourir en paix.

—Le moment était mal choisi pour rompre avec Perdy, fis-je remarquer.

—Je n'aurais pas pu la ramener chez moi. Tu ne te rends pas compte à quel point elle était devenue jalouse. Elle m'aurait fait une crise dès qu'une ex m'aurait salué dans la rue.

—À ce point ?

Jason acquiesça et se pelotonna plus étroitement contre moi, comme si j'étais un nounours grandeur nature.

—J'ai dit à ma mère qu'on n'était plus ensemble. Elle m'a répondu : «Amène une amie. Je sais que tu en as plein d'autres. Amènes-en une, n'importe laquelle, pour faire plaisir à ton père. »

—C'était censé vouloir dire quoi, «Je sais que tu en as plein d'autres » ?

—Au lycée et à la fac, j'étais un vrai queutard. Je couchais avec toutes les filles qui voulaient de moi. La ville entière pensait que je sortais avec mon meilleur ami. Au mieux, les gens me croyaient bisexuel, et la plupart

gens me croyaient bisexuel, et la plupart d'entre eux pensent que la bisexualité n'existe pas.

— Ou tu es hétéro, ou tu es homo, acquiesça Nathaniel.

Et quelque chose dans le ton de sa voix me fit reporter mon attention sur lui.

— Ça te pose un problème ? demandai-je. Il haussa les épaules.

—Avant, ça m'en posait un. Maintenant, je sais qui je suis - ce que je suis, et ça ne me dérange plus. Mais quand tu es jeune... c'est difficile.

—Tu as vingt et un ans. Tu n'es pas tout à fait un vieillard. Il sourit et m'embrassa.

—J'ai eu une enfance longue et difficile. Ça m'a fait mûrir avant l'âge.

Je sais que Nathaniel vivait dans la rue avant d'avoir dix ans, et qu'il a commencé à se prostituer peu de temps après. À treize ans, il était accro à la drogue. Il ne prend plus rien depuis ses dix-sept ans, mais dire qu'il a eu une enfance difficile, c'est comme dire que le *Titanic* a eu un léger accrochage.

Je passai une main sur sa nuque et inclinai sa tête vers moi pour l'embrasser plus profondément. Il s'écarta en riant.

— Même moi, j'ai besoin de plus de temps que ça pour récupérer, Anita.

Je ne pus m'empêcher de rougir.

—Je n'avais pas d'idée derrière la tête, me défendis-je.

Toujours collé contre moi, Jason leva les yeux vers nous.

—Tu es toute rouge. C'est mignon.

—Arrêtez, tous les deux.

—Désolé, dit Jason.

Nathaniel se contenta de me sourire avant de reporter son attention sur notre ami.

—Tu veux amener une fille chez toi pour la présenter à ton père ? Jason fronça les sourcils.

—J'adorerais lui prouver que j'aime les filles. Ça ne me dérangerait pas qu'il sache que je suis gay si je l'étais vraiment, mais le fait qu'il refuse de me croire...

Il enfonça son visage dans l'oreiller.

— C'est frustrant, compatit Nathaniel.

— Ça te fout en rogne, supposai-je.

—Les deux, et plus encore, répondit Jason en redressant la tête. On a toujours eu des rapports difficiles, lui et moi. Je suis son seul fils, né après deux filles. J'étais son unique chance de reprendre le flambeau. Il a pu aller en fac grâce à la bourse obtenue en jouant au football américain.

—J'imagine qu'il est plus grand que toi ?

avançai-je.

—Il fait plus d'un mètre quatre-vingts. De ce côté-là, je tiens de ma mère.

— Pas de bol.

—Ça ne me dérange pas d'être petit, mais mon père prenait ça comme une insulte personnelle. S'il ne m'avait pas autant poussé, j'aurais peut-être essayé les sports collectifs, mais franchement, ce n'était pas mon truc.

—Pourquoi tu n'emmènes pas Anita ? lança Nathaniel.

— Pourquoi je ne l'emmène pas où ?

— Chez toi, pour la présenter à ton père.

Jason et moi dévisageâmes tous deux Nathaniel, assez fixement et assez longtemps pour qu'il finisse par avoir l'air gêné.

— Quoi ?

— Comment ça, quoi ? répliquai-je en haussant les sourcils.

—Je suis de l'avis d'Anita sur ce coup-là, Nathaniel. Ça ressemblerait trop à un épisode d'une mauvaise série télé. Amener chez moi une fille avec qui je ne sors pas, juste pour prouver à mon père que je ne suis pas gay…

Nathaniel s'assit dans le lit, et le drap tomba sur ses hanches, couvrant à peine sa nudité.

—Anita et toi, vous êtes amis, pas vrai ?

Jason et moi nous regardâmes et répondîmes

en chœur :

— Oui.

—Et vous êtes aussi amants, pas vrai ?

Nous acquiesçâmes de nouveau, mais plus lentement.

—Tu traînes souvent avec nous. On se fait des marathons ciné, et on sort dîner ensemble. Tu n'es pas avec nous au même titre que Micah, mais on passe beaucoup de temps ensemble, pas vrai ?

—Oui, mais...

—Mais quoi ? coupa Nathaniel. Anita est une fille, c'est ton amie et vous couchez ensemble. Ça ne serait pas un mensonge.

Jason et moi nous regardâmes de nouveau. Il haussa les épaules. Je reportai mon attention sur Nathaniel.

—Je ne crois pas que sa mère pensait à une copine de baise.

—Vous êtes plus que des copains de baise, Anita. Ça crève les yeux.

Pour le coup, je ne sus pas quoi répondre. Je gardai le silence, non parce que je réfléchissais, mais parce que je n'arrivais pas à trouver une bonne raison de ne pas faire ce que suggérait Nathaniel. Or, je savais qu'il y en avait une. Il fallait juste que je mette le doigt dessus.

—Je ne peux pas amener Anita chez moi

pour la présenter à mes parents ; ça sous-entendrait des choses qui sont fausses, déclara Jason.

Là ! Je savais bien qu'il y avait une bonne raison de ne pas le faire.

—Mais tu n'es pas obligé de dire que vous êtes fiancés. Ta mère veut que tu viennes avec une petite amie, n'importe laquelle. Si tu te fiches de ce que pense ton père, laisse tomber, mais si ça compte pour toi, pourquoi ne pas y aller avec Anita ?

Jason me jeta un regard qui ne me plut pas.

—Non, non, non, protestai-je.

—Tu n'es pas obligée d'accepter, Anita. C'est un trop gros service à demander à quelqu'un.

—Tu crois vraiment que me rencontrer adoucirait la fin de ton père ? dis-je en m'efforçant de ne pas prendre un ton sarcastique.

Mais j'échouai probablement.

— C'est un salopard cruel. Il ne voulait même pas que ma mère m'annonce qu'il était malade. Il a dit que si je ne me souciais pas assez de lui pour venir le voir quand il allait bien, il ne voulait pas de ma pitié.

—Mais..., commençai-je faiblement.

—Mais les docteurs disent qu'il ne lui reste que quelques semaines. Il ne tiendra pas

jusqu'à Noël prochain.

— Ça fait combien de temps que tu ne l'as pas vu ?

—Trois ans.

Je regardai Nathaniel.

—Seul, Jason ne me suffira pas longtemps pour nourrir l'ardeur.

—Tu la contrôles mieux maintenant. Jean-Claude n'aura qu'à la répartir entre nous. Je sais que la dernière fois, ça a fonctionné parce que vous vous étiez nourris de tout le public du *Plaisirs Coupables,* mais tu peux essayer de faire des réserves pour quelques jours, comme quand tu es en plein milieu d'une enquête de police.

Jason me dévisagea.

—Tu n'envisages pas sérieusement d'accepter, pas vrai ?

—Tu penses que c'est une bonne idée, oui ou non ? Il grimaça.

—C'est probablement une très mauvaise idée. Mais ça pourrait valoir le coup, rien que pour te voir tenir tête à mon père.

—Il est mourant. Je pensais que tu voudrais que je sois gentille avec lui.

—Sois gentille avec lui s'il est gentil avec toi, mais ne le laisse pas t'emmerder. C'est une brute.

—Tu ne l'aimes vraiment pas, constatai-je. Jason secoua la tête.

—Non.

— Il te battait quand tu étais petit ? s'enquit Nathaniel.

Jason tourna vers lui un visage étrangement dénué d'expression.

— Il me faisait souvent mal « par accident », en essayant de m'endurcir. Chaque fois qu'il m'apprenait à jouer au ballon, je rentrais à la maison en sang et couvert de bleus. Après qu'il m'a cassé le bras, ma mère n'a plus voulu qu'il sorte seul avec moi. Il faisait très attention à ne pas franchir la limite, pour qu'on ne puisse l'accuser de rien. Il ne me battait pas vraiment, mais il se montrait toujours trop brutal par rapport à quelqu'un de mon âge et de mon gabarit. J'ai commencé une thérapie quand j'étais ado parce que la psychologue scolaire m'y avait encouragé. Et c'est comme ça que j'ai découvert que mon père abusait de moi, qu'il cherchait réellement à me faire mal.

Je touchai sa joue.

—Jason, je suis désolée.

—Moi aussi, acquiesça-t-il gravement.

—Tu n'as pas envie de rentrer chez toi tout seul, pas vrai ? dit Nathaniel d'une voix douce.

—Vraiment pas, non. Je te demanderais bien

de m'accompagner, mais si je débarque avec toi, ça ne fera que confirmer ce que pensent mon père et les trois quarts de la ville. (Jason eut un brusque sourire.) Le dernier quart, ce sont les gens qui avaient une fille de mon âge. Ceux-là me détestaient.

—Le fait que tu couches avec plein de filles aurait dû rassurer ton père, non ? lançai-je.

— C'est ce qu'on pourrait croire, oui. En fait, c'était juste une raison supplémentaire pour lui de me haïr.

—Si quelqu'un a décidé de te haïr, tu ne peux rien faire pour l'en empêcher, fit remarquer Nathaniel.

Jason acquiesça.

—Ouais. Et mon père me hait depuis aussi loin que remontent mes souvenirs.

—Tu es mon meilleur ami. Si tu veux que je t'accompagne pour te soutenir moralement, je le ferai, offrit Nathaniel. Jason sourit mais secoua la tête.

—Ne le prends pas mal, mais tu ne m'aideras pas à convaincre mes parents que je suis hétéro.

—Nathaniel est hétéro, protestai-je.

—Mais il ne ressemble pas à l'idée que mon père se fait d'un homme hétéro. Et avec lui, tout est une question d'apparences. Je pris une

grande inspiration et la relâchai.

—Tu devrais rester combien de temps ?

—Je ne sais pas... Au moins deux jours.

—Je n'arrive pas à croire ce que je m'apprête à dire, mais... Si tu veux que je t'accompagne, je le ferai. Jason sursauta et me dévisagea.

—Tu plaisantes ?

—J'ai l'air de plaisanter ?

—Non, admit-il.

Il s'agenouilla sur le lit, laissant tomber le drap derrière lui. Et même si nous venions juste de coucher ensemble, j'eus beaucoup de mal à le regarder dans les yeux. Parfois, ma pudeur mal placée me surprend moi-même.

— C'est un service énorme que tu me rendrais là.

—Tu aurais une dette envers moi jusqu'à la fin de tes jours, acquiesçai-je.

Une expression indéchiffrable passa sur le visage de Jason. Il me regarda avec des yeux si débordants d'émotion que je dus lutter pour ne pas détourner les miens, tant je trouvais ça gênant.

—Tu ferais vraiment ça pour moi ? Un truc aussi idiot et aussi... téléphoné ? Tu le ferais vraiment ?

Finalement, je n'y tins plus et détournai les yeux.

—Oui, Jason, je le ferais vraiment.

—Tu te rends compte qu'il faudrait prendre l'avion ?

—Et merde, jurai-je. Ça viendra se rajouter à ton ardoise.

—Tu viendrais quand même, alors que tu as une trouille terrible des avions ?

Je croisai les bras et pris un air boudeur.

—J'ai dit que je le ferais, pas vrai ? Il y a combien d'heures de vol ?

Jason se laissa retomber près de moi sur le lit, avec une expression de joie si délirante que toute cette idée me parut subitement beaucoup moins idiote.

—Je sais que tu ne m'aimes pas de la même façon que tu aimes Nathaniel et les autres. Mais tu tiens vraiment à moi, pas vrai ?

Je scrutai son visage - le visage de quelqu'un qui était mon ami depuis des années et mon amant depuis un an environ. Je ne pouvais répondre qu'une seule chose :

— Oui.

Chapitre 6

Nous appelâmes Jean-Claude pendant qu'il faisait encore nuit pour l'informer de ce que sa pomme de sang - Jason - et sa servante humaine - moi - avaient décidé. Je craignais qu'il nous dise que c'était une idée stupide et qu'il nous interdise de partir. Après tout, il était le patron et le maître de Jason, et techniquement, il était aussi mon maître, même si je le laissais rarement en abuser.

Après lui avoir annoncé la nouvelle, Jason me tendit le téléphone.

— Il veut te parler.

Puis il se leva et se dirigea vers la salle de bains, tandis que Nathaniel restait près de moi.

—Coucou, Jean-Claude.

—Ma petite. Je suis très étonné que tu aies accepté une chose pareille.

—Moi aussi.

Il partit de son rire merveilleux, ce rire caressant et presque palpable. Je frissonnai, et pas de peur. Nathaniel se pelotonna plus étroitement contre moi.

sûrement contre moi.

—Merci de t'occuper de Jason dans ces circonstances où je ne puis m'en charger moi-même.

—Vous n'allez pas tenter de nous en dissuader ?

—Voudrais-tu que je le fasse ?

Je me rendis compte que oui, j'aurais voulu qu'il le fasse. Je commençais à regretter d'avoir accepté.

—Ça va être pénible.

—Ce sera difficile pour toi, oui. Tu seras son seul soutien émotionnel dans une situation traumatisante.

—Vous parlez comme un psy.

— Comment voudrais-tu que je parle ?

—Franchement, en me disant ce que vous pensez.

De nouveau, il rit, et mon bouclier s'abaissa suffisamment pour que je voie qu'il était assis dans son lit, nu à l'exception de ses draps en soie. J'aperçus les boucles noires qui caressaient la blancheur parfaite de ses épaules, et verrouillai de nouveau mon bouclier avant d'être transpercée par son regard bleu marine.

Je pris une grande inspiration et la relâchai lentement tout en comptant jusqu'à dix. Quand je ne suis pas assez vigilante, je me

Quand je ne suis pas assez vigilante, je me laisse facilement distraire par mon lien avec Jean-Claude.

—A quoi penses-tu, ma petite ?

—À vous, et j'essaie d'éviter. Où est Asher ?

— Il est en retard, mais il ne va pas tarder.

—Jason voudrait partir demain matin. De qui vous nourrirez-vous en notre absence ?

—Les donneurs de sang volontaires ne manquent pas, ma petite.

Je n'aimais pas la façon dont il avait dit ça. La jalousie pointa le bout de son vilain nez en moi, et je lui flanquai un bon coup de massue sur la tête avant qu'elle puisse s'infiltrer dans ma voix.

—Tâchez de ne pas faire une intoxication alimentaire.

—Tu es jalouse, ma petite ?

— Peut-être un peu.

—Moi aussi.

— Comment ça ?

—Tu vas rencontrer les parents de Jason. Faire quelque chose de très ordinaire et de très humain qui ne me sera plus jamais permis.

—Je ne comprends pas.

—Toute ma famille est morte bien avant ta naissance, ma petite. Je ne peux pas te présenter ma mère ou ma sœur. Je ne peux pas te montrer d'où je viens ni te faire rencontrer

les miens.

—Je connais la chef de votre lignée. Je pensais que Belle Morte et sa cour étaient votre famille.

—Non, ma petite. Belle Morte est mon maître, ou elle l'était. Mon amante et ma déesse. Mais ce n'est pas la même chose qu'une mère, et je n'ai jamais considéré ses descendants comme mes frères et sœurs.

—Vous êtes jaloux que la famille de Jason soit encore en vie et qu'il puisse me la présenter.

—Oui, acquiesça Jean-Claude en français.

Allongée sur mon lit, le téléphone contre l'oreille, je réfléchis.

—Je ne pensais pas que c'était si important pour vous.

—Je ne regrette pas d'être ce que je suis, ma petite, mais je regrette certaines des choses que j'ai perdues. J'aurais donné cher pour te faire rencontrer ma mère et ma sœur.

—Pas votre père ?

—Il est mort quand j'étais très jeune. C'est à peine si je me souviens de lui.

Encore un fait que j'ignorais. Décidément, ce soir, j'en apprenais long sur des gens que je croyais connaître de façon intime !

—Ca vous ennuie que je ne vous aie pas

—Je crois entendre que je ne vous ai pas emmené chez moi pour vous présenter à ma famille ?

Jean-Claude émit un petit bruit étranglé.

—Non, je... (Il rit, mais comme s'il se moquait de lui-même cette fois.) Peut-être. Dans le fond, j'ai peur que tu ne me trouves pas assez bien.

—Le problème n'est pas là. Le problème, c'est que grand-maman Blake vous chasserait de la maison avec un crucifix et de l'eau bénite.

—Elle est très pieuse ?

—A ce stade, c'est carrément du fanatisme. On m'a informée qu'elle prie pour le salut de mon âme depuis que je vous fréquente.

—T'ai-je éloignée de ta famille, ma petite ?

—Non, nos liens étaient déjà plus que distendus. Grand-maman Blake désapprouvait mon choix de carrière. Ça la contrariait beaucoup que je relève des zombies. Du coup, le fait que je couche avec des morts-vivants n'est qu'une raison supplémentaire pour que je sois damnée.

—Je suis désolé, ma petite. Je ne savais pas.

Je haussai les épaules et, parce qu'il ne pouvait pas me voir, dis :

— Ce n'est pas grave.

—Donc, tu vas accompagner Jason et rencontrer sa famille en tant que sa petite amie

officielle.

—Vous êtes jaloux.

—Je n'ai laissé transparaître aucune émotion dans ma voix.

—Justement. Plus votre voix est atone, plus violents sont les sentiments que vous dissimulez. Vous savez bien que vous n'avez aucune raison d'être jaloux de Jason.

—Je ne suis pas jaloux de lui au sens où tu l'entends.

—Expliquez-moi ça.

Parfaitement immobile à côté de moi, Nathaniel ne perdait pas une miette de la conversation.

—Tu n'as pas encore trente ans, et Jason en a vingt-trois. Vous êtes si jeunes tous les deux ! Vous allez partir en voyage et être jeunes ensemble. C'est une expérience que je ne peux pas partager avec toi, ma petite. Je ne peux plus être jeune, naïf et hésitant.

—Si vous étiez toutes ces choses, vous ne seriez plus vous. Je vous aime tel que vous êtes, Jean-Claude.

—Crois-tu que j'avais besoin d'entendre ça, ma petite ?

—Oui.

Il rit de nouveau, et je frissonnai contre Nathaniel.

—Je suis étrangement partagé. Jason est ma pomme de sang, et quelqu'un de précieux pour moi. Je trouve merveilleux que ma servante humaine prenne ainsi soin de lui. Les autres vampires en déduiront que je suis un maître des plus bienveillants, mais je sais que si tu fais ça, ce n'est pas pour moi : c'est parce que tu as de l'affection pour lui. Jason est jeune, séduisant, charmeur...

—Vous ne pouvez pas douter de vous.

—Pourquoi ?

—Parce que vous êtes beau et incroyablement doué au lit, et parce que je vous aime.

—Mais Jason possède une qualité que je n'ai pas, ma petite.

—Laquelle ?

—Il est mortel. Il peut t'impliquer dans l'évolution de sa vie. Il peut te mêler à ses affaires de famille. Il peut te montrer l'endroit où il a grandi, te présenter des gens qui l'ont connu enfant. Tous les gens auxquels je pourrais te présenter m'ont connu alors que j'étais déjà un vampire.

—Jean-Claude, dis-je gentiment. C'est à vous que ça pose un problème, pas à moi. Croyez-le ou non, mais je n'ai aucune envie de revisiter l'enfance de Jason et d'être présentée à son

père abusif.

—Je sens que tu es sincère, pourtant, je reste bizarrement envieux. Ma famille ne m'avait pas manqué depuis très longtemps.

—Vous semblez nostalgique.

—A défaut d'un terme plus approprié, oui, dit’il tristement.

—Voulez-vous que nous venions ce soir ?

—Pour quoi faire ? Vous arriveriez juste avant l'aube, et vous seriez partis avant que je me réveille.

—J'ai comme l'impression que vous avez besoin d'un baiser d'au revoir.

—Merci d'être aussi prévenante, ma petite, mais j'affronterai mon problème - comme tu dis - tout seul. Tu auras déjà suffisamment à faire avec ceux de Jason.

Que pouvais-je répondre à ça ?

—Probablement.

—Je t’aime, ma petite, dit Jean-Claude en français.

—Je vous aime aussi.

Au final, qu’y a-t-il d’autre à dire ?

Chapitre 7

Il me restait un coup de fil à donner avant de pouvoir m'envoler dans le soleil couchant avec Jason. Je composai le numéro du portable de Micah, parce que c'était le meilleur moyen de le contacter quand il était en voyage.

—Hé, me lança-t'il simplement.

Un seul mot, mais plein d'affection, de bonheur et de contentement.

—Hé toi-même, répondis-je sur le même ton.

Micah m'inspire ces sentiments depuis le tout début. Bizarre, surtout pour moi qui ai plutôt tendance à paniquer quand je me sens attirée par un homme. Récemment, nous avons découvert que c'était à cause de l'ardeur. Ma version du pouvoir vampirique propre à la lignée de Belle Morte a neutralisé mes réticences naturelles. D'une certaine façon, je nous ai roulés, Micah et moi. Mais aucun de nous deux ne le regrette - et peut-être est-ce aussi à cause de l'ardeur.

Je lui demandai comment s'était passé son entretien. Il me répondit que le nouveau

entretien. Il me répétait que le nouveau léopard lui plaisait, et qu'il plaisait aussi à ses deux gardes du corps, Mel et Noah. Bonne nouvelle.

—Mais tu n'as pas appelé pour parler de recrutement.

—Je n'ai pas le droit de vouloir bavarder avec mon petit ami ? m'offusquai-je.

Micah se mit à rire, et je n'eus aucun mal à me l'imaginer. Il avait recommencé à bronzer, et comme sa peau est déjà assez mate à la base, il aurait pu passer pour un Hindou ou un Sud-Américain... s'il n'avait pas eu des traits si distinctement caucasiens.

Micah fait exactement la même taille que moi. Il a un visage délicat, avec des yeux de léopard jaune-vert depuis qu'un très méchant homme l'a forcé à rester sous sa forme animale si longtemps que ses iris n'ont jamais retrouvé leur apparence humaine. J'ai tué le très méchant homme, et Micah est venu s'installer chez moi. Nous sommes en couple depuis.

Je lui servis la version abrégée de l'histoire de Jason.

—-Je suis désolé pour son père, dit Micah lorsque j'eus terminé.

—Moi aussi.

—Comment t'es-tu retrouvée embarquée là-dedans ?

—Quoi, tu penses que je n'aurais pas pu me porter volontaire de moi-même ?

—J'en suis certain.

— C'est Nathaniel qui a eu cette idée.

—Mmmh.

—Tu semblés contrarié.

— Parce qu'un autre homme va te présenter à sa famille ? Voyons, pourquoi cela pourrait-il bien me contrarier ?

—Tu ne veux pas que j'y aille ?

—Jamais je ne te demanderais de renoncer à tes projets.

—Mais..., protestai-je faiblement.

—Mais rien du tout. Ce n'est pas mon genre de te dire ce que tu dois faire. Tout de même, j'ai le droit d'être un peu jaloux que tu accompagnes Jason dans sa famille.

—Jean-Claude vient plus ou moins de me dire la même chose, mais ses parents sont morts depuis des siècles. Je n'aurais pas pu les rencontrer de toute façon. Les riens, par contre... Tu ne parles jamais de ta famille.

— Quand Chimère était en vie, il se servait de nos proches. Il les torturait ou les changeait en métamorphes pour pouvoir les contrôler. Afin de protéger les miens, j'ai fait semblant de les haïr. Et je me suis tellement bien débrouillé qu'ils ne voudront sans doute plus jamais me

revoir, dit Micah avec tant de regret dans la voix que j'en eus le cœur serré.

—Tu ne sauras pas avant d'avoir essayé.

— Plus tard, peut-être.

— Si tu arrives à te réconcilier avec eux, j'adorerais les rencontrer.

—Vraiment ? Tu t'intéresses si peu à ta propre famille...

—J'ai le droit d'avoir des relations tendues avec eux. Ça ne signifie pas que je déteste les parents et les frères et sœurs de tout le monde.

— Certes, répondit Micah sur un ton dubitatif.

—Sans vouloir insister lourdement, Chimère est mort. Il ne peut plus faire de mal aux tiens.

—Je sais bien qu'il est mort. Tu l'as tué pour moi.

—Tu voulais que je le tue.

—En effet.

Et dans la voix de Micah, j'entendis que ce que j'avais fait ne lui posait aucun problème, que la violence dont j'étais capable ne le dérangeait pas. Il m'avait regardée tuer Chimère, et il n'avait même pas tenté de m'en dissuader, bien au contraire. Il existe un tas de raisons pour lesquelles notre couple fonctionne si bien. L'une d'entre elles, c'est que Micah et moi partageons un certain pragmatisme que

certains qualifieraient de dureté impitoyable.

—Je t'accompagnerai volontiers chez toi pour rencontrer tes parents, Micah.

—Devrions-nous emmener Nathaniel ?

Sa question me surprit. Oui, nous vivions ensemble tous les trois, mais...

—Je ne sais pas. Ce serait à toi d'en décider.

—Je réfléchirai à tout ça. Mais même si je décide de me réconcilier avec ma famille, je ne suis pas sûr que j'aurai le courage de me pointer après tout ce temps avec Nathaniel et toi en remorque.

Vu sous cet angle, je comprenais ses réticences. Il avait plus ou moins le même problème que Jason, un problème d'apparences trompeuses.

—Je suis désolée que ça t'ennuie que j'accompagne Jason chez lui.

—Moi aussi, j'en suis désolé. Mais je m'en remettrai.

—Micah, je t'aime.

—Je sais, et c'est réciproque. Maintenant, raccroche et file faire ta valise.

—Micah, je...

—Non, Anita, c'est bon. Vraiment. Fais ce que tu dois faire pour Jason. Mais je me rends compte que j'aimerais beaucoup te présenter à mes parents, à mon frère et à ma sœur.

Jusqu'ici, je pensais simplement que ça n'était pas possible.

—Beaucoup de choses sont possibles, Micah.

—Je suppose. Il faut que j'y aille. Je t'aime, Anita.

—Je t'aime aussi.

—Embrasse Nathaniel de ma part.

—Ce sera fait.

Il raccrocha, me laissant incertaine de mes propres sentiments. Je culpabilisais un peu de lui avoir fait de la peine, mais surtout, j'étais perplexe. Micah ne parle presque jamais de sa famille. Comment aurais-je pu deviner qu'il avait envie de les voir, et à plus forte raison, de me présenter à eux ? Le plus dur, quand vous sortez avec autant d'hommes à la fois, c'est de jongler avec leurs émotions à tous. Les gens ne parlent que de l'aspect sexuel, mais le sexe, c'est facile. Les sentiments, par contre...

Chapitre 8

Jason m'avait dit qu'il venait d'une petite ville. Je n'avais pas pigé ce que ça impliquerait en matière de transport : à savoir, que nous voyagerions à bord d'un minuscule coucou. La seule chose qui peut me pousser à mettre les pieds dans un de ces appareils, c'est une question de vie ou de mort - une enquête policière où le temps presse et où un assassin risque de faire de nouvelles victimes pendant que je préfère finir le trajet en voiture, par exemple.

Ma panique dut se lire sur mon visage, car Jason passa un second coup de fil à Jean-Claude. J'oublie tout le temps que ce dernier possède un jet privé. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça. J'imagine que ça me met un peu mal à l'aise de sortir avec quelqu'un d'assez riche pour avoir son propre avion. Évidemment, Jean-Claude n'a pas volé son argent. Il est à peu près aussi oisif que moi - autrement dit, il passe son temps à bosser. Il gère un petit empire de commerces

gère un petit empire de commerces surnaturels, et il est doué pour les affaires. Quant à moi, je relève les morts et je bute les vilains vampires. C'est à peine si nous trouvons encore le temps de dormir.

Mais du coup, je n'eus pas à braver ma terreur des petits avions pour rendre service à Jason. Si je n'avais pas eu d'autre solution que de monter à bord d'un coucou... Disons qu'il n'existe pas d'acte sexuel assez déviant pour compenser une telle phobie. Par chance pour nous deux, le jet privé de Jean-Claude, bien que de taille modeste selon les critères des lignes commerciales, était plus que confortable. Si je n'avais pas été claustrophobe et terrifiée par les vols en avion, j'aurais sans doute apprécié le voyage.

La dernière fois que nous avions pris le jet ensemble, Jason avait fait des bonds partout et passé son temps à me taquiner. Cette fois, il resta sagement assis dans le siège pivotant voisin du mien, le regard tourné vers le hublot. Évidemment, la fois précédente, il était en tee-shirt et en jean ; là, il portait un des costards italiens que Jean-Claude avait fait fabriquer sur mesure pour lui. La veste soulignait la largeur de ses épaules, l'étroitesse de sa taille et l'aspect athlétique de sa silhouette.

Il avait opté pour un costume bleu marine à

fines rayures, assez classique dans l'ensemble. Dessous, il avait mis une chemise bleue qui faisait ressortir la couleur de ses yeux, et une cravate deux tons plus foncée avec une épingle en or. Je savais que sa cravate était en soie, comme je savais que ses chaussures impeccablement cirées avaient coûté bien plus cher que mes escarpins. Je refuse de payer plusieurs centaines de dollars pour des pompes avec lesquelles j'ai du mal à marcher. Du coup, c'étaient de beaux escarpins, mais beaucoup moins beaux que les chaussures de Jason.

Il avait choisi sa tenue avec soin. Il n'avait peut-être aucune envie de voir ses parents, mais il voulait les impressionner. Nathaniel et lui avaient également choisi ma tenue. Moi, je m'en fichais. Si c'était dans ma penderie, c'est que ça ne me posait pas de problème de le porter. D'accord, j'ai tout un tas de fringues offertes par Jean-Claude qui ne sont appropriées que pour sortir en boîte, voire en boîte SM, mais tout le reste est assez inoffensif.

Je portais donc un tailleur jupe bleu roi, avec un chemisier en soie assorti. Le seul accessoire que j'avais ajouté et qui gâchait un peu l'ensemble, c'était une large ceinture noire assortie à mes escarpins, et qui me permettait

de planquer mon Browning BDM en biais dans le creux de mes reins. Normalement, je n'aime pas porter de flingue à cet endroit. Je trouve les holsters d'épaule beaucoup plus pratiques, mais je ne vais nulle part sans être armée, et il m'était déjà arrivé de porter un flingue ainsi quand mon patron craignait que je fasse peur aux clients. S'il y avait un détecteur de métaux à l'hôpital, je sortirais mon insigne de marshal fédéral.

J'avais d'autres armes à feu dans mes bagages, mais je pensais que le temps de notre visite au père de Jason, je pourrais me la jouer discrète sur mon métier et la violence qui l'accompagnait.

Franchement, je n'aurais jamais cru rencontrer un jour les parents d'un de mes amants, et encore moins ceux de Jason. Mais puisque j'avais accepté de venir, j'avais l'intention d'observer le règlement en vigueur. Règle numéro un : on ne fout pas la trouille à ses beaux-parents potentiels. Jason et moi n'avions aucune intention de nous marier, mais à ma connaissance, je serais la première fille qu'il présenterait à ses parents. Ceux-ci en tireraient forcément des conclusions. J'ignorais ce que Jason voulait leur faire croire au juste ; aussi avais-je seulement décidé de ne

mentir éhontément à personne. Pour le reste, on verrait bien.

Jason me laissa lui broyer la main pendant tout le voyage et ne se plaignit qu'une fois, lorsqu'il commença à ne plus sentir ses doigts. Il était trop préoccupé pour me taquiner, et cela m'inquiétait. Jason taquine les gens comme il respire, c'est une seconde nature chez lui. Une telle gravité ne lui ressemblait pas.

Je tentai de le réconforter. Il finit par se tourner vers moi avec un sourire si triste que mon cœur se serra.

— C'est bon, Anita. J'apprécie tes efforts, mais rien de ce que tu pourras dire ne m'aidera à me sentir mieux.

Il porta ma main crispée à son visage et frotta sa joue contre mes doigts. Le nœud de mon estomac se desserra légèrement. Jason me sourit, et ses yeux pétillèrent. Je connaissais ce regard. Il était sur le point de dire quelque chose qui ne me plairait pas.

—Une petite caresse, ça fait toujours du bien, pas vrai ?

J'acquiesçai sans voir où il voulait en venir. Son sourire s'élargit.

— On pourrait entrer dans le club des dix mille mètres d'altitude, suggéra-t-il.

—Le club des dix mille mètres d'altitude ? répétai-je sans comprendre. Il m'embrassa doucement la main, les lèvres plus entrouvertes qu'il n'eût été poli en public.

— Celui des gens qui ont fait l'amour en avion - qui se sont envoyés en l'air au sens littéral du terme.

Je secouai la tête avec un rire presque normal. Un bon point pour moi.

—Voilà qui me rassure.

—Pourquoi ?

—Si tu es capable de flirter avec moi et de plaisanter, c'est que tu ne vas pas si mal.

Il pressa ma main contre sa joue.

—Qui te dit que je plaisante ? répliqua-t'il d'un air sérieux. Je lui jetai le regard que méritait cette suggestion.

—Jamais je ne pourrai faire l'amour à bord d'un avion. J'ai déjà du mal à ne pas courir dans tous les sens en hurlant. Les yeux de Jason recommencèrent à pétiller.

— Pourtant, ça nous distrairait tous les deux de nos problèmes.

Je voulus lui reprendre ma main. Il sourit et l'embrassa correctement cette fois - en l'effleurant à peine avec les lèvres au lieu d'ouvrir la bouche et de me donner un petit coup de langue.

—Très bien. Si tu insistes, je renonce.

—J'insiste.

—Me toucher t'a réconfortée toi aussi, Anita. Je l'ai senti à la façon dont ta main s'est détendue dans la mienne, dont l'odeur apeurée qui émane de toi a diminué. Sérieusement, pourquoi ne pas faire l'amour ? Pourquoi refuser ce remède si simple ?

Je fronçai les sourcils.

—Un, parce que le pilote pourrait nous surprendre. Deux, parce que nous sommes à bord d'un putain d'avion, et que j'ai beaucoup trop la frousse.

— D'accord. Alors, pourra-t-on faire l'amour après avoir atterri ? Je me rembrunis davantage.

—Tu veux dire, dans l'avion une fois qu'il sera posé ?

—Je pensais plutôt à l'hôtel.

Je n'étais plus offensée, mais perplexe. Jason ne plaisantait pas. Il était mortellement sérieux. Ça ne lui ressemblait pas.

—Tu ne veux pas passer chez toi ou à l'hôpital avant qu'on pourrisse nos fringues ?

Il eut un sourire qui ne dissipa pas l'inquiétude dans ses yeux.

—Je ne veux pas passer chez moi. Je ne veux pas passer à l'hôpital. Je ne veux rien faire de

tout ça.

J'agrippai sa main plus fort, non parce que j'avais peur, mais à cause de la douleur que j'entendais dans sa voix. Curieusement, m'inquiéter pour lui apaisait quelque peu ma trouille. Qui eût cru que prêter une oreille compatissante aux problèmes d'autrui était le meilleur moyen d'oublier les miens ?

—Je doute que coucher avec moi te rende ce séjour plus facile, commentai-je doucement.

Jason me sourit, et quelque chose passa dans ses yeux, si vite que je faillis le louper. Mais j'avais déjà vu ce regard chez Nathaniel, et je ne le connaissais que trop bien. C'était un regard qui me disait « Tu es drôlement naïve ». Jason est beaucoup plus jeune que moi, et il n'a pas eu une vie aussi difficile que celle de Nathaniel, mais il a eu son compte de mauvaises expériences.

—Je ne suis pas naïve, protestai-je.

— Comment as-tu fait pour lire dans mes pensées ?

—Nathaniel me regarde souvent de la même façon que toi à l'instant.

—Évidemment. Ça ne pouvait pas être parce que tu me connais trop bien, dit Jason sur un ton amer.

Le service que j'avais voulu lui rendre

m'entraînait sur un terrain bien différent de ce que j'avais imaginé, et ça commençait à m'inquiéter.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

—Je voudrais que quelqu'un m'aime comme tu aimes Nathaniel et tous les autres hommes de ta vie.

—Perdy t'aimait comme ça, fis-je remarquer.

Ce qui était peut-être cruel, mais n'en restait pas moins vrai.

Jason me jeta un coup d'oeil hostile.

—Pourquoi es-tu si méchante ?

Je pris une grande inspiration, la relâchai et tentai d'être franche mais pas trop brutale.

—Je ne suis jamais à mon avantage dans un avion. Je vais tâcher de reformuler. Une fois, tu m'as dit que tu voulais être consumé par l'amour - que tu voulais que ça te brûle de l'intérieur. Comme j'ai passé toute ma vie d'adulte à repousser les gens qui voulaient m'aimer de la sorte, j'ai du mal à comprendre que tu désires une chose pareille, mais je te crois quand même.

— Que veux-tu que je te dise ? Que j'ai fui la première personne qui m'offrait ce genre d'amour incendiaire ? Je suppose que oui.

Je secouai la tête et essayai encore.

—Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Ta

conception de l'amour et celle de Perdy ne sont pas les mêmes. Tu veux être consumé, pas étouffé. Un feu a besoin d'air pour brûler haut et fort. Perdy t'a pris ton oxygène, et les flammes entre vous se sont éteintes.

Jason me dévisagea.

—Tu sais que c'est une remarque intelligente ?

—Merci d'avoir l'air aussi surpris, raillai-je, vexée. Il sourit.

—Ne le prends pas mal. Ça m'aide à ne pas trop culpabiliser d'avoir rompu avec Perdy. C'est vrai, je passe mon temps à chercher une fille qui serait obsédée par moi, et quand je la trouve, je m'en débarrasse. Du coup, je pensais que je ne savais pas ce que je voulais.

—L'obsession, ce n'est pas de l'amour, Jason. Aucun être humain n'est la propriété d'un autre.

—Mais je veux appartenir à quelqu'un.

—Ce que tu veux, ce n'est pas un mariage traditionnel. Ça se rapprocherait plutôt de ce que Nathaniel a trouvé avec moi, non ?

—Appartenir à quelqu'un sans être monogame, c'est ça ?

Je haussai les épaules.

—Techniquement, Nathaniel est monogame. Il ne couche qu'avec moi.

Jason eut un sourire qui fit pétiller ses yeux bleus.

— Il a des contacts sexuels avec un tas d'autres gens.

—Il est stripteaseur. Ça fait partie de son boulot.

—Le côté sexuel, oui. Pas les contacts. Faire l'amour avec les clients, c'est illégal.

Je fermai les yeux, mais du coup, le grondement des réacteurs me parut encore plus fort. Alors, je les écarquillai et tentai de réfléchir à ce que Jason venait de dire.

— Où veux-tu en venir ?

Il me jeta un autre de ces regards qui signifiaient que j'étais naïve ou extrêmement obtuse. Mais je ne faisais pas exprès.

—Ne me regarde pas comme ça. Je ne comprends réellement pas où tu veux en venir.

Ce fut son tour de froncer les sourcils.

—Tu es sincère, pas vrai ?

— Puisque je te le dis, maugréai-je.

— Qu'est-ce que tu considères comme un contact sexuel, Anita ?

—Je ne sais pas... La pénétration ?

—Anita, j'ai vu Asher se nourrir de Nathaniel. Et je l'ai nourri moi aussi. Il faudrait être drôlement plus homophobe que Nathaniel ou moi pour ne pas comprendre que lorsque Asher

boit le sang de quelqu'un, c'est sexuel.

Un des pouvoirs d'Asher, c'est qu'il peut rendre sa morsure orgasmique. Et ce n'est pas une illusion ni un tour de passe-passe mental, mais un don qui n'appartient qu'à lui. Du temps où il était un méchant petit vampire, Asher l'utilisait pour obtenir de l'argent, des terres ou une protection de ses victimes. Et même en sachant qu'une autre nuit avec lui les tuerait, celles-ci en redemandaient.

—Je sais mieux que toi de quoi Asher est capable, Jason.

—Ah oui, merde. Quel con ! Comment ai-je pu oublier un truc pareil ? (Il me serra dans ses bras.) Je suis désolé. Excuse-moi, Anita.

Une fois et une seule, j'ai couché avec Asher sans qu'aucun des autres hommes de ma vie se trouve dans la pièce. Je lui ai demandé de boire mon sang - non, je l'ai supplié de le faire, et j'ai failli en mourir de plaisir. Pourtant, je pense encore avec regret à cette nuit. Depuis que je l'ai dit à Jean-Claude, Asher et moi ne sommes plus autorisés à rester seuls ensemble. De tous les vampires de Jean-Claude, c'est lui que je crains le plus, parce que j'ai envie qu'il me fasse des choses dangereuses... mortelles, même.

Jason m'étreignit avec force.

—J'ai peur, et ça me fait dire n'importe quoi. Je suis désolé.

La voix du pilote s'éleva des haut-parleurs. Je sursautai en poussant un glapissement aigu. Jason m'embrassa sur le front.

—Mademoiselle Blake, monsieur Schuyler, nous sommes sur le point d'atterrir. Merci de regagner vos sièges et de boucler votre ceinture.

—C'est bon, Jason. Ni toi ni moi ne sommes dans notre état normal aujourd'hui.

—Pardonne-moi.

—Il n'y a rien à pardonner.

Jason acquiesça sans conviction. Je n'avais pas l'habitude de le voir aussi émotif et étourdi. Mais son père se mourait, et sa mère lui faisait du chantage affectif. Il avait bien le droit d'être un peu à côté de ses pompes.

Mes mains se crispèrent sur une de celles de Jason et sur l'accoudoir de mon siège. Je me sentirais mieux dès que nous aurions atterri. Tout irait mieux dès que nous aurions atterri. Je tentai de m'en persuader, mais une partie de moi se doutait que si Jason flippait déjà, il y avait de fortes chances pour que ça ne s'arrange pas par la suite.

Pourquoi était-ce à moi de lui tenir la main pendant tout ce séjour ? Ah oui, c'est vrai : Nathaniel m'avait désignée volontaire. Il allait

Nathaniel m'avait désignée volontaire. Il allait me le payer.

L'avion rebondit légèrement en touchant la piste, et je hoquetai de frayeur. Mais ça y était enfin. Nous avions atterri. La situation ne pouvait que s'améliorer.

Du moins, pour moi.

Chapitre 9

Je restai assise sur mon siège pivotant quelques secondes, le temps de ravaler ma nausée et de réapprendre à respirer. Mentalement, je traitai mon estomac de chochotte et lui ordonnai de se ressaisir tout de suite. Nous avions touché terre, pour l'amour de Dieu. Je pourrais toujours louer une voiture pour rentrer à St. Louis - même si je savais déjà que je ne le ferais pas. Je ne pourrais plus jamais me regarder dans une glace si je laissais ma peur prendre le dessus à ce point. La peur, c'est comme un cancer en rémission. Si vous lui cédez, fût-ce d'une fraction de centimètre, elle se propage partout et vous dévore.

Jason s'arrêta près de la porte ouverte et me regarda par-dessus son épaule.

—Tu viens ?

Je hochai la tête. La nausée était passée. Je respirais de nouveau. Tout allait bien. Ou pas, mais je faisais de mon mieux pour m'en persuader.

persuader.

Jason revint vers moi et me toisa avec une expression indéchiffrable.

—Tu as vraiment une trouille bleue de l'avion, hein ?

Je secouai la tête par réflexe, puis haussai les épaules et finis par dire d'une voix bien trop essoufflée à mon goût :

—Cette piste d'atterrissage est vachement courte et étroite, tu ne trouves pas ?

Sans répondre, il se pencha et m'embrassa de nouveau sur le front. Je levai les yeux vers lui.

—C'était quoi, ça ?

— C'était pour te féliciter de ton courage, dit'il gravement. Et il me tendit sa main.

Il fut une époque où je ne l'aurais pas prise, où j'aurais considéré ça comme un signe de faiblesse. Mais depuis, j'ai un peu grandi.

Je saisis la main de Jason. Il la serra affectueusement et me sourit. Son sourire était l'une des raisons pour lesquelles j'avais bravé ma phobie de l'avion. Son sourire disait qu'il savait ce que ça m'avait coûté de monter à bord du jet de Jean-Claude. Nous ne serons jamais un couple ; nous ne sortirons jamais ensemble, mais Jason me comprend mieux que la plupart des gens, voire que certains des hommes de ma vie, et je fais de mon mieux pour le comprendre en retour.

pour le comprendre en retour.

Tandis qu'il m'entraînait dans l'étroite allée en me tenant par la main, je me rendis compte que Nathaniel n'était pas le seul à le considérer comme un de ses meilleurs amis.

Il descendit le petit escalier amovible à moitié plié en deux pour m'aider. Je n'en avais sans doute pas besoin, mais d'un autre côté, je portais des talons hauts.

Un homme nous attendait au bas des marches. Taille moyenne, plus beaucoup de cheveux, chouette costard. Pas aussi chouette que celui de Jason, mais chouette quand même.

—Monsieur Summerland, nous ne vous attendions pas avant demain, lança-t'il en souriant.

—Je ne suis pas l'un des Summerland, répondit Jason sans manifester la moindre surprise qu'on le prenne pour un autre.

L'homme le dévisagea, me jeta un coup d'oeil comme je négociais la dernière marche et reporta son attention sur Jason.

— Bien sûr que non, dit'il en lui faisant un clin d'oeil. Vous êtes monsieur... Smith ?

J'avais enfin les deux pieds fermement plantés sur le tarmac, hourra !

— Pourquoi pas M. Allbright ? lançai-je, d'humeur soudain taquine. Au moins, ce serait

original.

L'homme hocha gravement la tête et griffonna « Allbright » sur son bloc-notes.

— Bien entendu. Monsieur Allbright, nous sommes ravis que vous ayez pu venir.

Jason soupira.

—Elle plaisantait. C'est Schuyler, Jason Schuyler. L'homme barra « Allbright » et écrivit son vrai nom à la place.

—Si vous le dites, monsieur Schuyler.

—Et merde, jura Jason entre ses dents.

— Que se passe-t'il ? demandai-je.

—Admettons que je sois un Summerland. Pourquoi étais-je censé venir demain ?

L'homme parut perplexe, mais il décida d'entrer dans le jeu auquel il pensait visiblement que nous jouions.

— Votre enterrement de vie de garçon, bien entendu. Vous vous mariez à la fin de la semaine. Votre frère est arrivé hier avec sa fiancée.

— Ecoutez, je suis un cousin éloigné des Summerland. Pendant toute ma scolarité, on m'a confondu avec les jumeaux. Je m'appelle réellement Jason Schuyler, et voici mon amie Anita Blake. Nous sommes venus rendre visite à ma famille.

—Mais bien sûr.

Il était clair que l'homme ne croyait pas Jason, et tout aussi clair qu'il répéterait tout ce que Jason lui dirait. Sans doute irait-il jusqu'à jurer devant un tribunal que c'était la vérité.

—J'imagine que les Summerland sont des gens importants dans le coin ? hasardai-je.

—Les plus importants, confirma Jason.

Le regard de l'homme au bloc-notes faisait la navette entre nous.

—La future épouse est déjà arrivée. Son enterrement de vie de jeune fille a lieu ce soir.

—Vous êtes invité ? demandai-je. L'homme rougit violemment.

— Bien sûr que non.

—Alors, comment savez-vous tant de choses ?

—Je suis chargé d'accueillir les invités, dit'il, indigné.

—D'accord, mais nous ne sommes pas des invités.

—Bien entendu. Et si quelqu'un me pose la question, je n'ai jamais vu Keith Summerland. Il arrivera demain comme prévu.

L'homme semblait très content de lui, comme s'il venait d'en sortir une bien bonne. Il nous fit un nouveau clin d'œil et s'éloigna.

Je me tournai vers Jason.

—On parle bien anglais, pas vrai ? Il a forcément compris ce qu'on lui disait, non ?

—Pour comprendre sa réaction, il faudrait que tu connaisses Keith. Ce serait tout à fait son genre d'arriver avec un jour d'avance, une autre femme à son bras. Il amènera probablement la stripteaseuse lui-même.

—Un rebelle ? suggérai-je.

—C'est ce pour quoi il se prend, oui. Moi, je dirais que c'est juste un connard.

—Tu lui ressembles à ce point ?

—Oui, répondit Jason sèchement. Je leur ressemble assez, à lui et à son frère, pour rendre mon séjour encore plus pénible. Les médias ne vont avoir que ce mariage à la bouche.

—Les médias locaux, peut-être, tempérai-je. J'imagine qu'ils ne sont pas connus au niveau national ?

Jason soupira.

—Tu as entendu parler du gouverneur Summerland ? Je le dévisageai.

—Tu plaisantes.

—J'aimerais bien.

—Le gouverneur qui pourrait bien être candidat aux prochaines élections présidentielles ? C'est ce Summerland-là ?

—Ouais.

—Je ne regarde pas la télé et je ne lis pas beaucoup les journaux, mais même moi, j'ai entendu parler de lui.

—Si son fils aîné se marie ce week-end, la ville va grouiller de journalistes, et je lui ressemble comme deux gouttes d'eau. On nous confondait tout le temps au lycée.

—Tu exagères.

—Une fois, Keith s'est amusé à se faire passer pour moi, et il en a profité pour sortir avec ma copine de l'époque. Elle a mis un moment à s'en apercevoir. Une autre fois, il s'est fait rosser à ma place par des types du bahut. Je me doutais qu'ils m'attendaient à la sortie, et j'avais filé en douce. Mais il était en train de draguer une autre de mes copines en se faisant passer pour moi.

—Et il s'est fait tabasser à cause de ça ?

— Oui.

— Le karma.

Jason acquiesça, l'air satisfait.

Nos bagages étaient posés à nos pieds, et le pilote nous demandait quand nous comptions repartir lorsque nous fûmes rejoints par un homme qui, malgré son costume des plus classiques, avait le mot « voyou » tatoué sur le front - métaphoriquement parlant, bien sûr.

Son costard était si bien coupé que si je

n'avais pas fait attention, je n'aurais sans doute pas remarqué la protubérance caractéristique sur sa hanche. Mais je faisais attention, et je suis capable de reconnaître un flingue quand il gâche la ligne d'une belle veste. Niché au creux de mes reins, mon Browning ne gâchait pas celle de la mienne. Pour un flingue aussi gros, il était étrangement invisible dans son nouveau holster.

Par réflexe, je me plaçai devant Jason. Après tout, j'étais armée, et pas lui. Le voyou habillé comme un homme d'affaires ne m'accorda pas même un coup d'oeil. Il n'avait d'yeux que pour Jason.

—La fille remonte à bord immédiatement.

—La fille a un nom, m'indignai-je.

—Je ne peux pas mentir à propos d'une chose dont j'ignore tout. Pitié, Keith, ne fais pas ça.

—Je ne suis pas Keith Summerland. Faut-il que je le prouve ?

— Keith, ce genre de blague ne me fait plus marrer.

—Vous voulez voir mon permis de conduire ?

—Quoi ? demanda le type, enfin décontenancé.

—Appelez le gouverneur, ou sa femme, ou

même Kelsey. Dites-leur que Jason Schuyler essaie de rendre visite à sa famille et que vous refusez de nous laisser sortir de l'aéroport.

Le type dévisagea Jason.

— Keith, je croyais que tu en avais terminé avec toutes ces conneries.

Jason sortit son portefeuille et lui montra son permis.

—On m'a confondu avec son frère et lui pendant toute ma scolarité.

Le type scruta attentivement la photo, reporta son attention sur Jason, puis sortit un minuscule téléphone à clapet de la poche extérieure de sa veste.

—Allô, c'est Chuck. Je jurerais que c'est Keith, mais le permis de conduire qu'il me montre est au nom de Jason Schuyler.

Il dit « Huh huh » plusieurs fois, puis raccrocha et rendit son permis à Jason.

—Je vous prie de m'excuser pour ce malentendu, monsieur Schuyler. Le gouverneur vous fait dire qu'il est désolé pour votre père.

— Ouais, mon père est en train de mourir d'un cancer, et au lieu de pouvoir lui rendre visite en paix, je vais me faire arrêter par tous les journalistes du comté entre ici et l'hôpital. Misère. Si j'avais su que Keith se mariait,

j'aurais attendu la semaine prochaine pour venir.

Je lui touchai le bras.

—Non, tu n'aurais pas pu.

—Je sais. Et s'il était mort avant ?

Il me sembla que Jason voulait plaisanter, mais sa voix était chargée d'amertume.

—Je suis vraiment désolé, monsieur Schuyler, répéta le dénommé Chuck. Des limousines attendent nos invités ; pour nous faire pardonner, nous pouvons vous déposer à l'endroit de votre choix. Vous n'avez qu'un mot à dire. Toutes nos voitures ont des vitres fumées ; les journalistes ont cessé de les arrêter après avoir interviewé une demi-douzaine des amies de la mariée et obtenu des réponses identiques à toutes leurs questions.

—Et puis surtout, si je prends un taxi, les gens se demanderont ce que Keith fiche avec une brune qui n'est pas sa fiancée, et pourquoi il ne se déplace pas en limousine, railla Jason.

Chuck haussa ses épaules massives.

—Ça a traversé l'esprit du gouverneur, oui.

—Très bien. Déposez-nous à notre hôtel.

— Mais le fait qu'on descende ensemble d'une limousine Summerland ne risque-t-il pas d'ajouter à la confusion ? suggérai-je.

Chuck parut perplexe, comme si je l'obligeais

à se poser des questions qui n'étaient pas de son ressort d'habitude. Il aurait été ravi de me renvoyer d'où je venais et de forcer Keith à se conduire comme un gentil garçon. Mais décider quoi faire avec un cousin trop éloigné pour avoir été invité au mariage... ça le dépassait.

— On prend la limousine jusqu'à l'hôtel, puis un taxi jusqu'à l'hôpital, trancha Jason. Je ne vois pas comment faire mieux.

—J'appellerai l'attachée de presse pendant le trajet, dit Chuck. La ressemblance est assez forte pour poser un sérieux problème. Si les journalistes vous prennent pour Keith et s'ils croient que vous trompez votre fiancée avec la *chiquita* ici présente, ça risque de barder.

Je me rembrunis.

—« Fille », et maintenant, « *chiquita* ». Chuck, vous n'êtes pas en train de marquer des points avec moi.

Il me jeta un regard qui disait clairement qu'il s'en foutait comme de l'an quarante.

—Je vous présente Anita Blake, une amie très proche, dit Jason.

—Votre copine ? demanda Chuck.

Jason acquiesça.

— Si ça peut remettre les choses en perspective, je l'ai amenée pour la présenter à

mon pere avant qu'il meure.

Il me pressa la main comme pour dire : «Joue le jeu. » Comme je ne savais pas quoi faire, je choisis de me taire et de le laisser gérer la suite. Nous étions sur son territoire, pas sur le mien.

Chuck acquiesça et me jeta un regard beaucoup plus respectueux.

—Je suis désolée, mademoiselle Black.

—C'est Blake, le corrigeai-je.

Il cligna des yeux.

—Mademoiselle Blake, rectifia-t-il. Je n'avais pas compris que vous étiez plus qu'une... fille de passage. Je suis navré ; je ne voulais pas vous offenser.

— Bien sûr que si, mais je ne suis pas susceptible, Chuck, répliquai-je en faisant claquer la fin de son nom.

Il fronça les sourcils. Jason me pressa de nouveau la main.

—Tâchons juste de nous rendre à l'hôtel le plus discrètement possible. Je veux passer à l'hôpital aujourd'hui, au cas où.

Chuck parvint à prendre un air sincèrement compatissant.

—Votre père est’il si mal en point ?

—Les médecins lui donnent encore quelques semaines, mais je détesterais être venu

jusqu'ici pour le manquer à un jour près.

— Dans ce cas, dépêchez-vous de monter en voiture, monsieur Schuyler, mademoiselle Blake.

Il prononça mon nom avec juste une pointe d'ironie, et quand il s'inclina devant nous, j'aperçus le flingue qu'il portait à la hanche. Il avait déboutonné sa veste pour que je le voie, comme un vampire qui fait exprès de vous montrer ses crocs - parce qu'il veut vous faire peur.

Je lui adressai mon sourire le plus charmeur.

—Un calibre 32, ce n'est pas un peu petit pour de grandes mains comme les vôtres, Chuck ?

Son sourire se flétrit aux entournures.

—C'est suffisant pour faire le boulot, répliqua-t'il, mais sur un ton hésitant, comme si j'avais réussi à le désarçonner.

Finalement, je ne rentrais pas dans la case où il avait voulu me ranger. Ce qui me convenait très bien. J'adore quand les gros bras me sous-estiment ; du coup, c'est plus facile de les surprendre en cas de besoin.

Jason ne me poussa pas à l'arrière de la limousine, mais il fit en sorte que je ne m'attarde pas sur le tarmac pour échanger des vannes avec Chuck.

— Quel hôtel ? demanda celui-ci, une main

—Quel hôtel ? demanda celui-ci, une main sur la portière. Jason lui indiqua le nom.

—Et merde, jura Chuck. C'est là que logent les invités du mariage. Jason haussa les épaules.

—Evidemment. C'est le meilleur hôtel de la ville. Chuck acquiesça.

—Ouais.

Avant de refermer la portière, il me jeta un coup d'œil. C'était la première fois qu'il me regardait autrement que comme un joli petit cul. Autrement dit, il était plus malin qu'il en avait l'air. Je devrais me méfier de lui. Pourquoi ? Parce que c'était un voyou. Je bosse avec la police depuis trop longtemps pour ne pas les reconnaître quand j'en vois un. Et j'étais curieuse de savoir pourquoi un futur candidat à la présidentielle s'entourait de gens comme lui.

—Ne le provoque pas, Anita, me dit Jason comme la limousine démarrait.

Elle sortit du hangar et s'engagea sur une petite route, un peu à l'écart du reste de l'aéroport.

—Désolée. J'ai du mal à me retenir.

—Essaie quand même, pour moi.

Jason me tapota la main, mais il avait déjà tourné la tête vers la fenêtre. Il faut dire que le paysage valait le coup d'œil. Des montagnes

paysage valait le coup d'œil. Des montagnes boisées se succédaient à perte de vue telles des écailles de dragon. L'espace de quelques minutes, j'oubliai tout des voyous et des politiciens pour les admirer comme elles le méritaient.

—C'est magnifique, soufflai-je.

—Je suppose que oui, concéda Jason.

—Tu supposes ?

La route était bordée de motels et de fast-foods, mais cela ne suffisait pas à gâcher la vue. Une rivière serpentait sur notre gauche, ruban argenté et scintillant niché au creux de toute cette verdure. Je désignai le paysage d'un large geste.

— C'est encore plus beau que les Smokies dans le Tennessee !

— Bienvenue dans les Blue Ridge, dit Jason sans s'émouvoir. J'eus un éclair de lucidité.

—Tu as grandi ici. Donc, pour toi, ce n'est pas spectaculaire : c'est juste normal.

— Ouais. Et je ne sais pas si tu as remarqué, mais il n'y a pas tellement de boulot dans les endroits spectaculaires... à moins de vouloir bosser pour la fac locale.

— La fac locale ?

— L'université de Caroline du Nord, qui se trouve à Asheville. Apparemment, Jason n'avait pas envie de discuter du paysage. Soit

n'avait pas envie de discuter du paysage. Soit.

—Tu ne sembles pas surpris que les Summerland emploient quelqu'un comme Chuck.

—Ils ont toujours employé des gens comme Chuck.

—Pourquoi ? Jason me dévisagea.

—Ne fais pas ça, Anita.

—Ne fais pas quoi ?

—Ne joue pas les flics, tu veux ? Ne va pas commencer à fouiner.

—Toi, tu sais quelque chose, l'accusai-je.

—Laisse-moi juste voir mon père et dire bonjour à quelques vieux amis. Laisse-moi me tenir à l'écart du gigantesque bordel que sont les affaires de la famille Summerland. Je ne veux pas m'en mêler, compris ?

— Dis-moi seulement pourquoi ils ont besoin de gros bras, et je laisserai tomber.

— Que croyait faire Chuck à l'aéroport ? Je fronçai les sourcils.

—Il pensait empêcher Keith d'amener une autre femme en ville à quelques jours de son mariage.

—Exactement.

Je me rembrunis davantage, et tout à coup, la lumière se fit dans mon esprit.

—C'est leur nettoyeur. Jason acquiesça.

— Pourquoi leur nettoyeur a-t-il besoin

— Pourquoi leur nettoyeur a-t-il besoin d'être armé ?

— Pourquoi as-tu besoin d'être armée ?

—Tu sais bien que je ne quitte jamais la maison sans un flingue.

Jason me dévisagea d'un air éloquent.

—Chuck est peut-être aussi parano que toi.

Je voulus protester.

—Je ne suis pas...

Jason s'agenouilla sur le plancher de la limousine à mes pieds, prit mes mains dans les siennes et leva vers moi un regard implorant.

—Je t'en prie, Anita. Je t'en supplie, laisse tomber. Je ferai tout ce que tu voudras, vraiment n'importe quoi, si tu acceptes de ficher la paix aux Summerland. Parce qu'entre le mariage et ma ressemblance avec eux, on va déjà avoir assez de problèmes. (Il posa sa tête sur mes cuisses.) Par pitié, ne nous crée par d'ennuis supplémentaires. Ne me complique pas la vie. C'est déjà bien assez difficile pour moi de revenir ici.

Je lui fis la seule réponse possible.

—D'accord, Jason.

Alors, il leva la tête et me gratifia de son fameux sourire éblouissant. Pas son sourire réel, mais celui que je l'avais déjà vu utiliser avec les clientes du *Plaisirs Coupables* quand il tentait de leur soutirer de l'argent. Jason ne

il tentait de leur soutirer de l'argent. Jason ne voulait pas que je le paie, il voulait que je lui fiche la paix, nuance. Franchement, j'aurais préféré lui glisser un billet de 20 dans le slip plutôt que d'ignorer l'impression tenace que quelque chose clochait chez les Summerland - quelque chose qui nécessitait les services d'un gros dur armé. Quelque chose de plus grave qu'un fils qui accumulait les conquêtes. Mais pour Jason, je fis ce que je n'aurais fait pour pratiquement personne d'autre : je laissai tomber.

Si Chuck-au-flingue-riquiqui ne m'embêtait pas, je ne l'embêterais pas non plus. Je n'étais pas là en tant que marshal, mais pour aider Jason à dire au revoir à son père. Alors, même si je trébuchais littéralement sur des preuves compromettantes, je ferais semblant de ne pas les voir. Mais des preuves de quoi ? Voilà la question que je ne pouvais m'empêcher de ruminer.

Tout ça ne me regardait pas. Et j'avais promis à Jason. À moins que les Summerland se révèlent être des vampires maléfiques, je ne m'en mêlerais pas.

Je reportai mon attention sur le paysage qui défilait des deux côtés de la route. La vue était vraiment magnifique. Jason aussi regardait par la fenêtre, mais comme s'il ne voyait rien de

la fenêtre, mais comme on ne voyait rien de spécial dehors. Le trajet jusqu'à Asheville, Caroline du Nord, était l'un des plus jolis que j'aie jamais faits en voiture, mais je n'avais pas grandi dans le coin. J'imagine qu'on finit par se lasser de ce qu'on voit tous les jours, par devenir blasé. Étais-je blasée au sujet des vampires et des zombies ? Peut-être. Mais je trouvais ces montagnes superbes.

Chapitre 10

Un paysage verdoyant de montagnes et de collines, avec plus de sapins que je n'en avais jamais vu dans le Missouri, continua à défiler jusqu'à ce que nous quittions l'autoroute pour nous engager dans Charlotte Street.

Alors, nous pénétrâmes dans l'Amérique rurale. Asheville était une bourgade sans aucun bâtiment de plus de deux ou trois étages, avec beaucoup de maisons et de commerces nichés parmi les arbres. Détail intéressant : grâce aux vitres fumées de la limousine, personne ne pouvait nous voir, mais nous voyions très bien dehors. Jason s'intéressait davantage à ce qui se passait autour de nous maintenant. J'imagine que dans le fond, c'est un gars des villes plutôt qu'un gars des champs.

—Voilà le studio de danse, s'exclama-t'il, tout excité. Une enseigne représentant la silhouette d'une ballerine pendait devant la façade d'une des plus grosses bâtisses. Deux petites filles en justaucorps y pénétrèrent, tenant la main d'une femme qui riait.

d'une femme qui rit.

—J'aimerais bien dire bonjour à mes anciens professeurs. Si la limousine avait été à nous - ou plutôt, à Jean-Claude -, j'aurais donné au chauffeur l'ordre de s'arrêter. Mais on nous l'avait prêtée, et je ne voulais pas abuser.

—On pourra revenir plus tard, suggérai-je. Jason acquiesça et désigna une épicerie familiale qui se dressait quelques numéros plus loin.

—Je pensais que Siglier aurait fermé, depuis le temps. C'est chez lui que j'ai acheté mes premières cigarettes.

—Tu ne fumes pas, fis-je remarquer.

Jason se tourna vers moi et m'adressa ce large sourire qui fait toujours pétiller ses yeux.

—Non, mais tout le monde essaie au moins une fois. (Il dut lire quelque chose sur mon visage, car il se rapprocha de moi.) Tu n'as jamais fumé ? Pas une seule petite cigarette, juste pour voir ?

Je haussai les épaules et me dandinai légèrement pour empêcher mon flingue de me gêner. Je commençais à me souvenir pourquoi je ne le portais jamais à cet endroit : parce que ça rend la position assise très inconfortable.

—Deux de mes cousines avaient une mauvaise influence sur moi.

— Donc, tu as fumé ?

—Donc, tu as fumé ?

—J'ai goûté leurs cigarettes. Ce n'est pas la même chose.

—Si je comprends bien, tu n'étais pas totalement pure quand tu as rencontré Jean-Claude. Je fronçai les sourcils.

—Avoir tiré quelques taffes ne m'a pas vraiment préparée à devenir la servante humaine de Jean-Claude. Jason redevint grave.

—Je suppose que non. J'ai toujours du mal à croire que tu n'avais eu qu'un seul partenaire avant Jean-Claude.

—Pourquoi ? demandai-je, même si je n'étais pas sûre de vouloir connaître la réponse.

—Je te l'ai dit : moi, je couchais avec toutes les filles qui voulaient de moi. J'ai du mal à imaginer que tu aies repoussé tous les garçons qui ont voulu coucher avec toi.

— Fais-moi confiance, ils n'étaient pas si nombreux. Jason me dévisagea comme si je plaisantais.

— Tu te fous de moi, Anita ? J'ai des yeux pour voir. Tu es carrément canon.

Je me tortillai sur mon siège, et le flingue s'enfonça davantage dans mon dos, ce qui me mit en rogne - alors que cette conversation était déjà en train de m'irriter.

—Je n'en débattrai pas avec toi. Parfois, je comprends ce que les hommes me trouvent, et

comprends ce que les hommes veulent, et parfois, ça m'échappe complètement. Certains aimaient mon apparence, mais pas ce qu'elle cachait.

—Je ne comprends pas.

—À la fac, je suis tombée sur au moins trois gars qui m'ont dit un truc du genre « Si seulement le dedans était raccord avec le dehors ». Pendant un premier rencard, quelqu'un m'a balancé que j'étais parfaite jusqu'à ce que j'ouvre la bouche.

Jason me dévisagea, incrédule.

—Je sais que tu dis la vérité mais... ce n'est pas possible d'être aussi con !

Je souris et tapotai sa main posée sur la banquette.

—C'est gentil, mais j'ai toujours dit ce que je pensais, et j'ai toujours été indépendante. Ce ne sont pas des qualités qui attirent les hommes chez les filles petites et menues, à l'air délicat. Ils ont plutôt envie de les protéger et de les guider dans la vie, ce genre de conneries.

—Tu les intimidais, devina Jason. J'acquiesçai.

—Je m'en rends compte maintenant.

—Moi, j'aime les femmes fortes, déclara-t'il.

—J'ai remarqué.

Il me gratifia de la version réelle du sourire qui pousse les clientes du club à se séparer de

leurs billets. Si elles craquaient pour la version fausse, la vraie leur aurait probablement fait tourner la tête. Ou mis le feu aux joues.

—Tu rougis, s'esclaffa Jason en rebondissant sur la banquette. J'adore quand tu fais ça.

Je me couvris le visage de mes mains.

—Moi, je déteste.

Quand il me prit les poignets, je me rendis compte combien il était de nouveau près de moi. Je le laissai me baisser les mains et planter son regard dans le mien.

—J'aime être l'un des hommes capables de te faire rougir, Anita. J'ai toujours eu l'impression d'être invisible à tes yeux. Et je sais que je ne joue pas dans la même catégorie que Jean-Claude, mais certaines femmes feraient tout, ou du moins beaucoup de choses, pour être avec moi, dit'il en s'efforçant de prendre l'air humble et en y arrivant presque.

—J'ai vu tes fans au club, et les femmes qui vont et qui viennent au *Cirque*.

Jason posa son menton sur nos mains aux doigts entrelacés. Il ne me regardait plus ; il revoyait des souvenirs défiler dans sa tête.

—Mais toi, tu ne m'as jamais considéré de cette façon. J'ai d'abord été une responsabilité pour toi, une personne de plus que tu te sentais obligée de protéger. Puis je suis devenu

ton ami. (Il m'adressa son sourire taquin.) Même quand tu me voyais à poil, tu ne réagissais pas. Laisse-moi te dire que ça fait mal à l'ego.

Je rougis de nouveau et détournai les yeux.

—On ne regarde pas ses amis de cette façon.

—Tu ne les regardes pas de cette façon, nuance. Moi, si. Et du coup, j'ai cru que je n'étais pas assez bien pour toi.

— Les maisons sont vraiment jolies dans le coin, dis-je.

Ce qui était la pure vérité. La route avait rétréci ; désormais, elle était encadrée par de vieilles demeures ravissantes, qui devaient coûter un bras.

—Tu changes de sujet, me reprocha Jason.

—J'essaie.

—Mais moi, je n'ai pas envie.

Je voulus lui reprendre mes mains. Cette conversation devenait trop intime à mon goût. J'avais oublié ce trait du caractère de Jason qui me mettait atrocement mal à l'aise. Il a un penchant pour les discussions à cœur ouvert. Quand j'ai besoin de ça, il est donc l'interlocuteur idéal - même s'il me fait parfois prendre conscience de vérités douloureuses.

Mais je ne voulais pas passer les deux jours suivants à me faire analyser; ça me rendrait

dingue. Alors, je continuai à observer les belles maisons nichées dans leur écrin de verdure. Oui, c'était une ville et une région charmantes, mais pas assez pour compenser deux jours d'analyse psychologique.

Jason m'embrassa doucement les mains et me laissa les lui retirer.

—Tu sais bien que le problème n'était pas là, Jason.

—Je sais que tu tentais de te raccrocher à ce qui te restait de prétendue vertu.

J'acquiesçai sans le regarder.

—Je peux te demander un service, Jason ?

—Bien sûr.

—Je ne suis pas d'humeur à me faire analyser pendant ce séjour, d'accord ?

—Je n'étais pas en train de...

Je levai une main pour l'interrompre.

—Contente-toi de ne pas titiller mes vieilles blessures. Je suis censée être là pour te soutenir ; si tu me mets face à mes démons et que tu m'obliges à les affronter, j'aurai du mal à remplir correctement ma mission. Tu comprends ? dis-je en le regardant enfin.

Jason acquiesça gravement.

—Ça me fait toujours ça quand je pige quelque chose sur quelqu'un, que je me rends compte d'un truc qui m'avait échappé jusque-

là. Je veux comprendre pourquoi la personne réagit ainsi, ce qu'elle pense et ce qu'elle ressent. (Son expression se fit chagrine.) J'ai toujours fonctionné comme ça.

Le ton de sa voix me poussa à me demander quelle vérité pas nécessairement bonne à savoir il avait ainsi découverte quand il était enfant. Si nos rôles avaient été inversés, il m'aurait posé la question, mais je nageais déjà en eaux troubles.

Quand j'avais décidé d'accompagner Jason et de passer quelques jours seule avec lui, j'avais pensé que le plus délicat serait de gérer le sexe et les rapports avec sa famille. Bien trop tard, je prenais conscience que le danger viendrait de Jason lui-même. Ce voyage était quelque chose de trop intime, et j'ai toujours eu du mal à maintenir mes barrières émotionnelles avec mes partenaires. Franchement, qu'est-ce qui m'avait pris d'accepter ?

Chapitre 11

La route étroite et sinueuse était bordée par des sapins et quelques feuillus. On apercevait encore de belles vieilles demeures et d'autres plus récentes, mais elles s'espaçaient de plus en plus au fur et à mesure que nous prenions de l'altitude, laissant derrière nous la vallée qui abritait le centre d'Asheville. Les riches vivent toujours sur les hauteurs.

Avant même de découvrir l'hôtel, nous fûmes informés de sa présence par les camionnettes de journalistes qui bloquaient la route. Par chance, des hommes en uniforme protégeaient l'accès à l'allée incurvée qui conduisait au bâtiment. Ce n'étaient pas des policiers, juste des employés, mais ils maintinrent les photographes et les cameramen à distance assez longtemps pour permettre à la limousine de passer.

Nous suivîmes l'allée bordée de sapins, et tout à coup, le *Grove Park Inn* se révéla à nous. Les collines qui l'entouraient formaient un cadre enchanteur, et l'hôtel lui-même ne faisait

cadre enchanteur, et l'hôtel lui-même ne faisait qu'ajouter au charme du paysage avec son style pseudo-bavarois. Je m'attendais presque à ce que des gens en costume du xviiie siècle sortent de la bâtisse en pierre, flanqués de leurs chiens et leurs domestiques.

L'ensemble aurait dû avoir l'air ridicule, mais ça n'était pas le cas. On aurait dit que le *Grove Park Inn* avait jailli de la roche et des arbres qui l'entouraient, telle une structure organique parfaitement à sa place.

—J'adore cet endroit depuis que mes parents nous ont amenés ici pour la fête des mères, quand j'avais sept ans, lança Jason.

—Je comprends que tu aies voulu prendre une chambre ici, répondis-je sans mentir.

La vitre qui nous séparait de Chuck et du chauffeur s'abaissa avec un bourdonnement discret. Chuck se tourna vers nous.

—Vous avez vu les journalistes qui font barrage à l'entrée. Ils ne vous laisseront pas la moindre chance d'expliquer qui vous êtes réellement, et même si vous y parveniez, ils ne vous croiraient pas. Si vous descendez ici, tous les médias raconteront que Keith Summerland trompe sa fiancée quelques jours avant son mariage.

—Et qu'est-ce que votre attachée de presse voudrait que nous fassions ? demandai-je sur

voudrait que nous fassions ? demandai-je sur un ton hostile.

Chuck me jeta un bref coup d'œil avant de reporter son attention sur Jason.

—Si vous vouliez bien choisir un autre hôtel, nous paierions votre chambre aussi longtemps que vous voudriez séjourner en ville.

—Je peux payer ma propre chambre, merci, répliqua Jason.

—Je m'en doute, mais essayez de vous mettre à notre place.

Jason soupira et se radossa à la banquette.

—Écoutez, dis-je, nous devons poser nos bagages et nous rendre à l'hôpital au plus vite.

—Et si nous vous conduisions là-bas ? Nous vous attendrons dehors. Vous voyez votre père, et nous vous ramenons à l'aéroport. Comme ça, il n'y aura pas de confusion possible.

La limousine s'était arrêtée sur le côté du parking, un peu à l'écart de la façade devant laquelle attendaient des voituriers en uniforme chic. Je dévisageai Chuck.

—Je rêve, ou vous nous demandez de quitter la ville ?

— Pas du tout, répondit-il sans quitter Jason des yeux.

—Je ne suis pas sûre qu'une seule visite à l'hôpital suffise, insistai-je sans me soucier de dissimuler la colère qui enflait en moi.

—Monsieur Schuyler, dit Chuck d'une voix douce, presque respectueuse.

Jason secoua la tête.

—Non. Je suis désolé. Dites au gouverneur que je ne veux pas lui causer de problème, mais je n'ai pas vu mon père depuis trois ans. Nous ne nous parlons plus ; c'est pour ça que je n'ai pas été mis au courant de sa maladie plus tôt. A présent, il ne lui reste que quelques semaines à vivre, et je dois tenter de me réconcilier avec lui. C'est un salopard, et je n'ai que deux ou trois jours pour le ramener à de meilleurs sentiments. Alors... Dites au gouverneur que je suis navré, mais qu'une seule visite à l'hôpital ne suffira pas.

—Accepterez-vous au moins de changer d'hôtel ? s'enquit Chuck.

—Non plus. J'ai gagné le droit d'être ici. D'occuper une chambre que j'ai payée avec mon propre argent plutôt qu'avec celui de mon père. Il est hors de question que j'y renonce pour la seule raison que Keith Summerland est un connard infidèle. Allez voir votre attachée de presse, et trouvez un moyen d'endiguer la rumeur qui ne m'obligera pas à séjourner dans un motel minable.

—Vous pourriez loger dans votre famille, suggéra Chuck.

—Non, contra fermement Jason, je ne peux pas.

Le regard de Chuck se durcit. Un éclair que je connaissais bien passa dans ses yeux. Il venait juste de ranger Jason dans la catégorie « problèmes » ; or, les hommes de son genre ont une fâcheuse tendance à régler leurs problèmes de manière très déplaisante. Je m'inquiétais peut-être pour rien, mais Chuck faisait sonner mon radar à méchants trop fort pour que je fasse la sourde oreille.

Je dus répéter son nom deux fois pour qu'il consente à me regarder. Et même alors, il ne me jeta qu'un coup d'œil dédaigneux. Comme la plupart des gars auxquels j'avais eu affaire à la fac, il faisait des suppositions basées sur mon apparence.

—Soyons bien clairs, Chuck. Nous ferons de notre mieux pour ne pas vous causer d'ennuis et pour ne pas être mêlés à cette histoire de mariage, mais Jason a besoin de voir son père. C'est dommage que ça tombe au mauvais moment, mais nous n'y sommes pour rien.

—Vous allez leur donner des munitions pour attaquer le gouverneur Summerland et démolir sa famille dans les médias.

—Nous tâcherons d'éviter, mais si jamais ça arrivait, votre patron paie des gens pour

remédier à ce genre de dégâts. Laissez-les faire leur boulot.

—Elle est toujours aussi pénible ? demanda Chuck à Jason.

Je déteste quand un mec fait ça - quand il s'adresse à l'homme qui m'accompagne pour justifier mon comportement, comme si j'étais un toutou mal dressé.

Jason éclata de rire.

—Si vous la trouvez pénible, c'est que les femmes que vous fréquentez sont toutes des carpettes.

—Je les dépose devant l'entrée, ou dans le parking souterrain ? s'enquit le chauffeur.

—Vous refusez de changer d'hôtel ? demanda Chuck.

—Absolument, répondit Jason avec un sérieux qui ne lui ressemblait guère.

Je lui touchai l'épaule comme pour m'assurer que c'était toujours lui. Oh, il peut se montrer ferme et décidé, mais en général, il ne le fait pas. J'ai toujours su que c'était un choix de sa pan, mais pour la première fois, j'entrevoyais la volonté de fer qui se dissimulait derrière son sourire charmeur.

—Déposez-les dans le parking souterrain. Ça retardera un peu les requins, grogna Chuck.

La limousine passa devant l'entrée du *Grove*

Park Inn et s'enfonça dans la pénombre du parking. Des gardes armés étaient postés là afin de s'assurer que seules les personnes autorisées accédaient à l'hôtel. C'était bien la première fois que je voyais une chose pareille, et je me demandai qui payait le salaire de ces gars.

Le chauffeur m'ouvrit la portière tandis que Chuck se chargeait de celle de Jason. Pourtant, je sortis du même côté que Jason - un peu par esprit de solidarité, et un peu parce que j'avais les foies.

Si j'avais pensé que mon statut de marshal fédéral suffirait à faire réfléchir Chuck, je lui aurais brandi mon insigne sous le nez. Mais certains méchants professionnels réagissent mal à la vue de n'importe quel insigne. Aussi décidai-je de garder cette cartouche en réserve. Nous étions sur le territoire de Jason, et pour une affaire qui le concernait. Si je commençais à brandir mon insigne sans nécessité, je risquais de saper son... son autorité, faute qu'un meilleur terme.

Le chauffeur sortit nos bagages du coffre.

—Pouvez-vous au moins éviter les démonstrations d'affection en public, histoire que personne ne vous photographie en train de peloter votre copine ? demanda Chuck.

—Elle a un nom, répliqua Jason.

— Désolé. Pouvez-vous, s'il vous plaît, éviter de fricoter avec Mlle Blake en public pendant la durée de votre séjour ici ?

Un des gardes en uniforme s'approcha de Chuck et lui chuchota quelque chose.

— Et merde !

— C'est quoi, le problème ? voulus-je savoir.

—Ils ont repéré un photographe planqué au milieu des bagnoles. (Chuck reporta son attention sur le type.) Je croyais qu'on vous payait justement pour éviter ça !

Jason tourna la tête, et je suivis la direction de son regard. Quelqu'un était accroupi entre deux berlines, un homme qui tenait un appareil photo équipé d'un énorme zoom.

Chuck empoigna une de nos valises et tenta de nous entraîner. J'étais prête à le suivre, mais Jason me prit la main et m'attira contre lui. Je devinai ce qu'il allait faire.

—Tu es sûr que c'est une bonne idée ? demandai-je.

—Non, elle est très mauvaise, répondit-il avant de m'embrasser - de m'embrasser non parce qu'il en avait envie, mais pour le plaisir de foutre la merde.

Cela ne me plut pas, mais si je tentais de me dégager, je me foutrais du rouge à lèvres partout, et j'inciterais peut-être Jason à en

rajouter une couche pour le principe. Il était d'une humeur si bizarre que je ne savais pas trop comment le gérer.

Chuck se planta entre nous et le photographe pour nous dissimuler de son large dos.

—Allez lui confisquer son appareil, ordonna-t-il au garde.

À Jason, il demanda juste :

—Pourquoi ?

Jason s'écarta de moi et jeta au malabar un regard que je ne lui avais jamais vu avant, un regard dans lequel se mêlaient la colère, l'obstination, la force et la mauvaise volonté. Un regard qui était mon genre plutôt que le sien.

—Je n'aime pas qu'on me dise ce que je dois faire, Chuck.

—Quand vous parlez comme ça, on dirait vraiment Keith.

—Je peux pousser la ressemblance jusqu'à un point que vous n'imaginez même pas.

—Je n'ai pas besoin que vous foutiez tout en l'air cette semaine, Schuyler.

—Je ne suis pas l'un des Summerland. Vous n'êtes pas payé pour me maintenir dans le droit chemin, et je vous déconseille d'essayer.

Jason rendit une main pour prendre la mienne. Je lui donnai la gauche : je voulais

garder la droite libre pour dégainer, au cas ou. Parce que si un regard pouvait tuer, Jason ne serait déjà plus qu'une petite tache rouge et gluante sur le ciment. Provoquer des types lourdement armés n'est pas un passe-temps compatible avec une longue espérance de vie. Il faudrait que j'en touche un mot à Jason dès que nous serions seuls.

Chuck serrait et desserrait les poings tout en comptant (me sembla-t-il) jusqu'à vingt. Si un objectif n'avait pas été braqué sur nous, j'étais à peu près certaine qu'il n'aurait pas fait autant d'efforts pour contenir son mécontentement.

Le photographe s'élança vers la sortie, les gardes sur ses talons. Il nous mitraillait par-dessus son épaule comme on tire sur des agresseurs pour les ralentir, mais sans être sûr de les toucher. Sauf que ce n'était pas les gardes qu'il visait: c'était Jason et moi.

— Dans ce cas, vous n'avez qu'à porter vos putains de bagages, lâcha Chuck, les dents serrées.

— Bien volontiers, répliqua Jason, furieux.

Ses yeux étaient d'un bleu plus intense que jamais, sans doute à cause de la colère.

Le photographe avait disparu, et les gardes avec lui. Jason saisit nos deux valises et se dirigea vers la porte de derrière. Je pris le

bagage qui contenait mes lingues et lui emboîtai le pas tout en gardant un œil sur Chuck.

Celui-ci avait raison sur un point : Jason venait délibérément de lancer une rumeur, que les médias relaieraient sans imaginer une seule seconde qu'il puisse s'agir d'un parent éloigné de Keith Summerland. Et tout le monde penserait que le futur marié dormait à l'hôtel avec une maîtresse cinq jours avant d'épouser une autre femme.

Et merde.

Chapitre 12

Pour obtenir notre clé, Jason dut sortir son permis de conduire afin de prouver qu'il n'était pas Keith Summerland, dont le réceptionniste voulait absolument nous refiler la chambre. Je notai que plusieurs employées de l'hôtel lui jetaient des regards étrangement familiers. L'une d'elles tenta même de lui remettre un petit mot pendant que je tenais sa main dans l'ascenseur.

Une fois dans notre chambre, Jason donna un pourboire au groom. Puis il referma la porte, la verrouilla et s'y adossa. Enfin seuls !

La pièce était immense, avec deux coins causette séparés - canapés et fauteuils dans chacun d'eux. De grandes fenêtres laissaient entrer le soleil et offraient une très belle vue sur les montagnes alentour. Près de l'une d'elles se dressait une table entourée de quatre chaises, à laquelle on pouvait manger en admirant le paysage.

Mais cette fois, ce ne fut pas le paysage qui me coupa le souffle. Les canapés et les

me coupa le souffle. Les canapés et les fauteuils étaient pourpres et rouges, avec des formes vaguement organiques. De lourds rideaux encadraient les fenêtres comme pour arrêter la lumière, et les murs étaient couverts de tableaux. De l'art moderne, pour la plupart. Et ce n'est pas que je déteste ça - j'ai plusieurs œuvres de ce style à la maison, mais il ne me viendrait pas à l'idée d'en tapisser littéralement mes murs. Ça faisait sûrement très branché, mais je trouvais l'effet produit étouffant.

—Cette chambre s'appelle «La Galerie», m'expliqua Jason en voyant la tête que je faisais. C'était ça ou la « Swinging 60's », qui est peinte entièrement en rose.

—Entièrement en rose ?

—Entièrement en rose.

—J'aime beaucoup celle-là.

—Merci.

La chambre formait un L. Le lit se trouvait de l'autre côté de l'angle, flanqué d'une bergère. Je m'assis sur le bord et ôtai mes escarpins. Si je me concentrais sur nos problèmes en cours, ça m'épargnerait de chercher à comprendre combien de nez avait le portrait accroché en face de moi.

—C'était quoi, ce cirque ? lançai-je. Tu commences par me supplier de foutre la paix aux Summerland et à Chuck, puis tu fais tout

dan Sammonand et à Chicago, puis tu fais tout pour le foutre en rogne.

—Je sais, acquiesça Jason, penaud. C'était puéril et idiot.

—Alors, pourquoi l'as-tu fait ?

Il desserra son nœud de cravate et se laissa tomber sur le lit assez fort pour que je rebondisse légèrement sur le matelas.

—Je n'en ai aucune idée.

—Menteur.

Il tourna la tête vers moi.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

—Il me paraît évident que tu as une histoire avec ces gens, et sans doute un contentieux à régler.

— Ils ont quitté la ville quand le père est devenu gouverneur. J'ignorais qu'ils reviendraient pour le mariage. La fiancée doit être du coin. Dieu que je la plains.

—Ouais. J'ai vu la façon dont certaines des employées te mataient, comme si elles attendaient juste que je tourne le dos pour te sauter dessus.

—Je ressemble à Keith, et je sais m'habiller pour me mettre en valeur, mais il vient d'une famille riche. Certaines femmes sont très attirées par l'argent.

—Et son père compte se présenter aux élections présidentielles, ce qui ne peut

manquer d'ajouter à son charme.

Jason acquiesça et se redressa en position assise. Il posa ses coudes sur ses genoux et laissa tomber sa tête entre ses mains.

—Je n'aurais pas dû t'embrasser devant ce photographe. C'était vraiment mesquin de ma part, mais les jumeaux ont été le fléau de ma jeunesse. Tout le monde nous confondait : les profs, les filles, les garçons, les inconnus. Keith faisait des bêtises exprès pour que je sois puni à sa place. Mais bon, il infligeait le même traitement à son frère.

—Kelsey, c'est ça ?

—Oui.

—Il est plus sympa que Keith ?

—On a joué ensemble dans deux ou trois spectacles. Il était moins grande gueule, presque timide, et franchement pas doué pour draguer les filles.

— On dirait que tu l'aimais bien.

— On serait probablement devenus copains s'il n'avait pas été un Summerland et le frère de Keith. Mais c'était impossible de devenir copain avec Kelsey sans l'accord de Keith. Or, celui-ci me détestait.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis sorti avec quelques filles qui n'avaient pas voulu de lui. Elles avaient

refusé ses avances, puis couché avec moi. Réfléchis à ce que ça signifie.

Il ne me fallut que quelques secondes pour piger.

— Le problème, ce n'était pas son physique, mais son caractère. Elles le trouvaient mignon, mais elles pensaient que c'était un connard.

—Voilà. Et tout le fric de son père ne pouvait pas lui acheter les faveurs des filles qui le voyaient tel qu'il était réellement. (Jason se leva, s'approcha du miroir et rajusta sa cravate.) Je suis parti étudier à la fac de St. Louis pendant qu'il restait dans les environs de Raleigh, la capitale de l'État. Mais j'ai entendu dire que des accusations de viol avaient été portées contre lui par des filles avec lesquelles il était sorti. Les plaintes ont été retirées, et il n'a jamais comparu devant un tribunal, mais je veux bien croire qu'elles étaient fondées. C'est quelqu'un qui accepte mal les refus.

—Et voilà que son père veut se présenter aux élections présidentielles sous une étiquette conservatrice.

— C'est sans doute pour ça que sa famille est si pressée de le marier.

—Le mariage ne guérit pas la connerie, fis-je remarquer. Jason grimaça.

—Il n'y a pas de remède contre ça,

malheureusement. Il s'approcha de moi et me tendit la main. Je la pris, et il m'aida à me lever.

—Allons à l'hôpital.

—On ne devrait pas manger un bout d'abord ? Il secoua la tête.

—Si on commence à enlever nos vestes pour se mettre à l'aise, je vais avoir envie de sexe, et comme tu l'as fait remarquer tout à l'heure, on ne sera plus du tout présentables. Je n'ai aucune envie de voir mon père; donc, mieux vaut que j'y aille tout de suite pour en finir.

—Je pensais qu'arracher le pansement d'un seul coup, c'était mon truc plutôt que le tien.

—Toutes ces années passées à te regarder être courageuse ont peut-être fini par déteindre sur moi.

Sa réponse me gêna.

—Je ne suis pas si courageuse. J'ai failli vomir dans l'avion, lui rappelai-je.

—Avant de te connaître, je pensais que le courage, c'était de ne jamais avoir peur. Tu m'as appris que c'est être terrifié et agir quand même.

Il m'attira vers lui, et parce que nous faisons presque la même taille, ce fut aussi intime qu'entre moi et Micah - entre deux personnes qui n'ont pas besoin de se tordre le cou pour se

regarder dans les yeux. Je scrutai son visage, tentant de déceler la peur à laquelle il faisait allusion.

—Je vois plus de colère que de peur en toi, Jason.

—Faire comme si tu n'avais pas entendu le compliment et me dire mes quatre vérités - c'est tout toi, ça.

Je haussai les épaules, un peu maladroitement vu que je le tenais par la taille.

Jason couvrit les quelques centimètres de distance qui demeuraient entre nous, et nos deux corps se retrouvèrent plaqués l'un contre l'autre depuis les cuisses jusqu'à la poitrine. Cette proximité me rasséréna et m'embarrassa tout à la fois. J'aimais bien être contre Jason, et je n'aimais pas aimer ça. Je n'ai jamais prétendu que j'assumais ma sexualité. Par chance, l'attitude de Jason n'avait pas grand-chose de sexuel. Il m'avait enlacée pour se réconforter, pas en guise de préliminaires.

Il eut un sourire grimaçant et sans joie.

— Ouais, je suis fâché. Fâché que les Summerland aient bousillé mon enfance, et fâché qu'ils s'apprêtent à gâcher ma dernière visite à mon père. Fâché contre mon père parce qu'il n'a pas laissé ma mère m'appeler plus tôt. Et fâché contre ma mère et mes sœurs de ne

pas m'avoir appelé plus tôt quand même. Elles auraient pu passer outre à son interdiction, mais non : elles sont restées passives jusqu'à ce qu'il cède.

—Ton père est vraiment une brute, ou tu dis ça juste parce que tu es en colère ?

Jason me serra contre lui et enfouit son visage dans mes cheveux comme s'il voulait me respirer, se remplir de moi.

—Tu feras bientôt sa connaissance, et tu pourras en juger par toi-même. Je le déteste et je tente de l'aimer depuis si longtemps que j'ai du mal à être objectif.

Je lui rendis son étreinte.

— D'accord. Laisse-moi remettre mes escarpins, et... On appelle un taxi ?

—Oui, acquiesça-t-il en me lâchant pour se diriger vers le téléphone.

Chapitre 13

Pour réussir à sortir de l'allée devant l'hôtel, il aurait fallu que le chauffeur de notre taxi soit prêt à renverser les journalistes et à leur rouler dessus, ce qui constituerait sans doute une violation au Premier Amendement que j'ai juré de défendre. Et puis, tuer des gens avec préméditation, ça craint.

Le chauffeur se tourna vers nous.

—Je n'arrive pas à passer, monsieur Summerland, je suis désolé.

—Je m'appelle... oh, et puis merde.

Jason observa la foule qui s'était avancée depuis la route pour nous encercler. Où étaient les employés en uniforme que nous avions aperçus un peu plus tôt ? Des flashs crépitaient autour de nous, et des journalistes hurlaient des questions :

—Qui est votre compagne ?

—Avez-vous rompu avec Lisa ?

—Le mariage est’il annulé ?

—Merde, dit Jason tout bas, mais avec beaucoup de conviction.

beaucoup de conviction.

Les photographes et leurs appareils étaient collés aux vitres. Sentant venir une attaque de claustrophobie, je me forçai à respirer profondément et calmement, mais la pression de la foule avait quelque chose d'étouffant.

Enfin, des gardes et des voituriers fendirent la masse grouillante des journalistes et entreprirent de les faire reculer, un centimètre à la fois. Le chauffeur tenta d'avancer, mais n'y parvint toujours pas. Il se tourna de nouveau vers nous.

— Qu'est-ce qu'on fait, on laisse tomber ?

—J'ai bien peur qu'on n'ait pas le choix, répondit Jason, l'air sombre. Du coin de l'œil, je vis un garde et un photographe commencer à se donner des bourrades de plus en plus violentes.

—Je n'arriverai pas à passer, déclara le chauffeur.

Jason me regarda.

— Si je ne t'avais pas embrassée tout à l'heure, je dirais : « Qu'ils aillent se faire foutre », mais c'est ma faute.

Je le dévisageai sans répondre. Il avait voulu provoquer un scandale, et il avait réussi.

Un garde en uniforme toqua à la vitre, que Jason fit descendre de deux millimètres.

—Vous devriez retourner à l'intérieur.

— Vous devriez retourner à l'intérieur, monsieur Summerland, lui conseilla le type. Il nous faut plus de monde pour garantir votre sécurité, des gens qui ne vous lâcheront pas d'une semelle. C'est trop dangereux.

— Que voulez-vous que nous fassions ?

Un autre garde apparut près de la voiture, trébuchant comme si on l'avait poussé par-derrière.

— On n'arrivera pas à dégager suffisamment la route pour faire passer le taxi, à moins de commencer à éclater des têtes.

—Et on n'a pas la permission pour ça, précisa le premier garde. Autrement dit, s'ils l'avaient eue, ils n'auraient pas rechigné à cogner sur les journalistes. Quel genre de gardes étaient-ils donc ?

— On va les forcer à reculer pour vous laisser descendre. On est assez nombreux pour former un cercle autour de vous deux. Restez au milieu, et tout se passera bien.

Mais le regard de l'homme démentait les mots qui sortaient de sa bouche.

Je me penchai pour lui parler depuis l'autre côté de Jason.

— On va se faire piétiner.

—Non, madame. On vous protégera. C'est notre boulot.

— Oui, ils nous protégeront, confirma Jason.

Sans quoi, le gouverneur sera très fâché contre eux, pas vrai ?

Le garde s'humecta les lèvres. On voyait un peu trop le blanc de ses yeux. Autrement dit, il avait peur. Ou bien il était du genre nerveux - curieux pour un type qui faisait son métier -, ou bien le gouverneur Summerland était plus effrayant que la moyenne des politiciens. Ou bien, il craignait juste de perdre son boulot. Oui, ça pouvait très bien n'être que ça.

—Oui, monsieur.

Se retournant, il se mit à crier des instructions aux autres gardes.

—Tu as fait exprès de lui foutre la trouille, dis-je à Jason.

—En effet.

—Pourquoi ?

Jason me désigna la foule que les gardes repoussaient.

— Il avait raison: à moins d'en venir aux mains, ses collègues et lui ne peuvent pas assurer notre sécurité. Or, je n'ai aucune envie de recevoir une nouvelle raclée à la place de Keith.

Je regardai la ligne de mêlée formée par les gardes et les journalistes. On se serait cru au milieu d'un match de rugby, mais avec des caméras et des micros. Les journalistes nous

hurlaient des questions et agonissaient les gardes d'injures ; leurs voix mêlées formaient un brouhaha indistinct, pareil à un grondement de tonnerre.

Dès qu'ils purent, les gardes ouvrirent la portière de Jason. Je n'étais pas certaine que ce soit une bonne idée, mais je n'en avais pas de meilleure. Jason descendit et me tendit la main pour m'aider à m'extraire de la banquette arrière.

Je crus que les flashs allaient nous rendre aveugles avant que nous ayons fait un mètre. Je m'accrochai à la main de Jason, tentant de me protéger les yeux de mon bras libre et me demandant ce que j'avais fait de mes lunettes de soleil. Si j'en avais jamais eu besoin, c'était bien maintenant !

—Keith, Keith ! criait-on tout autour de nous.

Jason attendit que le vacarme s'apaise un peu pour lancer d'une voix forte :

—Je m'appelle Jason Schuyler.

Personne ne le crut, et personne ne se gêna pour le lui faire savoir. Les journalistes se refermèrent sur le cercle de gardes qui nous entouraient, et nous bloquèrent dans la pente de l'allée. Les gardes et les voituriers parvenaient à tenir les journalistes à distance,

mais pas à avancer.

Cette fois, Jason cria :

—Je m'appelle Jason Schuyler. Qui veut voir une preuve ? (Il sortit son portefeuille.) Qui veut montrer mon permis de conduire à la caméra ?

Ce qui déclencha une belle bousculade. Pendant que les journalistes se battaient pour approcher, je chuchotai à Jason :

— Planque ton adresse.

Il acquiesça et modifia la position de ses mains de façon que seuls sa photo, son nom et celui de l'État d'émission restent visibles. L'heureuse gagnante s'avança, flanquée d'un cameraman. Les gardes les laissèrent passer. Les autres s'étaient un peu calmés à présent; ils attendaient leur tour, ou l'occasion de voir jaillir du sang. Leur émissaire brandit un micro sous le nez de Jason.

—Si vous vous appelez réellement Jason Schuyler, comment se fait-il que vous ressembliez autant aux jumeaux Summerland ?

— Les gens nous confondaient tout le temps à l'école. Vous comprenez pourquoi.

—Vous pourriez être des triplés, acquiesça la femme. Jason hocha la tête en grimaçant.

—Je suis ici pour rendre visite à ma famille.

Mon voyage n'a aucun rapport avec le mariage de Keith Summerland. Il faut que vous me laissiez passer.

— Qu'est-ce qui vous ramène à Asheville ? Jason me regarda. Je haussai les épaules.

—Mon père est en train de mourir d'un cancer. Il ne lui reste plus beaucoup de temps, et je veux lui dire au revoir.

—Et qui est votre père ?

—Si je vous le dis, irez-vous l'importuner à l'hôpital ?

—Nous adorerions savoir comment il vit le fait d'avoir un fils qui est le portrait craché des célèbres jumeaux Summerland.

—Mon père agonise. Il ne lui reste plus que quelques semaines. Je vous en supplie, fichez-lui la paix. Par pitié.

Dans la foule, quelqu'un cria :

—Qui est la brune qui vous accompagne ?

Jason recula d'un pas, et le micro se braqua vers moi.

—Je m'appelle Anita Blake.

— Qui êtes-vous par rapport aux Summerland ?

—Personne. Jusqu'à aujourd'hui, j'avais entendu parler du gouverneur Summerland aux informations, rien de plus. Je suis... une amie proche de Jason Schuyler.

Ma première pause gênée. J'aurais parié que ça ne serait pas la dernière.

Jason, qui était passé derrière moi, posa ses mains sur mes épaules. Les flashs crépitèrent de plus belle. Une autre voix cria :

—Vous êtes l'Anita Blake de Jean-Claude, pas vrai ?

« L'Anita Blake de Jean-Claude ». Pas « le marshal fédéral Anita Blake», pas «l'exécutrice de vampires Anita Blake», non. Pour eux, je n'étais que la petite amie de Jean-Claude. Super.

— Oui, répondis-je simplement.

Après tout, le moment me semblait mal choisi pour ergoter.

— Oh mon Dieu, vous êtes Ripley ! s'écria une femme dans la foule.

Ripley est le nom de scène de Jason. Et, oui, il l'a choisi à cause du film *Alien*. Quand je lui ai demandé pourquoi, il a répondu : « Sigourney Weaver est trop bonne. » Ses fans les plus acharnées le surnomment Rip. Apparemment, l'une d'elles était journaliste. Ce qui pouvait être très bon, ou très mauvais.

— Qui est Ripley ? demandèrent plusieurs personnes.

Jason se pencha par-dessus mon épaule et dit assez fort pour que tous les micros captent

sa voix :

—Ripley est le nom sous lequel je me produis au *Plaisirs Coupables,* un club de striptease que Jean-Claude possède à St. Louis.

Un frisson parcourut la foule, comme si les journalistes formaient une seule bête dont une main géante venait de toucher la peau. Ils s'écartèrent pour laisser s'avancer celle d'entre eux qui avait reconnu Jason : elle avait de meilleures questions à poser.

—Anita, vous êtes la petite amie de Jean-Claude, n'est-ce pas ?

—Oui, répondis-je, mécontente d'être réduite à ce rôle malgré tout ce que j'avais accompli par moi-même.

—Dans ce cas, que faites-vous ici avec Ripley - je veux dire, Jason ?

—Il vous a dit que son père était gravement malade. C'est la vérité. Il est venu lui faire ses adieux, et je l'ai accompagné pour le soutenir moralement.

—Oh mon Dieu ! Il veut vous présenter à sa famille ! Vous avez quitté Jean-Claude pour un de ses danseurs !

Putain de merde.

—Non, pas du tout. Ce n'est pas ce que vous croyez. Je...

Mais il était trop tard. Les requins avaient

cru sentir l'odeur du sang, et leur férocité avide échappait à tout contrôle, comme une force de la nature.

Les journalistes se mirent à hurler des réponses aux questions de leurs collègues, couvrant notre propre voix et notre propre version des faits. Ce fut l'une des expériences les plus étranges de ma vie — un ouragan de rumeurs impossible à arrêter.

Chuck réapparut avec les gardes en civil, et je fus contente de les voir. Oui, même Chuck. Ils nous tirèrent des griffes des journalistes, nous entraînèrent dans l'allée et nous poussèrent à l'intérieur de l'hôtel. Je ne pus même pas protester : de toute évidence, le taxi n'irait nulle part.

Chapitre 14

Nous nous réfugiâmes dans une pièce spacieuse qui donnait sur le hall d'entrée. Des rangées de chaises faisaient face à un podium. Ce devait être l'endroit où on donnait les conférences de presse quand l'ambiance était plus calme.

Une femme occupait l'une des chaises. Elle n'était pas très grande, mais ses jambes paraissaient immenses grâce à ses talons aiguilles et à son tailleur de grand couturier, chic et sexy à la fois. Ses cheveux auburn relevés en chignon dégageaient son visage parfaitement maquillé et ses grands yeux bordés de khôl noir.

—Vous n'adressez plus la parole à la presse sans ma permission, lança-t'elle sévèrement.

—Je ne suis pas l'un des frères Summerland, répondit Jason sur un ton las.

Je pouvais comprendre qu'il commence à en avoir assez de se répéter.

— Il nous a rendu un fier service là-dehors, Dubois, lança un des gardes en civil.

Dubois, lança un des gardes en civil.

C'était un type d'âge mûr, au costard gris à peine un peu plus foncé que ses cheveux. Il avait quelques rides, mais dans l'ensemble, je le trouvais bien conservé. S'il s'était teint les cheveux, il n'aurait pas fait son âge. Changer de costard ne lui aurait pas fait de mal non plus : le gris ne lui allait pas bien.

La femme acquiesça sèchement.

— Il leur a donné un autre os à ronger, je vous le concède. Mais le baiser dans le parking... C'était puéril.

—Je sais, convint Jason. Mais Chuck n'arrêtait pas de me donner des ordres, et je ne suis pas Keith. Je n'ai pas besoin d'une baby-sitter.

—Après ce fameux baiser et cette conférence de presse organisée ? Vous voulez rire ?

—Toutes les attachées de presse sont aussi charmantes que vous ? raillai-je.

La femme me jeta un regard coléreux.

— Et vous, dit-elle en braquant vers moi un doigt accusateur, à l'ongle impeccablement verni, vous aggravez encore la situation.

—Je suis marshal fédéral et exécutrice de vampires. Par ailleurs, je gagne ma vie en relevant les morts. Mais tout ce qui intéressait les journalistes, c'était de savoir avec qui je couchais. Pourtant, je ne leur ai pas volé dans

soucieuses. Pourtant, je ne leur ai pas vu dans les plumes. Je les ai laissés me poser des questions beaucoup trop personnelles, et je suis restée stoïque devant les caméras. Il me semble que j'ai fait preuve d'une retenue admirable.

Jason me serra contre lui d'un bras.

—Tu t'es très bien comportée. Je suis fier de toi.

Je lui jetai un regard encore plus féroce que celui de Mlle Dubois. Il frémit, mais je vis bien qu'il faisait exprès pour me faire plaisir.

— Franchement, avouai-je, j'étais trop surprise pour savoir comment réagir. J'ai déjà donné des interviews avec Jean-Claude, mais jamais je n'avais été confrontée à une telle frénésie médiatique.

Mlle Dubois avait dû réviser son premier jugement, car elle me tendit la main - à moi, pas à Jason. Cela lui valut un ou deux bons points.

—Je suis Phyllis Dubois, l'attachée de presse sur site pendant toute la semaine du mariage.

Elle avait une poignée de main ferme et agréable pour une femme - mais bon, moi aussi.

—Je suis Anita Blake, et j'imagine qu'aujourd'hui, je n'ai pas d'autre fonction que celle de petite amie de Jason.

—Jean-Claude, c'est le maître vampire sexy de St. Louis, pas vrai ? demanda-t-elle.

J'acquiesçai.

—Vous l'avez quitté pour Jason ?

Je lui jetai un regard hostile.

—Vous n'allez pas vous y mettre aussi !

Elle sourit et parut tout à coup plus jeune, plus proche de l'âge qu'il fallait avoir pour porter son genre de maquillage.

— Désolée. Mais si c'était vrai, ça nous aiderait beaucoup à détourner l'attention des garçons.

—Vous seriez prête à nous jeter en pâture aux requins pour les épargner, devinai-je.

Elle haussa les épaules.

—C'est mon boulot.

—Comment vais-je faire pour aller à l'hôpital rendre visite à mon père ? s'inquiéta Jason.

—Nous allons vous prêter une limousine. Et s'il le faut, nous vous donnerons une escorte policière, répondit Phyllis Dubois.

—Pourquoi ? demanda Jason, qui n'était pas si méfiant d'habitude.

Ce fut moi qui lui expliquai :

—Parce qu'une limousine escortée par la police entraînera dans son sillage une partie des journalistes qui, sans ça, continueraient à attendre dehors jusqu'à l'enterrement de vie de

jeune fille, ce soir.

—Vous pensez vraiment que je vais vous pousser dans la fosse aux lions, pas vrai ?

—Oh, les lions ne me dérangent pas, répliquai-je sur un ton léger. Par contre, les journalistes me font peur.

—Je ne pense pas qu'il existe un moyen discret de vous conduire à l'hôpital, déclara le type en costard gris. Au contraire, nous devrions envoyer des gens avertir la sécurité pour que les journalistes ne s'introduisent pas dans la chambre de M. Schuyler.

—Bien pensé, Peterson, comme d'habitude. Appelez notre agent à l'hôpital.

Peterson sortit son portable et s'éloigna pour pouvoir téléphoner en paix.

Un autre portable se mit à sonner. Phyllis Dubois extirpa un combiné ultra-mince de sa poche et prit l'appel.

—Vous êtes marshal fédéral, pour de vrai ? me demanda Chuck.

—Pour de vrai, lui promis-je.

Il me détailla de la tête aux pieds, non comme la plupart des hommes le font avec une jolie fille, mais comme s'il me jaugeait. Et pas en se demandant ce que je pouvais bien valoir au pieu.

—Vous portez un flingue dans votre dos.

Vous l'avez mis en biais pour qu'il soit presque invisible.

Je hochai la tête.

—Et vous ne l'avez pas remarqué à ma descente de l'avion.

—Au temps pour moi.

—C'était négligent de votre part.

—J'ai bien retenu la leçon.

—Quelle leçon ?

—Vous n'êtes pas seulement... la petite amie de Schuyler.

—Vous hésitez toujours avant de dire « petite amie », Chuck. Dites-moi à quoi vous pensez vraiment.

—Ça ne vous plaira pas.

—Je parie que je sais déjà quel mot vous avez sur le bout de la langue.

Jason nous observait comme il le fait parfois quand des gens ont un comportement qui l'intéresse ou qui l'intrigue. Il écoute, il regarde, il archive tout dans un coin de sa tête et il me le ressort plus tard - beaucoup plus tard, parfois.

Chuck jeta un coup d'oeil à la ronde. Voyant que ni Peterson ni Dubois ne pouvaient nous entendre, il dit tout bas :

—La pute. J'ai bien retenu la leçon : vous n'êtes pas seulement la pute de Schuyler ou de

ce vampire.

J'acquiesçai.

— C'est bien ce que je pensais.

Chapitre 15

Nous débarquâmes à l'hôpital en grande pompe. Même Jean-Claude n'aurait pas pu faire mieux : les autorités ne lui auraient pas donné d'escorte policière à moins de procéder à son arrestation. Mais nous en eûmes une pour nous rendre à St. Joseph. L'unité traumatologique quasi neuve se trouvait dans l'aile baptisée « Summerland ». Je sentais comme un parfum de donation généreuse flotter dans l'air.

Il nous fallut un moment pour franchir le barrage des grands pontes qui avaient accouru dans le hall au son des sirènes de police. Mais bon, les gardes en civil nous accompagnaient toujours. Peterson avait pris le relais de Chuck, ce qui constituait une amélioration notable. Néanmoins, nous ne pouvions pas en vouloir aux administrateurs de l'hôpital. Si quelqu'un m'avait filé assez d'argent pour ajouter une aile entière à mon établissement, moi aussi, je voudrais l'accueillir avec les honneurs.

Dans le hall, pendant que nous tentions

Dans le hall, pendant que nous tentions d'expliquer que Jason n'était pas l'un des jumeaux Summerland, j'avisai un tableau: un portrait à l'ancienne montrant un homme en costume de drap noir et chemise blanche amidonnée. Mais par-delà ses fringues d'une autre époque et la grosse moustache blond foncé qui lui mangeait le visage, je reconnus Jason.

Sans réfléchir, je m'approchai du tableau. Les yeux bleus de Jason m'observaient sévèrement depuis leur cadre en bois ouvragé.

Jason me rejoignit. Mon regard fit la navette entre lui et le portrait.

— C'est flippant, hein ? lança-t'il.

—Ça pourrait être toi d'ici à quelques années, si tu te fais pousser la moustache.

—Je te présente Jedediah Summerland. C'était le chef de la communauté religieuse qui est venue s'installer ici pour échapper aux tentations terrestres. Un type très vertueux. Pourtant, c'est bizarre, mais dans la plupart des familles issues de sa congrégation, beaucoup de garçons lui ressemblent comme deux gouttes d'eau.

—Tous les gourous ont une faiblesse coupable pour les femmes, fis-je remarquer.

Jason acquiesça et eut un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux.

—Crois-le ou non, mais Jedediah a été tué par des vampires. Apparemment, il aurait tenté de les convertir au culte du Seigneur, et ça ne leur a pas plu. Je pense plutôt qu'il a tenté de séduire la mauvaise morte-vivante et qu'il l'a payé au prix fort.

Il me regarda avec une expression indéchiffrable.

—Quoi ? demandai-je.

—J'imagine que c'est de famille, cette attirance pour les vampires.

Et il se détourna afin que je ne puisse plus voir son visage.

Je reportai mon attention sur le tableau. Les traits de Jedediah étaient bien identiques à ceux de Jason, mais on n'y lisait pas la plus petite trace d'humour. Si l'artiste avait bien fait son boulot, aucun sourire n'avait jamais dû relever les coins de la bouche du prêcheur, ni aucune joie faire pétiller ses yeux. Un même visage pour deux personnes très différentes.

Peterson nous rejoignit et leva lui aussi les yeux vers le portrait.

— La ressemblance est troublante, si je puis me permettre.

—Vous pouvez, dit Jason.

—J'ai pris les dispositions nécessaires pour que vous puissiez rendre visite à votre père,

monsieur Schuyler. Je vais monter avec vous et un de mes gars. Le personnel a déjà surpris deux journalistes qui tentaient de s'introduire dans sa chambre. Je leur ai demandé de protéger l'intimité de votre père comme ils protégeraient celle du gouverneur. Je pense que ça devrait suffire.

—Merci, dit Jason, qui contemplait toujours le tableau.

Il se tourna pour adresser à Peterson un large sourire qui éclaira son regard et transforma complètement son visage. Peterson parut presque surpris, mais après un instant d'hésitation, il lui rendit son sourire. Voilà le genre d'effet que Jason produit sur les gens.

Jason chercha ma main, et je l'aidai à la trouver. Son sourire se flétrit sur les bords, et son regard devint presque aussi sévère que celui de l'homme du portrait.

— Finissons-en.

Nous nous dirigeâmes vers l'ascenseur. Un des gardes en civil nous tenait déjà la porte de la cabine ouverte, et la directrice de l'hôpital nous attendait. Apparemment, elle comptait monter avec nous. Les riches et les puissants sont vraiment différents du commun des mortels - ou en tout cas, on les traite comme s'ils l'étaient.

La main de Jason était chaude dans la mienne. Il ne transpirait pas, mais il était nerveux. Chez un lycanthrope, une émotion vive peut suffire à provoquer une transformation. Jason se contrôle bien, mais l'anxiété faisait grimper sa température corporelle, ce qui n'était pas bon signe.

Pour la première fois, je me demandai ce qui se passerait s'il se changeait en loup devant sa famille. Ses parents devaient savoir ce qu'il était, pas vrai ? Les journalistes, eux, ne mettraient pas longtemps à le découvrir : il leur suffirait de se rendre sur le site Internet du *Plaisirs Coupables,* qui en plus des mensurations des danseurs indiquait si c'étaient des vampires ou des métamorphes, et en quel type d'animal on pouvait les voir se transformer. Bref, si la famille de Jason n'était pas déjà au courant, elle ne tarderait sans doute pas à l'être, à moins que la presse se désintéresse de notre cas.

La gentille directrice parlait à Jason, qui hochait la tête et faisait « Mmmh » à intervalles réguliers. Mais j'aurais parié qu'il n'entendait pas un mot de ce qu'elle lui racontait.

—C'est très gentil à vous de prendre si bien soin de son père, dis-je à sa place.

La directrice sourit.

—Nous prenons très à cœur le bien-être des amis du gouverneur.

—Mon père n'est pas un ami du gouverneur, répliqua Jason d'une voix si amère qu'elle en devenait presque blessante pour les tympans.

Le regard de la femme fit la navette entre nous deux, puis se tourna vers Peterson.

—Je croyais...

— Le gouverneur a pensé que, puisque la ressemblance de M. Schuyler avec ses fils était à l'origine du problème avec les médias, le moins que nous puissions faire, c'était nous assurer que son père coule ses derniers jours en paix, sans être traqué par la presse.

— La ressemblance est stupéfiante, acquiesça la directrice. Même en vous voyant d'aussi près, je pourrais jurer que vous êtes l'un des fils du gouverneur.

— Ce bon vieux Jedediah ne chômait pas, dit doucement Jason.

—Je vous demande pardon ?

Il secoua la tête.

—Rien.

Je tentai de faire la conversation en restant sur des sujets inoffensifs, ce qui n'a jamais été mon fort. Combien de temps ce foutu ascenseur allait-il mettre pour atteindre le bon étage ?

—Jason ne savait pas que les jumeaux seraient là, et à cause du mariage, la presse nous est tombée dessus alors que nous ne nous y attendions absolument pas. Si les Summerland subissent ça tous les jours, je ne les envie pas.

—Ça a beaucoup empiré depuis que le gouverneur a annoncé son intention de se présenter aux présidentielles, lança le jeune garde en civil.

Peterson lui jeta un regard qui signifiait très clairement : «La ferme. » Son subordonné se tut, redressa les épaules et regarda droit devant lui en faisant de son mieux pour se fondre dans la paroi de la cabine. Ce n'était pas facile, mais ça ne l'empêchait pas d'essayer.

—Évidemment, acquiesça la directrice. Évidemment.

La porte s'ouvrit, et nous sortîmes dans un couloir d'hôpital. Impossible de s'y méprendre. Les murs étaient peints d'une couleur gaie, mais une odeur caractéristique flottait dans l'air - celle de l'antiseptique utilisé pour planquer les relents de maladie et de mort.

Le seul endroit qui ne pue pas dans un hôpital, c'est la maternité. La mort a un parfum, et la vie aussi. Aucun produit ménager ne peut le faire disparaître. Le nez humain

connaît la différence, et cette partie du cerveau qui ignore tout des ascenseurs et des élections présidentielles la connaît aussi - cette partie qui s'est développée à l'époque où nous nous demandions encore si marcher debout ne serait pas une mode éphémère.

Jason s'arrêta net dans le couloir, et sa main se crispa sur la mienne. Je me dis que si je sentais l'odeur de la mort, elle devait être cent fois plus forte pour lui. Même sous leur forme humaine, les métamorphes ont un odorat beaucoup plus développé que celui des simples humains.

La directrice se tourna vers nous.

—La chambre de votre père est par ici, dit-elle aimablement avec un geste vague.

J'imagine que quand on travaille dans un hôpital, à la longue, on finit par ne plus sentir cette fichue odeur.

Jason me serra les doigts, m'adressa un faible sourire et hocha la tête. Nous nous remîmes en marche dans la direction qu'avait indiquée la femme. La main de Jason était brûlante dans la mienne.

Chapitre 16

Une femme sortit d'une chambre juste devant la directrice. Elle portait un tailleur rose pastel, et ses cheveux blonds étaient coupés court. Elle faisait à peu près notre taille. Elle se tourna vers nous et, dès l'instant où je vis sa tête, je sus que c'était la mère de Jason. Elle avait un visage plus fin, avec un menton un peu plus pointu, mais ses yeux étaient exactement identiques à ceux de son fils. Et de la même façon que les yeux du portrait du rez-de-chaussée irradiaient la désapprobation, les siens irradiaient l'inquiétude.

Lorsqu'elle aperçut Jason, son visage s'éclaira brièvement. Elle me jeta un coup d'oeil, et je vis une hésitation passer sur ses traits. Puis elle s'approcha de nous en souriant, les bras tendus, sans que jamais son regard parvienne à masquer la question qu'elle se posait : « Est-ce vraiment une bonne idée ? » Dans son intérêt, j'espérais qu'elle ne jouait pas au poker, parce qu'elle ne devait pas être douée

au poker, parce qu'elle ne devait pas être douée pour bluffer.

Jason lâcha ma main pour étreindre sa mère. Celle-ci l'enlaça et lui tapota les cheveux avant de s'écarter de lui. Elle tira sur sa veste de costume pour la rajuster, comme si elle l'avait froissée en se serrant contre son fils.

—Tu es très élégant, le complimenta-t-elle.

Jason acquiesça et me tendit de nouveau la main. Je me rapprochai

de lui.

—Maman, je te présente Anita Blake. Anita, voici ma mère, Iris.

Je pris la main d'Iris Schuyler, qui n'était pas plus grande que la mienne. Elle m'effleura à peine les doigts avant de se dégager, comme si elle n'avait pas l'habitude de serrer des mains.

— Oh, c'est idiot, dit-elle.

Et elle m'étreignit à mon tour.

Je luttai pour ne pas me raidir. Je déteste que des inconnus me touchent. Et je craignais qu'Iris sente mon flingue ; mais par chance, ses accolades étaient comme ses poignées de main : fugitives et presque impalpables. Ce fut une étreinte maladroite des deux côtés. Je refermai mes bras sur elle et constatai qu'elle flottait dans son tailleur, comme si elle avait perdu beaucoup de poids récemment.

—Je suis ravie de vous rencontrer, madame

—Je suis ravie de vous rencontrer, madame Schuyler, dis-je en reculant d'un pas.

Contrairement à elle, je suis une menteuse de compétition.

—Iris. Je vous en prie, appelez-moi Iris.

—Alors, vous devez m'appeler Anita.

—Anita, répéta-t-elle en me touchant le bras.

Je parvins à garder mon sourire, mais au prix d'un gros effort. Les Schuyler étaient-ils tous aussi tactiles ? Dans la famille de Richard, ils sont tous comme ça. J'ai fini par accepter le fait que sa mère et sa sœur passent leur temps à me toucher et à me serrer dans leurs bras, mais je déteste toujours ça. Heureusement, les hommes se retiennent pour ne pas avoir l'air de chercher à me peloter. Vive les tabous sexuels.

Jason passa un bras autour de ma taille et me serra fort contre lui. Ou il avait perçu mon malaise, ou le sien s'amplifiait. Dans un cas comme dans l'autre, son geste ne me dérangeait pas. Jason avait la permission de me toucher.

Sa mère lui prit l'autre main et nous entraîna vers la chambre dont elle venait de sortir. Cela ne me plut pas qu'elle guide Jason ainsi, comme un enfant. Mais je ne réagis pas. Et d'un, je n'étais pas vraiment la petite amie de Jason ; et de deux, son mari agonisait : elle

avait bien le droit de tenir la main de son fils si ça lui chantait.

Une femme aux cheveux presque aussi noirs que les miens sortit à son tour de la chambre. Elle était grande et large d'épaules, mais avec une ossature délicate. Elle portait un jean et un tee-shirt avec une sorte de slogan sur la poitrine.

—Jason ! s'écria-t-elle joyeusement en nous voyant.

Et elle se jeta sur lui pour l'étreindre, l'étouffant presque contre son ample poitrine. La différence de taille entre eux était considérable.

Jason s'écarta juste assez pour dire :

—Anita, voici ma sœur Julia.

Sa sœur ? Aucune femme dans ma famille n'étreignait son frère de cette façon. Puis Julia délaissa Jason pour se jeter sur moi, et je compris que son geste n'avait rien de sexuel. Faisant la même taille que Jason, j'eus tout le loisir de constater qu'elle était mammairement aussi bien pourvue que moi. Misère. Même chez les Zeeman, ils étaient moins tactiles que ça.

Jason éclata de rire et vint à mon secours.

—Laisse-la respirer, frangine.

Julia s'écarta de moi mais garda un bras

autour de mes épaules.

—C'est si bon de te voir, petit frère. Et je sais que tu n'aurais pas ramené une fille à la maison si ça n'était pas sérieux.

Elle m'étreignit de nouveau, avec un peu moins de ferveur cette fois, mais je me demandais toujours comment lui échapper sans la vexer.

Sur son tee-shirt, il y avait marqué «Jardinerie Browning & Schuyler» au-dessus d'un dessin de plantes stylisées. Le tee-shirt était jaune, d'un jaune qui n'aurait pas été seyant pour la plupart des gens mais qui faisait ressortir son bronzage et le noir de ses cheveux. En été, sa peau devait être presque aussi foncée que celle de Richard, qui a du sang amérindien. Je me demandai si, par hasard, Julia n'était pas seulement la demi-sœur de Jason.

—Tu diriges une jardinerie? lui demandai-je dans l'espoir de couper court à toutes ces accolades.

Julia acquiesça.

—Avec mon mari, Brian. Il s'occupe du magasin pendant que je rends visite à papa.

L'éclat de ses grands yeux bruns se ternit brusquement. Ce fut comme regarder une fleur se faner par manque d'eau. Mais je devinais

qu'à la première bonne nouvelle, Julia retrouverait toute sa bonne humeur.

—Lâche Anita, frangine, dit Jason en riant.

Il me prit la main et me tira en arrière pour m'arracher à sa sœur. Celle-ci lui adressa un large sourire que je connaissais bien : c'était le même que celui de Jason.

Soulagée, je glissai un bras autour de la taille de Jason. Je n'aime vraiment pas que des inconnus me sautent dessus, même s'ils appartiennent à la famille de mes amis et ont le même sourire qu'eux.

— Salut, Jason.

Une femme qui ressemblait trop à Julia pour ne pas être une autre sœur de Jason apparut sur le seuil de la chambre. Elle portait une jupe de tailleur bleu marine et un chemisier blanc - une version plus conservatrice de ma propre tenue. Mais j'aurais parié qu'elle ne planquait pas un flingue dans son dos, elle.

— Roberta. Salut. Je te présente Anita.

Jason m'entraîna vers la nouvelle venue, qui s'avança à notre rencontre. Anticipant une nouvelle accolade, je me raidis. Par chance,

Roberta se contenta de me tendre sa main et de serrer la mienne fermement mais sans la broyer, comme si elle faisait ça souvent. Je lui adressai un sourire plein de gratitude.

Un maquillage discret mais joli faisait ressortir ses grands yeux bruns, qui étaient sans doute ce qu'elle avait de plus beau. Si Julia paraissait grande mais délicate, Roberta était juste grande, avec un visage à l'ossature trop carrée pour qu'on la trouve mignonne, même si elle en tirait le meilleur parti en le creusant avec son blush d'une main experte. Elle était séduisante, mais sa beauté avait quelque chose de presque masculin, faute d'un meilleur terme.

Là où les cheveux de Julia étaient coupés au-dessus de ses épaules et coiffés à la diable, ceux de Roberta pendaient un peu plus bas en vagues savamment travaillées à l'aide d'une brosse ronde et d'un sèche-cheveux.

—Tu es vraiment sa petite amie ? me demanda-t-elle.

Je feignis la surprise.

—Pourquoi me demandes-tu ça ?

Iris s'approcha de nous et toucha le bras de Roberta.

—Ne sois pas malpolie.

—Je ne veux pas qu'ils perturbent papa. (Roberta reporta son attention sur moi.) Alors, tu es vraiment la petite amie de Jason, ou juste une fille qu'il a amenée ici pour faire plaisir à maman ?

Je regardai Jason en cherchant un moyen de répondre à cette question sans mentir. Je ne m'attendais pas à ce que quelqu'un m'interroge de façon aussi directe, je l'avoue.

—Tu as pour habitude de présenter à tes parents des filles avec lesquelles tu ne sors pas ?

—- Ça m'est déjà arrivé de ramener des copines de baise à la maison, mais à part ça, non.

—Jason, dit Iris sur le ton que prend une mère pour mettre en garde un enfant polisson.

—Pourquoi es-tu si méchante, Bobbi ? intervint Julia.

—Je m'appelle Roberta, répondit l'intéressée comme si elle était souvent obligée de le répéter. Et je ne suis pas méchante. Je veux juste que les choses soient claires. Jason, si tu mens, papa le saura, et ça l'énervera encore davantage que la vérité.

La directrice serra quelques mains et s'esquiva en direction de l'ascenseur. Peterson et son subordonné se postèrent dans le couloir. Le jeune homme grimaçait comme s'il aurait préféré reprendre l'ascenseur avec la directrice. Peterson arborait une expression impassible ; il avait dû en voir d'autres.

Les yeux bruns de Roberta scrutèrent les

deux hommes avant de braquer de nouveau leur regard sur Jason.

—Tu as enfin tes propres gardes du corps, comme les autres Summerland.

—Roberta, dit Iris sur le ton de quelqu'un qui ne plaisante pas.

Le mot claqua dans le silence avec plus de force que je n'aurais cru en trouver chez Mme Schuyler. Sous ses apparences délicates, elle pouvait se montrer coriace. C'était bon à savoir.

Roberta foudroya sa mère du regard avec presque autant de colère que Jason semblait lui en inspirer. Je commençais à croire qu'elle avait juste envie de se défouler sur quelqu'un, n'importe qui. Parfois, le chagrin vous rend bêtement agressif.

—Dis la vérité à papa, Jason, réclama-t-elle d'une voix plus douce, mais encore tendue.

—Et c'est quoi, la vérité, selon toi ? répliqua Jason sur un ton hostile.

Je crois que je ne l'avais encore jamais entendu parler comme ça. De toute évidence, sa sœur et lui ne s'entendaient guère.

—Tu es gay, Jason.

Il éclata de rire, mais pas comme s'il trouvait ça drôle.

—Papa et toi en êtes persuadés depuis le

lycée. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça. Maman me dit de rentrer à la maison et d'amener ma petite amie si j'en ai une pour que mon père puisse mourir en paix. On ne voudrait surtout pas qu'il s'en aille persuadé que son fils unique est pédé, pas vrai ?

—Il préférerait que tu admettes la vérité.

Je levai une main.

—Je peux dire quelque chose ?

— Oui, dit Jason.

—Non, dit Roberta en même temps.

— Oui, répéta Jason sur un ton plus véhément.

— Roberta, je suis une très bonne amie de ton frère. Votre mère l'a appelé avant-hier. J'ai tout lâché pour prendre l'avion et accompagner Jason ici. Je n'aurais pas fait ça s'il ne comptait pas beaucoup pour moi.

Roberta me jeta un regard furieux. Je ne comprenais pas d'où sortait toute cette colère.

—Il a toujours eu un tas de filles à pédé autour de lui. Iris et Julia s'exclamèrent simultanément :

— Roberta !

Je la contemplai bouche bée l'espace d'une seconde.

—Merci, Bobbi. Moi aussi, je t'aime, railla

Jason.

Sa sœur tourna vers lui son regard furieux.

—Je sais bien que tu as couché avec des filles quand tu étais au lycée. Mais tu couchais aussi avec des garçons, ce qui fait de toi un pédé.

—Techniquement, ça ferait de moi un bisexuel, Bobbi, corrigea Jason. Tu peux m'expliquer pourquoi papa et toi êtes persuadés que je couchais avec des garçons quand j'étais au lycée ?

—Parce que je t'ai vu.

—Une nuit, tu as cru me voir, et tu l'as raconté à papa, qui était déjà convaincu que j'étais homosexuel de toute façon. Je te l'ai dit à l'époque et je te le répète aujourd'hui, ce n'était pas moi. J'ignore qui tu as vu ou cru voir, mais j'étais avec quelqu'un d'autre ce soir-là.

—Qui ça ? Dis-moi qui, et je te croirai peut-être.

—Je lui ai promis de n'en parler à personne, et je tiens toujours mes promesses.

—Comme c'est pratique ! Je sais ce que j'ai vu, s'obstina Roberta.

La main de Jason commença à frotter doucement ma hanche. C'était un geste machinal qu'il faisait pour se réconforter,

comme tous les lycanthropes. Le Browning calé dans le creux de mes reins le forçait à descendre sa main plus bas que ma taille.

—Touche-la autant que tu veux en public ; ça ne change rien à la vérité.

—Écoute, dis-je. Je ne connais pas vos problèmes de famille, mais Jason et moi sommes amants.

—Et avec combien d'hommes le partages-tu ?

—Aucun.

Roberta foudroya Jason du regard.

—Tu l'as bien embobinée. Julia s'interposa entre eux.

—Bobbi, arrête. Je sais que tu as de la peine pour papa, mais faire du mal à Jason ne le sauvera pas.

Roberta détourna les yeux et secoua la tête.

— Il faut que je sorte d'ici.

Et elle se dirigea, non vers l'ascenseur, mais vers l'autre bout du couloir. Nous la regardâmes tourner au coin et disparaître.

—Je suis vraiment désolée, Anita, dit Iris. Julia étreignit Jason.

—Moi, je te crois quand tu dis que c'est ta petite amie.

—Merci, mais je parie que papa réagira comme Bobbi. Julia le serra un peu plus fort, mais son visage la trahit. Elle pensait la même

mais son visage la trahit. Elle pensait la même chose que son frère. Ça ne m'aurait posé aucun problème de jouer au poker contre elle ou sa mère. Contre Roberta... je ne savais pas encore.

Une voix grave s'échappa par la porte ouverte.

—Si vous devez vous disputer, venez le faire là où je peux vous voir.

Jason soupira et se laissa aller contre moi. Il enfouit son visage dans mon cou et se remplit de l'odeur de ma peau, de la même façon qu'il aurait rempli ses poumons d'air avant de plonger dans l'océan.

Iris nous précéda. Elle entra dans la chambre en disant :

—Sois gentil, Frank.

J'aurais parié que Bobbi tenait de son père. Voilà une visite qui s'annonçait plaisante...

Chapitre 17

Frank Schuyler était trop grand pour son lit, de sorte que ses pieds dépassaient au bout. Même allongé, il mesurait visiblement plus d'un mètre quatre-vingts. Mais le cancer l'avait privé de toute épaisseur.

L'ossature marquée de son visage, qu'il avait transmise à Roberta, saillait si fort qu'elle le faisait ressembler à un squelette. Ses yeux étaient profondément enfoncés dans leurs orbites pareilles à deux cavernes sombres. En revanche, il avait encore plein de cheveux noirs et une moustache assortie. Ou bien il avait refusé la chimiothérapie, ou bien son cancer avait été découvert trop tard pour que ça vaille le coup de le traiter.

Il avait des tubes enfoncés dans le bras et le nez. L'odeur de mort qui planait autour de lui était lourde, mais pas plus que dans le couloir. La tumeur qui le rongeait n'avait pas entamé sa dignité - du moins, pas encore.

—Jason est venu te rendre visite, et il a amené sa petite amie. C'est gentil, tu ne

amène sa petite amie. C'est gentil, tu ne trouves pas ? lança Iris sur un ton qui se voulait joyeux, et qui sonna juste tendu.

—Salut, papa, dit Jason d'une voix atone.

— Qu'est-ce que tu fous ici ? demanda son père. La main de Jason se crispa sur la mienne.

— C'est maman qui m'a demandé de venir, répondit-il prudemment.

—Tu n'es pas obligé de t'agripper à cette fille, dit Frank Schuyler d'une voix si grave qu'elle en devenait presque douloureuse à entendre. Tu n'es pas obligé de faire semblant pour moi, Jason.

Son regard était bien plus hostile que ses paroles, peut-être parce qu'il ne pouvait pas le contrôler.

Jason lâcha ma main et passa son bras autour de ma taille. Il cala sa main sur ma hanche, sous le flingue. Je lui caressai le flanc sous sa veste en un geste qui se voulait réconfortant.

—Je tiendrai Anita comme il me plaira.

— Roberta a raison, mon garçon. Peu importe de quelle façon tu la touches en public. C'est ce que tu fais en privé qui compte.

—Et à ton avis, qu'est-ce que je fais en privé, papa ? demanda Jason doucement.

—Ta mère t'a dit de ramener une fille à la

Ta mère t'a dit de ramener une fille à la maison pour que je meure en paix, persuadé que mon fils unique n'est pas une...

Frank Schuyler s'interrompit comme s'il ne savait pas quel mot choisir pour finir sa phrase.

—Une quoi ?

La voix de Jason était toujours douce, mais j'y décelai une pointe de colère, et je sentis son énergie surnaturelle couler le long de ma peau à l'endroit où je le touchais. Ce n'était pas bon signe.

—Une lopette, acheva Frank.

—Une lopette, répétai-je en luttant pour ne pas éclater d'un rire nerveux, comme ça arrive parfois quand la tension est trop forte.

Le père de Jason me dévisagea comme si je venais juste d'apparaître devant lui.

— Désolée.

—Vous trouvez ça drôle que ma femme lui ait demandé de me mentir sur mon lit de mort ?

Je donnai un petit coup de tête à Jason.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Sois toi-même.

Je m'écartai suffisamment pour le dévisager.

—Tu es sûr ? Il sourit.

— Certain.

Un bras autour de sa taille, je haussai les

épaules et me tournai vers l'occupant du lit en cherchant une entrée en matière polie.

— Ce que je trouve drôle, c'est que vous pensiez que Jason est gay.

— Le fait que vous soyez collée à lui n'y change rien. C'est une pédale, un point c'est tout.

—Une lopette, une pédale... Vous n'arrivez même pas à prononcer le mot « homosexuel » ?

— Si ça peut vous faire plaisir, petite. D'accord: mon fils est homosexuel.

La mère de Jason s'était rapprochée du lit, non pour rejoindre son mari, mais pour s'interposer entre lui et Jason. J'eus l'impression qu'elle avait passé une bonne partie de sa vie d'adulte dans cette position.

—Monsieur Schuyler, il me semble être mieux placée que vous pour connaître les préférences sexuelles de Jason, dis-je poliment.

—Papa, lança Julia depuis le seuil de la chambre. Jason a amené Anita pour te la présenter. Ça veut bien dire quelque chose, non ?

—Ouais, ça veut dire qu'elle est prête à mentir pour lui.

Jason fit un pas vers la porte en tirant sur mon bras.

—Allons-y, Anita.

—Non, protesta Iris en prenant l'autre main de son fils.

— Papa, insista Julia. Il a fait tout ce chemin. Ils ont tous les deux planté leur boulot pour venir te voir. Sois gentil.

—Je suis mourant, Julia. Je n'ai plus le temps d'être gentil. Je veux que mon fils soit un homme, et ça n'arrivera jamais.

Jason rentra la tête dans les épaules et courba le dos comme s'il venait de recevoir un coup. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase - un vase bien décidé à ne pas se laisser insulter, même par un mourant. Sans lâcher la main de Jason, je me tournai vers le lit.

—Jason est un homme, et meilleur que vous par-dessus le marché.

Frank Schuyler me foudroya du regard.

—Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire qu'un homme, un vrai, est poli et bienveillant. Un homme, un vrai, aime ses enfants et les traite comme des êtres humains.

—Je suis mourant. J'ai gagné le droit de me comporter comme un salopard.

—Je parie que vous avez toujours été un sale bâtard. Une expression indéchiffrable passa sur son visage.

—Ce n'est pas moi le bâtard.

—Oh, je crois que si. Vous êtes mourant, et alors ? Nous sommes tous mourants, monsieur Schuyler. La différence, c'est que vous connaissez l'heure de votre départ et le montant de votre facture.

—Jason, fais sortir ta roulure d'ici. Elle a beau porter une croix autour du cou, ça ne change pas ce qu'elle est.

La main de Jason se crispa sur la mienne et me tira légèrement en arrière. J'avais dû faire un pas vers le lit sans m'en apercevoir. On m'avait déjà dit que je ne devrais pas porter de croix parce que je relevais les morts, jamais parce que j'étais une pute. C'était nouveau pour moi, et ça ne me plaisait pas beaucoup.

—Tu n'aurais pas dû dire ça, lâcha Jason.

—« Roulure », ça veut bien dire ce que je pense ? demandai-je.

—Oui, il t'a traitée de pute, confirma Jason sur un ton étrange.

Il me sembla qu'il n'était pas tant en colère que choqué, comme si, même de la part de son père, il ne s'attendait pas à ça.

Bouche bée, Julia et Iris n'arrivaient pas à réagir.

—Franklin, finit par souffler Mme Schuyler d'une voix faible et hésitante.

—Le striptease, c'est juste un cran au-dessus

de la prostitution, affirma le père de Jason sans manifester le moindre remords.

—Donc, en plus d'être une pédale, je suis une pute, résuma Jason sur un ton las.

— Qui se sent morveux..., répliqua son père.

—Franklin, ne fais pas ça, implora Iris.

—Tu lui as demandé de me mentir. Tu lui as dit d'amener sa copine stripteaseuse pour que je meure en paix. C'est un putain de pédé, et un cercueilleur pour couronner le tout.

Jason se détourna. Le flot de son énergie surnaturelle se tarit d'un coup, comme s'il venait de dresser autour de lui un bouclier qui endiguait aussi ses émotions. Il s'était littéralement fermé. Mais je lui tins la main pour l'empêcher de sortir.

—Si tu t'en vas, ce sera fini.

—Je sais, dit'il doucement.

—Alors, si c'est fini, est-ce qu'on peut au moins partir sur un feu d'artifice ?

Il me dévisagea, curieux, puis acquiesça.

— Pourquoi pas ?

Je lui adressai mon sourire le plus déplaisant, celui qui me faisait presque peur quand je l'apercevais dans le miroir autrefois. Mais je m'y suis habituée. J'ai même appris à m'en servir. Je tournai ce sourire vers le lit et vers son occupant.

—Certains de mes meilleurs amis sont stripteaseurs, monsieur Schuyler. Des gens que j'aime profondément. Donc, je ne considère pas ce terme comme une insulte. Mais je ne suis pas stripteaseuse. Je suis le marshal fédéral Anita Blake.

Je lâchai Jason pour pouvoir sortir mon insigne de ma poche avec ma main gauche, et je me rapprochai du lit pour le montrer à Frank Schuyler.

—Je ne vous crois pas.

Je rangeai mon insigne et relevai la manche gauche de ma veste pour qu'il voie les pires cicatrices que j'avais récoltées dans l'exercice de mes fonctions. Je désignai celle qui ornait le pli de mon coude.

—Là, c'est un vampire qui m'a mordue. Les docteurs ont craint un instant que je perde l'usage de mon bras. La brûlure en forme de croix m'a été faite par des serviteurs humains qui trouvaient drôle de marquer une chasseuse de vampires comme elle aurait pu marquer leur maître. Les traces de griffes me viennent d'une sorcière métamorphe.

—Donc, vous êtes un de ces marshals qui traquent les vampires.

— C'est ça.

—Vous savez que Jason baise avec le Maître

de St. Louis.

—En fait, je suis sûre que non. Beaucoup de gens pensent que Jean-Claude couche avec tous les gens qui apparaissent à ses côtés en public. C'est un des inconvénients d'être un homme aussi séduisant, j'imagine.

Frank Schuyler leva vers moi ses yeux caverneux.

—Vous me dites que Jason ne lui donne pas son sang ?

—Je croyais qu'on parlait de sexe.

— C'est du pareil au même.

— Si vous croyez que donner son sang à quelqu'un, c'est la même chose que coucher avec lui, c'est vous le pervers, monsieur Schuyler. Pas nous.

—Anita ! s'exclama Iris comme si elle était ma mère et que j'étais du genre à me laisser impressionner par une réprimande.

—Non, non, protesta Frank Schuyler. Ne la fais pas taire. C'est moi qui ai commencé, (il me scruta par en dessous.) Mais c'est elle qui aura le dernier mot, pas vrai ?

—Et comment ! acquiesçai-je.

L'ombre d'un sourire passa sur ses lèvres.

—Vous êtes vraiment la copine de mon fils ?

— Que dois-je faire pour vous prouver, à vous et à Roberta, que nous sortons ensemble

? Nous sommes amis et nous sommes amants, ce qui fait sans doute de moi sa copine... même si ce mot a une connotation terriblement collégienne, vous ne trouvez pas ?

Cette fois, Frank Schuyler sourit pour de bon.

—Si.

Il tendit la main comme pour toucher mes cicatrices et hésita. Il n'était pas le premier à faire ce geste instinctivement. Je me rapprochai pour mettre mon bras à sa portée.

Le bout de ses doigts était calleux. Il devait faire un métier manuel.

J'entendis hoqueter derrière moi. Pivotant, je vis que Mme Schuyler avait plaqué une main sur sa bouche et que ses yeux étaient arrondis par la surprise. Jason se dépêcha de remettre ma veste en place.

—Elle a vu ton flingue, expliqua-t-il.

—Un flingue, souffla Julia.

Je baissai ma manche pour dissimuler de nouveau mes cicatrices. Seule la petite brûlure en forme de croix dans la paume de ma main droite demeura visible. Je l'ai récoltée la fois où une grande méchante vampire a tenté de me posséder, et où quelqu'un m'a fourré une croix dans la main pour la repousser. Le temps qu'elle renonce, le métal s'était enfoncé dans

ma chair.

—Je ne vais nulle part sans être armée, expliquai-je calmement.

Jason m'embrassa sur la joue, et je reculai jusqu'à lui.

—Je vais ramener Anita à l'hôtel. Nous partirons demain matin.

—Restez donc un ou deux jours de plus, dit Frank Schuyler d'une voix dénuée d'émotion.

Mais Julia et Iris se tendirent comme si cette simple petite phrase était lourde de signification.

Jason enfouit son visage dans mon cou et inspira profondément. Il avait besoin d'une nouvelle dose. Je le sentis utiliser mon contact et mon odeur pour contrôler sa voix quand il répondit.

— D'accord, nous ne partirons pas demain, mais après ça, je ne peux rien te promettre. Nous avons tous les deux un travail.

—Alors, on se voit demain, dit Frank Schuyler.

Jason opina.

—J'imagine que oui.

Nous nous dirigeâmes vers la porte.

—Content de voir que tu as coupé tes cheveux, lança son père dans notre dos.

Jason lui jeta par-dessus son épaule un

regard qui n'avait rien d'amical.

—Si j'avais su que je reviendrais ici, je les aurais laissés repousser.

—Parce que tu sais que je les préfère courts ?

—Non, parce que tu penses qu'avec les cheveux longs, je n'ai pas l'air assez viril. Mais Anita aime les cheveux longs chez un homme.

—Alors, pourquoi les as-tu coupés ?

—Pour changer un peu. À demain, papa.

—Je ne bouge pas d'ici.

La mère de Jason voulut nous suivre, mais son mari la rappela.

— Iris, dit'il sur un ton autoritaire.

Et elle se contenta d'agiter la main en disant :

—Au revoir... Je t'aime. Jason ne répondit pas.

Julia nous emboîta le pas. Dans le couloir, elle nous étreignit très fort. Jason lui rendit son accolade, et je fis de mon mieux pour l'imiter.

Peterson et son subordonné nous encadrèrent. Jason glissa son bras sous le mien pour pouvoir me toucher au maximum tout en marchant. Il resta d'un calme glacial pendant que nous descendions dans l'ascenseur, traversions le hall de l'hôpital, sortions dans le parking et remontions en voiture.

Peterson referma la portière derrière nous. Nous nous retrouvâmes seuls à l'arrière de la limousine. Jason tint bon jusqu'à ce que le chauffeur démarre. Puis ses épaules tressautèrent. Il enfouit son visage dans ses mains et se mit à pleurer de tout son corps, tremblant et frissonnant.

Quand je lui touchai l'épaule, il tressaillit. A ma seconde tentative, il se laissa basculer sur le côté et tomber sur mes cuisses. Je le berçai pendant que de gros sanglots secouaient son corps. Il ne faisait presque pas de bruit, mais j'avais l'impression que son chagrin le déchirait de l'intérieur. Il pleurait comme quelqu'un qui a appris à ne pas attirer l'attention, de peur que quelqu'un d'autre vienne s'enquérir de la raison de ses larmes.

C'était juste une intuition, mais j'aurais parié que dans l'esprit de Franklin Schuyler, les garçons n'étaient pas censés pleurer. Surtout ce fils si mignon et si délicat, qui lui ressemblait si peu.

Chapitre 18

Les larmes de Jason se tarirent. Il finit par s'immobiliser sur mes genoux comme s'il était vidé de toute énergie et de toute volonté. Je lui caressai les cheveux en disant le genre de chose qu'on dit confronté à une douleur tellement immense que rien ne saurait l'apaiser - le fameux « Ça va aller», alors qu'on sait très bien que non, ça ne va pas, ça n'a jamais été et ça n'ira peut-être jamais.

Peterson nous ouvrit la portière. Jason s'essuya les yeux et se redressa. A sa place, une femme aurait demandé si ça se voyait qu'elle avait pleuré ; mais Jason était un homme, et il ne pipa mot. Nous descendîmes de voiture main dans la main. Le chauffeur s'était de nouveau arrêté dans le parking souterrain. Je n'avais même pas remarqué. Pendant quelques minutes, mon univers s'était limité à l'homme qui pleurait sur mes genoux.

Peterson nous entraîna vers l'escalier de derrière ; autrement dit, il devait se passer dans le hall de l'hôtel un événement en rapport

dans le nid de Pheter un événement en rapport avec le mariage Summerland, un événement susceptible d'attirer les journalistes. Rester discrets me convenait parfaitement. J'en avais assez de tout ce cirque, et je commençais à mourir de faim.

Peterson et son jeune collègue attendirent que j'ouvre la porte de notre chambre à l'aide du pass magnétique qu'on nous avait fourni. Je m'attendais presque à ce qu'ils vérifient qu'il n'y avait personne à l'intérieur, mais ils se retinrent d'entrer. Un bon point pour eux.

—Merci, dis-je.

Peterson me tendit une carte de visite.

—Si vous avez d'autres accrochages avec la presse, appelez-nous. Ça va être le bordel ici ce week-end. Il est vraiment regrettable que votre ami et son père doivent en subir les conséquences. Le gouverneur souhaite vous protéger au maximum contre les médias.

—J'apprécie vos efforts, monsieur Peterson.

—Je ne fais que mon travail, mademoiselle Blake.

J'acquiesçai.

—Bonne nuit.

—Bonne nuit.

Je refermai la porte, la verrouillai et tirai la petite chaîne en haut du battant. Je suis très à cheval sur la sécurité. C'est vrai que la plupart

cheval sur la sécurité. C'est vrai que la plupart des créatures que je chasse pourraient défoncer une porte sans problème, mais on ne sait jamais. Parfois, les méchants sont de simples humains. Je n'attendais pas de visite désagréable ce soir; d'un autre côté, je ne m'attendais pas non plus à avoir besoin de flingue pendant ce voyage, et ça ne m'avait pas empêchée d'en apporter un.

Jason s'était enfermé dans la salle de bains. J'entendis de l'eau couler. Je lui aurais bien fichu la paix, mais je crevais la dalle. Je toquai à la porte. L'eau s'arrêta.

— Oui ?

—Je vais nous faire monter quelque chose à manger. Tu veux quoi ?

—Je n'ai pas faim.

— Il faut que tu te nourrisses, Jason.

Et ce n'était pas seulement une question de principe : les métamorphes contrôlent toujours mieux leur bête quand ils ont l'estomac plein. Une faim alimente l'autre.

—Je n'ai envie de rien, Anita.

—Je sais. (J'appuyai mon front contre la porte.) Je suis désolée, Jason.

Je l'entendis approcher de l'autre côté et m'écartai afin qu'il puisse ouvrir la porte sans me cogner.

—Désolée de quoi ?

—Désolée que ton père ait été si désagréable, je suppose.

Jason eut un sourire si amer qu'il me serra le cœur.

—Il a été désagréable avec moi toute ma vie. Je pensais sans doute que puisqu'il était mourant, on arriverait enfin à se réconcilier comme dans les films, mais ça n'arrivera pas, hein ?

Je ne sus pas quoi répondre, à part :

—Je ne crois pas, non.

—Mais on dirait que tu lui as plu. Ça m'a surpris.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il entend que ma mère lui obéisse en tout. Parce que Roberta, qui est toujours d'accord avec lui, a toujours été sa préférée. Mais il a aimé que tu lui tiennes tête.

Je haussai les épaules.

— C'est ce qui fait mon charme. Jason me sourit.

—Ton charme ? C'est comme ça qu'on appelle le fait d'être pénible, de nos jours ?

Il passa devant moi. Je fronçai les sourcils.

—Comment ça, je suis pénible ? Jason fit comme s'il n'avait rien entendu.

—Il a touché tes cicatrices.

— Beaucoup de gens les trouvent

fascinantes.

— C'est faux. La plupart d'entre eux font comme s'ils ne les voyaient pas, comme si elles n'étaient pas là. Ou ils louchent dessus malgré eux. Tes cicatrices les embarrassent; elles les mettent mal à l'aise.

—J'essaie de ne pas y faire attention.

— Oui, mais ça te dérange quand même. Je le vois bien. Jason ôta sa cravate et la jeta par terre. Je haussai les épaules.

—J'ignorais que tu t'intéressais à la façon dont les gens réagissent à mes cicatrices.

Il me sourit en enlevant sa veste.

—Tu sais bien que j'adore observer les autres.

—-Comme tous les métamorphes, acquiesçai-je. J'ai toujours pensé que vous faisiez ça comme un lion observerait un troupeau de gazelles - pour chercher le maillon faible.

Jason secoua la tête et commença à déboutonner sa chemise.

—Quand j'étais plus jeune, je voulais devenir acteur. Les acteurs collectionnent les maniérismes comme d'autres les timbres.

Je réfléchis quelques instants.

—C'est logique.

—La dernière fois, tu t'es débarrassée de tes escarpins à peine la porte franchie. Mets-toi à l'aise.

Il me semblait que plusieurs jours s'étaient écoulés depuis notre premier passage à l'hôtel. Toutes les histoires de famille dont je venais d'être témoin m'avaient vidée. Jason semblait parfaitement remis, comme s'il n'avait jamais pleuré dans la voiture. Il avait les yeux un peu cernés, mais à part ça, il paraissait dans son état normal. Ce qui ne pouvait pas être le cas. Du coup, je me demandai si ça lui arrivait souvent de cacher ses tourments émotionnels à St. Louis. S'il était bon comédien à ce point, il pouvait très bien dissimuler ses véritables sentiments en permanence.

—Quoi ? dit'il, voyant que je l'observais.

Il avait fini de déboutonner sa chemise; il ne lui restait plus qu'à défaire ses boutons de manchette en or.

—Je me demandais juste si tu faisais ça souvent à St. Louis.

— Si je faisais souvent quoi ?

— Comme si tout allait bien alors que ça n'est pas le cas.

Son regard bleu se durcit, et un peu de tension passa sur son visage, mais très brièvement. Puis il m'adressa un sourire qui monta jusqu'à ses yeux.

—Je mangerai si tu m'y forces.

Il se rapprocha de moi, et subitement, j'eus

envie de reculer. Jason n'avait rien fait. Il souriait toujours. Mais il y avait dans son attitude une promesse qui me mettait mal à l'aise.

—Je vais manger parce que tu as raison, reprit-il. Mieux vaut que je n'aie pas faim quand je suis aussi... (Il me toucha la joue.) stressé.

Le simple contact de ses doigts me fit frissonner. Je fermai les yeux sans savoir si c'était pour me concentrer sur la sensation ou pour ne plus voir son visage. Ses yeux ne pétillaient plus ; j'y lisais quelque chose de trop adulte, de trop intense, de trop... gênant.

Sa main glissa le long de ma mâchoire pour me prendre le menton. Il m'embrassa. Comme je n'avais pas enlevé mes chaussures, j'étais un peu plus grande que lui. C'était une sensation nouvelle qui me fit rouvrir les yeux et plonger mon regard dans le sien.

—Tu as l'air surprise, commenta-t-il doucement.

Je dus déglutir avant de répondre d'une voix étrangement essoufflée :

—Je suppose que je le suis.

—Pourquoi ? Ce n'est pas la première fois qu'on s'embrasse. Je scrutai son visage. Je n'arrivais pas à mettre des mots dessus, mais...

Je passai la langue sur mes lèvres subitement sèches.

—Je ne sais pas, chuchotai-je.

—Tu sembles presque... effrayée, dit Jason tout aussi bas.

Je m'écartai de lui pour qu'il ne puisse plus me toucher. Là, c'était mieux.

Jason pencha la tête sur le côté et me dévisagea.

—Tu es nerveuse, constata-t-il avec étonnement.

Je me dirigeai vers le fauteuil et l'ottomane situés sur un côté de la partie salon. Sans regarder Jason, je m'assis, ôtai mes chaussures et les posai près du fauteuil.

—Parle-moi, Anita, réclama Jason.

—Commandons d'abord à manger.

Il vint s'agenouiller devant moi. Seuls ses boutons de manchette retenaient encore sa chemise. Les pans ouverts de celle-ci encadraient sa poitrine glabre et ses abdominaux légèrement plissés par sa position.

Je détournai les yeux et voulus me lever. Jason me toucha le poignet. A ce contact, mon pouls accéléra. Je me retrouvai coincée entre lui et l'ottomane. Je basculai en arrière.

Jason bougea si vite que mon regard ne put le suivre. Soudain, il fut debout, me tenant par

les deux poignets et me tirant en avant. Je lui tombai dessus. Il me rattrapa par la taille. Comme j'avais enlevé mes escarpins, nos yeux se trouvaient de nouveau à la même hauteur. Le contact visuel fut très intime - trop. Je repoussai Jason, luttant presque pour me dégager.

Il me lâcha mais demanda :

— C'est quoi, le problème ?

J'ouvris la bouche, la refermai, pris une grande inspiration tremblante, puis une autre, et avouai enfin :

—Je ne sais pas trop.

—Menteuse. Je fronçai les sourcils.

— C'est la vérité.

—En temps normal, je ne peux pas dire quand tu mens. Tu ne dégages même pas l'odeur de quelqu'un qui ment, mais ton pouls a accéléré, et ça s'est vu dans tes yeux. Qu'est-ce qui ne va pas, Anita ? Je t'en prie, parle-moi.

— Commençons par commander à manger, et pendant qu'on attendra, j'essaierai de t'expliquer.

—Tu veux un peu de temps pour mettre de l'ordre dans tes idées. Ce n'était pas une question.

—Oui, admis-je. Jason acquiesça.

—D'accord, trouvons le menu du service d'étage.

Il avait une expression prudente, fermée. Je choisissais vraiment mal mon moment pour l'embêter avec mes états d'âme. J'étais censée le soutenir pendant notre séjour, pas lui causer des soucis supplémentaires.

Jason se dirigea vers le bureau, prit le menu posé dessus et l'ouvrit sans me regarder. Mais je le connaissais trop bien pour ne pas remarquer la crispation de ses épaules. Tout dans son attitude me disait qu'il était mécontent. Et merde.

Je savais très bien ce qui me perturbait : mon étrange et sempiternel monologue interne sur le sexe. Nathaniel contribue à le faire taire, tout comme Micah et Jean-Claude. Jason lui-même m'a aidée à surmonter certaines de mes réticences concernant Nathaniel à l'époque où je tentais de ne pas le prendre pour amant. Mais si je pouvais parler avec lui des problèmes que j'avais avec les autres hommes de ma vie, je n'avais jamais essayé de lui parler des problèmes que j'avais avec lui - pour la bonne raison que je n'en avais jamais eu. Du moins, jamais jusque-là.

J'aimais Jason. Je l'aimais comme un ami, rien de plus, rien de moins. Mais à cause de

moi, il vivait en équilibre au bord du même précipice émotionnel que Nathaniel et Asher avant lui. J'avais d'autres amants qui partageaient mon lit plus souvent que Jason, mais la question des sentiments ne se posait avec une telle acuité pour aucun d'eux.

De quelque nature qu'il soit, l'amour peut être comparé à un vase. Il se remplit goutte à goutte, et quand il est plein jusqu'à ras bord, on voit bien que seule la tension de surface retient le liquide à l'intérieur. On sait qu'il suffirait d'une goutte supplémentaire pour le faire déborder.

Autrefois, je n'avais pas conscience de ce processus, mais je l'ai vu se mettre en place sous mes yeux trop souvent pour ne pas finir par piger. Je ne pouvais pas me permettre un nouveau débordement. Je ne supporterais pas qu'un autre des hommes de ma vie se mette dans cet état par ma faute.

Étais-je donc incapable de faire la différence entre le sexe et l'amour ? Le problème se situait-il là ? Confondais-je les deux ? Sans Nathaniel, Micah ou Jean-Claude, n'arrivais-je pas à faire la part des choses entre le désir et les sentiments, entre les impulsions du corps et celles du cœur ? Peut-être bien. Que Dieu me vienne en aide...

—C'est bon, je sais ce que je veux, dit Jason en me tendant le menu.

Je le pris en m'efforçant de ne pas regarder l'homme qui se tenait face à moi. Je ne voulais pas qu'il lise ce qu'exprimaient mes yeux en cet instant.

Jason savait ce qu'il voulait. J'aurais bien voulu pouvoir en dire autant.

Chapitre 19

Jason appela la réception pour passer notre commande : une salade César au poulet grillé pour lui, un sandwich au poulet grillé pour moi. Il précisa bien que je ne voulais ni sauce, ni fromage bizarre dedans. Franchement, du roquefort sur du poulet ?

Cela fait, il s'assit sur le lit pour défaire ses boutons de manchette et ôter enfin sa chemise. Il se débarrassa également de ses chaussettes et fit quelques pas pieds nus avant de regagner le lit pour se laisser rebondir sur le matelas.

—Maintenant, parle-moi, exigea-t-il.

Je me levai, me dirigeai vers la penderie et mis ma veste sur un cintre tout en cherchant par où commencer.

—On n'a jamais couché ensemble seuls, sauf quand je devais nourrir l'ardeur.

—Je suppose que non, concéda Jason.

Je me tournai vers lui. Il s'était allongé sur le lit, en appui sur un coude. Je devais bien admettre qu'il était assez craquant dans cette

admettre qu'il était assez craquant dans cette position - même si je n'avais aucune envie de le faire.

Ressaisis-toi, Anita. Je me forçai à me diriger vers lui et à m'asseoir sur un coin du lit pour pouvoir enlever mes bas. Je dus relever ma jupe pour atteindre les attaches de mon porte-jarretelles, et ce geste aussi me parut trop intime. Du coup, mes doigts tâtonnèrent maladroitement.

—Garde tes bas, réclama Jason.

Je le regardai. J'ignore quelle tête je faisais, mais cela le poussa à se laisser glisser par terre et à s'approcher de moi en se traînant sur les genoux.

—Anita, qu'est-ce qui ne va pas ? On dirait que je vais t'attaquer, ou quelque chose dans le genre. Pourquoi as-tu aussi peur ? Ce n'est que moi, Jason.

Je cessai de lutter contre mon porte-jarretelles et décidai de dire la vérité. Je suis toujours franche avec Jason ; c'est l'une des raisons pour lesquelles nous sommes devenus amis.

—J'ai peur de mes sentiments pour toi.

Il me dévisagea avec une expression que je ne pus déchiffrer, puis s'assit sur ses talons, les genoux largement écartés, ce qui fit de nouveau ressortir ses abdominaux. Je me

nouveau ressortir ses abdominaux. Je me rendis compte que c'était une position qu'il utilisait beaucoup sur scène. Il avait dû la prendre par habitude, ou parce qu'elle était confortable pour lui.

—Je ne comprends pas où tu veux en venir, Anita. En temps normal, je te ficherais la paix si tu ne voulais pas me parler, mais ce soir, je suis un peu stressé. Dis-moi ce qu'il y a.

—Je crains d'avoir envie de toi pour de vrai. Pas à cause de l'ardeur ou d'un quelconque phénomène métaphysique, mais parce que tu es toi, et que tu me plais.

—Toi aussi, tu me plais, répondit-il, perplexe. Donc, tu as peur de vouloir coucher avec moi sans qu'aucune influence extérieure ne t'y oblige, c'est bien ça ?

J'opinai. Il sourit et me prit gentiment les deux mains.

—Je trouve ça chou que tu te sentes aussi nerveuse en face de moi, Anita. Je trouve ça vraiment chou. Mais j'ai besoin que tu surmontes ton appréhension. On va manger, et après ça, j'aurai besoin de chaleur humaine. J'aurai besoin que tu m'aides à oublier cette journée. Tu comprends ?

Je ne comprenais que trop bien.

—Je n'arrive à me détendre que lorsque je fais l'amour, ou presque. Nathaniel dit en

plaisantant que c'est mon seul loisir.

Jason se fendit d'un large sourire et porta mes mains à sa bouche pour les embrasser.

—Moi aussi, c'est une de mes activités préférées.

Je me sentis rougir et tentai de m'en empêcher, tout en sachant très bien que je n'y arriverais pas.

—Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Jason m'embrassa sur le nez.

—Tu es tellement mignonne.

Je le repoussai et me levai.

—Je ne suis pas mignonne.

Il se laissa tomber sur le lit à plat ventre et leva les yeux vers moi sans se départir de son sourire.

—Si, tu es mignonne. Tu es très belle, mais quand tu te conduis ainsi, je suis obligé de dire que tu es mignonne.

—Quand je me conduis comment ?

—Quand tu essaies de te compliquer la vie.

—Mais encore ?

—Tu es mal à l'aise parce que tu as envie de coucher avec moi, pas vrai ?

—Quelque chose dans ce goût-là, oui.

—Tous les hommes de ta vie t'ont donné la permission de m'accompagner ici. Ils savent tous que si ça ne tient qu'à moi, nous

passerons ce séjour à baiser comme des lapins. Donc, tu ne peux pas culpabiliser parce que tu les trompes : ils sont au courant, et ils sont d'accord. C'est même l'un d'eux qui t'a désignée volontaire pour m'accompagner !

Je croisai les bras. Je savais que je boudais et que c'était ridicule, mais je ne pouvais pas m'en empêcher.

—Ça aussi, ça me perturbe, si tu veux tout savoir.

—Pourquoi ? s'étonna Jason.

Je haussai les épaules.

— Ce n'est pas juste une question de sexe.

—Alors, c'est quoi ? Dis-moi.

—J'ai peur que ça change mes sentiments pour toi.

—Que tu ne m'aimes plus ?

—Non, au contraire : que j'en vienne à t'aimer trop.

Jason roula sur le flanc, se leva et vint se planter devant moi.

—Anita, aurais-tu peur de tomber amoureuse de moi ?

Je haussai de nouveau les épaules en détournant les yeux.

Jason me toucha les bras et pencha la tête sur le côté pour capter mon regard, me forçant à le lever vers lui. Il semblait un peu surpris, et

presque triste - pas du tout la réaction à laquelle je m'attendais.

—Si je pensais que c'était réellement possible, je serais le type le plus heureux de la ville. Mais c'est du toi tout craché, ça. Tu m'aimes comme un ami, et tu as envie de moi. Et parce que tu culpabilises d'avoir envie de moi alors que tu me considères juste comme un ami, tu essaies de te convaincre qu'il y a autre chose.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ?

—Parce que lorsque j'entre dans une pièce, tu ne me regardes pas comme tu regardes Jean-Claude, ou Asher, ou Nathaniel, ou Micah, ou Richard. J'ai une longueur d'avance sur Requiem, Londres et Damian, mais je ne suis pas au niveau des autres. Tu as conscience de ma présence et ton corps y réagit. Je trouve déjà ça merveilleux. Tu ne peux pas savoir combien je détestais me sentir invisible à tes yeux.

—Tu n'as jamais été invisible à mes yeux.

— Oh, ton regard ne me passait pas au travers, mais tu ne me voyais pas vraiment.

Je voulus m'écarter, mais il m'agrippa les bras.

—Jason, je ne suis pas sûre de connaître la différence entre aimer quelqu'un et avoir juste

envie de lui.

— Des tas de gens confondent les deux, mais franchement, Anita... Si Nathaniel était ici et que tu avais le choix entre nous deux, tu me laisserais tomber dans la seconde, pas vrai ?

—Rien ne m'y obligerait. Nathaniel adore partager. Jason sourit.

—C'est vrai. Alors, disons, si Micah était ici, tu préférerais coucher avec lui plutôt qu'avec moi. Ça me fait mal à l'ego, mais c'est la vérité.

—Micah est partageur lui aussi.

—Il accepte de te partager avec Nathaniel et Jean-Claude, et parfois avec Asher, mais il ne t'a jamais partagée avec moi.

Je réfléchis quelques secondes.

—J'imagine que l'occasion ne s'est jamais présentée.

—Micah veut bien te partager, mais ça ne lui plaît pas autant qu'à Nathaniel. Nathaniel aime te regarder coucher avec d'autres hommes. Je ne suis pas sûr qu'on puisse en dire autant de Micah.

J'hésitai.

—En fait, je ne sais pas trop ce qu'il en pense, avouai-je. Ça ne le dérange pas, mais tu as sans doute raison : ce n'est pas ce qu'il préfère.

— Contrairement à Nathaniel. Te partager

appuie sur beaucoup de ses boutons.

—Je suppose que oui.

Jason me serra contre lui en riant.

— S'il te plaît, Anita, ne crée pas de problème là où il n'y en a pas. Je t'en prie. Après avoir mangé, j'ai besoin qu'on fasse l'amour sans se prendre la tête, d'accord ? J'ai besoin que tu sois mon amie et ma maîtresse, c'est tout. N'allons pas chercher plus loin, tu veux bien ?

J'acquiesçai. Pour l'essentiel, j'étais d'accord avec lui. Pourtant une toute petite voix dans ma tête me soufflait : « Sois prudente. » J'inventais peut-être des problèmes qui n'existaient pas. D'un autre côté, Jason avait peut-être du mal à piger qu'il possédait lui aussi des charmes non négligeables.

Chapitre 20

Quelqu'un frappa à la porte. Je crus que c'était le service d'étage, mais Jason me détrompa.

—Je ne sens pas d'odeur de nourriture, dit'il. Je sortis mon Browning de son holster et me dirigeai vers la porte sans remettre mes chaussures. Je regardai par le judas. En effet, ce n'était pas le service d'étage, mais Chuck. Je laissai la chaîne et me contentai d'entrouvrir le battant sans lui montrer mon flingue.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demandai-je sans autre forme de politesse.

—C'est une façon de m'accueillir ? Je suis venu vous dire d'allumer la télé. Canal 13.

—Pourquoi ?

—Nous avons bien une tempête médiatique sur les bras, mais pas celle que nous pensions. Vous devriez regarder. Il avait l'air fatigué.

—Très bien. Attendez là.

—Je préférerais entrer.

—Et moi, je préférerais être plus grande, mais ça n'arrivera pas non plus.

qu'il arrivera pas non plus.

Je refermai doucement la porte.

—Il veut qu'on regarde le canal 13, rapportai-je.

Jason localisa la télécommande et alluma la télévision. La journaliste à qui nous avions parlé un peu plus tôt, celle qui avait reconnu Ripley, était au beau milieu d'une phrase.

—... et lorsque nous lui avons demandé tout à l'heure si elle avait quitté Jean-Claude pour un de ses stripteaseurs, la chasseuse de vampires et réanimatrice de zombies Anita Blake n'a fait aucun commentaire.

Ils montrèrent des extraits de notre conférence de presse improvisée, et un plan de Jason et moi nous éloignant sous un feu roulant de questions. Puis un portrait de Jean-Claude apparut à l'écran tandis que la journaliste poursuivait :

— De son côté, le Maître de la Ville de St. Louis a refusé de confirmer ou d'infirmer la rumeur selon laquelle l'amour de sa vie l'aurait abandonné pour Jason Schuyler.

Vint ensuite une photo tirée du site Internet du *Plaisirs Coupables,* montrant Jason en train de se déshabiller. C'était une chouette photo, mais qui n'allait pas aider à étouffer la rumeur.

—Merde, dis-je tout bas, mais avec beaucoup

—Merde, dis-je tout bas, mais avec beaucoup de conviction.

Jason alla faire entrer Chuck, puis il me rejoignit. Chuck resta près de la porte, mais lui aussi regardait la télé. C'était comme un accident de voiture : même en se disant qu'on ne veut pas voir ça, impossible de détourner les yeux.

—On raconte que tous deux sont revenus dans la ville natale de Schuyler pour se marier en catastrophe afin que le père de Schuyler, atteint d'un cancer, puisse assister à la cérémonie. Il semblerait qu'Anita Blake, la pin-up du monde surnaturel, ait enfin choisi un homme avec lequel se caser, et c'est une surprise pour tout le monde, y compris pour son entourage proche. Voici une interview en direct de St. Louis.

Un homme apparut à l'écran. Il se tenait devant l'entrée d'un des clubs de Jean-Claude, le *Danse Macabre*.

—Un des maîtres vampires de Jean-Claude a accepté de nous accorder un entretien exclusif.

La caméra pivota, révélant Gretchen.

—Merde ! m'exclamai-je.

Gretchen était toujours la fille de boulanger blonde aux yeux bleus que Jean-Claude avait séduite quelques siècles plus tôt. À l'époque, elle s'appelait Greta. Elle était jolie, mais pas

d'une beauté à couper le souffle comme beaucoup de vampires de la lignée de Belle Morte. D'un autre côté, j'imagine qu'elle dirait la même chose de moi... ou pire. Gretchen est d'une jalousie pathologique, et elle me déteste. De son point de vue, je suis le seul obstacle qui l'empêche de redevenir la maîtresse de Jean-Claude.

En réalité, même si je disparaissais demain, Jean-Claude ne retomberait pas dans les bras de Gretchen. Mais c'est plus facile pour elle de rejeter le blâme sur moi que d'accepter le fait que l'homme pour lequel elle a renoncé à sa mortalité et à son héritage familial ne l'aime pas - que, peut-être même, il ne l'a jamais aimée. Quand Jean-Claude a débarqué dans ce pays, il n'avait pas un sou en poche. Ses premières entreprises de séduction visaient toutes à assurer sa sécurité physique ou matérielle.

Gretchen portait le genre de fringues que les filles mettent pour aller en boîte, parce qu'elle est l'un des vampires qui hantent la piste du *Danse Macabre*. L'un des principaux arguments publicitaires du club, c'est que les gens peuvent y danser avec un « vrai » vampire. Gretchen est l'équivalent mort-vivant d'une taxi girl à l'ancienne. Les plus doués ou les plus

amicaux de ses collègues reçoivent même des pourboires. Mais Gretchen ne s'en fait pas beaucoup. Il n'y a qu'un seul homme avec lequel elle a envie de se trémousser : son patron.

Le journaliste lui brandit son micro sous le nez.

—Êtes-vous surprise qu'Anita Blake se soit enfuie avec un des stripteaseurs de Jean-Claude ? demanda-t-il.

—Non, répondit-elle sur son ton le plus raisonnable. (Gretchen a l'air parfaitement saine d'esprit, à condition de ne pas la laisser parler trop longtemps.) Elle couche avec Jason depuis des mois.

—Ce Jason Schuyler n'est'il pas la pomme de sang de Jean-Claude, son donneur régulier ?

—Si. Il donne son sang à Jean-Claude, et il baise Anita.

—Jean-Claude savait-il qu'ils étaient amants ?

—Je n'en ai pas la moindre idée.

—Menteuse, soufflai-je.

—Selon vous, que fera-t-il en découvrant que sa servante humaine s'est enfuie avec un de ses employés ?

—La même chose que n'importe quel homme dont l'honneur et les sentiments viennent

d'être bafoués.

—Aucun des autres vampires de Jean-Claude n'a accepté de nous parler ; pourquoi avez-vous décidé de répondre à nos questions ?

—Nous y voilà, marmonna Jason.

— Parce que Jean-Claude mérite une femme qui le placera au-dessus de tous les autres, comme le ferait n'importe quelle bonne épouse. Anita ne lui sera jamais fidèle, jamais.

— Pourtant, elle est prête à épouser Jason Schuyler.

—Elle le trompera aussi. Elle est incapable de se contenter d'un seul homme. (Gretchen écarquilla ses yeux soigneusement maquillés. Elle respirait de plus en plus vite.) C'est une pute, et les putes n'éprouvent aucune loyauté envers personne.

—Ce n'est pas un peu dur ? demanda le journaliste en se rapprochant d'elle comme pour l'encourager par son attitude alors même que ses paroles suggéraient une certaine désapprobation.

—Anita a toute une flopée d'amants. Onze, à ma connaissance, et probablement davantage.

Il y eut un mouvement à l'arrière-plan. Des videurs vampires sortirent du club et se dirigèrent vers Gretchen et le journaliste. Le caméraman recula mais continua à filmer

tandis que les videurs empoignaient Gretchen et l'entraînaient *manu militari* à l'intérieur. Par-dessus son épaule, elle hurla :

—J'aime Jean-Claude ! Je l'ai toujours aimé ! Anita ne l'aime pas. Elle n'aime personne d'autre qu'elle-même ! C'est une sale pute, une...

Puis ils durent commencer à censurer ses propos à l'aide de « bips ». Le journaliste battit hâtivement en retraite et bredouilla :

—Voilà où nous en sommes à St. Louis, où la communauté vampirique est encore sous le choc de la nouvelle. A vous l'antenne, Candice.

Jason appuya sur un bouton, et la télé s'éteignit. Je m'assis sur le lit avec lui. J'avais toujours mon flingue à la main, mais il ne pouvait m'être d'aucune utilité dans ce genre de situation.

—Sainte Marie, mère de Dieu, lâchai-je. C'est quoi, ça ?

—Phyllis Dubois a aidé à propager la rumeur sans savoir que vous étiez censé faire profil bas, monsieur Schuyler. Je suis venu vous assurer que le gouverneur n'y est pour rien, et qu'il n'approuve absolument pas ce cirque.

Jason acquiesça.

—Oh, j'en suis persuadé. Il ne peut pas souhaiter que je me retrouve sous le feu des

projecteurs en même temps que ses fils.

Je les observai l'un et l'autre. J'avais l'impression que quelque chose m'échappait.

Chuck reporta son attention sur moi, et je le vis tressaillir à la vue du Browning.

—Vous dégainez toujours avant d'aller ouvrir ?

—La plupart du temps, admis-je.

Il faillit sourire.

—Le gouverneur m'a envoyé vous dire que si nous pouvons faire quoi que ce soit pour vous tirer de ce guêpier, notre aide vous est acquise.

—On ne pourrait pas se contenter de démentir ? suggérai-je.

Jason et Chuck me dévisagèrent tous deux comme si je venais de dire une énorme connerie.

—On pourrait, répondit Jason, mais comment ? Comment veux-tu faire pour qu'on nous croie ? (Il jeta un coup d'œil à Chuck.) Qu'a fait votre attachée de presse pour que les choses empirent à ce point, et aussi vite ?

—Elle a inventé le coup du mariage surprise.

— Pourquoi a-t-elle fait ça ? Chuck parut mal à l'aise.

—Je ne suis pas libre d'en discuter avec vous. Jason se leva.

— Pas libre d'en discuter avec moi? Vous ne

vous rendez pas compte de ce que vous venez de faire. Jean-Claude n'est pas seulement mon patron ; c'est mon maître. Je suis sa pomme de sang. Il ne va pas être content.

Il va être obligé de punir Gretchen pour ce qu'elle a dit, songeai-je. La dernière fois que Jean-Claude l'avait enfermée dans un cercueil bardé de croix, Gretchen en était ressortie encore plus dingue qu'avant. Encore un peu, et il ne pourrait plus la laisser sortir. Du temps où les vampires n'étaient pas encore des citoyens américains légaux, il se serait probablement contenté de la tuer. Et droits civiques ou pas, à sa place, beaucoup de maîtres en feraient encore autant de nos jours. Mais si Gretchen disparaissait après son coup d'éclat, la police aurait des soupçons. Et merde.

—Qu'est-ce qu'on peut faire ? demandai-je à la cantonade.

—Laissez-nous, Chuck, réclama Jason. Je dois parler avec Anita.

—Le gouverneur souhaite vous proposer son aide.

—Sortez. Donnez-nous votre numéro de portable si vous voulez, mais nous avons besoin d'être seuls.

Chuck reporta son attention sur moi. Je ne lui fus d'aucun secours.

—Vous l'avez entendu. Sortez.

— Si vous voulez attendre dans le couloir, vous pouvez, ajouta Jason. Mais nous devons parler en privé.

Chuck griffonna un numéro au dos d'une carte de visite.

—Je vais descendre au bar de l'hôtel. Appelez-moi quand vous aurez fini.

Jason prit la carte sans la regarder vraiment. Je désignai la porte avec mon flingue.

—Maintenant, sortez.

Chuck obtempéra, et Jason verrouilla la porte derrière lui. Puis il revint vers moi, qui étais restée au pied du lit.

—Nous devons aider Jean-Claude à nettoyer ce merdier.

—Comment ça, aider Jean-Claude ? C'est toi et moi qui sommes dans la merde.

— Cette histoire va lui faire sérieusement perdre la face vis-à-vis des autres Maîtres de la Ville, argua Jason.

—Quand nous rentrerons à St. Louis sans nous être mariés, ils comprendront que ce n'était qu'un mensonge.

—Si tu étais une servante humaine normale, tu jouirais de beaucoup moins de libertés, Anita. Certains maîtres vampires ont l'impression que tu as changé Jean-Claude en

toutou.

—De quoi diable parles-tu ?

Jason écarta les mains comme pour dire « Ne tire pas sur le messager ».

—Souviens-toi que la plupart d'entre eux sont des hommes, issus d'une époque où les femmes n'occupaient qu'une place subalterne dans la société - où elles n'élevaient jamais la voix et n'avaient aucune autonomie. Mais ce n'est que l'un des aspects du problème. Globalement, pour eux, un serviteur humain est un serviteur au sens littéral du terme.

—Tu veux dire que je fais honte à Jean-Claude devant ses pairs, c'est ça ?

—Tu te souviens de la fois où il avait convié à une grande soirée tous ceux qui sont plus ou moins ses alliés ?

— Ouais, je me souviens.

—Les autres maîtres vampires étaient censés te rencontrer à cette occasion. Ils avaient amené des candidats pour que tu les goûtes et que tu te choisisses une pomme de sang parmi eux.

Cette perspective m'avait mise affreusement mal à l'aise. En théorie, j'aurais pu me contenter de danser avec chaque candidat et les repousser tous en arguant qu'ils n'étaient pas à mon goût. Comme ça, je n'aurais eu à

m'isoler avec aucun d'eux, et mon refus poli n'aurait froissé personne. Ça m'avait paru un très bon plan jusqu'à ce que ma version de l'ardeur se révèle si imprévisible.

—Nous avons fini par décider que j'étais trop dangereuse pour « goûter » les candidats, comme tu dis. L'idée, c'était qu'on me les présente un par un, point.

—Mais même ces simples présentations n'ont pas pu avoir lieu.

—Je suis au courant, bougonnai-je.

Jason s'agenouilla devant moi.

—Ne te fâche pas, mais te rends-tu compte de l'effet que ça a eu sur la réputation de Jean-Claude ? Il avait ordonné à sa servante humaine de faire quelque chose, et elle s'est dérobée. Elle ne s'est même pas donné la peine de l'accompagner à cette fameuse soirée.

—J'étais un peu occupée ailleurs, me défendis-je.

—Je sais qu'Asher et toi étiez en train d'affronter de redoutables vampires, les chefs de la troupe de ballet qui avaient failli rouler tous les Maîtres de la Ville présents dans le public. Avec l'aide d'Auggie, Jean-Claude et toi avez sauvé tout le monde et empêché les méchants de nous manger.

Jason posa ses mains sur les miennes.

—Asher et moi avons dû négocier avec ces

—Asher et moi avons dû négocier avec ces types, confirmai-je.

—Oui, et les autres maîtres l'ont bien compris. Jean-Claude avait délibérément choisi de déléguer cette mission à Asher, pour prouver combien il a confiance en ses pouvoirs. (J'écarquillai les yeux.) Asher est perçu comme faible, expliqua Jason. Un bras droit incapable, qui ne doit son statut qu'à l'amour que Jean-Claude lui porte depuis plusieurs siècles.

Mes mains étaient inertes sous celles de Jason. Je n'aimais pas cette conversation, et j'aimais encore moins que Jason tourne ainsi autour du pot. Ce n'était pas son genre d'être aussi prudent, et je sentais que je n'allais pas apprécier la conclusion à laquelle il voulait en venir.

—Asher a prouvé sa valeur lorsque Jean-Claude a failli mourir en décembre.

Jason acquiesça et serra gentiment mes mains. Voyant que je ne réagissais toujours pas, il laissa retomber ses bras et resta juste à genoux devant moi.

—Il s'est montré efficace et impitoyable. Je pense que ça a surpris beaucoup de gens.

— Pas moi. Je savais qu'il était plus coriace que ce que tout le monde pensait.

—Tellement coriace qu'il a failli te tuer, me

—Tellement cofiace qu'il a failli te tuer, me rappela Jason.

Je me levai et fis quelques pas pour m'écarter de lui.

—Jean-Claude m'avait demandé de me nourrir avant de le rejoindre pour rencontrer les autres maîtres.

—Asher était censé te servir de repas, je sais bien. Mais en principe, la nourriture ne mord pas en retour.

—Je sens bien que tu veux en venir quelque part. Ça ne te ressemble pas de tourner autour du pot si longtemps. En principe, tu vas droit au but.

Jason se leva lui aussi.

—Très bien. Si tu n'apprécies pas l'approche en douceur, je peux sauter directement à la conclusion.

—Je préférerais. Il me jeta un regard éloquent.

—Menteuse.

— D'accord, je n'ai pas envie d'entendre ce que tu as à me dire, parce que je devine que ça ne me plaira pas. Mais je préfère encore l'entendre tout de suite et passer à autre chose, plutôt que me taper ces préliminaires interminables.

Jason se mit à énumérer des arguments en comptant sur ses doigts.

comptant sur ses doigts.

—Tu jouis de plus de liberté que n'en a jamais eu aucun serviteur humain avant toi. En négligeant d'assister à cette soirée, surtout pour coucher avec Asher à la place, tu as gravement insulté les autres maîtres. Tu t'es dérobée à un ordre direct de ton maître pour t'envoyer en l'air avec un de ses sous-fifres.

— Ce n'est pas comme ça que ça s'est passé, protestai-je. Mais je me sentis quand même commencer à rougir.

—Je te dis juste de quelle façon ils ont dû interpréter les événements.

—Jean-Claude n'a jamais mentionné que ça avait créé une quelconque tension entre lui et les autres maîtres.

—Parce que même s'il l'avait fait, ça n'aurait rien changé. Tu es ce que tu es, et il l'accepte. (Jason s'assit sur le bord du lit, le plus près possible de moi.) Il t'aime, Anita. A sa façon, il nous aime tous les deux. Mais il ne peut pas laisser courir cette rumeur. Sans quoi, tout le monde pensera qu'il est trop faible pour contrôler sa maîtresse et sa pomme de sang. Il ne peut pas se le permettre.

—Mais tout ça est faux, Jason. Nous ne nous sommes pas enfuis ensemble. Nous n'allons pas nous marier.

—Le problème, c'est que c'est une excellente

Le problème, c'est que c'est une excellente rumeur, Anita. Croustillante à souhait. Et même les maîtres vampires adorent les ragots.

—Jean-Claude a-t-il déjà dû faire face à des rumeurs similaires avant ? demandai-je, reculant de quelques pas vers le milieu de la pièce - et en direction de la porte.

J'étais à peu près certaine que Jason n'en avait pas terminé avec ses révélations, et je me sens toujours mieux à proximité d'une issue.

—Anita, une partie des choses qu'on raconte sur toi ne sont pas des rumeurs mais des faits avérés.

— Quoi, par exemple ?

—Jean-Claude te laisse effectivement coucher avec d'autres hommes que lui, tandis que tu lui interdis d'en faire autant avec d'autres femmes. Je regardai durement Jason.

—Donc, si je l'autorisais à s'envoyer en l'air avec qui il veut, ça faciliterait ses rapports avec les autres maîtres ?

—C'est possible. Je secouai la tête.

—Si tu as quelque chose à dire, dépêche-toi de cracher le morceau.

—Si Jean-Claude et toi étiez simplement un couple libre, les autres vampires le comprendraient. Tu n'imagines pas combien de concurrentes de niveau olympique Jean-Claude a dû renvoyer dans leurs foyers

Claude a dû renvoyer dans leurs foyers récemment.

—J'ignore de quoi tu parles.

—Les autres maîtres n'arrêtent pas de lui envoyer des cadeaux.

— Quel genre de cadeaux ?

—Tu le sais très bien.

—Je n'ai pas remarqué une affluence particulière de bombasses au *Cirque* ces derniers temps.

—Pour l'instant, ils se contentent de photos ou de vidéos amateur qu'ils lui font parvenir par Internet. Ils pensent que si Jean-Claude les voit en action, il finira par choisir ses préférées et par les inviter à rejoindre son baiser.

—Il ne m'en a jamais parlé.

— Pourquoi l'aurait'il fait ? Il sait que tu n'accepterais pas de le partager avec une autre femme. Alors, il laisse passer un peu de temps pour faire croire qu'il réfléchit aux propositions des autres maîtres, puis il les décline poliment.

—Est-ce qu'il... regarde ces vidéos ?

—Parfois, histoire de pouvoir répondre aux questions des autres maîtres quand ceux-ci l'appellent et lui demandent s'il a aimé ce que la fille faisait dans telle ou telle scène.

—Comment ça, « dans telle ou telle scène » ?

—Le porno vampire est en plein expansion,

—Le petite vampire est en plein emballement, Anita.

Je frissonnai.

—Je n'étais pas au courant.

—Auggie, qui voulait diversifier ses activités, s'est lancé dedans à titre tout à fait légitime.

—Légitime, hein ? grognai-je d'un air dégoûté.

—Légal, si tu préfères.

Une idée me traversa l'esprit. Je décidai de suivre son fil.

—Jean-Claude a-t-il envie de coucher avec d'autres femmes ?

—Il ne m'en a jamais parlé.

—Alors, pourquoi toi, tu m'en parles ?

— Parce que toute cette histoire va appeler des sanctions, Anita.

—Les mensonges à notre sujet ? (Jason acquiesça.) Comment ça, des sanctions ?

—Pour sauver la face, Jean-Claude va devoir reprendre publiquement le contrôle de sa servante humaine et de sa pomme de sang.

—Mais c'est absurde ! Nous n'avons jamais échappé à son contrôle !

—Vraiment ? Tu es seule avec moi dans une chambre d'hôtel. Nous sommes amants. Je t'ai présentée à ma famille. La plupart des gens trouveraient ça assez sérieux.

—Veux-tu dire que Jean-Claude va devoir

Veut-il dire que Jean-Claude va devoir nous punir pour une faute que nous n'avons pas commise ? Jason opina gravement.

—C'est de la folie ! protestai-je. Jamais il ne ferait une chose pareille !

—Non, en effet, acquiesça doucement Jason.

Je vins me planter devant lui en croisant les bras. Au bout d'une seconde et demie, je dus rectifier ma position. Ce genre d'attitude fonctionne mieux quand vous êtes plate comme une planche à pain.

—Alors, où veux-tu en venir, à la fin ?

—À ceci: nous devons trouver une punition pour qu'il nous l'applique.

Je secouai la tête.

—Je ne comprends plus rien.

— C'est pourtant très logique. Tu ne te rends pas compte à quel point ton comportement pendant cette réception a affecté la réputation de Jean-Claude au sein de la communauté vampirique.

—Je ne voulais pas...

—Tu ne voulais pas coucher avec Asher ?

—Non. Enfin, si. (Je m'assis sur le lit à côté de Jason.) Je ne sais pas ce que je voulais. Ni Asher ni moi ne pensions que les choses iraient si loin. La situation a échappé à notre contrôle.

—Voilà pourquoi vous n'êtes plus autorisés à

rester seuls ensemble. Les autres maîtres trouvent ça normal, mais ils s'attendaient à ce qu'Asher soit plus sévèrement châtié. Là encore, l'indulgence de Jean-Claude est apparue comme de la faiblesse.

— C'est si grave que ça, Jason ?

—Jean-Claude doit donner l'impression qu'il remet de l'ordre et de la discipline dans son entourage. Il doit apparaître fort et maître de la situation aux yeux de la communauté vampirique.

— Insinuerais-tu qu'à cause de cette rumeur, d'autres maîtres risquent de le défier pour s'emparer de son territoire ?

—Souviens-toi, Anita, que la plupart de ces types viennent d'une époque où un homme incapable de contrôler sa femme perdait tout crédit aux yeux de la société. Certains d'entre eux commencent à penser que la puissance de Jean-Claude lui vient, non pas de ses propres pouvoirs, mais des tiens.

—Je suis sa servante humaine, Jason.

— Oui, mais une servante humaine qui a créé son propre triumvirat. Une servante humaine qui a un serviteur vampire, et un animal à appeler différent de celui de son maître.

—Ce qui donne à Jean-Claude une emprise

sur les léopards en plus de celle qu'il exerçait déjà sur les loups.

— Faux. Micah et ses léopards obéissent à Jean-Claude par courtoisie, et aussi un peu par intérêt. Mais Micah n'est pas attiré par Jean-Claude. Il est attiré par toi, comme tous les autres grands félins - par ton énergie, et non par celle de Jean-Claude.

—Mais moi, je suis attirée par les loups.

—Tu es métaphysiquement liée à Richard, notre Ulfric, notre roi-loup. Qui peut dire que ton attirance ne découle pas de ton lien avec lui plutôt que de ton lien avec Jean-Claude ?

—Quelque chose m'échappe encore, pas vrai ?

—Jean-Claude a entendu chuchoter que certains maîtres s'interrogent à ton sujet. Ils se demandent si, avec toi comme servante humaine, ils ne deviendraient pas aussi puissants que lui - à ceci près qu'ils sauraient te faire obéir, eux.

— Ben voyons, raillai-je.

— Ce n'est pas drôle, Anita.

Ça ne ressemblait guère à Jason de décourager mes tentatives d'humour. Donc, la situation était plus grave que je l'imaginais.

—Je suis désolée. Il me sourit.

—C'est bon. Tu ne peux pas deviner les

choses qu'on ne te dit pas.

—Pourquoi Jean-Claude ne m'en a-t-il pas parlé ?

—Parce que tu ne changerais pas pour autant. Et très franchement, il n'a aucune envie que tu changes. Mais nous devons trouver un moyen de rectifier l'opinion de la communauté vampirique sur ce qui se passe à St. Louis.

—Comment ?

— Cesse de démentir les rumeurs selon lesquelles Jean-Claude couche aussi avec tous tes amants. Si tu partageais tes hommes avec lui, ça justifierait une certaine patience de sa part.

—Mais c'est faux !

Jason me jeta un regard éloquent.

—Les maîtres vampires assez puissants pour ça sentiront que je mens, me justifiai-je. Je peux contrôler mon visage, ma posture et même ma voix, mais pas l'odeur de ma peau ou la rapidité de mon pouls. Je ne suis pas si douée.

— Quasiment personne ne l'est, concéda Jason.

—Alors, comment faire pour convaincre les autres Maîtres de la Ville ?

—En ne leur mentant pas.

—Mais encore ?

—Laisse Jean-Claude partager tes amants avec toi, ou donne-lui la permission de coucher avec d'autres gens.

Je le dévisageai, bouche bée, et finis par me ressaisir.

—Tu te portes volontaire ? demandai-je.

Jason éclata de rire et se laissa tomber à plat dos sur le lit, les jambes pendant dans le vide.

—Je te l'ai déjà dit, Anita: je lui ai fait des avances, et il m'a repoussé. Il m'a repoussé parce qu'il pensait que tu désapprouverais.

— Mais tu n'aimes pas les hommes, objectai-je.

—Pas en règle générale, non. Mais Jean-Claude est une exception sur beaucoup de points. Peut-être parce que je suis sa pomme de sang. D'un autre côté, il faudrait être beaucoup plus radicalement hétéro que moi pour ne pas envisager de coucher avec lui.

Je me souvenais que Jason m'avait parlé de ça, mais j'avais aussitôt rangé cette anecdote dans la grande boîte mentale où je fourre toutes mes autres pensées perturbantes.

—Je croyais que tu avais déjà fait quelques petites expériences avec un autre gars, et que ça ne t'avait pas beaucoup plu.

— Disons que j'aime donner plus que

recevoir.

Je dus avoir l'air perplexe, car Jason se rassit et m'embrassa sur le front.

—Je te trouve adorablement naïve, pour le premier succube vivant de l'histoire.

—Je ne suis pas naïve, protestai-je, vexée.

— Si. Tu détestes ça et tu refuses de l'admettre, c'est tout. J'ignore ce que j'aurais répondu, car à cet instant, quelqu'un frappa à la porte. Cette fois, c'était bien le service d'étage. Je n'avais plus vraiment faim, mais j'éprouvai une reconnaissance éperdue pour l'employé qui venait d'interrompre une conversation de plus en plus gênante. J'avais mon compte de franchise pour la journée. J'espérais que Jason aussi, mais je ne comptais pas trop là-dessus. Quand il a quelque chose à dire, il va jusqu'au bout, même si vous n'avez pas envie de l'entendre.

Chapitre 21

Nous laissâmes le garçon (si c'est bien le terme pour désigner l'employé chargé du service d'étage) disposer la nourriture sur la table de salle à manger. C'était la première fois que j'avais une table aussi grande dans ma chambre d'hôtel. Comme la réservation était à son nom, Jason signa la note et calcula le pourboire. Assise sur le lit, je le laissai faire sans intervenir. J'étais trop occupée à réfléchir - ou plus exactement, à tenter de ne pas réfléchir.

Mon sandwich au poulet n'était pas mauvais. Les frites qui l'accompagnaient étaient carrément excellentes. Jason parut apprécier sa salade César et son poulet.

Il fut un temps où j'aurais été trop contente d'en rester là et d'oublier la conversation que nous venions d'avoir, mais j'ai un peu grandi depuis. Tout de même, je ne pouvais m'empêcher de penser que la dernière fois que j'avais quitté St. Louis avec l'un des hommes de ma vie, c'était avec Micah, et que nous

de ma vie, seule avec Micah, et que nous avions également eu une discussion embarrassante mais révélatrice. Pourquoi se passait-il toujours la même chose quand je me retrouvais seule dans une chambre d'hôtel avec l'un d'eux ? Sans doute à cause de l'intimité de la situation. Ou pas.

— Certains m'ont suggéré que tous les gens avec qui je couche régulièrement voient leur pouvoir augmenter, lançai-je.

Jason me dévisagea, sa fourchette à mi-chemin de sa bouche. Il la reposa, l'air surpris.

—Je pensais laisser tomber pour le moment et te laisser réfléchir à ce que je venais de dire.

Je secouai la tête.

— Si les autres maîtres commencent à envisager que s'emparer de moi pourrait les rendre plus puissants que Jean-Claude, ce sera une catastrophe. Nous devons étouffer cette rumeur dans l'œuf. On m'a déjà imposé des marques vampiriques, et je n'ai pas aimé du tout. C'est déjà arrivé deux fois qu'un Maître de la Ville me le fasse. C'est assez affreux. Je ne veux pas revivre ça - jamais.

Jason enfourna un morceau de poulet dans sa bouche en me dévisageant. Dans ses yeux couleur de ciel printanier brillait toute son intelligence, toute la sagacité qu'il dissimule d'ordinaire derrière son grand sourire et ses

manières charmeuses.

—Tu as raison, mais je pensais qu'il te faudrait ruminer ça quelques jours avant de t'en rendre compte.

Je haussai les épaules.

— Disons que j'ai peut-être fini par grandir. Jason eut un sourire en coin.

—Tu es l'une des personnes les plus adultes que je connaisse.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

—Tu as du mal à te donner la permission de t'amuser, et tu n'es pas joueuse.

—Je connais beaucoup d'hommes à St. Louis qui me trouvent très joueuse, au contraire, répliquai-je.

Jason parut presque embarrassé, ce qui ne l'empêcha pas de contrer :

—Tu es une partenaire géniale au lit, Anita, mais tu n'as aucun passe-temps, aucune occupation qui te permette de te détendre à part le sexe.

—J'aime bien aller au stand de tir, fis-je valoir. Jason émit un « tss tss » désapprobateur et agita sa fourchette dans ma direction.

—C'est pour le boulot, et tu le sais. Tu n'es pas une folle de flingues comme Edward et son pote Otto - ou Olaf, ou Dieu seul sait quel est son vrai nom.

Je ne pouvais pas prétendre le contraire ; aussi, je n'essayai même pas et reportai mon attention sur mon assiette.

— C'est tout ? Tu fais un commentaire, et tu te tais ? lança Jason.

— Hé, j'ai mis la balle en jeu. À toi de voir si tu veux la prendre ou la laisser par terre. J'ai été très courageuse en redémarrant une conversation que je n'avais pas envie d'avoir. Maintenant, c'est ton tour.

Jason sourit et reposa ses couverts. Il avait presque déjà englouti une bonne partie de sa salade. Comme la plupart des jeunes hommes, il peut manger très vite quand il veut, ou quand il ne se force pas à ralentir.

Moi, j'avais à peine entamé mon sandwich. La conversation n'était pas seule en cause ; les frites dorées et croustillantes à point y étaient aussi pour beaucoup. Est-ce que je me focalisais sur le contenu de mon assiette pour ne pas me concentrer sur la discussion en cours ? Possible, mais je ne le faisais pas consciemment.

— D'accord. Nous devons aider Jean-Claude à apparaître aussi puissant qu'il l'est réellement, voire davantage, décréta Jason.

— Comment faire ? demandai-je en croquant une nouvelle frite. Jason avait laissé une partie

de son poulet et le plus gros de ses légumes.

—Je ne sais pas encore, mais il faut commencer par étouffer cette nouvelle rumeur nous concernant.

—Tu as une idée ?

—Il nous faudrait un journaliste fiable à qui accorder un entretien exclusif.

—Aucun de ceux que nous avons rencontrés aujourd'hui ne correspond à ce profil.

—Je pensais plutôt à un autre loup-garou, quelqu'un qui vit à St. Louis.

Je cessai de manger et clignai des yeux.

—Irving a dû renoncer à tous les entretiens exclusifs que je lui accordais parce que les gens commençaient à se poser des questions. Jason acquiesça.

—Sans le vouloir, tu as failli révéler qu'il était un lycanthrope.

—Oui, parce que tout le monde pensait que je ne confierais pas de secrets à un simple humain, lâchai-je amèrement.

Jason tendit une main par-dessus la table pour tapoter la mienne.

— C'est dur d'être dépeinte comme un monstre quand on est encore humaine.

Je secouai la tête et écartai ma main.

—Je ne suis plus une simple humaine depuis que je suis gamine, Jason. Souviens-toi que j'ai

vu mon premier fantôme à l'école primaire, et que j'ai accidentellement relevé mon premier zombie au collège. Ce n'est pas être humain selon les critères de la plupart des gens.

—Les gens peuvent être assez cruels, déclara Jason gravement - et sans doute pas parce qu'il s'imaginait mon enfance.

Et merde.

Je me levai et contournai la table pour le rejoindre. Il leva les yeux vers moi ; je l'embrassai sur le front.

—C'était pour quoi, ça ? demanda-t-il en souriant.

— Pour te faire sourire.

Il m'attira sur ses genoux, et tout à coup, nous nous retrouvâmes enlacés.

—Je vois des tas d'autres choses que tu pourrais faire pour me faire sourire.

—Je te donne un bisou chaste sur le front, et tout de suite, tu penses à t'envoyer en l'air, dis-je sur un ton faussement désapprobateur.

Jason m'adressa la version authentique du sourire qui pousse les clientes du club à se défaire de leur argent. En temps normal, il ressemble à un frère adoré, ou à votre meilleur ami du lycée. C'est le copain de tout le monde, jusqu'à ce qu'il prenne cette expression lascive. Cette expression qui vous révèle que sous son

apparence inoffensive se cache un voyou qui n'attend qu'une occasion pour vous dévergonder.

Cette expression m'arracha un soupir et me poussa à me pencher vers lui, pas tout à fait assez pour l'embrasser.

— Pourquoi tu n'as pas fini ton assiette ? Sa mine polissonne s'évanouit.

—Tu ne fais ni ne dis jamais ce à quoi je m'attends.

—Tu n'es pas le premier à me le faire remarquer, répliquai-je, mes lèvres à quelques centimètres des siennes. Il acquiesça brièvement.

—Avoir le ventre trop plein affecte les performances sexuelles.

— Seulement si tu as l'intention d'être très vigoureux, dis-je en plongeant mon regard dans ses yeux si bleus.

Jason eut un sourire qui éclaira tout son visage.

— Oh, j'ai l'intention de l'être, à un moment ou à un autre.

—À un moment ou à un autre, répétai-je en achevant de

me pencher.

Et ce fut ses lèvres contre les miennes que Jason souffla :

—Oh, oui.

Chapitre 22

Jason avait peut-être l'intention de monter en puissance, mais il commença très doucement. Lorsque je me laissai emporter et voulus passer à la vitesse supérieure, il se décida à me retourner sur le ventre et à me poser les mains sur la tête de lit.

— Du calme, Anita. Nous avons toute la nuit devant nous. C'est la première fois que je t'ai pour moi tout seul pendant une nuit entière, et j'ai bien l'intention d'en profiter, dit'il, agenouillé nu près de moi.

—Pourquoi chacun de vous me rappelle-t-il systématiquement qu'aucun ne m'a jamais pour lui tout seul ? me plaignis-je.

—Parce que c'est la vérité.

Je me dressai sur les coudes et tournai la tête vers Jason. Il s'était allongé plus bas sur le lit, de sorte que ses pieds étaient la partie de son corps la plus proche de moi.

—En auriez-vous assez de me partager ?

— Pas exactement, non. Mais tous les hommes aiment croire qu'une femme les

hommes aiment croire qu'une femme les apprécie pour eux-mêmes, et pas parce qu'ils lui offrent une paire de mains, une bouche et une queue supplémentaires.

Je dus avoir l'air aussi choquée que je l'étais, parce que Jason remonta jusqu'à moi pour m'étreindre.

—Je suis désolé, Anita. Je n'aurais pas dû dire ça. Je n'aurais vraiment pas dû.

—C'est ce que vous pensez tous ?

Il secoua la tête.

— Non, je te jure que non. Nathaniel adore te partager. Jean-Claude adore que tu le laisses te partager avec d'autres hommes, surtout avec Asher. Micah... je ne sais pas ; nous n'avons pas ce genre de conversation. Quant à Richard... Notre Ulfric déteste partager quoi que ce soit depuis quelque temps.

—Mais c'est ce que tu penses, toi.

—Pour être honnête, oui. Moi, et la plupart des hommes qui n'ont droit qu'à des miettes de ton attention. Sois franche, Anita : nous sommes juste des extras dans ton lit.

—C'est faux.

—Si c'est faux en ce qui me concerne, pourquoi ne me fais-tu d'avances que lorsque tu dois nourrir l'ardeur de toute urgence ?

—Je suis au lit avec toi en ce moment même.

—Oui, mais c'est une autre sorte d'urgence.

—Oui, mais c'est une autre sorte d'urgence. Je sais que tu couches avec moi par pitié.

—Je ne couche jamais avec qui que ce soit par pitié.

Je m'assis.

—Misère. Je ne suis pas en état de me disputer avec toi.

—Dans ce cas, on devrait peut-être s'arrêter là, dis-je, calant mon dos contre la tête du lit.

Jason enfouit son visage dans un oreiller et poussa un cri de frustration étouffé. Puis il releva la tête pour respirer.

—Tu as peut-être raison. On devrait commencer par appeler Irving et lui raconter la vérité au sujet de ce voyage.

—Tu es d'accord sur le fait qu'il vaut mieux ne pas coucher ensemble maintenant ? m'étonnai-je.

—Ouais. Il faudrait peut-être appeler Jean-Claude aussi, et lui demander d'approuver notre plan. Les autres maîtres ont raison : tout le monde obéit à tes ordres sans éprouver le besoin de le consulter - moi le premier. Tu nous dis « assis », et on s'assoit ; tu nous dis « couché », et on se couche. Pendant que j'y suis, Richard déteste quand ça concerne les loups.

— Et Jean-Claude, il déteste ça lui aussi ?

— Il ne m'en a pas parlé.

Je me saisis d'un oreiller et le serrai contre

moi.

—Je vais appeler Jean-Claude. Toi, appelle Irving et dis-lui qu'il ne pourra diffuser l'entretien qu'avec l'accord de Jean-Claude. Jason acquiesça.

—Bonne idée.

Il se dirigea vers le téléphone de la chambre pendant que je sortais mon portable.

Jean-Claude décrocha alors que Jason tentait encore de joindre Irving. Sa voix était totalement neutre, dénuée de la moindre inflexion. Je savais que si je m'étais tenue face à lui, je l'aurais trouvé immobile à la façon des vieux vampires dont on a l'impression qu'ils vont disparaître si on les quitte des yeux une seule fraction de seconde.

—Je me demandais si tu appellerais, ma petite.

—J'aurais dû le faire plus tôt, mais les journalistes nous ont pris par surprise.

— Oui, c'était inattendu, convint-il d'une voix toujours atone.

—Jean-Claude, Jason essaie de joindre Irving Griswold pour lui

révéler la vérité sur les raisons de notre séjour ici. A votre avis, un entretien exclusif pourrait-il nous aider ?

— D'habitude, tu ne me demandes pas mon

D'habitude, tu ne me demandes pas mon avis quand tu te trouves si loin de chez nous, fit-il remarquer.

— C'est vrai. Mais Jason m'a expliqué un certain nombre de choses, et je suis désolée.

—Désolée à propos de quoi, ma petite ?

—Je suis désolée que mon indépendance nuise à votre réputation auprès des autres Maîtres de la Ville. Je suis désolée que mon petit problème avec Asher vous ait fait perdre la face devant vos invités. Je suis désolée de ne pas vous avoir demandé votre avis avant de prendre des décisions qui vous affecteraient aussi.

Cette fois, je décelai une pointe de surprise dans sa voix lorsqu'il dit :

—Ma petite, c'est vraiment toi ?

—C'est ça, c'est ça, moquez-vous de moi. Je l'ai mérité.

Alors, il partit de ce rire de velours qui vous caresse la peau.

—Je suis navré, ma petite, mais je ne m'attendais pas à ça. Laisse-moi quelques instants pour me ressaisir.

— Suis-je pénible à ce point ? Non, pas la peine de répondre. Je le sais déjà.

Il rit de nouveau, et je frissonnai.

— Cessez de faire ça si vous voulez que Jason et moi puissions nous concentrer sur le

problème en cours, lui reprochai-je.

—Tu n'as pas encore couché avec notre jeune loup ? De nouveau, Jean-Claude me laissa entendre la surprise dans sa voix.

—Nous l'avons envisagé, puis nous nous sommes dit qu'il valait mieux jouer notre rôle de bons petits serviteurs avant de nous laisser distraire.

—Je ne te traite pas comme ma servante.

—Non, en effet, et peut-être devrais-je me comporter davantage comme telle en public pour vous remercier.

— Que veux-tu dire, ma petite ? demanda prudemment Jean-Claude.

—Tout d'abord, Jason peut-il raconter la vérité à Irving, et cela servira-t-il à quelque chose ?

— Il peut, et oui, ça nous aidera. Mais cela ne risque-t-il pas de dévoiler la supercherie à sa famille ?

—Je suppose que oui, mais tant pis. Jason pense que cette rumeur vous fera paraître faible aux yeux des autres Maîtres de la Ville. Nous devons leur faire savoir qu'elle n'est pas vraie.

—Soit, mais que pourrait raconter Jason à notre ami journaliste pour l'étouffer sans ruiner le but de votre séjour ?

Je jetai un coup d'œil à Jason, qui semblait avoir enfin réussi à joindre Irving.

—Attendez une minute, dis-je à Jean-Claude en agitant la main pour attirer l'attention de Jason.

—Attends une seconde, Irving, dit ce dernier avant de poser une main sur le combiné.

—Jean-Claude se demande ce que nous pouvons raconter à Irving pour démentir la rumeur sans tout gâcher avec ta famille ?

— Tu les as rencontrés, Anita. Tu dois te douter que je ne parviendrai pas à rendre mon père heureux, pas dans le peu de temps qu'il lui reste. Et Roberta ne se laissera pas convaincre non plus. C'était bien tenté, mais il faut avouer la vérité maintenant. Il est plus important d'assurer la sécurité de Jean-Claude que de mentir à ma famille.

—Ce n'est pas un mensonge, protestai-je. Jason haussa les épaules.

—Vraiment ? Nous n'avons pas l'intention de nous marier. Nous n'avons pas quitté Jean-Claude. Nous ne nous sommes pas enfuis pour rejouer *Roméo et Juliette*. Rien de tout ça n'est vrai.

Je lui touchai le bras.

—Mais nous sommes réellement amants, et tu préfères les filles aux garçons.

—-Oui, mais je connais deux ou trois types avec lesquels ça ne me dérangerait pas de coucher, et la bisexualité n'est jamais que la forme allégée de l'homosexualité en ce qui concerne mon père. (Il haussa de nouveau les épaules.) On lui rendra une seconde visite demain matin, et on rentrera à St. Louis.

J'aurais voulu dire quelque chose, mais je ne savais pas quoi. Jason se détourna et reprit sa discussion avec Irving. J'approchai de nouveau mon portable de mon oreille.

—Vous avez entendu ? demandai-je à Jean-Claude.

—Oui.

—J'ai l'impression d'avoir merdé.

—Tu ne pouvais pas prévoir ce qui se passerait.

—J'imagine que non, mais j'aurais dû me douter que les autres maîtres vampires penseraient que vous... que je ne me comportais pas comme une très bonne servante humaine.

—Tu es ce que tu es, ma petite, et je t'aime comme ça.

Je souris même s'il ne pouvait pas me voir.

—Je sais. Mais Jason dit que nous devons trouver une sanction adéquate pour nous deux. Que vous devez donner l'impression de

remettre de l'ordre dans votre entourage proche, au lieu de perdre le contrôle de votre maîtresse et de votre pomme de sang.

Jean-Claude resta très silencieux à l'autre bout de la ligne. Parfois, c'est assez déstabilisant de parler à un vampire au téléphone. Ils n'ont pas besoin de respirer, et les plus âgés d'entre eux ont perdu la notion de mouvement.

—Jean-Claude, vous êtes toujours là ? finis-je par dire.

—Les autres maîtres considèrent comme une faiblesse le fait que je te laisse partir quelques jours seule avec ma pomme de sang. S'ils savaient quelle force j'en retire en réalité...

— Bref, Jason a raison. Les gens doivent penser que nous avons été punis pour notre incartade, même si ça n'en était pas une. Il le faut, pour préserver votre réputation.

—Tu sais bien que je n'aurais jamais suggéré une chose pareille, ma petite.

— Oui, mais puisque Jason s'en est chargé, qu'en dites-vous ?

—J'en dis que ça aiderait effectivement à maintenir mon standing au sein de la communauté vampirique.

—Comptiez-vous attendre qu'un autre maître vous attaque avant de m'expliquer que c'était

ma faute si vous passiez pour faible ?

—Ça m'aurait fourni une bonne occasion d'aborder le sujet.

—Misère, Jean-Claude ! Il faut arrêter de me cacher autant de choses.

—J'ignore quel genre de sort Jason t'a lancé, mais il semble être l'une des rares personnes qui puisse te dire la vérité et te la faire accepter sans te mettre en colère.

Je réfléchis.

— C'est vrai que je ne suis pas fâchée. Probablement parce que mon inquiétude ne laisse pas vraiment de place à un autre sentiment. Selon Jason, certains maîtres pensent que s'ils me prenaient pour servante humaine, ils pourraient devenir plus forts que vous, mais qu'ils sauraient mieux me contrôler. Etant donné que je voyage souvent pour mon travail, cette idée pourrait assez vite nous conduire à la catastrophe. Vous auriez dû m'en parler plus tôt, Jean-Claude.

—Je craignais que tu prennes ça pour une tentative de manipulation visant à te dissuader de t'éloigner de St. Louis, ou à te forcer d'adopter un rôle plus servile.

—Au cas où vous n'auriez pas remarqué, mon ego est en béton. En revanche, ma sécurité et la vôtre pourraient être compromises si les

autres maîtres continuent à raconter des conneries dans votre dos.

— Qu'es-tu prête à faire pour que cela cesse ?

—-Je n'y ai pas vraiment réfléchi, mais je suis certaine que vous l'avez fait. Donc, soit vous m'en parlez maintenant, soit vous attendez que je sois rentrée à St. Louis.

— En effet, j'ai réfléchi à des mesures qui pourraient satisfaire la perception de la communauté vampirique sans nous causer de tort réel, concéda prudemment Jean-Claude.

— Des mesures que nous pourrions appliquer dès maintenant ?

—Non.

— Dans ce cas, mettez-les de côté pour plus tard. Laissez-moi ce soir pour digérer la nouvelle, et nous en parlerons demain.

—Tu feras le nécessaire pour redresser ma réputation mise à mal ?

—Je ferai une partie du nécessaire. Mais si Jason a raison, ce qui est généralement le cas, une des choses qui aideraient le plus serait que vous couchiez réellement avec mes autres partenaires.

Silence tonitruant à l'autre bout de la ligne.

—Merde alors.

—Pourquoi ce ton dépité, ma petite ? demanda Jean-Claude de sa voix la plus neutre.

Je n'ai rien dit.

— Parfois, le silence est plus éloquent que des mots, répliquai-je.

—Je ne comprends pas.

— Disons que j'ai appris à déchiffrer vos silences, et que celui-ci signifiait que Jason a vu juste. Or, je n'ai pas la moindre idée de ce qu'en penseraient les autres, et encore moins de ce que j'en pense, moi. Quoi qu'à bien y réfléchir, Asher en fera sans doute des bonds de joie.

—-Tu es injuste avec lui. Il s'est montré extrêmement patient.

—Je sais, dis-je en luttant pour contenir mon agacement et un début de colère.

—Voilà, tu es fâchée.

—Ça fait beaucoup de choses à digérer d'un coup, Jean-Claude, et le cirque médiatique d'aujourd'hui m'a pas mal déboussolée. Au fait, qu'avez-vous fait à Gretchen ?

—Je l'ai punie.

—La dernière fois que vous l'avez enfermée dans un cercueil bardé de croix, elle en est ressortie encore plus dingue qu'elle n'y était entrée. Je ne crois pas qu'elle puisse survivre à une autre peine du même type.

—Je suis ouvert à toutes les suggestions, ma petite.

—Vous ne pouvez pas la tuer, parce qu'elle a disjoncté devant les caméras. Sa mort soulèverait trop de questions.

—Et si elle avait disjoncté en privé ?

—Je ne suis pas la seule raison pour laquelle le reste de la communauté vampirique vous trouve faible. La plupart des autres Maîtres de la Ville auraient déjà éliminé Gretchen et Meng Die.

—Oh, je pourrais encore tuer Meng Die. Elle n'a pas fait d'éclat en public, elle.

— Ce n'est pas ce que je vous conseillais. Je voulais juste dire que Gretchen et elle se sont mal conduites, et qu'à votre place, la plupart de vos pairs ne l'auraient pas toléré. J'aime que vous culpabilisiez de leur avoir volé leur humanité. J'aime que vous culpabilisiez de les avoir séduites sans être amoureux d'elles. J'aime que vous soyez aussi... humain. Mais les autres maîtres vampires prennent ça pour du laxisme, pas vrai ?

— Ils considèrent comme des faiblesses les raisons mêmes pour lesquelles tu m'aimes.

— D'un autre côté, la plupart d'entre eux sont des hommes. Ils ne peuvent pas s'empêcher d'être un peu... machos.

Jean-Claude rit doucement, et ce son glissa sur ma peau telle la caresse d'une plume.

— Pitie, Jean-Claude, ne recommencez pas. Nous avons réussi à être sages jusqu'ici.

—Très, très sages, dit'il sur un ton hautement suggestif.

—Arrêtez !

Il rit de nouveau, et j'agrippai l'oreiller comme si c'était une bouée de sauvetage.

—Vous ne voulez quand même pas éveiller mon ardeur et me forcer à coucher avec Jason ?

—Vous coucherez ensemble de toute façon, ma petite. Je vous connais. La seule chose qui reste à savoir, c'est quand.

—Merci beaucoup.

— Pourquoi un sain appétit charnel serait-il une chose répréhensible, ma petite ? C'est bon de connaître ses désirs et ses besoins, et c'est encore meilleur de les assouvir.

—Vous ai-je empêché de satisfaire certains des vôtres jusqu'ici ?

—Nous avons suffisamment parlé de sujets difficiles. Quand vous aurez fini de raconter la vérité à M. Griswold, passez un bon moment.

—Nous en avons bien l'intention, mais ça ne me plaît guère que vous nous encouragiez.

—Prendrais-tu plus de plaisir avec Jason si je t'interdisais de coucher avec lui ?

—Non. Jamais je ne vous tromperais.

Jean-Claude garda le silence un moment.

—Je t'aime, ma petite, dit'il en français.

—Moi aussi, Jean-Claude.

Il raccrocha, et je fis de même. Jean-Claude sent toujours quand une conversation est terminée, alors que moi, j'ai tendance à enfoncer le clou jusqu'à ce qu'il traverse le mur. Il a appris depuis longtemps à me laisser errer seule dans mes dédales verbaux. Pour me perdre dans une discussion, j'avais besoin de quelqu'un à qui parler.

Hé, une minute. Jason était toujours là. Dès que nous aurions terminé notre confession à Irving, je pourrais l'assommer avec le marteau de mes dilemmes moraux. Oui, la nuit ne faisait que commencer. Il restait des tonnes de sujets déplaisants à aborder.

Chapitre 23

Je n'avais pas parlé à Irving Griswold depuis des mois - depuis qu'il m'avait dit que les exclusivités que j'accordais à lui seul commençaient à soulever des doutes quant à son humanité. Irving est un loup-garou, et il appartient à la meute de Richard, mais il n'est pas encore sorti du placard. Le choix lui appartient ; alors, quand il m'a demandé de le laisser tranquille, j'ai obtempéré.

Je l'imaginais facilement à l'autre bout de la ligne : petit, un peu rondouillard, plus ou moins bâti comme un cube. Pas vraiment gros ; disons que s'il avait été plus grand, il aurait fait un excellent défenseur au foot américain. Il avait des cheveux bouclés et un début de calvitie, dont la progression s'était interrompue lorsqu'il avait contracté le virus de la lycanthropie. Je l'ai déjà vu sous sa forme animale, et son crâne est entièrement recouvert de poils. Intéressant, non ?

—Anita, je sais bien que je t'avais demandé d'y aller mollo sur les révélations, mais je ne

d'y aller moins sur les révélations, mais je ne m'attendais pas non plus à ce que tu disparaisses carrément de la surface de la Terre !

Je m'attendais à beaucoup de réactions de la part d'Irving, mais pas à ce qu'il se sente blessé.

—Qu'est-ce qui t'a manqué le plus : moi, ou les exclusivités qui ont fait ta renommée ?

—Tu es dure, Anita. Très dure.

—C'était juste une question, Irving.

Alors, il éclata de rire. Et après la magie du rire de Jean-Claude, le son très ordinaire du sien me fit sourire.

— Disons les deux, et n'en parlons plus.

— Si tu veux. Jason t'a mis au courant de notre problème ?

—C'est toi tout craché, ça : droit au but.

—On est dans la merde jusqu'au cou, donc, ouais.

Irving soupira, et ce fut sur un ton très sérieux qu'il répondit :

— Oui, Jason m'a expliqué la situation. Même si quelqu'un au journal m'avait déjà montré les reportages sur toi, en me disant que mon ex passait à la télé.

—Ton ex ?

—Apparemment, aucun homme ne peut être vu trop souvent avec toi sans que sa réputation en souffre.

réputation en soufre.

—Je l'ignorais.

—Tu n'avais pas besoin de le savoir.

— Donc, ce n'était pas seulement pour ta carrière que tu souhaitais mettre de la distance entre nous.

—Non, en effet. Je sors avec une de mes collègues. C'est assez sérieux entre nous. Elle n'est pas particulièrement jalouse, mais les ragots devenaient plutôt virulents.

— « Virulents ». Quel mot savant...

—Je n'ai pas le droit d'étaler mon vocabulaire dans mes articles ; il faut bien que je prouve que j'ai fait la fac.

Je souris de nouveau. Irving m'avait davantage manqué que je ne m'en étais rendu compte.

—Tu crois qu'on peut se sortir de ce merdier ?

—Si je publie un démenti, ça minimisera les dégâts. Mais une fois que les principaux médias se sont emparés d'une rumeur, elle devient très difficile à contrer.

—Que pouvons-nous faire ?

—Je pensais à une série d'articles qui raconterait ce que c'est de partager la vie de Jean-Claude. Je pourrais interroger Jason sur son rôle de pomme de sang, et toi sur tes fonctions de petite amie. Bien entendu, on

commencerait par démentir la rumeur, mais Jean-Claude n'a pas eu de bonne publicité depuis trop longtemps.

— Une bonne publicité donnant l'impression qu'il contrôle parfaitement sa ville.

—Je sais. Jason m'a déjà parlé des sujets que je ne dois pas aborder. Si je n'avais pas peur d'être démasqué, ça ferait une bien meilleure histoire.

—Être démasqué deviendrait le cadet de tes soucis si tu racontais tout ce que tu sais, Irving.

— C'est une menace ? Je réfléchis.

—Non, pas vraiment. Mais je suis toujours le Bolverk de ta meute, l'exécuteur des basses œuvres. Irving baissa la voix.

—Tu punis les vilains petits loups-garous. Je sais.

—Je te promets que c'était juste une remarque. A mon avis, Richard te tomberait sur le poil bien avant moi.

— Ouais, le caractère de notre Ulfric ne s'arrange pas ces temps-ci.

—J'en suis désolée.

—C'est vrai qu'il a hérité d'une partie de ton tempérament ?

—On dirait bien.

—Dans ce cas, mes félicitations pour t'être

Dans ce cas, mes félicitations pour avoir contrôlée de manière aussi admirable pendant toutes ces années.

Ne sachant comment réagir à ce compliment, je décidai de passer très vite dessus.

—Merci. Alors, qu'as-tu besoin que je te dise ?

—Je vais consacrer le premier article de la série au père de Jason et à son cancer. J'expliquerai que comme son maître n'a pas pu l'accompagner pour le soutenir moralement, c'est toi qui t'en es chargée à sa place. Je jouerai à fond sur la fibre sentimentale du lecteur.

—Est-ce que ça ne risque pas de faire paraître Jean-Claude encore plus faible aux yeux des autres maîtres ?

—Anita, il n'y a pas trente-six façons de dissiper cette rumeur. Présenter Jean-Claude comme généreux envers ses serviteurs le rabaissera peut-être aux yeux des autres maîtres, mais fais-moi confiance, les serviteurs qui liront l'article se diront tous : « Ouah, ça doit être super de bosser pour lui. Je me demande si je ne pourrais pas aller m'installer à St. Louis. » Les révolutions commencent au bas de l'échelle, Anita, rarement au sommet.

—Ah, parce qu'on essaie de déclencher une révolution ?

—La manière dont Jean-Claude dirige son territoire est révolutionnaire en soi, Anita. Je ne suis pas le seul journaliste qui s'obstine à rester dans son placard. Nous sommes plusieurs à nous lamenter sur les articles fabuleux que nous pourrions écrire si nous ne nous faisions pas passer pour des humains normaux.

Je m'adossai à la tête de lit en serrant toujours l'oreiller contre moi.

—Je croyais que tu étais le seul.

—Pas du tout. Il y a un panache, un autre loup-garou et même un tigre-garou.

—Et jusqu'ici, vous avez tous réussi à dissimuler ce que vous êtes ?

— Oui.

—Ça doit être dur.

—C'est dur de se planquer, c'est vrai. Mais tu as pu constater par toi-même combien la vie est difficile pour ceux qui ne le font pas. Je soupirai.

— Bien vu.

—Cela dit, je ne compte pas aborder ton statut de servante humaine dans mon article, juste ton rôle de petite amie de Jean-Claude.

—J'ai fait des recherches. Le fait que je sois sa servante humaine n'est pas suffisant pour qu'on révoque mon statut de marshal fédéral.

ni même de simple flic si j'en étais un.

—Tu veux dire que je peux en parler ?

—Non. Je veux dire que si je n'en parle pas, ce n'est pas pour des raisons légales, mais à cause de ce que les gens diraient et penseraient.

—Très bien. Je commencerai donc par affirmer que mes collègues se trompent lourdement à ton sujet, puis j'embrayerai sur le père de Jason. Ensuite, je consacrerai un second article à son rôle de pomme de sang, et un troisième à ton rôle de petite amie de Jean-Claude. Nous verrons si quelqu'un d'autre a envie de témoigner après ça. Mon rédacteur en chef va adorer.

—Et ta petite amie ?

—Je lui en parlerai dès que j'aurai raccroché. Ça ne la dérangera pas. Elle est journaliste, elle aussi. Elle comprend ce genre de chose.

— D'accord.

—Tu as l'air fatiguée.

J'appuyai ma tête contre le mur auquel le lit était adossé.

— Peut-être.

—Je vais me mettre en quête de mon rédac' chef et lancer la machine. Soyez prudent, tous les deux.

—Je suis toujours prudente, Irving. Il éclata

de rire.

—Si c'est ça que tu appelles de la prudence, mise plutôt sur la témérité : ça ne pourra pas être pire.

Nous raccrochâmes en gloussant tous les deux. Je reposai le téléphone sur son socle et m'adossai à nouveau à la tête de lit en fermant les yeux. Oui, j'étais fatiguée, à tel point que j'aurais été incapable de dire pourquoi.

Je sentis le matelas bouger et rouvris les yeux. Jason était à genoux devant moi, le visage tout près du mien et encore complètement nu. Ni lui ni moi n'avions pensé à enfiler un peignoir ; mais moi, au moins, je serrais un oreiller contre ma poitrine et mon ventre.

—Nous avons fait de notre mieux, Anita, dit'il.

Je lui adressai un faible sourire.

—Parfois, j'aimerais bien ne pas avoir à faire de mon mieux. Parfois, j'aimerais bien ne pas avoir toujours une crise à gérer.

Il grimaça.

—Je vois ce que tu veux dire.

Puis sa grimace se changea en sourire polisson.

— Quoi ? demandai-je, méfiante.

Jason éclata de rire, et cela le fit paraître

encore plus jeune qu'il ne l'était. J'eus l'impression d'entrevoir un Jason que je n'avais jamais connu. Le Jason d'avant que Raina manque de le tuer et le transforme en loup-garou. Le Jason d'avant qu'il devienne le casse-croûte de Jean-Claude. Le Jason d'avant que la vie commence à l'user sur les bords.

Puis son rire s'évanouit, et il braqua sur moi un regard redevenu très sérieux.

—Tu fais une de ces têtes... A quoi penses-tu ?

Je détournai les yeux. Une dizaine de choses se bousculaient dans mon esprit. Que j'étais crevée. Que Jason venait de jeter en pâture aux médias une histoire qui allait foutre en l'air notre couverture auprès de sa famille. Qu'il était drôlement courageux. Qu'il devait souffrir. Qu'il était un de mes amis les plus chers, et que je voulais qu'il le sache.

—Embrasse-moi, dis-je enfin.

Un instant, Jason parut surpris. Puis il eut un sourire qui me récompensa amplement pour le choix de ma réponse. J'avais demandé avant. Avant que l'ardeur me submerge, je lui avais réclamé un baiser.

Chapitre 24

Nous nous embrassâmes avec une fougue grandissante, jusqu'à ce que Jason me plaque sur le lit et que je le sente durcir contre moi. Du coup, je passai mes jambes autour de sa taille, et son entrejambe se retrouva pressé contre le mien. Il s'écarta de moi avec un rire tremblant.

—Il nous faut un préservatif. Gênée, je fermai les yeux.

—Évidemment. Désolée de m'être laissée emporter.

Jason se pencha pour me donner un baiser rapide et dur, me laissant voir combien il était enchanté que je me sois à ce point oubliée avec lui.

—Jean-Claude ne m'a imposé que très peu de restrictions, mais celle-ci en fait partie. Pas de sexe sans protection.

Il m'embrassa de nouveau, puis glissa à bas du lit pour aller chercher des préservatifs dans nos bagages.

Je restai allongée là, ruminant le fait que

Je restai allongée là, ruminant le fait que j'avais failli coucher avec Jason sans capote. Je prends la pilule, donc en théorie, je suis protégée contre les risques de grossesse. Mais depuis que j'avais cru être enceinte, quelques mois auparavant, je faisais encore plus attention que d'habitude. Comment avais-je pu m'oublier à ce point ?

Les paroles d'Irving me revinrent à l'esprit. Puisque la prudence n'avait pas fonctionné, peut-être était-il temps d'essayer la témérité. Avait'il vu juste ? Etais-je lasse de me donner tant de mal pour rien, lasse au point de renoncer à tout effort ? Non. Je m'étais juste laissée emporter par mon désir pour l'homme séduisant qui partageait ma chambre. Ce qui ne me paraissait pas tellement mieux.

Jason revint avec un petit chapelet de préservatifs emballés dans sa main. J'en comptai au moins quatre.

—Tu es drôlement ambitieux, non ? Il baissa les yeux vers les capotes et rit.

—C'est au cas où j'en enfilerais un à l'envers. Et puis, il peut toujours y avoir un trou. Je ne veux pas avoir à me lever pour aller en chercher une autre.

Je fus forcée de sourire. C'est l'une des choses que je préfère chez Jason : il me fait toujours sourire. Je n'ai pas d'obligation envers

toujours sourire. Je n'ai pas d'obligation envers lui, nous ne sommes pas amoureux l'un de l'autre - nous sommes juste de bons amis qui arrivent à coucher ensemble sans se prendre la tête. Ça fait du bien.

Jason posa les préservatifs sur la table de chevet et grimpa de nouveau sur le lit. Comme il s'approchait de moi, son sourire s'évanouit tandis que son regard se faisait grave et intense. En temps normal, ses yeux ont le bleu d'un ciel printanier, mais lorsqu'il se pencha vers moi, leur couleur s'intensifia pour devenir celle, moins douce et plus vivace, d'un ciel estival.

Allongé à côté de moi, Jason hésita.

—La tête que tu fais, Anita..., souffla-t-il.

—Quelle tête ? demandai-je.

Il eut un sourire qui n'altéra pas le bleu intense de ses yeux. Puis il s'approcha un peu plus, la bouche à quelques millimètres de la mienne.

—Cette tête-là, répondit-il.

Il m'embrassa. Doucement d'abord, puis avec une fougue grandissante. Son corps nu était pressé contre le mien, sur les draps. Sentant son érection me meurtrir la cuisse, je l'entourai de mes bras avides, et mes lèvres se firent plus voraces.

Jason dut comprendre ce que je voulais, à

Jason ne comprenait ce que je faisais, à moins que son corps ait réagi instinctivement. Quoi qu'il en soit, il se mit à bander encore plus dur tout en dardant sa langue dans ma bouche avec force. Notre baiser prit le rythme d'un coït, comme si nous faisions exprès d'imiter ce qui allait suivre. Déjà, Jason donnait des coups de reins en cadence contre mon flanc.

Il finit par s'écarter avec un petit rire essoufflé, mettant juste quelques centimètres entre lui et moi pour que nos corps cessent de se toucher.

—Si on ne s'arrête pas, je vais jouir comme ça. Je dus m'y reprendre à deux fois avant de trouver assez d'air pour répondre :

—Alors, il faut qu'on s'arrête, parce que ce n'est pas comme ça que je veux que tu jouisses.

Jason se cala en appui sur un coude, et son autre main caressa légèrement mon ventre nu. Si j'avais été un peu moins puissante sur le plan métaphysique, j'aurais eu des cicatrices impressionnantes à cet endroit, mais la tigresse-garou qui avait tenté de m'éventrer ne m'avait pas laissé la moindre marque.

—Tu es bien sérieuse tout à coup, remarqua Jason.

—Je me disais juste que je devrais avoir de

sacrées balafres là où tu me caresses.

Il me toucha la joue.

—Ne pense pas à ce que nous avons perdu, Anita. Pense à ce que nous avons.

Je lui souris parce que c'était ce qu'il attendait de moi.

—Tu veux dire, « Ne pense pas à la bagarre qui aurait dû te laisser des cicatrices, et ne pense surtout pas aux gens qui sont morts pour te sauver », c'est ça ?

Son expression se fit grave et tendre.

—Et voilà, tu l'as fait.

J'ouvris la bouche pour répondre, mais Jason posa un doigt sur mes lèvres en secouant la tête.

—Si tu continues comme ça, tu devras m'aider à retrouver mon enthousiasme.

Je baissai les yeux tandis qu'il écartait son doigt.

— Oh, tu m'as l'air encore bien assez enthousiaste, répliquai-je en souriant.

—Ce n'est pas juste, se plaignit Jason. Vous les filles, vous avez un sacré avantage sur nous : il vous suffit de regarder pour savoir si on est prêt à s'envoyer en l'air ou pas.

—C'est un des trucs que je préfère chez les garçons, avouai-je.

Il rit doucement.

—J'avais remarqué.

Il se pressa de nouveau contre moi. Et en effet, il bandait toujours, mais plus aussi dur.

— Penser à des choses désagréables, c'est toujours un tue-l'amour. Je voudrais que tu te concentres sur moi, sur ce que nous sommes en train de faire ici et maintenant.

Je scrutai son visage. Son corps était toujours partant, mais son humeur avait viré. J'aurais dû m'y attendre, mais à ma décharge, Jason est le plus gai et le moins prise de tête de mes amants. Avec lui, le sexe, ce n'est jamais compliqué. Oh, il lui arrive de me psychanalyser sur l'oreiller une fois que c'est fini, mais pendant ? Jamais.

—Tu as encore ta tête sérieuse, me reprocha-t-il gentiment.

—Je n'ai fait que ce que tu m'as demandé : penser à toi.

—Alors, pourquoi cet air grave ?

Je passai une main dans ses cheveux courts et soyeux, à la base de son crâne, et l'attirai vers moi en même temps.

—Je ne connais personne qui ait des cheveux aussi doux que les tiens.

— Pas même Nathaniel ?

—Pas même Nathaniel. Je voulus l'embrasser.

l'embrasser.

—Menteuse, m'accusa-t-il en résistant à la pression de ma main.

—Menteuse ? répétai-je sans comprendre.

— Souviens-toi, j'ai couché avec vous deux. Les cheveux de Nathaniel te caressent la peau comme de la fourrure.

—Oui, mais ils ne sont pas aussi doux que les tiens. Ils ont une texture différente.

—Les cheveux de Jean-Claude sont très doux eux aussi, affirma Jason.

Je fronçai les sourcils.

—Oui, mais pas aussi doux que les tiens, répétai-je. Les cheveux bouclés ne le sont jamais autant que les cheveux raides.

—Ceux d'Asher ressemblent à de la mousse.

Je me rembrunis davantage et retirai ma main.

—Je te fais un compliment, et tu ne peux pas t'empêcher de chipoter ?

—Je suis désolé, mais ce n'était pas crédible.

—Je ne mens pas pendant l'amour, Jason. Je ne dis pas de choses que je ne pense pas, et je ne fais jamais semblant.

Il inclina la tête. Je ne voyais plus que son profil, mais c'était un chouette profil.

—Je suis désolé, Anita. Ce n'est pas ton problème, c'est le mien. Il me regarda. Ses yeux avaient pâli et retrouvé leur teinte normale.

— Quel problème ? demandai-je.

—Tu as rencontré mes parents et mes sœurs. J'ai passé ma vie à ne pas être celui qu'ils espéraient. Mon père aurait voulu que je sois différent. Tu sais ce que ça fait de savoir que ton père aurait voulu un autre genre de fils ?

—Pas un autre genre de fils, non.

Le regard de Jason se fit pénétrant, comme chaque fois qu'il vient de piger quelque chose.

—Ton père aurait préféré que tu sois un garçon ? Je souris.

—Non. Je lui convenais telle que j'étais. On allait chasser ensemble, et on faisait des tas d'autres trucs de mecs.

—Ta belle-mère, alors.

—Parfois, tu es un peu trop malin à mon goût.

— Désolé.

— Quand mon père a épousé Judith, j'avais dix ans. Et elle ne m'a jamais aimée. Elle a toujours trouvé que je n'étais pas assez blonde, pas assez féminine, pas assez gentille, pas assez docile - bref, pas la fille qu'elle voulait.

—Mais elle avait déjà une fille de ton âge, non ?

— Oui : Adriana. La fille parfaite pour Judith.

— Qu'est-ce qu'elle fait dans la vie ?

—Elle est avocate. fiancée à un de ses

collègues.

—Avocate et fiancée avant l'âge de trente ans. Difficile de soutenir la comparaison, commenta Jason.

— Quand j'avais quinze ou seize ans, j'ai compris que je n'arriverais jamais au niveau d'Adriana, et j'ai cessé d'essayer. Tu t'es rebellé en couchant avec plein de filles ; moi, j'ai opté pour une autre méthode.

—Laquelle ?

Jason s'allongea sur le ventre, les bras croisés sous sa tête et l'air sincèrement intéressé. Oui, il voulait coucher avec moi, mais il voulait encore davantage écouter ce que j'avais à dire - apprendre à me connaître mieux.

—Je suis devenue un vrai garçon manqué. J'ai refusé de porter des robes et d'entrer dans le jeu de Judith.

—Tu t'habillais tout en noir et tu avais l'air sinistre en permanence ?

—Tu veux savoir si j'étais goth ?

Il acquiesça, le menton sur les mains.

—Je suppose que oui. Pas vraiment parce que ça me plaisait, mais parce que ça débectait Judith. J'achetais des tee-shirts avec les messages les plus provocateurs que je pouvais trouver, et la plupart d'entre eux étaient noirs. Mais au lycée, j'étais copine avec les filles

sympas, pas avec celles qui écrivaient de la poésie morbide.

—Pourquoi ?

— Parce que j'avais connu la mort de près, et que toutes ces nanas étaient juste une bande de poseuses.

—Tu n'as pas beaucoup d'indulgence envers les gens qui font semblant, pas vrai ?

—Non.

—Tu pouvais toujours te dire que Judith était la méchante marâtre.

—Certes. Mais grand-maman Blake, celle qui m'a élevée pendant deux ans avant que mon père rencontre Judith... C'est une autre paire de manches.

— C'est-à-dire ?

—Souviens-toi que je voyais des fantômes quand j'étais à l'école primaire, et qu'à peine adolescente, je relevais sans le vouloir les animaux écrasés sur le bord des routes. À quatorze ans, j'ai fait sortir ma chienne morte de sa tombe. Mon père m'a emmenée voir la mère de ma mère, grand-maman Flores, pour que j'apprenne à contrôler mes pouvoirs. Mais grand-maman Blake ne voulait pas que je le fasse. Elle était convaincue que si on priait assez fort, le mal en moi finirait par disparaître.

Jason me dévisagea, les yeux écarquillés.

— Elle le pense encore aujourd'hui ?

—Je crois. Je sais qu'elle continue à prier pour le salut de mon âme. Je sais qu'elle est persuadée que relever les morts est une activité maléfique. Je sais que pour elle, coucher avec des vampires constitue un péché mortel.

—Et que pense-t-elle des métamorphes ?

—Oh, vous êtes damnés vous aussi.

—Elle sait que tu vis avec deux d'entre eux ?

—Non.

Jason grimaça.

—Tu gardes la nouvelle en réserve pour le moment où ça la choquera le plus ?

—Non. Je n'ai aucune intention de le dire un jour à ma famille. Il me dévisagea.

—Tu n'iras jamais leur rendre visite pour les vacances en amenant quelqu'un à leur présenter ? Je soupirai.

—Et qui amènerais-je, hein ? Il parut réfléchir.

—J'imagine que les vampires sont hors jeu.

—En effet.

—Attends... Tu n'as pas envie de rendre visite à ta famille pendant les vacances. Du coup, vivre avec deux métamorphes te fournit une parfaite excuse pour ne pas le faire, parce

que tes parents et ta grand-mère ne comprendraient pas.

— Peut-être. Mais Micah et Nathaniel ne sont pas juste un alibi à mes yeux. Je vis avec eux parce que je les aime, et parce que c'est un arrangement domestique qui fonctionne bien pour moi, point.

Jason acquiesça.

—Je te connais depuis plus longtemps qu'eux, et jamais je ne t'avais vu si heureuse. Je souris.

— D'accord. Maintenant qu'on m'a analysée, est-ce que c'est ton tour ?

Il parut vaguement embarrassé.

—Je suis désolé.

—Jason, si je n'avais pas voulu en parler, j'aurais refusé de le faire.

—C'est vrai. Pourquoi m'as-tu raconté tant de choses intimes ?

—Parce que j'ai rencontré ta famille, et que ça te donnait le droit d'en savoir un peu plus sur la mienne.

—Tu l'as fait pour me réconforter.

—C'est possible. Alors, ça a marché ?

Je regardai les pensées se succéder sur le visage de Jason.

—Je crois que oui, finit-il par répondre. J'avais besoin de savoir que je ne suis pas le

seul à me sentir étranger à ma propre famille.

—C'est exactement ça, acquiesçai-je. La plupart des gens rentrent chez eux pendant les vacances parce qu'ils ont la nostalgie de leur enfance, et plein de souvenirs heureux de cette époque. Moi, je ne me suis jamais sentie à ma place dans ma famille, et en grandissant, ça ne s'est pas arrangé. Quand j'étais gosse, je pensais que j'avais été abandonnée par des gitans ou échangée à ma naissance... sauf que j'avais des photos de ma mère, et que je lui ressemblais trop pour ne pas être sa fille.

—Elle était mexicaine, c'est bien ça?

—Ses parents l'étaient. Elle avait vu le jour aux Etats-Unis.

—Tu n'as pas l'air très latino, fit remarquer Jason.

Je souris.

—J'ai hérité de la peau claire de mon père, mais mes cheveux, mes yeux et ma structure osseuse me viennent de ma mère. Même si les pommettes de mon père cassent un peu le côté ethnique, je reste le fantôme du banquet. Plus je vieillis, plus je rappelle à mon père la femme qu'il a perdue, et à Judith la femme qu'elle a remplacée.

—C'est ton problème ou le leur ?

—Un peu des deux, je pense. Souviens-toi

que ma mère était le premier amour de mon père, et peut-être la première fille avec qui il a couché. Je ne sais pas, mais en tout cas, il a découvert beaucoup de choses avec elle. Ce qui fait déjà un lourd passif. Comme en plus, elle est morte jeune et de façon tragique... ça crée forcément une sorte de brume romantique autour d'elle.

—Tu veux dire que c'est difficile pour Judith de rivaliser avec une sainte morte ?

— Quelque chose de ce genre.

—Tu crois vraiment que c'est ce qu'elle ressent ? N'est'il pas possible que tu l'imagines seulement ?

—Je n'en sais rien, Jason. C'est ce qu'il m'a toujours semblé. Mais j'étais une gosse à l'époque, et maintenant que je suis adulte, j'ai du mal à la voir clairement. Trop de choses se sont accumulées entre nous au fil des ans.

—Je comprends, acquiesça Jason d'un air grave et un peu triste. Je voulais qu'on couche ensemble pour ne pas penser à tout ça, et nous voilà repartis dans une de ces séances de thérapie que tu détestes.

Je lui touchai l'épaule.

—Tu as bien mérité une petite conversation.

—Pourquoi, parce que mon père est un salopard et qu'il va bientôt mourir ?

—Oui, et parce que tu es mon ami et que je suis venue ici pour te soutenir. Si tu as besoin de parler plutôt que de baiser, je peux faire ça pour toi.

—Tu dois nourrir l'ardeur, me rappela-t-il.

—C'est vrai, mais au pire, je peux toujours la libérer, et elle emportera tous nos doutes.

—L'ardeur est géniale, et elle peut remplacer de longs préliminaires, mais ce n'est pas ce dont j'ai envie là tout de suite.

—De quoi as-tu envie, alors ?

Jason me dévisagea gravement, si gravement que j'eus du mal à le reconnaître, comme si les événements de la journée l'avaient changé. Ou peut-être lui avaient-ils seulement permis de me révéler une part de lui qu'il avait toujours cachée jusque-là. Ou peut-être le fait d'avoir évoqué mes propres souvenirs rendait-il tout plus sérieux et plus pesant. J'étais incapable de le dire, et je n'avais ni Micah ni Nathaniel sous la main pour m'aider à démêler les fils de ma propre confusion. Le seul autre homme qui aurait pu le faire était allongé près de moi, absorbé par ses propres problèmes.

—J'ai envie de toi, dit'il simplement.

Je fronçai les sourcils. Jason eut un léger sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux.

— Puisque tu ne comprends pas, je vais

préciser.

—Suis-je donc si transparente ?

—Au lit, oui. Tu cesses d'essayer de contrôler ton visage une fois nue. Habillée, tu es presque aussi difficile à déchiffrer que Jean-Claude. J'y réfléchis quelques secondes.

—J'imagine que je ne tombe pas mes fringues devant des gens en qui je n'ai pas confiance. Jason sourit.

— Sûrement.

Je m'adossai aux oreillers.

—Alors vas-y, précise.

—Je peux facilement trouver des femmes avec qui coucher. Je suis stripteaseur. Des tas de clientes essaient de me refiler leur numéro ou de me persuader d'enfreindre les limites de la légalité. Et je suis aussi la pomme de sang de Jean-Claude ; parfois, cela seul suffit à les exciter ou à les intéresser. Elles pensent que je constitue un bon moyen d'approcher des vampires. Ma nature de loup-garou me vaut un type de fans très différentes. (L'espace d'un instant, il m'adressa ce sourire qui fait pétiller ses yeux.) Et puis, il y a toutes celles qui ne connaissent rien de ma vie et qui se laisseraient bien tenter quand même.

J'attendis qu'il continue. Au lieu de ça, je vis s'estomper son sourire et la lueur dans ses

yeux.

—Mais..., finis-je par dire pour l'inciter à poursuivre.

Jason prit une grande inspiration.

—Mais tu es la seule qui me dit la vérité. La seule qui me dit exactement ce qu'elle veut ou ne veut pas. Tu ne fais jamais semblant, pas même pour ménager mon ego. Si je m'y prends mal, tu me le fais savoir - et si je me débrouille bien, tu me le fais savoir aussi. Tu n'essaies pas de me piéger. Tu n'as pas d'idée derrière la tête. Tu te fiches de ce qu'on fera après avoir couché ensemble, ou de ce qu'on a fait juste avant. Dès l'instant où tu touches un homme, tu ne penses plus qu'au sexe. Tu ne peux pas savoir à quel point c'est reposant.

— Ce n'est pas comme ça avec tout le monde ? Jason sourit et secoua la tête.

—Non, loin de là. La plupart des gens n'arrivent pas à oublier leurs préoccupations quotidiennes pendant l'amour. Surtout les femmes. Leurs pensées continuent à tourner en boucle dans leur tête, et ça les empêche de se laisser aller.

—J'ai connu des hommes qui étaient comme ça.

—Moi, par exemple ? grimaça Jason.

—Pas toujours, mais parfois. En général, tu

gardes tes questions pour après le sexe, comme si l'orgasme était un préalable nécessaire pour que tu puisses déballer tout ce que tu as sur le cœur.

Jason rit.

—Ce n'est pas tout à fait ça. J'ai juste plus envie de baiser que de discuter.

—Mais pas ce soir, dis-je doucement.

Ses yeux continuèrent à pétiller quelques instants avant qu'il reprenne cette mine grave qui le faisait paraître plus âgé - qui me laissait entrevoir ce qu'il serait sans doute d'ici à quelques années. Nous grandissons tous, y compris Jason.

—Non, pas ce soir. Mais j'en ai assez de parler. Je veux te toucher, et je veux que tu me touches. Je veux me noyer dans l'odeur de ta peau, le goût de ton corps. Le sexe est ma drogue depuis l'adolescence, et ça reste mon moyen d'évasion préféré.

—Ta drogue. Cela signifie-t-il que tu es accro ?

—Ah, tu veux poursuivre la thérapie ?

Je fus forcée de sourire.

—Tu sais que Nathaniel voit une psy ?

—Je sais qu'il a été diagnostiqué accro au sexe, si c'est ce que tu veux dire.

—Sais-tu aussi à quel point c'était grave ?

—Oui. Et, non, si on s'en réfère à la définition clinique, je ne suis pas accro au sexe. Mais je suis passé assez près pendant le lycée, et vraiment tout près à la fac. Puis Raina a manqué de me tuer en me baisant. C'est le genre de chose qui t'ôte le goût du risque mieux que n'importe quelle thérapie.

À cause d'un accident métaphysique, j'avais partagé ce souvenir avec Jason. J'avais trouvé ça horrible, surtout parce que j'avais vécu la scène du point de vue de Raina, l'ex-lupa de la meute, qui se fichait pas mal que Jason survive ou pas. Il avait accepté qu'elle l'attache et qu'elle se transforme sur lui pour l'intégrer à la meute. Ce qu'il n'avait pas pigé, c'est qu'elle le tailladerait sans aucune précaution.

Raina aimait la violence plus que le sexe ; elle avait une vraie mentalité de tueuse en série. La seule chose qui l'empêchait d'envoyer plus de gens au cimetière, c'est que le virus de la lycanthropie sauvait la vie de ses victimes. Même si, honnêtement, je ne connais personne à qui elle se soit attaquée aussi brutalement qu'à Jason.

Je repoussai cette pensée. J'étais encore capable d'invoquer l'esprit de Raina de temps en temps, et je ne voulais pas risquer de le faire en ce moment.

— Donc, tu estimes que tu n'étais pas vraiment accro parce qu'un traumatisme a suffi à te guérir ?

— Quelque chose comme ça. Mais j'imagine que ça dépend du psy auquel tu t'adresses.

Nous nous dévisageâmes avec beaucoup trop de sérieux pour un homme et une femme nus dans un lit. Chacun de nous se donnait trop de mal pour déterminer ce qu'il devait faire. Je me demandai s'il y avait moyen de dépasser cette conversation pour basculer sur autre chose, ou s'il valait mieux renoncer et nous rhabiller.

—J'aime te regarder réfléchir, lâcha soudain Jason.

Je fronçai les sourcils.

—Qu'est-ce que ça veut dire ?

—Parfois, quand on couche ensemble, il se passe quelque chose, et tu te mets à gamberger. Pas à propos d'un truc qui t'est arrivé dans la journée ou d'un autre fait extérieur, mais à propos de ce que tu es en train de faire ou de l'homme avec qui tu es en train de le faire.

—Comment peux-tu en être si sûr ?

—Très bien, à quoi pensais-tu à l'instant ?

Je tentai de réprimer un sourire et échouai.

—Je me demandais comment enchaîner sur une partie de jambes en l'air.

—Tu vois ?

Et toi, à quoi penses-tu en ce moment

—Et toi, à quoi penses-tu en ce moment, avec cette mine si sérieuse ? Jason sourit lui aussi.

—Je pense que j'ai envie de t'observer pendant qu'on fera l'amour et que tu auras les yeux levés vers moi.

— Donc, tu comptes être dessus ?

Mais ma tentative d'humour tomba lamentablement à plat.

—A un moment ou à un autre.

—À un moment ou à un autre, hein ?

Jason se pencha vers moi avec ce sourire qui aurait poussé les clientes du *Plaisirs Coupables* à vider leur compte en banque s'il en avait usé sur elles.

—Oui.

Je faillis lui demander par quoi il voulait commencer, mais il m'embrassa en faisant glisser ses mains le long de mon corps, et je n'eus pas besoin de lui poser la question, parce qu'il me le montra.

Chapitre 25

La main entre mes jambes et la bouche sur la mienne, Jason me montra ce qu'il voulait. Il me montra qu'il en avait fini avec tous ses doutes et ses interrogations, tout ce qui n'était pas son corps et le mien.

Jamais encore je ne m'étais trouvée seule avec lui sans que l'ardeur me tienne sous son emprise. Jamais encore je ne m'étais trouvée seule avec lui dans des circonstances où nous pouvions nous consacrer entièrement l'un à l'autre, sans rien ni personne pour nous distraire.

Jason n'était que mains, bouche, dents et besoin impérieux. Il me fit jouir en me frottant l'entrejambe, puis introduisit ses doigts en moi et trouva cet endroit si sensible. Avec des gestes habiles, il me donna un deuxième orgasme, puis un troisième. Agenouillé entre mes jambes pour bénéficier du meilleur angle, il continua à me caresser jusqu'à ce que je frissonne, que je me torde et que je manque d'être prise de convulsions sur le lit.

d'être prise de convulsions sur le lit.

Je parvins à hoqueter :

—Jason, mon Dieu, Jason !

Puis le plaisir me déroba tous mes mots et jusqu'à la capacité d'articuler la moindre syllabe.

Jason ne retira sa main que lorsque mes yeux eurent roulé dans leurs orbites et que je me retrouvai aveugle à tout ce qui n'était pas les sensations de mon corps. Alors seulement, il s'allongea sur moi.

Le poids de son corps sur le mien m'arracha un nouveau cri. Je luttai pour ouvrir les yeux et voir son visage au-dessus du mien. Il faisait le genre de tête que vous voudriez voir n'importe quel homme faire à ce moment. Sur son visage ne subsistait pas le moindre doute ; j'y lisais juste la certitude que c'était lui, ses caresses et son expertise, qui m'avaient mise dans cet état - un état d'excitation telle que la simple pression de son corps sur le mien pouvait me faire hurler de plaisir.

—Maintenant, je vais te baiser, chuchota-t-il. Je lui fis la seule réponse qui me vint à l'esprit.

—Oui.

Jason sourit, et j'aurais sans cloute tenté de deviner quel genre de satisfaction il exprimait ainsi s'il n'avait pas choisi ce moment pour s'introduire en moi. Après ce qu'il m'avait fait

s'introduire en moi. Après ce qu'il m'avait fait, je mouillais tellement qu'il n'eut qu'à donner un bon coup de hanches pour glisser complètement à l'intérieur.

De nouveau, mes yeux roulèrent dans leurs orbites ; de nouveau, je criai en arquant le dos et en renversant la tête en arrière.

—Si mouillée, si étroite, si impatiente, souffla Jason près de mon oreille, contre mes cheveux.

Il plongea en moi aussi profondément qu'il put; je hurlai et me tordis de plus belle. Puis il m'embrassa, nos deux corps aussi étroitement emboîtés que possible. Il m'embrassa comme s'il ne faisait rien d'autre, comme s'il n'avait pas déjà commencé à aller et venir entre mes jambes. Il explora ma bouche avec sa langue, la baisant comme il baisait le reste de mon corps.

Il ne s'était pas loupé sur les préliminaires. Au bout de quelques minutes seulement, un nouvel orgasme me fit hurler dans sa bouche, contracter mon bas-ventre autour de son sexe, griffer ses épaules et son dos glissant de sueur. Je hurlai pour lui, et il lutta pour maintenir le contact de sa bouche sur la mienne, le rythme de ses allées et venues en moi. Il ne changea rien à ce qu'il faisait, sinon qu'il se mit à le faire de plus en plus vite et de plus en plus fort. Je m'époumonai en m'accrochant à lui avec

Je m'opposai en m'accrochant à lui avec mes ongles, mes mains, mes bras, comme si le plaisir allait me déchirer de l'intérieur - ou comme s'il allait me faire déchiqueter Jason.

Finalement, Jason se redressa pour clouer mes poignets au lit. Dans cette position, il ne pouvait plus m'embrasser, mais il pouvait toujours me baiser, et il ne s'en priva pas. Je voyais désormais son sexe aller et venir en moi, et cette seule vision suffit à me faire jouir de nouveau. Sans sa bouche pour étouffer mes cris, je hurlai très fort et très longtemps, à m'en abîmer les cordes vocales.

—Nourris-toi, Anita, dit alors Jason d'une voix étouffée et tendue par l'effort tandis qu'il continuait à s'affairer entre mes jambes. Nourris-toi.

Il me fallut quelques instants pour émerger des vagues de plaisir, entendre ses mots et m'efforcer de leur trouver un sens.

— Quoi ? articulai-je péniblement.

—Nourris l'ardeur, Anita. Nourris-la avant que je vienne.

Je clignai des yeux sans comprendre, et cela dut se voir sur mon visage, car Jason partit d'un rire merveilleux, un rire éminemment masculin et joyeux.

—Tu as oublié. Tu as oublié l'ardeur.

Je réussis à acquiescer.

Je réussis à acquiescer.

—J'ai bien travaillé, se réjouit-il. Mais il faut que tu te nourrisses tout de suite, parce que j'y suis presque...

Une secousse parcourut son corps au-dessus de moi. Il ferma les yeux et commença à perdre son rythme.

—Nourris-toi, maintenant !

Il me restait juste assez de concentration pour trouver le verrou métaphysique en moi et le tirer. Mais au dernier moment, alors que Jason était sur le point de venir, le visage, les épaules, les bras et la poitrine tendus par l'effort qu'il faisait pour se retenir, je localisai l'ardeur et la libérai. Elle se dressa hors de moi telle une force presque palpable, et Jason réagit comme s'il avait reçu un coup.

Poussant un cri, il donna un dernier coup de hanches, et je le sentis jouir. Je le sentis relâcher le contrôle qu'il exerçait sur lui-même et s'abandonner à l'ardeur, s'abandonner à cette partie de moi qui se nourrit de plaisir sexuel. Et elle se reput de la sensation du pénis de Jason enfoncé profondément en moi, de la puissance de ses mains crispées sur mes poignets, du goût salé de sa peau tandis que je levais la tête pour lécher sa poitrine en sueur.

L'ardeur se nourrit ; je me nourris pendant que le sexe de Jason était pris de convulsions à

l'intérieur de moi, non pas une fois, mais deux ou trois. Je le fis jouir de nouveau en contractant mes muscles autour de son membre pour en exprimer jusqu'à la dernière goutte de plaisir. Je le fis jouir de nouveau avec ma bouche sur sa poitrine, avec ma langue qui lécha les dernières traces de transpiration sur son mamelon durci.

Il s'immobilisa au-dessus de moi, la tête pendante, les pointes de ses cheveux humides de sueur collées sur son front. Puis ses épaules s'affaissèrent, et il se laissa tomber sur moi de tout son long. Ses mains ne serraient plus mes poignets mais reposaient toujours dessus ; son visage était enfoui dans l'oreiller près du mien, et son sexe demeurait en moi même si nous en avions fini tous les deux.

Nous restâmes ainsi le temps de reprendre notre souffle et de permettre à nos corps de récupérer. Puis Jason m'embrassa la joue et, au prix d'un gros effort, je tournai la tête vers lui. Ce fut un baiser doux et en apnée. Il me sembla que je pouvais goûter le pouls de Jason dans sa bouche.

—Je t'adore, dit’il avec un sourire rayonnant. Cela me fit rire, et cette fois, Jason tressaillit au lieu de se tordre de plaisir.

—Pitié, arrête. Je n'en peux plus.

Il avait atteint le stade où son sexe était trop sensible pour en supporter davantage. Cool. Je l'embrassai de nouveau avant de répondre :

—Moi aussi, je t'adore.

Et quand il n'est pas question de dire «je t'aime», un «je t'adore» sincère, c'est déjà très bien.

Chapitre 26

Nous étions tellement vidés que nous n'eûmes pas besoin de décider combien de temps il était convenable de nous câliner après coup : nous nous endormîmes sans avoir pu nous poser la question. Nous sombrâmes dans ce sommeil proche de l'inconscience qui vous emporte après une séance de sexe longue, vigoureuse et géniale à la fin d'une journée trop longue, trop dure et pas géniale du tout - quand vous pouvez enfin lâcher prise et vous reposer contre le corps de votre amant.

Lorsque je me réveillai, Jason et moi étions encore enlacés, les membres en désordre, les corps presque collés l'un à l'autre par la sueur, le sperme et le sommeil. Jason émit un petit bruit qui ressemblait à un gloussement sans en être un - ce son inarticulé qui ne figure dans aucun dictionnaire mais qui, mieux que n'importe quel mot, exprime un contentement parfait. Il tourna la tête vers moi pour m'adresser le regard et le sourire qui allaient avec ce quasi-gloussement.

avec ce quasi glousseement.

Je rapprochai ma tête de la sienne. Nos lèvres se rencontrèrent au milieu de l'oreiller, alors que nos corps étaient toujours emmêlés. Puis Jason s'écarta juste assez pour me dévisager.

—C'était... fantastique. Je souris.

—On peut dire ça.

Baissant les yeux, j'aperçus des marques sur ses épaules. Je soulevai légèrement la tête pour mieux voir. De longues griffures balafraient son dos.

—Misère, Jason, je suis désolée.

—Je prends ça comme un compliment, répliqua-t'il avec une mine repue.

Je reposai ma tête sur l'oreiller parce que la tenir en l'air m'était encore trop pénible.

—C'est pour ça que tu m'as tenu les poignets, à la fin.

—Ouais, acquiesça-t-il en grimaçant. J'aime te faire perdre la tête, mais de mon côté, je n'avais pas envie de perdre trop de sang ce soir.

Je redressai légèrement le buste pour mieux voir les marques dans le dos de Jason. Elles n'étaient pas très nombreuses, mais du sang avait séché à leur surface. Je me mordis la lèvre.

—Je suis vraiment désolée.

Jason secoua la tête et, comme je me laissais

Jason secoua la tête et, comme je me laissais de nouveau aller sur l'oreiller, il rapprocha son visage du mien.

—Ne t'excuse pas d'avoir aimé ce que je te faisais, Anita. J'adore te faire autant d'effet.

Je lui embrassai le front, qui était la partie de son visage la plus proche de ma bouche.

—Tu fais de l'effet à beaucoup de femmes.

—C'est vrai, concéda-t-il, mais pas ces derniers temps.

Je lui caressai une épaule.

—Elle t'a vraiment fait du mal, hein ?

Jason se figea contre moi.

—Qui ça, Perdy ?

—Oui.

—Elle disait qu'elle m'aimait, mais elle n'arrêtait pas de me répéter que ce que je voulais faire avec elle était pervers.

—Elle a vraiment utilisé le mot « pervers » ? demandai-je en lui donnant un autre baiser sur le front.

—Non, admit Jason.

—Tu vois ? Tu projettes tes propres doutes sur elle.

—Elle a utilisé le mot « maléfique ». Je m'immobilisai, les lèvres contre le front de Jason.

—Maléfique ? répétai-je, incrédule.

— Ouais.

—Qu'est-ce que tu as bien pu lui demander pour qu'elle ait une réaction pareille ?

Jason se raidit et tourna la tête vers la porte.

—Il y a des gens dans le couloir, dont une personne qui a beaucoup bu.

—Tu le sens ?

Il acquiesça sans quitter la porte des yeux. Pourtant, je ne saisis pas le flingue posé sur la table de chevet. Ça pouvait très bien être un groupe de fêtards qui regagnaient leur propre chambre.

Puis quelqu'un tambourina à notre porte, et une voix de femme cria :

— Keith, je sais que tu es là, espèce de salaud ! Ouvre-moi ! Jason reporta son attention sur moi.

—Ne me regarde pas, protestai-je. Ce n'est pas du tout mon genre de problème.

—Si je comprends bien, tu ne sais pas quoi faire ?

—Je n'en ai pas la moindre idée.

—Moi non plus. Génial.

La femme frappait si fort que la porte tremblait sur ses gonds. L'endroit où elle portait ses coups m'indiquait qu'elle n'était pas très grande, mais qu'elle y mettait toutes ses forces, probablement augmentées par la boisson. Elle aurait des bleus demain matin. et

elle ne se souviendrait pas forcément pourquoi.

Jason alla prendre un des peignoirs moelleux qu'on trouve toujours dans les bons hôtels, et il me lança le second.

—Tu ne comptes quand même pas lui ouvrir ? demandai-je, horrifiée.

—Elle ne va pas s'en aller.

—Elle est tellement soûle que si elle nous voit tous les deux, ça la convaincra qu'elle a raison.

—Je n'y peux rien si je ressemble autant à ce connard.

— Keith, sale fils de pute, ouvre cette porte !

—Monsieur Summerland, voulez-vous vraiment que les infos de 23 heures vous montrent laissant votre fiancée dans le couloir pendant que vous couchez avec une autre ?

Je m'assis brusquement dans le lit et m'emparai du fameux peignoir.

—Oh mon Dieu, il y a des journalistes avec elle !

Jason se mit à chercher la carte de visite de Chuck. Il me la tendit en disant :

—Tu l'appelles et tu lui racontes ce qui se passe. Pour une fois, j'obtempérai sans discuter. Jason se dirigea vers la porte mais ne l'ouvrit pas.

—Je m'appelle Jason Schuyler, cria-t-il pour

se faire entendre à travers le battant. Je ne suis pas Keith Summerland. A l'autre bout de la ligne, quelqu'un décrocha.

—Chuck à l'appareil.

—Ici Anita Blake. Des journalistes sont devant notre porte avec la fiancée de Keith. Elle est complètement bourrée, et elle veut savoir pourquoi il la trompe.

—Oh, merde, lâcha Chuck avec conviction.

—C'est aussi ce que je me disais. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Comme je pensais que vous ne m'appelleriez pas, je ne suis pas resté à l'hôtel. J'arrive aussi vite que possible. Je vais prévenir les autres gardes. D'ailleurs, ils devraient déjà être avec elle. Surtout n'ouvrez pas.

—Vous voulez vraiment que les infos montrent la fiancée de Keith tambourinant en vain à notre porte ? Parce que c'est ce dont les journalistes nous menacent. Elle est ivre, et elle pleure.

— Malédiction. J'arrive. Tâchez juste de... et merde, ça va être l'enfer.

—Ça « va être » ? Je crois que nous y sommes déjà, Chuck.

—Lisa Bromwell, c'est toi ? appela Jason à travers la porte.

—Keith, ce n'est pas drôle! Ne m'humilie pas comme ça. Ne m'oblige pas à te supplier.

Jason entreprit de tirer le verrou.

—Il faut que j'y aille, Chuck. Jason est en train de lui ouvrir.

—Vous n'avez vraiment aucune autorité sur lui.

— Pas plus que vous sur Keith et sa fiancée, répliquai-je.

—Alors, on est foutus, conclut-il avant de raccrocher. Et pour une fois, j'étais entièrement d'accord avec lui.

Chapitre 27

Je pris mon flingue sur la table de chevet et le fourrai dans la poche de mon peignoir - non parce que je pensais en avoir besoin, mais parce qu'il m'appartenait et que j'en étais donc responsable. Une femme ivre d'alcool et de fureur allait entrer dans cette pièce ; je ne voulais pas lui donner de mauvaises idées. Un flingue chargé abandonné sans surveillance pouvait provoquer un désastre. Son poids tirait sur un côté de mon peignoir et me donnait une drôle d'allure, mais c'était un moindre mal.

Jason ouvrit la porte. Une petite blonde se jeta sur lui et se mit à le frapper de ses poings en hurlant des insanités. Un journaliste flanqué d'un cameraman entra derrière elle. Génial.

—C'est Jason ! s'exclama-t'il en s'efforçant de couvrir la voix de la nouvelle venue. Lisa, regarde-moi, c'est Jason !

Les paupières closes et crispées, la jeune femme hystérique continua à le frapper en s'égosillant. Elle voulait qu'il la laisse entrer, mais elle ne souhaitait pas voir ce qui se

mais elle ne souhaitait pas voir ce qui se passait dans cette chambre.

Je restai plantée là, sans la moindre idée de ce que je pouvais faire pour me rendre utile. J'étais armée ; j'aurais pu forcer le journaliste et son cameraman à sortir, mais je craignais que ça fasse tache dans les médias. Aux yeux de Lisa, j'étais l'autre femme ; donc, hors de question de la toucher. Bref, je ne savais absolument pas quoi faire. Merde alors.

La caméra filmait tout : moi en peignoir, le lit défait, les capotes encore emballées gisant par terre là où Jason les avait fait tomber. Il y avait même quelques fringues drapées sur le dossier d'un fauteuil. La scène était vraiment parfaite.

Le journaliste fourra un micro sous le nez de Jason.

— Keith, est-ce votre nouvelle petite amie ? Le mariage est’il annulé ? Lisa mérite de connaître la vérité.

Jason parla dans le micro.

—Je m'appelle Jason Schuyler. J'étais au lycée avec Lisa, Keith et le frère de Keith, Kelsey.

Le journaliste l'aurait peut-être écouté, et peut-être pas. Mais lutter avec Lisa avait desserré la ceinture du peignoir de Jason, qui s'ouvrit suffisamment pour que la caméra ait

s'ouvrit suffisamment pour que la caméra ait droit à la totale. Si c'était une chaîne du câble, ils ne pourraient pas diffuser les images, mais ce n'est pas souvent qu'on a l'occasion de filmer le fils d'un candidat à la présidentielle, quasiment à poil. Le cameraman n'en perdait pas une miette.

Les mains de Lisa s'étaient immobilisées sur le ventre de Jason, et elle avait cessé de hurler. Le nez baissé, regardant bien autre chose que son visage, elle cligna des yeux et marmonna : « Jason ? » avant que celui-ci parvienne à refermer son peignoir.

Voir Jason nu avait suffi à la convaincre de son identité. Du coup, je m'interrogeai. A quel point étaient-ils proches l'un de l'autre, au lycée ?

Puis j'entendis des éclats de voix dans le couloir - des voix masculines, pour la plupart.

Peterson fut le premier à apparaître sur le seuil, mais d'autres types en costard le suivaient, ainsi que certains des gardes en uniforme que nous avions croisés plus tôt. Ils tombaient à pic pour jouer les méchants vis-à-vis de la presse en nous tirant de ses griffes. D'habitude, je n'attends pas qu'on me sauve, mais j'étais désarçonnée par l'attention féroce que nous portaient les médias. Comment faire pour gérer des gens aussi envahissants et

pour gagner des gens [illegible] grossiers quand vous ne pouvez pas leur flanquer votre poing dans la figure ?

Peterson et ses hommes firent sortir le journaliste et son cameraman. Ils tentèrent d'entraîner également Lisa Bromwell, mais à présent, celle-ci s'accrochait à Jason en clignant de ses yeux rougis.

Une autre femme fraîchement débarquée essayait elle aussi de convaincre Lisa de lâcher Jason. Avec ses talons, elle devait atteindre le mètre quatre-vingts. Elle avait des cheveux bruns lissés, mais assez épais pour que je devine que livrés à eux-mêmes, ils devaient probablement boucler. Elle était très bien maquillée dans le style Cosmo - vous savez, assez belle pour que les hommes la regardent et que les autres femmes l'envient, mais dans le genre pas tout à fait réel. Comme si on l'avait photoshopée. Je ne suis jamais jalouse de ce genre de femmes, parce que je ne les comprends pas suffisamment. Pour moi, ce sont des extraterrestres.

Les gardes en uniforme avaient poussé le journaliste et son cameraman dehors. Deux des gardes en civil restèrent dans la chambre et se positionnèrent dos à la porte refermée, comme s'ils craignaient que la presse tente de la défoncer. Ce qui n'arriverait sans doute pas,

mais je commençais à comprendre que nous venions d'entrer dans la quatrième dimension médiatique, et que les règles normales ne s'appliquaient plus.

La brune me tendit la main.

—Trish, se présenta-t-elle. Je suis une amie de la mariée. Désolée de n'avoir pas réussi à l'arrêter.

Elle avait une poignée de main ferme, mais des ongles assez longs pour que j'aie presque peur de me couper dessus en serrant trop fort.

—Comment a-t-elle trouvé notre chambre ?

—Le journaliste connaissait le numéro. Il lui a dit qu'ils avaient vu Keith arriver avec une brune, et il lui a montré des photos de vous deux montant dans l'ascenseur.

— Son enterrement de vie de jeune fille devait déjà être bien entamé pour qu'elle soit dans cet état, commentai-je.

Trish secoua la tête.

—Il n'a pas encore commencé. Elle était déjà ivre quand nous sommes arrivées.

Je jetai un coup d'oeil à la blonde. Elle était encore plus petite que Jason et moi. Elle s'accrochait au peignoir de Jason en vacillant ; s'il ne l'avait pas retenue, elle se serait sans doute écroulée. Ma perplexité dut se lire sur mon visage.

—Apparemment, elle s'est soûlée seule dans sa chambre, expliqua Trish. Ses demoiselles d'honneur l'ont trouvée dans cet état, devant une poignée de photos de Keith et vous.

— Pas Keith, corrigeai-je. Trish acquiesça.

—Certes, mais la ressemblance est incroyable.

Je ne pouvais contester ce dernier point. À présent que Lisa avait cessé de hurler, de sangloter et d'essayer d'arracher les yeux de Jason, je voyais combien ils se ressemblaient tous les deux - bien davantage que Jason et ses propres sœurs.

—Vous êtes la première femme à qui je parle qui ne soit pas originaire d'ici, poursuivit Trish. C'est juste moi, ou Lisa et Jason se ressemblent aussi ?

—Non, ce n'est pas juste vous.

—Vous avez rencontré beaucoup de descendants du vieux Jedediah et des familles qui ont fondé cette ville ?

— Pas encore.

—Ils se ressemblent tous, comme s'ils étaient apparentés.

—Jason m'a dit que Jedediah Summerland avait contribué à peupler une grande partie d'Asheville dans son temps.

—Et quand vous aurez vu les invités du

mariage, vous le croirez.

Je dévisageai Trish, qui hocha vigoureusement la tête.

—Je vous jure. Attendez de voir. Ça fait très *Quatrième Dimension*.

—Un journaliste et un cameraman viennent juste de faire irruption dans notre chambre d'hôtel pour nous filmer. J'ai déjà l'impression d'être dans la quatrième dimension.

—J'aimerais vous promettre que ça va s'arranger, Anita - je peux vous appeler Anita ?

— Bien sûr.

—Je suis amie avec eux depuis qu'ils ont annoncé leur mariage, et plus la date approche, plus la presse se déchaîne. Une des raisons pour lesquelles ils ont confondu... Jason, c'est ça? (J'acquiesçai.) Une des raisons pour lesquelles ils ont confondu Jason avec Keith, c'est que selon la rumeur, Keith verrait une brunette en douce. Il se peut même que ce soit vrai.

Jason avait fait asseoir Lisa dans un fauteuil, et il lui parlait tout bas en lui massant les épaules.

—Si c'est vrai, pourquoi l'épouse-t-elle ? Trish me dévisagea.

—Quoi ? m'étonnai-je.

—Il est riche, il est beau, et quand il ne se

comporte pas comme un salopard, il est drôle à mourir. Son père est le gouverneur de cet État, et il va se présenter aux élections présidentielles. Il se peut même qu'il finisse dans le Bureau ovale.

Elle se tut, comme si c'était une explication suffisante. Je laissai passer quelques instants et, voyant qu'elle ne continuait pas, je repris :

— Rien de tout ça ne me convaincrait de marcher jusqu'à l'autel avec un homme capable de me tromper quelques jours avant.

— C'est l'un des plus gros mariages de l'année dans ce pays. Renoncer maintenant serait plus humiliant que continuer comme prévu.

Je secouai la tête.

—Ça non plus, ce n'est pas une raison suffisante. Trish me scruta, essayant de deviner si j'étais sérieuse ou non.

—À la place de Lisa, vous le plaqueriez pour de bon, pas vrai ?

—Sans la moindre hésitation. (Ce fut mon tour de l'étudier.) Pas vous ?

Elle partit d'un rire nerveux.

—Je me suis mariée pour des raisons bien pires que l'argent et la politique, Anita.

—Et vous avez divorcé depuis, j'imagine. Elle haussa les épaules.

—Ouais, mais avec une énorme pension

alimentaire.

Je sus alors que je pourrais peut-être apprécier Trish, mais que je ne la comprendrais jamais - et réciproquement. Nous étions toutes deux des femmes, mais avec une approche de la vie radicalement différente.

Trish était du genre à se marier pour l'argent, la politique et la pension alimentaire. Moi, je ne voyais rien qui aurait pu me convaincre de prononcer des vœux dans une église, mais si j'avais dû faire un choix, l'amour aurait figuré en tête de liste. Beaucoup plus haut, en tout cas, que tous les arguments que Trish venait de me citer.

Qui diable se marie en ayant déjà calculé sa future pension alimentaire ? Ce n'est pas un mariage, ça : c'est une transaction commerciale assortie d'un échange d'anneaux.

Je commençais sérieusement à envisager de convaincre Lisa Bromwell de laisser tomber Keith Summerland avant leur mariage. Ce qui risquait de nous attirer des ennuis, mais qui pouvait aussi avoir pas mal d'avantages.

Chapitre 28

Je finis par être présentée à la future mariée. Il fut un temps où j'aurais détesté rencontrer des inconnus en étant vêtue d'un simple peignoir, dans une chambre d'hôtel où je me trouvais avec un homme qui n'était pas mon mari et ne portait lui aussi qu'un simple peignoir. Mais curieusement, cette situation était si anodine comparée à ma vie de ces derniers mois que je ne cillai même pas.

Lisa Bromwell leva ses yeux bleu pâle vers moi. Si elle était maquillée en début de soirée, ses fards n'avaient pas résisté à ses larmes et au gant de toilette humide que Jason lui avait apporté. Elle me dévisagea en clignant des paupières, quelques mèches de cheveux blonds mouillés collées à son visage, le reste de la chevelure en désordre. Sans maquillage, elle ressemblait à une préado, même si je savais qu'elle devait avoir l'âge de Jason, soit vingt-deux ou vingt-trois ans. Elle ne les faisait vraiment pas.

—Ravie de faire votre connaissance, dis-je

—Ravie de faire votre connaissance, dis-je automatiquement. Lisa rosit et baissa les yeux.

—Je suis horriblement gênée.

Jason s'agenouilla devant elle en prenant garde à ce que son peignoir ne s'ouvre pas.

—Ne t'en fais pas, Lisa. Tu ne savais pas que j'étais revenu, et les journalistes t'ont menti.

— Sans compter que j'étais soûle, ajouta-t-elle doucement.

Je pensai: *Oui, c'est surtout ça.*

—Je me demande si les journalistes ont menti délibérément, ou s'ils ont confondu Jason et le fils Summerland de bonne foi ? me contentai-je de dire tout haut.

Lisa et Jason levèrent les yeux vers moi en même temps, et l'effet miroir ne m'échappa pas. Ils se ressemblaient vraiment beaucoup.

—C'est possible qu'ils les aient confondus, oui, admit Lisa. Trish s'approcha, nous dominant tous du haut de ses talons aiguilles.

—Attendez de voir Keith, Anita, et vous pourrez constater par vous-même. Je vous jure : c'est comme si les Summerland avaient eu des triplés plutôt que des jumeaux.

Jason se leva.

— Ouais, les mariages consanguins étaient monnaie courante à Promesse autrefois.

—Promesse ? répétai-je sur un ton interrogateur.

interrogateur.

—C'est le nom que Jedediah avait donné à sa petite communauté religieuse située dans les collines au-dessus d'Asheville. « Promesse à Dieu », plus exactement.

—Tu veux dire, comme ces puritains qui se baptisent « Traversée-de-la-Vallée-de-la-Mort Smith » ?

Il sourit et acquiesça.

— C'est ça. Mais au fil du temps, c'a été raccourci en « Promesse ».

—L'école locale porte toujours ce nom, intervint Lisa comme si

elle tentait de se ressaisir, et y arrivait en partie.

—Tu es encore dispensé de droits de scolarité si tu peux prouver que tes ancêtres sont arrivés ici avec Jedediah, ajouta Jason.

—J'imagine que c'est le cas de ta famille maternelle, avançai-je.

— La mienne, celle de Lisa et de beaucoup d'autres.

Du coup, Lisa et Keith sont plus ou moins cousins, non ? songeai-je. Mais ça ne me regardait pas. Passé le premier degré de parenté, la plupart des Etats ferment les yeux. Je décidai de me concentrer sur quelque chose de plus important que des fanatiques religieux qui s'étaient fait bouffer par des vampires.

—Mais même soûle, Lisa a compris que c'était bien Jason et pas Keith, dis-je en m'efforçant d'être subtile.

Ce que je voulais réellement demander, c'était : « En quoi le fait de le voir nu vous a-t-il convaincue que ça n'était pas votre fiancé ? » Mais je ne voyais pas de manière polie de tourner cette question.

Jason m'adressa un sourire qui ne fit pas tout à fait pétiller ses yeux, mais pas loin. Je lui jetai le regard dont j'imaginais autrefois qu'il suffirait à effacer ce sourire. Aujourd'hui, je ne l'utilise plus sur Jason que par habitude. J'ai compris depuis belle lurette que rien de ce que je peux faire n'entamera jamais sa bonne humeur insolente.

Lisa rougit violemment et bredouilla :

—Je... Keith n'est pas, euh...

Elle se leva brusquement et vacilla. Jason et moi lui prîmes chacun un bras.

—Je peux utiliser vos toilettes ?

—Je m'en occupe, dit Trish.

Elle nous prit Lisa des mains et l'entraîna vers la porte ouverte de la salle de bains. De façon fort peu charitable, je me surpris à espérer que Lisa ne vomisse pas, mais je me réjouis de me retrouver seule avec Jason. Enfin, seule avec les deux types en costard

plantés dos à la porte.

J'attendis que les deux femmes se soient enfermées dans la salle de bains pour me tourner vers Jason.

—J'imagine que tu es sorti avec Lisa autrefois.

Il acquiesça.

—En effet.

Il allait me forcer à poser la question. Soit.

— Elle t'a reconnu en te voyant nu, Jason. Pourquoi ? Quelle différence y a-t-il entre les fils Summerland et toi une fois que vous vous désapez ?

—Tu m'en veux de t'avoir obligée à demander, dit'il avec un large sourire.

—Je ne t'en veux pas, j'en ai juste assez de me sentir gênée pour des idioties. Réponds-moi, s'il te plaît.

—Je me rase.

— Keith est barbu ?

—Je ne parlais pas de ma figure. Ah.

—Tu veux dire qu'au lycée, tu te rasais déjà l'entrejambe ?

— Pas complètement, mais assez pour que rien ne dépasse des justaucorps pendant les spectacles de danse. Je n'ai commencé à me faire faire la totale que lorsque je suis devenu stripteaseur. Les autres gars me tannaient déjà

suffisamment ; je n'ose imaginer leur réaction s'ils m'avaient vu nu comme un ver. (Jason secoua la tête.) J'ai bien aimé certains aspects du lycée, mais le reste... ça craignait vraiment.

—Amen, acquiesçai-je.

Quelqu'un frappa à la porte. Un des gardes se retourna et dit quelque chose à voix basse au travers du battant. Puis il tendit la main vers la chaîne de sécurité.

—Arrêtez, ordonnai-je.

Il s'immobilisa la main en l'air et tourna la tête vers moi. Il était brun, avec des yeux marron auxquels il s'efforçait de donner un regard dur, mais il était encore trop novice pour y arriver.

— C'est notre chambre. C'est à nous de décider qui peut entrer ou pas, déclarai-je.

Le type jeta un coup d'œil à son partenaire qui était tout aussi jeune, et portait ses cheveux si courts que je voyais son crâne au travers. De petites lunettes à monture métallique encadraient ses yeux clairs. Un ancien militaire, sans doute - mais j'attendrais de voir si son attitude collait avec sa coupe de cheveux pour en décider. Il haussa les épaules.

—C'est Peterson et l'homme du gouverneur, m'informa le premier des deux gardes.

—Vous voulez dire, Chuck ?

Les deux types échangèrent un regard et acquiescèrent de concert.

Je me tournai vers Jason. Trouvait-il, lui aussi, que c'était étrange d'appeler Chuck « l'homme du gouverneur » ?

—C'est nous qui leur avons demandé de venir, fit remarquer Jason. On ferait mieux de les laisser entrer.

Et merde, il avait raison. J'adressai un signe de tête aux deux gardes.

—Allez-y.

De nouveau, ils s'entre-regardèrent, et ce fut l'homme aux cheveux ras qui lança :

—Vous savez que nous n'avons pas à vous obéir ?

— D'accord, les gars, soupirai-je. Pour commencer, comment vous appelez-vous ?

Ils échangèrent encore un regard. Se consultaient-ils ainsi avant de répondre à n'importe quelle question, ou les perturbais-je à ce point ?

—Shadwell, dit le type aux cheveux ras.

—Rowe, dit le brun.

— Shadwell et Rowe ? répétai-je, incrédule.

Je savais déjà que si je les côtoyais trop longtemps, je finirais par les appeler Shad et Rowe, parce que je ne pourrais pas m'en empêcher. Ce serait trop marrant.

Jason prouva qu'il me connaissait bien en me touchant le coude :

— Sois sage, murmura-t’il.

Je lui adressai un sourire grimaçant mais ne dis rien. Je pourrais toujours taper sur les nerfs des deux gardes plus tard, j'étais douée pour ça.

— D'accord, les gars. La situation se résume à ceci : vous n'avez pas d'ordres à recevoir de nous, et nous n'avons pas d'ordres à recevoir de vous. Du coup, il va falloir trouver un moyen de coopérer ; sans quoi, les jours à venir risquent d'être très pénibles.

Des coups impatients retentirent sur la porte, et je crus reconnaître la voix de Chuck lorsque quelqu'un lança :

— Ouvrez !

—Je peux ouvrir maintenant ? demanda Rowe sur un ton indiquant que je n'avais pas réussi à l'impressionner.

—Bien sûr, acquiesçai-je.

Parce que je me moquais bien qu'il ne soit pas impressionné, du moment qu'il faisait ce que je voulais.

Chapitre 29

Peterson et Chuck étaient en pleine dispute. Ils ne criaient pas et ne se tapaient pas dessus, rien d'aussi peu civilisé, mais ils étaient clairement en rogne l'un contre l'autre. Ça se voyait dans leur façon de se parler, dans leur posture, dans leurs yeux quand ils devaient se regarder. L'objet du contentieux semblait en rapport avec nous, ou peut-être avec Lisa.

Trish avait aidé son amie à sortir de la salle de bains. Lisa était toute pâle, mais semblait aller mieux. Elle avait même brossé ses cheveux avant de les attacher en queue-de-cheval.

—Je vais la ramener à sa soirée, dit Trish.

Tout le monde estima que c'était une bonne idée.

Lisa saisit le bras de Jason.

— Il faut que tu viennes. (Elle me jeta un coup d'œil.) Il faut que vous veniez tous les deux. S'il vous plaît. La plupart des invitées étaient avec nous au lycée. Elles voudront te voir, Jason, et elles seront ravies de rencontrer

vous, Jason, et elles seront ravies de rencontrer ta petite amie.

Je n'avais aucune envie d'assister à l'enterrement de vie de jeune fille de Lisa. Mais j'étais à peu près certaine de ce que Jason allait répondre, et il ne me déçut pas.

—Il faut d'abord qu'on s'habille.

—Évidemment, acquiesça Lisa en levant son petit visage blême vers lui. Mais vous viendrez, pas vrai ?

Jason acquiesça et lui jeta un regard qui ne me plut pas - un regard beaucoup trop intime considérant que Lisa était fiancée à un autre homme. J'avais très envie de foutre ce mariage en l'air, mais pas de cette façon, non. C'était une très mauvaise idée.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, Chuck lança :

—C'est une très mauvaise idée, Lisa.

Lisa tourna vers lui un regard qui m'apprit deux choses. Un, elle n'appréciait pas particulièrement Chuck; deux, il y avait en elle plus de force de caractère qu'elle n'en avait montré jusque-là - une force de caractère qui fit flamboyer ses yeux bleus et donna à son visage des couleurs ne devant rien à l'alcool ni à une quelconque gêne.

— C'est moi qui décide qui vient à ma soirée. Pas vous, pas mes futurs beaux-parents ; moi.

Pas vous, pas mes futurs beaux-parents ? Moi.

Chuck prit une inspiration comme pour protester.

—Ne nous disputons pas, intervint très vite Trish. Chuck fronça les sourcils.

—Je ne me dispute pas avec Chuck, répliqua Lisa d'une voix froide et dure. Chuck est un employé. On ne se dispute pas avec les employés.

Un bon point pour elle, mais l'expression de Chuck me donna envie de porter la main à mon flingue dans la poche du peignoir. Lisa n'aimait pas Chuck, et apparemment, celui-ci le lui rendait bien. Intéressant.

— D'accord, dit Trish. D'accord, mais retournons à la soirée. Les autres filles vont se demander où tu es passée.

Le ton de sa voix indiquait qu'elle avait souvent eu à gérer les sautes d'humeur de Lisa au cours des derniers jours. Je me demandai si la future mariée avait un problème de boisson. Ce serait embêtant.

— Qui as-tu invité ? demanda Jason.

—Toutes les Jennifer, répondit Lisa avec un sourire presque identique au sien.

—Toutes ? répéta-t-il en grimaçant.

—Toutes, confirma-t-elle. Jen, Jenna et J.J. (Elle lui agrippa le bras à deux mains.) Et aussi Ashlev et Kris. Oh. elles me tueront si tu ne

passes pas au moins dire bonjour.

Comme je le craignais, Jason acquiesça.

— On va s'habiller, et je suis sûr que quelqu'un sera ravi de nous emmener à ta soirée.

C'était presque méchant de sa part, car il savait pertinemment qu'aucun des gardes ne voulait qu'il y aille. Moi non plus, d'ailleurs, mais pas pour les mêmes raisons. Je n'avais tout simplement aucune envie de l'accompagner.

Lisa lui lâcha le bras d'une main pour saisir la mienne.

—S'il vous plaît, Anita. Je sais que j'ai été horrible. Ça doit être la nervosité d'avant le mariage. Mais s'il vous plaît, laissez venir Jason. Et venez avec lui. Donnez-moi une chance de vous prouver que je ne suis pas folle, je vous en prie.

Je la toisai. Elle devait mesurer moins d'un mètre cinquante. C'est rare que je regarde quelqu'un de haut. Mais ce ne fut pas sa petite taille qui m'empêcha de refuser. Et ce ne fut pas non plus son regard implorant : ce fut celui de Jason. Il avait envie d'y aller, envie de revoir ses anciennes copines.

J'avais déjà rencontré sa famille ; je n'étais plus à deux ou trois ex près. Du moins, je

tentai de m'en convaincre tandis que j'acceptais de m'habiller pour me rendre à l'enterrement de vie de jeune fille de Lisa.

Chapitre 30

La première chose que nous fîmes après le départ de Lisa et Cie fut de nous doucher. Notre partie de jambes en l'air avait été assez intense pour que nous en ayons besoin - autant qu'après une bonne séance de sport.

Nous tentâmes de convaincre Shad et Rowe de sortir le temps de nos ablutions, mais ils refusèrent. Donc, nous nous lavâmes chacun à notre tour, tandis que deux inconnus armés attendaient dans la pièce voisine. Pourquoi chacun à notre tour ? Parce que je ne voulais pas que les deux inconnus armés restent seuls dans la pièce voisine. Paranoïaque, moi ? Pensez-vous.

Comment s'habiller pour l'enterrement de vie de jeune fille de la future bru d'un des hommes les plus riches du pays, par ailleurs candidat à la présidence ? J'avais apporté des fringues confortables et deux de mes tailleurs de boulot, plus un tas de flingues. Bref, je disposais d'un choix limité, sauf en matière d'armement.

Comme ces filles étaient les copines de

Comme ces mêmes étaient les copines de Jason, je le laissai choisir ma tenue. Je sais : si le syndicat de la féminité apprend que j'ai demandé à un ami hétéro de m'habiller pour une soirée, on me retirera ma carte de membre. Mais livrée à moi-même, j'aurais enfilé un Jean, un tee-shirt et des baskets, que j'aurais accessoirisés avec un flingue de secours et peut-être quelques couteaux pour faire bonne mesure.

Jason ne pensait pas que la soirée dégénérerait à ce point, mais je me souvenais encore du dernier enterrement de vie de jeune fille auquel j'avais assisté - celui de mon amie Catherine, qui avait déclenché une série d'événements à cause desquels j'avais failli me faire tuer.

—Il n'y aura pas de stripteaseurs vampires cette fois, fit valoir Jason. Et à nous deux, nous devrions pouvoir gérer des humains normaux. Ce n'était pas faux, mais quand même.

Au final, nous optâmes pour un compromis. Au lieu de planquer de nouveau le Browning dans le creux de mes reins, je le rangeai à sa place normale, dans mon holster d'épaule. J'enfilai une jolie veste de tailleur noire par-dessus un top rouge vif et un jean indigo bien coupé. Je glissai mon insigne dans la poche de

coupe. Je glissai mon insigne dans la poche de la veste et troquai mes Nike contre une paire de bottines. Sous les manches de la veste, je dissimulai tout de même deux couteaux dans des fourreaux d'avant-bras. Jason protesta, mais je lui dis la vérité :

—Je ne pourrai pas enlever ma veste sans montrer mon flingue. Donc, autant que j'emporte mes couteaux.

—Tu n'as pas pris l'espèce d'épée courte que tu portes parfois dans le dos ? s'inquiéta-t-il.

—Non. Je l'ai laissée à la maison, en me disant que ta famille ne pouvait pas être dangereuse à ce point.

Nous avions une fois de plus tenté de convaincre Shad et Rowe de sortir de la chambre, mais ils avaient répliqué qu'ils ne pouvaient pas désobéir à un ordre direct et que s'ils abandonnaient leur poste, ils perdraient leur boulot. Du coup, ils avaient assisté aux négociations, et je crois qu'ils avaient frôlé les limites de leur impassibilité professionnelle de gardes du corps. En tout cas, j'avais vu Rowe écarquiller les yeux plusieurs fois. Jason et moi dûmes de nouveau nous relayer pour nous changer dans la salle de bains.

Enfin habillée et armée, je m'assis dans l'un des nombreux fauteuils violets pour attendre que Jason ait fini lui aussi. J'avais sorti ma

croix du tiroir de la table de chevet, et elle se détachait très nettement sur le rouge de mon top. Par contre, impossible de voir le charme que j'avais planqué dessous, et que je porte tout le temps lui aussi. Mais la croix est un symbole religieux et une protection contre les vampires en général. Le charme me protège contre une seule d'entre eux : la Mère de Toutes Ténèbres, qui a développé un intérêt malsain pour moi depuis quelque temps.

Son métal est tellement vieux qu'il se tord si je le presse contre une surface dure, et il s'orne de symboles magiques si anciens que je n'ai trouvé aucun humain capable de les déchiffrer. Mais certains vampires le peuvent, puisque c'est l'un d'eux qui m'a donné ce charme. Il me l'a confié pour empêcher Marmée Noire d'utiliser ma nécromancie afin de se réveiller et de redevenir leur reine à tous.

Shad et Rowe s'efforçaient de ne pas me regarder, un peu comme les gardes postés à l'extérieur du palais de Buckingham: le devoir d'abord, et à l'exclusion de tout le reste. Autrefois, je leur aurais fichu la paix. Mais premièrement, je suis une fille, ce qui signifie que je me sens obligée de parler quand personne autour de moi ne dit quoi que ce soit. Deuxièmement, j'avais envie de les provoquer.

Sans doute traînais-je avec Jason depuis trop longtemps.

— Quand avez-vous quitté l'armée, Shadwell ? demandai-je. Son visage demeura impassible, mais ses épaules et son dos

se raidirent.

— C'est à cause des cheveux ?

—Un peu. Et parce que vous n'avez pas l'allure d'un civil.

A travers ses petites lunettes à monture métallique, il braqua sur moi le regard de ses yeux clairs - un regard qui n'était ni amical ni hostile, juste neutre.

— Ça fait deux ans, répondit-il.

Rowe me dévisagea. Je luttai pour réprimer un sourire. C'était vraiment un bleu.

—Vous, je n'arrive pas à vous situer, avouai-je. Vous n'avez pas l'air d'un ancien militaire ou d'un flic, mais vous n'avez pas non plus l'air d'un simple civil.

Il sourit, les yeux pétillants de plaisir.

— Ouais, j'étais doué pour les missions sous couverture.

—Vous étiez chez les fédéraux, peut-être ?

—Vous voudriez bien le savoir, hein ?

Shad lui adressa un regard sévère et un bref : « Non. » Le sourire de Rowe s'évanouit, mais un plaisir secret continua à briller dans ses yeux.

Donc, Shadwell était le chef.

—Non quoi ? demandai-je.

—Nous sommes censés vous surveiller, pas fraterniser.

—Fraterniser, répétai-je en riant. Voilà un mot que je n'avais pas entendu depuis longtemps. Shadwell se rembrunit.

— C'est un terme parfaitement approprié.

J'acquiesçai en m'efforçant de retrouver mon sérieux. Croiser le regard de Rowe ne me fut d'aucun secours. Il semblait sur le point d'exploser d'hilarité contenue. Les coins de sa bouche frémirent, et je dus détourner les yeux pour ne pas éclater de rire.

Shadwell dut le sentir, car il jeta un regard dur à Rowe. Celui-ci feignit une quinte de toux afin de dissimuler son hilarité.

— Pourquoi avez-vous cessé le travail sous couverture, Rowe ? m'enquis-je.

—À cause de mon sens de l'humour.

Je le dévisageai en essayant de deviner s'il était sérieux. Sa réponse impliquait qu'il s'était fait virer, ou au moins muter, parce que quelqu'un n'avait pas apprécié une de ses blagues.

—Rowe, intervint Shadwell, elle n'a pas besoin de connaître tes antécédents.

— Oui, monsieur.

Rowe se posta de nouveau devant la porte, le dos bien droit, mais la lueur dans ses yeux et le frémissement de sa bouche me disaient qu'il simulait juste l'obéissance. Je commençais à comprendre qu'il se soit attiré des ennuis avec ses supérieurs.

Shadwell nous dévisagea durement tous les deux, et contrairement à Rowe, il ne faisait pas semblant. Les méchants devaient trembler sous son regard, mais je n'étais pas un méchant: juste quelqu'un qui se demandait pourquoi les gardes se trouvaient de notre côté de la porte. Ça me paraissait un peu excessif.

-—Très bien, Shadwell. Allez-vous passer la nuit dans notre chambre ?

—Non.

—Alors, pourquoi êtes-vous encore là ?

— Parce qu'on nous a dit de rester.

La bouche de Rowe frémit de nouveau. La personne qui avait décidé de les mettre en binôme devait avoir un grand sens de l'humour, elle aussi.

—Ce n'est pas un peu étrange que vous soyez de ce côté de la porte ? Le danger est dehors, pas dedans.

Shadwell fronça les sourcils mais se ressaisit très vite.

—J'obéis aux ordres, mademoiselle Blake.

—Marshal Blake, corrigeai-je, parce que c'était trop jouissif de rappeler à un fanatique de la hiérarchie que je n'étais pas une civile, moi non plus.

Il me jeta un bref coup d'oeil avant de fixer de nouveau son regard sur un point dans le vide devant lui.

—Si vous êtes un marshal fédéral, vous comprendrez sûrement que je suive les ordres.

Cela me fit rire.

—Joliment tourné, Shadwell. « Si » je suis un marshal fédéral. J'aurai beau sortir mon insigne, vous n'y croirez pas tout à fait, hein ? J'ai été nommée grâce à une clause de grand-père, et je n'ai pas suivi la formation habituelle; donc, pour vous, je ne suis pas un vrai marshal.

—Je n'ai pas dit ça.

—Mais vous l'avez sous-entendu, répliquai-je sur un ton qui n'avait plus rien de plaisant.

—Vous cherchez la bagarre avec Shadwell ? interrogea Rowe, curieux.

Je haussai les épaules et me renfonçai dans le fauteuil autant que mon holster d'épaule m'y autorisait sans me rentrer dans les côtes.

—Peut-être. Et si c'est le cas, je m'excuse. Je m'ennuie, je suis tendue, et je n'ai vraiment, vraiment pas envie d'aller à cette soirée.

—C'est une mauvaise idée, acquiesça Shadwell.

—La pire de toutes, renchéris-je.

—Alors, pourquoi y allez-vous ?

—Parce que Jason veut y aller, et qu'il veut que je l'accompagne. Shadwell opina.

—Ma femme est plus sociable que moi. Je déteste les soirées.

Je fis comme s'il ne venait pas de faire ce qu'il avait reproché à Rowe une minute plus tôt - à savoir, me raconter des choses trop personnelles.

— Ouais, mais je parie que votre femme ne vous traîne pas au genre de petite sauterie où des inconnus vont se déshabiller.

—Vous ne pensez quand même pas que votre ami voudra rester pour cette partie-là ? s'étonna Shadwell.

Je haussai les épaules et me redressai légèrement.

—Oh, ça se pourrait.

Les deux gardes échangèrent un regard. Même Rowe n'eut pas l'air de trouver ça drôle. Puis il sourit comme s'il ne pouvait pas s'en empêcher.

— La dernière fois que j'ai vu des stripteaseurs, l'un d'eux m'a fait une danse érotique.

Shadwell et moi le dévisageâmes tous deux. Il eut un haussement d'épaules et rougit un peu, ce qui n'arrive pas souvent aux ex-flics.

— On s'occupait d'une affaire d'attaques homophobes qui ont viré aux meurtres en série. Toutes les victimes fréquentaient le même club. (Il grimaça.) De toute l'unité, j'étais le seul assez sûr de sa virilité pour me taper cette mission-là.

Sur cette révélation, la porte de la salle de bains s'ouvrit. Jason sortit, vêtu d'un tee-shirt bleu parfaitement assorti à la couleur de ses yeux, et assez moulant pour laisser voir le jeu de ses muscles à chacun de ses gestes. Son jean était serré et bien coupé, le genre que vous porteriez pour un rencard. Lui aussi avait opté pour des bottines et pour une veste de costard noire afin de compléter sa tenue. Du coup, son look hésitait entre « paré pour aller au bureau » et « paré pour aller en boîte de nuit ». Mais il était craquant, et il le savait. Il avait choisi ses fringues pour ça.

Jason n'avait peut-être pas l'intention de sortir avec qui que ce soit pendant cette soirée, mais il voulait que toutes les filles le remarquent. Je soupirai. Autrement dit, il allait flirter à mort.

Chapitre 31

J’avais laissé à la maison mon énorme couteau et le harnais en cuir sur mesure qui me permet de le porter en même temps qu'un flingue. Si j'avais toute une panoplie d'autres couteaux à disposition, c'était en partie parce que j'avais dû emmener mon matériel de chasse aux vampires.

Pourquoi, me demanderez-vous ? Parce que le règlement concernant les marshals fédéraux spécialisés dans le surnaturel a changé récemment. Désormais, lorsque nous voyageons, fût-ce pour raisons personnelles, nous sommes censés avoir tout notre équipement sur nous afin de pouvoir répondre à un éventuel appel en urgence, si nous sommes la personne compétente la plus proche.

Cette nouvelle règle a été adoptée après qu'un de mes collègues en vacances avec sa famille a dû se lancer dans une chasse au vampire pour aider la police locale. L'opération

avait mal tourné, et d'après son rapport, le problème principal, c'est qu'il avait laissé son matos à la maison. Or, il en avait besoin pour affronter les vampires... comme nous tous.

Du coup, j'avais emporté tout un arsenal - le genre de trucs qu'on ne m'aurait jamais laissé prendre à bord d'un vol commercial, même si j'avais montré mon insigne. Je disposais de la panoplie habituelle: flingues de rechange, chargeurs supplémentaires, pieux, eau bénite, hosties et croix. Depuis quelque temps, j'y ai ajouté des objets sacrés d'autres religions, parce qu'il m'est arrivé de bosser avec des flics qui n'étaient pas chrétiens. Il vaut mieux que tout le monde soit protégé. Si vous tombez sur des athées, priez pour qu'ils soient bien armés, mais évitez de leur dire que vous priez pour eux. Certains d'entre eux ont à peu près autant le sens de l'humour que les extrémistes de droite.

Ce qui m'aurait empêchée de monter à bord d'un avion de ligne — voire, ce qui m'aurait conduite dans une salle d interrogatoire avec quelqu'un de la Défense du Territoire -, c'était le Heckler & Koch MP5 et les grenades à phosphore. Je ne les ai encore jamais utilisées, mais elles font des merveilles selon mon ami Edward, alias Ted Forrester, qui est aussi un

marshal fédéral spécialisé dans le surnaturel.

Pour être franche, toutes les grenades me foutent la trouille, mais une substance capable de brûler même dans l'eau devrait venir à bout de n'importe quel type de mort-vivant. Elle devrait même fonctionner sur les zombies et les goules, qui sont vachement plus difficiles à tuer que les vampires.

Le gouvernement disait que j'avais besoin de tous mes joujoux, donc, je les avais emportés. Enfin, pas tous. Edward voulait m'apprendre à me servir d'un lance-flammes, mais j'ai refusé. Ces trucs me fichent trop les jetons.

Tout ça pour dire que nous dûmes faire un arrêt à la réception avec mon bagage à main. Cela ne plut pas à Shad et Rowe, mais quand ils comprirent que j'étais sérieuse, ils firent venir assez de gardes en uniforme pour former un cercle autour de nous et nous escorter au rez-de-chaussée. Cela me parut quelque peu excessif jusqu'à ce que j'aperçoive le barrage de caméras et d'appareils photo dans le hall. Je dus chausser mes lunettes de soleil pour ne pas être éblouie par les flashs. Subitement, je compris pourquoi les stars de cinéma se baladaient tout le temps avec les leurs.

Protégée par un mur de gardes, je montrai mon insigne à la gentille dame de la réception et lui expliquai que j'avais dans cette valise du

et lui expliquai que j'avais dans cette valise du matériel dangereux que je ne voulais pas laisser sans surveillance dans la chambre. Avant tout ce cirque médiatique, je l'aurais peut-être fait ; maintenant, j'avais cette horrible image de journalistes s'introduisant dans notre chambre par effraction en notre absence. Je ne voulais pas que des non-initiés fassent joujou avec mes flingues, et encore moins avec des grenades à phosphore.

La dame, qui s'appelait Bethann selon son badge, fut plus que ravie de nous aider. Elle nous laissa même l'accompagner, Jason et moi, jusqu'à un monstrueux coffre-fort. Elle n'avait pas cillé ni posé la moindre question, ce qui prouvait que je n'étais pas la seule cliente à transporter du «matériel dangereux». Même si j'aurais parié que j'étais la seule à en transporter autant dans une si petite valise.

Après avoir mis mon arsenal en sécurité et serré la main de Bethann, nous fîmes demi-tour et nous dirigeâmes vers les ascenseurs.

—Qu'avez-vous mis au coffre ? hurlèrent les journalistes.

Certains appelèrent Keith ; d'autres utilisèrent le bon prénom.

—Jason, avez-vous parlé à Jean-Claude ?

—Anita, Jason est’il un meilleur coup que les vampires ?

vampires ?

Nous ne prêtâmes aucune attention à ce feu roulant de questions. Après le désastre de notre conférence de presse improvisée un peu plus tôt, nous avions bien retenu la leçon : les journalistes constituaient un danger que ni Jason ni moi ne savions gérer - du moins, pas à ce niveau. Comme des membres d'une équipe de foot scolaire qui se retrouveraient tout à coup confrontés à des joueurs de la Ligue 1. Nous n'étions pas dans notre catégorie, et désormais, nous en avions conscience.

La plupart des gardes en uniforme restèrent dans le hall, sans doute pour retenir les journalistes afin que les autres clients puissent traverser le hall sans se faire assommer par un micro perche.

Shad et Rowe se postèrent près de la porte et devant nous. Je n'eus qu'à observer le tombé de leur costard pour savoir où ils portaient leur flingue, deviner que Shad avait un truc en plus dans sa poche et Rowe à la cheville. Dans le second cas, il s'agissait probablement d'un flingue plus petit; dans le premier, ça pouvait être beaucoup de choses, et pas nécessairement une arme à feu.

Jason se pencha vers moi et chuchota :

—Je t'accuserais bien de les mater, mais tu regardes juste s'ils sont armés, pas vrai ?

regardes juste s'ils sont armés, pas vrai ?

J'acquiesçai en silence. Il me serra contre lui d'un seul bras et émit une petite exclamation excitée - pas tout à fait un rire, mais presque. Ses yeux brillaient.

—Tu connais combien de ces filles ? demandai-je à voix basse.

—Toutes.

—Et tu as couché avec combien d'entre elles ? Jason se fendit d'un grand sourire.

—La plupart.

— Génial.

Il me serra plus fort contre lui.

—Je serai sage, je te le promets.

—Je sais que tu ne feras rien, mais pourras-tu t'empêcher de flirter ? Son regard me suffit. Il essaierait, mais franchement, la réponse était non.

Avec un soupir, je m'adossai à la paroi de l'ascenseur.

La cabine s'arrêta enfin au dernier étage de l'hôtel - évidemment. Les riches et les puissants aiment dominer les autres, y compris d'un point de vue géographique. Ne leur a-t-on jamais dit que plus on se perche haut, plus dure sera la chute ?

Chapitre 32

Shadwell sortit de l'ascenseur le premier. Rowe resta avec nous dans la cabine. J'avais eu assez de gardes du corps personnels pour ne pas discuter. Lorsque Shadwell serait sûr que la voie était libre, il nous l'indiquerait.

Il fit un pas sur le côté et hocha la tête. Rowe nous fit signe d'avancer. C'était la première fois qu'ils se comportaient vraiment comme s'il pouvait y avoir du danger, et cela me rendit nerveuse. Des menaces pesaient-elles sur la vie de Keith Summerland ? Si oui, la ressemblance frappante de ce dernier avec Jason pouvait nous poser un sérieux problème. La presse n'était peut-être pas la seule raison pour laquelle on nous avait attribué des gardes du corps. Et merde.

Peterson se tenait plus ou moins au garde-à-vous devant une des portes dans le couloir, face à Chuck qui lui parlait à voix basse sur un ton pressant. Voilà donc où ils étaient passés, tous les deux.

Chuck se détourna et lança un regard à

Chuck se détourna et lança un regard à Jason - un regard qui n'était ni amical ni hostile, mais qui ne me plut pas du tout. On aurait dit qu'il tentait de voir réellement Jason, de comprendre de quoi il était fait et d'en soupeser les conséquences. Ce n'était pas normal qu'il s'intéresse autant à lui. Nous étions censés quitter la ville dans vingt-quatre heures. On n'essaie pas de jauger de la sorte quelqu'un dont on sera débarrassé le lendemain.

Chuck tira sur sa veste de costard qui formait une bosse au niveau de son flingue et se dirigea vers l'ascenseur. En nous croisant, il jeta par-dessus son épaule :

—Vous êtes responsable jusqu'à mon retour, Peterson.

—Techniquement, vous n'êtes pas mon supérieur, Ralston.

Ainsi, Chuck avait bien un nom de famille. Et cela ne changeait rien au fait que Peterson semblait furieux contre lui.

Chuck nous dépassa sans nous prêter la moindre attention. Un garde en uniforme lui tenait la porte de l'ascenseur. Je ne me souvenais pourtant pas qu'il en ait reçu l'ordre.

—Si ça ne vous plaît pas, Peterson, vous n'avez qu'à appeler le gouverneur pour lui demander qui commande ce soir.

demander qui commande ce soir.

Le visage de Peterson se ferma. Il essayait d'avoir l'air neutre et impassible, mais je vis ses mains se crisper le long de ses flancs. Je sais reconnaître une personne en rogne quand j'en vois une. Que s'était-il passé entre les deux hommes pendant que Shad et Rowe veillaient tendrement sur nous ? Il s'était forcément passé quelque chose, mais quoi ?

Je me répétai comme un mantra que ça ne me regardait pas. Jason m'avait fait promettre de ne pas chercher de noises à Chuck, mais par Dieu, celui-ci ne me facilitait pas la tâche.

Je fus très sage. Je laissai Chuck monter dans l'ascenseur sans tenter de l'arrêter. Je laissai les portes se refermer sur lui sans piper mot. Jason serra ma main dans la sienne et me donna un baiser sur la joue.

— C'était pour quoi, ça? demandai-je.

—Pour te récompenser d'avoir été sage. J'ignore pourquoi, mais tu semblais avoir très envie d'asticoter Chuck.

—Et pas toi, monsieur « Je-donne-des-baisers-fougueux-à-ma-copine-dans-le-parking-souterrain » ?

Jason parut embarrassé, ce qui ne lui arrive pas souvent. Je n'appréciai que davantage.

Nous nous retrouvâmes face à Peterson. Lui, je n'avais pas envie de lui chercher des noises.

Peut-être parce qu'il semblait harassé ; peut-être parce qu'il avait été sympa à l'hôpital.

Shadwell et Rowe nous collaient toujours aux basques comme de bons petits gardes du corps. Jusqu'à ce que Shadwell sorte de l'ascenseur, j'avais commencé à croire qu'on nous les avait envoyés pour qu'ils s'assurent qu'on ne mette pas de nouveau les Summerland dans la merde, au moins autant que pour nous protéger contre la presse. Mais cette sortie d'ascenseur dans les règles de l'art m'avait fait reconsidérer mon jugement. Je pouvais ficher la paix à Chuck ; par contre, il allait falloir que quelqu'un d'autre m'explique ce qui se passait.

—Vous avez à peu près une demi-heure avant l'arrivée des... divertissements, lâcha Peterson comme si ce mot le faisait souffrir.

—Vous comptez nous mettre dehors à ce moment-là ? demandai-je.

Peterson secoua la tête.

—Je supposais juste que M. Schuyler préférerait partir. Mais, non, je n'ai reçu aucune instruction concernant le moment où vous devrez quitter la soirée. Libre à vous d'en décider.

Mais sa voix me disait clairement que ça ne lui plaisait pas.

—Je suis navré que notre présence ici vous pose problème, dit Jason.

Peterson parut surpris. Il se ressaisit très vite.

—Je crois que vous êtes sincère. Vous ressemblez à Keith, mais vous ne vous comportez pas du tout comme lui.

Je sentis Shadwell et Rowe se raidir près de moi, comme s'ils n'avaient pas l'habitude que Peterson s'exprime aussi franchement.

Jason lui adressa un sourire éblouissant.

— C'est l'un des plus beaux compliments qu'on m'ait jamais faits. C'était faux, et je le savais, mais cela fit sourire Peterson, ce qui était sans doute l'effet recherché. Jason aime faire plaisir aux gens chaque fois que c'est possible.

La porte s'ouvrit derrière nous, et une nuée de blondes qui auraient toutes pu être les sœurs de Jason se jetèrent sur lui en couinant joyeusement son nom. Elles l'entraînèrent à l'intérieur de la chambre, et il se laissa faire en riant.

Je restai dans le couloir avec les gardes du corps. Peterson me regarda, l'air de se demander comment j'allais réagir. Craignait-il que je sois jalouse ? Était-ce pour ça qu'il ne voulait pas que nous venions ?

Rowe étouffa un petit rire qu'il tenta de changer en quinte de toux.

—Tu devrais vraiment prendre du sirop pour soigner ça, dit sèchement Shadwell. Je souris.

—C'est bon, les gars. Je ne vais pas péter un plomb parce qu'elles flirtent avec Jason et qu'il le leur rend bien. Ça ne me dérange pas.

—Aucune nana n'est cool à ce point, contra Shadwell.

Je secouai la tête sans me départir de mon sourire.

—Jason flirte comme il respire : il n'arrêtera qu'une fois mort.

—Vous n'êtes pas vraiment sa petite amie. Sans quoi, ça vous dérangerait.

Je plantai mon regard dans le sien et répondis :

—Il va flirter avec elles toute la soirée, Shadwell, mais c'est moi qu'il baisera plus tard.

Il cilla et prit une mine sévère.

—Vous essayez de me choquer ?

—Non, Shadwell. J'essaie de vous faire comprendre que s'il y a un problème, il ne viendra pas de moi.

—Assez, intervint Peterson. J'ignore ce qu'il y a entre vous deux, mais je n'ai pas besoin de complications. C'est clair, Shadwell ?

L'interpellé hocha brusquement la tête.

— Bien. (Peterson reporta son attention sur moi.) Mademoiselle... Marshal Blake, voyez-vous une objection à ce que Shadwell et Rowe vous accompagnent à l'intérieur, et qu'ils y restent au moins pour le début de la soirée ?

— D'accord, ça suffit. J'imagine qu'il y a déjà d'autres gardes dans la chambre avec les invitées, pas vrai ?

Peterson acquiesça sans rien dire.

—Tout à l'heure, Shadwell et Rowe sont aussi restés à l'intérieur de notre chambre. Ils ont fait une sortie d'ascenseur dans les règles. Et quand j'ai insisté pour passer à la réception afin d'y déposer mon bagage à main, ils m'ont fait escorter par un troupeau de gardes en uniforme. J'ai cru que c'était pour maintenir les journalistes à distance, mais non. Il se passe quelque chose. De quoi s'agit-il ?

—Vous n'êtes peut-être pas une civile, marshal Blake, mais vous n'êtes pas non plus l'une d'entre nous. Nous ne pouvons pas...

— La menace concerne-t-elle toute la famille Summerland, seulement les jumeaux, ou juste Keith ?

Shadwell et Rowe échangèrent un coup d'oeil. Peterson lutta pour ne pas les regarder et pour maintenir son attention sur moi, mais je vis que cela lui coûtait.

—Nous ne sommes pas autorisés à discuter de...

—N'essayez pas de m'embobiner, Peterson. Vous étiez à l'hôpital aujourd'hui. Je ne veux pas être obligée d'annoncer aux Schuyler que leur fils unique s'est fait tuer parce qu'il ressemblait aux jumeaux Summerland. Sans compter le fait que... (J'agitai la main, cherchant mes mots.)... la mort de Jason laisserait un gros trou dans ma vie. Donc, nous allons tâcher de ne pas le perdre, d'accord ?

Je foudroyai les trois hommes du regard.

—Nous faisons de notre mieux, affirma Peterson.

—Qu'est-ce qui a changé au cours des dernières heures ?

—Je ne peux pas vous répondre. Je n'en ai pas l'autorisation.

—Quel danger court Jason exactement ?

—Vous savez bien que ce n'est pas lui qui est visé.

—Mais il pourrait être touché par accident, fis-je valoir.

Peterson émit un bruit de gorge exaspéré.

—Oui, il ressemble suffisamment aux jumeaux pour être menacé.

—Menacé de quoi au juste ? insistai-je. De mort, d'enlèvement ? Cette fois, les trois

hommes échangèrent des coups d'oeil.

—Elle n'est pas accréditée, dit Shadwell.

— Il faut que je consulte mes supérieurs, mais je vais tâcher d'obtenir leur permission de vous mettre au parfum... au moins en partie, grimaça Peterson. Allez à la soirée, amusez-vous, et restez plus d'une demi-heure. Le temps que vous partiez, je pourrai peut-être vous en dire plus.

—Ils n'accepteront jamais, déclara Shadwell.

—Jusqu'à ce qu'on vous file mon poste, c'est moi qui gérerai cette opération comme je l'entends, répliqua Peterson. Compris ?

— Oui, monsieur, répondit Shadwell sur ce ton neutre des militaires capables d'ânonner « Oui, monsieur» toute la journée en pensant « Va te faire foutre ».

—Alors, faites votre boulot. Ralston reviendra plus tard pour voir où ça en est.

—Ralston, monsieur ?

— Oui, Ralston.

—Pourquoi Chuck est'il chargé de surveiller l'enterrement de vie de jeune fille de Lisa ? m'étonnai-je.

—Demandez au gouverneur.

Peterson s'effaça et m'ouvrit la porte de la chambre. Apparemment, il allait s'assurer que j'entre bien avant de s'en aller. Je ne protestai

pas. Je laissai Rowe passer devant moi ; je lui emboîtai le pas, et Shadwell ferma la marche. N'était-ce pas Jason qu'ils auraient dû encadrer ? Ah ben non, puisqu'il était déjà en sécurité derrière un mur de bombasses blondes. Ça, c'était de la protection rapprochée.

—Non, Shadwell. J'essaie de vous faire comprendre que s'il y a un problème, il ne viendra pas de moi.

—Assez, intervint Peterson. J'ignore ce qu'il y a entre vous deux, mais je n'ai pas besoin de complications. C'est clair, Shadwell ?

L'interpellé hocha brusquement la tête.

—Bien. (Peterson reporta son attention sur moi.) Mademoiselle... Marshal Blake, voyez-vous une objection à ce que Shadwell et Rowe vous accompagnent à l'intérieur, et qu'ils y restent au moins pour le début de la soirée ?

—D'accord, ça suffit. J'imagine qu'il y a déjà d'autres gardes dans la chambre avec les invitées, pas vrai ?

Peterson acquiesça sans rien dire.

—Tout à l'heure, Shadwell et Rowe sont aussi restés à l'intérieur de notre chambre. Ils ont fait une sortie d'ascenseur dans les règles. Et quand j'ai insisté pour passer à la réception afin d'y déposer mon bagage à main, ils m'ont fait escorter par un troupeau de gardes en

uniforme. J'ai cru que c'était pour maintenir les journalistes à distance, mais non. Il se passe quelque chose. De quoi s'agit-il ?

—Vous n'êtes peut-être pas une civile, marshal Blake, mais vous n'êtes pas non plus l'une d'entre nous. Nous ne pouvons pas...

—La menace concerne-t-elle toute la famille Summerland, seulement les jumeaux, ou juste Keith ?

Shadwell et Rowe échangèrent un coup d'œil. Peterson lutta pour ne pas les regarder et pour maintenir son attention sur moi, mais je vis que cela lui coûtait.

—Nous ne sommes pas autorisés à discuter de...

—N'essayez pas de m'embobiner, Peterson. Vous étiez à l'hôpital aujourd'hui. Je ne veux pas être obligée d'annoncer aux Schuyler que leur fils unique s'est fait tuer parce qu'il ressemblait aux jumeaux Summerland. Sans compter le fait que... (J'agitai la main, cherchant mes mots.)... la mort de Jason laisserait un gros trou dans ma vie. Donc, nous allons tâcher de ne pas le perdre, d'accord ?

Je foudroyai les trois hommes du regard.

—Nous faisons de notre mieux, affirma Peterson.

— Qu'est-ce qui a changé au cours des

dernières heures ?

—Je ne peux pas vous répondre. Je n'en ai pas l'autorisation.

— Quel danger court Jason exactement ?

—Vous savez bien que ce n'est pas lui qui est visé.

—Mais il pourrait être touché par accident, fis-je valoir.

Peterson émit un bruit de gorge exaspéré.

—Oui, il ressemble suffisamment aux jumeaux pour être menacé.

—Menacé de quoi au juste ? insistai-je. De mort, d'enlèvement ? Cette fois, les trois hommes échangèrent des coups d'oeil.

—Elle n'est pas accréditée, dit Shadwell.

— Il faut que je consulte mes supérieurs, mais je vais tâcher d'obtenir leur permission de vous mettre au parfum... au moins en partie, grimaça Peterson. Allez à la soirée, amusez-vous, et restez plus d'une demi-heure. Le temps que vous partiez, je pourrai peut-être vous en dire plus.

—Ils n'accepteront jamais, déclara Shadwell.

—Jusqu'à ce qu'on vous file mon poste, c'est moi qui gérerai cette opération comme je l'entends, répliqua Peterson. Compris ?

—Oui, monsieur, répondit Shadwell sur ce ton neutre des militaires capables d'ânonner «

Oui, monsieur» toute la journée en pensant « Va te faire foutre ».

—Alors, faites votre boulot. Ralston reviendra plus tard pour voir où ça en est.

— Ralston, monsieur ?

—Oui, Ralston.

—Pourquoi Chuck est'il chargé de surveiller l'enterrement de vie de jeune fille de Lisa ? m'étonnai-je.

—Demandez au gouverneur.

Peterson s'effaça et m'ouvrit la porte de la chambre. Apparemment, il allait s'assurer que j'entre bien avant de s'en aller. Je ne protestai pas. Je laissai Rowe passer devant moi ; je lui emboîtai le pas, et Shadwell ferma la marche. N'était-ce pas Jason qu'ils auraient dû encadrer ? Ah ben non, puisqu'il était déjà en sécurité derrière un mur de bombasses blondes. Ça, c'était de la protection rapprochée.

Chapitre 33

La chambre était presque identique à la nôtre, à l'exception de la déco. Ici, tout était blanc ou beige-doré, et beaucoup moins chargé. Par les fenêtres ouvertes sur la nuit, je distinguais une rambarde de balcon. Les canapés et les fauteuils des deux coins causette restaient vides. Des cadeaux encore emballés dans du papier brillant reposaient sur le plateau en verre de la table à manger. Apparemment, cette soirée était un croisement d'enterrement de vie de jeune fille et de ce genre de fête où on couvre la fiancée de cadeaux. Ou alors, les règles des enterrements de vie de jeune fille avaient changé, et maintenant on y recevait des cadeaux.

Où étaient passés Jason et les filles ? me demandai-je. Puis j'entendis un gloussement qui venait de la partie cachée dans le fond, le côté le plus court du L où devait se trouver le lit. Évidemment.

Shad m'arrêta d'un geste. Je ne m'étais même pas rendu compte que j'avais fait un pas

même pas rendu compte que j'avais fait un pas en avant. Il appela :

— Price, Sanchez ?

Un homme apparut à l'angle de la pièce. De tous les gens que j'avais rencontrés à Asheville jusque-là, c'était le premier qui n'avait pas le physique « anglo-saxon protestant » - à moins de compter le père et les sœurs de Jason qui, au moins, n'étaient pas blonds. Mais Sanchez avait la peau mate et le type distinctement hispanique.

Cela mis à part, il ressemblait à tous les autres gardes, comme s'il était sorti du même moule après avoir juste modifié la couleur de sa peau. Rowe présentait quelques signes d'individualité ; tous les autres semblaient être les produits d'un système conçu pour apprendre à un grand nombre de personnes comment en combattre d'autres. Ils arrivaient tout droit de l'armée, et leur nouveau boulot n'avait pas contribué à rompre leur homogénéité.

Sanchez passa devant le minibar pour nous rejoindre.

—Elles voulaient montrer leurs robes à ce type, dit'il. Je jetai un coup d'œil à Shad.

—Je peux ? Il acquiesça.

Je m'avançai et tendis la main à Sanchez. Il parut un peu surpris, mais la serra fermement.

parut un peu surpris, mais la serra fermement. Il avait des mains un peu petites par rapport au reste de son corps, ou du moins, par rapport à la largeur des épaules qui tendaient sa veste de costard - comme s'il avait fait trop de muscu récemment et négligé de modifier sa garde-robe en conséquence. Du coup, son flingue formait une bosse très distincte sur sa hanche.

—Sanchez, il faut vraiment que tu t'achètes une veste plus grande, lança Rowe. Avec celle-là, on ne voit que ton flingue.

Sanchez haussa ses larges épaules. Il ne mesurait qu'un mètre soixante-cinq à vue de nez, ce qui faisait de lui le plus petit des gardes employés par le gouverneur que j'avais vus jusque-là. Peut-être était-ce pour ça qu'il forçait sur la muscu : pour compenser.

Ses yeux étaient d'un brun si foncé qu'ils paraissaient presque noirs, plus foncés encore que les miens. Les sourcils froncés, il braqua son regard sur Rowe.

—Pas devant...

—La cliente ? suggérai-je. Le colis ? Comment appelez-vous les gens que vous baby-sittez ?

Les yeux sombres de Sanchez me scrutèrent attentivement.

—Vous n'êtes pas d'ici. Ce n'était pas une question. Je grimaçai.

question. Je grimaçai.

—Oh que non.

Sanchez eut un sourire en coin avant que Shadwell déclare :

—Si elles sont en train de se changer, Price et toi pouvez sortir en attendant qu'elles aient fini.

Sanchez se rembrunit de nouveau et secoua la tête.

—Elles ne sont pas en train de se changer, et nos ordres sont formels : nous ne devons pas perdre nos... (Il me jeta un coup d'œil.)... protégés de vue un seul instant.

Il avait prononcé le mot « protégés » sur un ton hésitant. Ce n'était sans doute pas celui qu'il aurait employé si l'une des protégées en question ne s'était pas tenue devant lui.

J'eus un sourire railleur, et Sanchez se dandina comme s'il était mal à l'aise - ou peut-être, parce que son flingue lui rentrait dans les côtes.

—Votre veste est drôlement bien coupée, mais c'est plus dur de planquer un holster d'épaule, lança-t'il.

Ah, il avait remarqué mon flingue. Ce fut mon tour de hausser les épaules.

—Je me suis habituée à le porter.

— C'est un marshal fédéral, intervint Shadwell, et aussi la petite amie du type

Shadwell, et aussi la petite amie du type.

Sanchez écarquilla les yeux.

—Il ne se comporte pas comme s'il avait une petite amie. J'eus un sourire en coin - mais un sourire sincère, cette fois.

— Il est toujours habillé ?

Sanchez tenta de ne pas paraître surpris... et n'y parvint pas tout à fait.

—Il l'était la dernière fois que je l'ai vu. Mon sourire s'élargit.

—Alors, c'est qu'il ne s'est pas vraiment lâché. Pas encore.

—Ça lui arrive souvent de se désaper devant tout un tas de nanas ? s'enquit Sanchez. J'acquiesçai.

—Tout le temps.

Je n'expliquai pas en quoi consistait le boulot de Jason ; je m'amusais trop à observer la réaction de Sanchez. Ça m'aidait à supporter ce qui se passait dans la pièce voisine - ce qui était le but.

—C'est un stripteaseur, lâcha Shadwell avec une grimace.

Je le fusillai du regard.

—Je vous remercierais de ne pas prendre cet air dégoûté quand vous parlez du métier de mon petit ami.

Les yeux de Shadwell étincelèrent derrière ses lunettes, révélant des éclats bleus dans le

ses lunettes, révélant des éclats bleus dans le gris de ses prunelles.

—Je ne voulais pas vous offenser.

—Je n'en doute pas.

—C'est lui, le divertissement ? interrogea Sanchez.

—Non, répondit Shadwell sans rien ajouter.

Donc, on allait jouer à «Je ne te dis que ce que tu as vraiment besoin de savoir » jusqu'à ce que personne ne comprenne plus rien. Génial.

Ce fut Rowe qui se déplaça pour pouvoir me regarder en face. Ses yeux m'avaient paru très bruns jusqu'à ce que je rencontre Sanchez; à présent, ils semblaient clairs par comparaison.

—Vous cherchez à gagner du temps pour ne pas passer dans la chambre.

Je lui jetai un coup d'oeil hostile.

—Vous ne me connaissez pas assez bien pour faire ce genre de supposition.

—Ce n'est pas une supposition, rétorqua-t-il.

Mon coup d'oeil hostile devint limite furibond. Rowe éclata de rire et leva les mains.

—Hé, ne me regardez pas comme ça juste parce que j'ai raison.

Je haussai les épaules et tentai de réagir en adulte. Mais je ne pus m'empêcher de prendre un ton boudeur.

—Vous êtes plus malin que vous en avez l'air, Rowe.

Rowe.

—Ça, c'est méchant, protesta-t-il.

—Mais très vrai, sourit Sanchez.

—Vous avez dit que si nous avions un problème ce soir, ce ne serait pas avec vous, me rappela Shadwell.

Je braquai sur lui mon regard encore un rien agressif. Mais lui fournir des explications m'aiderait à temporiser jusqu'à ce que Jason et les filles aient fini d'admirer leurs tenues pour le mariage.

—Je suis une femme célibataire, dans une relation assez sérieuse avec quelqu'un pour lâcher tout ce que je fais et l'accompagner chez lui afin qu'il me présente à ses parents. Nous n'avons pas l'intention de nous marier, mais si j'entre dans cette chambre pendant que toutes ces filles s'extasient sur leurs robes, elles vont forcément nous interroger sur nos plans pour la suite. Jason et moi n'en avons pas. Ça va les chiffonner, et je n'ai aucune envie de devoir me justifier.

—Pourquoi êtes-vous venue rencontrer les parents de votre copain si vous n'avez pas l'intention de l'épouser ? s'étonna Shadwell.

—Je répondrai à votre question si vous répondez d'abord à une des miennes.

Il prit un air soupçonneux, mais à mon avis, ses collègues et lui n'avaient pas plus envie que

moi de passer dans la pièce voisine, d'où s'échappaient des gloussements ponctués par le rire masculin de Jason.

—Je vous écoute.

—Pour quelle raison vous a-t-on récemment ordonné de ne plus perdre vos protégés de vue ? Il secoua la tête.

— Si Peterson obtient la permission, je serai ravi de vous le dire. Jusque-là, je n'ai pas le droit.

—A cause des ordres ?

—À cause de la hiérarchie. J'opinai.

—Que se passera-t'il au retour de Chuck ? Est'il plus haut placé que vous ?

Les trois hommes échangèrent un regard. Shadwell se mordit même la lèvre inférieure, le premier véritable signe de nervosité que j'observais chez lui.

—Vous ne savez pas où il se situe exactement, pas vrai ? devinai-je.

—Ce ne sont pas vos oignons, répondit sèchement Shadwell.

—Si vous le dites. Voulez-vous que nous passions à côté pour voir si tout le monde est encore habillé ?

—Ou bien, on pourrait continuer à discuter ici, suggéra Rowe. Je soupirai.

—On pourrait, mais j'ai traîné autant que je

pouvais m'y autoriser sans perdre tout respect pour moi-même. Il est temps d'affronter la horde gloussante.

—Toutes les femmes gloussent.

— Pas moi.

Rowe me jeta un regard qui n'était ni professionnel, ni approprié venant d'un inconnu.

—Je parie que je pourrais vous faire glousser.

— Rowe, aboya Shadwell.

—Vous venez juste de dégringoler de plusieurs crans dans mon estime, l'informai-je froidement.

Il leva les mains en un geste de reddition.

— Désolé. C'était tout à fait déplacé.

—Totalement. Et si vous espérez rester dans notre chambre cette nuit pendant que nous dormirons, vous vous fourrez le doigt dans l'œil.

Shadwell s'avança pour s'interposer entre nous.

—Avec un peu de chance, nous aurons reçu un contre-ordre d'ici là.

—Je suis désolé, répéta Rowe. C'est juste que... c'est agréable de parler à une femme qui n'est pas obsédée comme toutes les autres.

—Obsédée par quoi ?

—Par l'idée de traîner un mec jusqu'à l'autel.

J'éclatai de rire.

—Je crois que c'est vous qui projetez vos propres craintes, Rowe.

—Vous venez juste de dire que vous n'aviez pas envie d'entrer dans cette chambre parce que ces filles risquent de vous mettre la pression pour que vous vous mariiez.

—On peut facilement mesurer le bonheur d'un couple à l'énergie que déploie la femme pour caser ses amis célibataires.

— Certains mecs font ça aussi, dit Sanchez.

Il y eut un choc sourd dans la pièce voisine, suivi d'un rire quasi hystérique.

—Et merde, jurai-je en me dirigeant vers la chambre.

—Je croyais que vous ne vouliez pas y aller, lança Rowe dans mon dos.

—Non. Mais c'est justement parce que cette idée me rend nerveuse que je dois y aller.

— Ça n'a pas de sens. Vous allez le faire parce que vous avez peur de le faire ?

Je ne répliquai pas que la nervosité et la peur étaient deux choses différentes, parce que mon cœur battait un peu trop fort et que mes muscles étaient tout tendus. J'allais juste rencontrer quelques-unes des ex de Jason, pour l'amour de Dieu ! Et nous n'étions même pas réellement en couple.

—Maintenant, elle est obligée d'y aller, dit doucement Shadwell.

—Pourquoi ? demanda Rowe.

—C'est justement parce que tu es obligé de poser ce genre de question qu'on t'a jeté de la police.

—Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

Shadwell dut allonger le pas pour me rattraper, puis ralentir parce que chacune de ses enjambées faisait presque deux des miennes. Nous n'eûmes pas besoin de nous regarder pour nous comprendre.

Quand une chose vous fait peur - même une petite chose -, vous devez l'affronter. Sinon, un jour ou l'autre, vous manquerez de courage pour affronter les choses graves. Shadwell l'avait pigé ; Rowe, non. Shadwell et moi ne nous appréciions pas forcément mais il entrerait dans la chambre avec moi.

Sanchez nous suivait de près. Rowe traînait quelques pas en arrière.

J'aperçus un paravent métallique qui dissimulait le plus gros de la chambre. Shadwell me précéda à l'intérieur. Tout à coup, nous fûmes assaillis par une tempête de gloussements et de crinolines bleu foncé. Un nuage de tissu bleu clair vola dans les airs et atterrit à nos pieds. Il pleuvait des robes de

demoiselle d'honneur.

Chapitre 34

Je dus m'arrêter près de la bergère à l'entrée de la chambre, tant le spectacle qui s'offrait à mes yeux ressemblait à une mise en scène. Le lit était couvert de robes bleues, parmi lesquelles émergeaient la tête de Jason et celle de plusieurs femmes. Toutes avaient des cheveux blonds, des yeux bleus, une silhouette délicate et un petit air de parenté. Toutes étaient essoufflées, allongées ou assises comme si elles venaient juste de finir quelque chose d'épuisant. La couleur de leur robe intensifiait encore celle de leurs prunelles.

Trish se tenait debout d'un côté du lit ; je devinai qu'elle avait fui quand les choses avaient commencé à dégénérer. Elle était flanquée par un homme en costume qui devait être Price, le binôme de Sanchez.

—Vous avez fait quoi, lançai-je, une bataille de robes ? Lisa repoussa une combinaison bleue avant de répondre :

— Oui. L'organisatrice va nous passer un savon quand elle verra les faux plis, mais ça en

savoir quand elle verra les faux plis, mais ça en valait la peine.

Trish se pencha pour ramasser une robe qui était tombée par terre.

—Si on les pend tout de suite, elles ne se froisseront pas. La plupart des femmes se mirent à rassembler leurs affaires et à chercher des cintres. Mais l'une d'elles descendit du lit et s'approcha de moi. Elle était plus grande que ses copines et largement plus que moi. Elle devait mesurer au moins un mètre soixante-dix ; pourtant, elle avait la même structure osseuse délicate que les autres.

Elle portait soit une robe fourreau, soit une combinaison avec les bretelles les plus fines que j'aie jamais vues. Le tissu moulait son corps, révélant chacun de ses muscles et chacune de ses courbes - à ceci près qu'elle n'avait pas assez de gras pour avoir de vraies courbes. Ses seins étaient petits et haut perchés. Mais elle se mouvait gracieusement, et elle était bien plus athlétique que les femmes qui font de la gym juste pour garder la ligne.

Jason bondit littéralement depuis le lit et saisit la main de l'inconnue avant qu'elle m'atteigne.

—Anita, je te présente J.J. Nous prenions des cours de danse ensemble quand j'étais jeune.

cours de danse ensemble quand j'étais jeune.

J.J. me détailla comme si elle me jaugeait - un peu comme toutes les filles du monde détailleraient la nouvelle petite amie d'un de leurs ex, mais pas seulement. Je n'aurais pas su dire ce qu'elle tentait d'évaluer au juste, et cela me mit mal à l'aise.

Je pris sa main soigneusement manucurée, mais aux ongles coupés assez court pour ne pas la gêner. Elle serra fermement la mienne.

—J'imagine que vous avez continué la danse.

J.J. eut un sourire modeste. Les yeux baissés, elle me regarda entre ses longs cils dorés, dont la couleur devait être naturelle parce qu'aucun mascara ne l'aurait laissée transparaître ainsi.

—Ça se voit tant que ça ?

—Ça se voit que vous bougez beaucoup, répondis-je.

Apparemment, J.J. n'avait aucune intention de me lâcher la main. Je dus la lui retirer. Ses doigts caressèrent les miens au passage et s'attardèrent sur mon poignet.

Elle flirtait avec moi. Génial. Je ne savais pas pourquoi, et je savais encore moins comment réagir. Chaque fois qu'une femme me drague, ça me perturbe. J'oublie toujours qu'elles peuvent le faire, ou qu'elles peuvent en avoir envie. Mais le fait que J.J. se montre aussi

directe d'entrée de jeu me disait qu'elle n'allait pas faire dans la subtilité.

Je regardai Jason comme pour lui demander : « Que lui as-tu raconté sur moi ? » Il eut une grimace qui signifiait : « Ce n'est pas ma faute. » Je ne le crus pas. Alors, il s'avança pour me prendre dans ses bras et souffla près de mon oreille :

—Je ne lui ai pas dit que tu pourrais être intéressée. Promis.

Puisqu'il promettait, je voulais bien le croire, mais... je ne savais toujours pas comment réagir. Aussi, je fis ce que je fais systématiquement quand quelqu'un me perturbe : je tentai de l'ignorer.

Les autres femmes m'aidèrent sans le vouloir. Elles souhaitaient toutes être présentées à la petite amie de Jason. D'abord la petite amie de Jean-Claude, et maintenant, celle de Jason. Je soupirai intérieurement. Vous bossez comme une malade, vous vous cassez le cul pour vous faire une réputation professionnelle, et au final, on vous présente quand même comme la petite amie de quelqu'un. Il y a vraiment de quoi se mettre en rogne.

Chapitre 35

Jenna était promoteur immobilier, ou travaillait pour l'un d'eux. Jen était mère au foyer ; elle avait épousé son copain du lycée, et ils avaient eu deux enfants. Kris était sur le point de décrocher son diplôme d'architecte. C'était elle qui s'occupait des décors dans les pièces de leur lycée, autrefois. Ashley était assistante d'un prof de fac et espérait enseigner un jour l'art dramatique en plus de l'anglais. Ses amies parlèrent de la fois où elle avait mis en scène *Pygmalion,* la version non musicale de *My Fair Lady,* et lui dirent combien elle avait assuré. Vraiment, elles étaient ravies qu'Ashley n'ait pas laissé tomber le théâtre.

J.J. appartenait à une compagnie de danse basée à New York. Lisa travaillait au cabinet de son père en tant qu'assistante juridique. M. Bromwell était l'avocat des Summerland en Caroline du Nord. C'est comme ça que Keith et elle s'étaient revus. Personne n'osa le dire tout haut, mais tout le monde laissa entendre que le père de Lisa regrettait amèrement de ne pas

père de Lisa regrettait amèrement de ne pas l'avoir envoyée un an en Europe, comme elle le lui avait demandé, au lieu d'insister pour qu'elle entre tout de suite dans la vie active.

Les filles parlèrent des pièces qu'elles avaient jouées ensemble, des rêves qu'elles nourrissaient à l'époque, de ceux qu'elles avaient réalisés et de ceux auxquels elles avaient renoncé. Seuls Jason, Ashley et J.J. avaient continué à prendre des cours de danse après le lycée et pendant toutes leurs années de fac - même si Jen venait de s'inscrire à un cours de classique pour adultes, histoire d'essayer de retrouver sa ligne après avoir eu deux enfants en moins de trois ans. Elle n'était pas grosse, mais elle semblait moins en forme et plus âgée que les autres. Peut-être à cause du manque de sommeil. Etre réveillée toutes les deux heures par ses gamins, ça fatigue.

Trish et moi étions clairement à part. Faute d'histoire commune avec les autres, nous nous éloignâmes un peu du reste du groupe. Nous nous assîmes à bonne distance l'une de l'autre, sur le canapé blanc qui tournait le dos à la chambre. Je crois que nous étions toutes deux mal à l'aise. Je ne suis pas du genre à copiner avec des inconnus, et Trish s'attendait sans doute à ce que je me mette en colère contre Jason ou les autres femmes.

Jason ou les autres femmes.

Ceux-ci avaient pris place sur le second canapé, plus près de la porte et dos aux fenêtres. Dédaignant les fauteuils assortis, ils s'étaient pelotonnés les uns contre les autres de façon très romaine, très décadente. Les femmes avaient commencé à boire un peu, mais Jason s'abstenait. Parce qu'il fait baisser les inhibitions, l'alcool diminue le contrôle que les lycanthropes exercent sur leur bête intérieure. Donc, un bon petit garou ne boit pas, et il ne se drogue pas non plus.

— Ça ne vous ennuie pas que Jason flirte comme ça ? finit par demander Trish en sirotant le contenu de son verre.

Je jetai un coup d'oeil vers l'autre canapé. Lisa était vautrée sur les genoux de Jason, qui lui caressait les cheveux. Collée contre le dos de mon ami, Kris risquait à tout instant de lui renverser son verre dessus. Tour à tour, chacune des femmes avait eu droit à son câlin.

Je haussai les épaules et bus une nouvelle gorgée de Coca. Moi non plus, je ne bois jamais, et presque pour la même raison que Jason.

—Un, c'est Jason: il flirte comme il respire. Deux, il est strip-teaseur, ce qui encourage plus ou moins ses penchants naturels en la matière. Trois, il veut que ses ex le trouvent séduisant.

— Ouah. A votre place, je n'aurais probablement pas assez confiance en moi pour le prendre aussi bien, avoua Trish.

Je souris en me demandant si je réagirais de la même façon vis-à-vis de Nathaniel, de Micah ou de Jean-Claude. Bonne question. Micah n'était pas du genre à flirter, mais Nathaniel le faisait souvent, plus ou moins pour les mêmes raisons que Jason, et Jean-Claude était très doué pour ça quand il voulait s'en donner la peine. Aurais-je été jalouse si l'un d'eux s'était trouvé à la place de Jason ? Peut-être. Probablement. À vrai dire, je n'en savais rien.

Mais mon absence de réaction n'était pas seulement due au fait que je n'étais pas en couple avec Jason. Ma version de l'ardeur me permet parfois de voir les désirs d'autrui - quand elle est très active, ou quand les désirs en question sont très forts.

Jean-Claude m'a appris à utiliser l'ardeur pour percevoir des choses, sans la déclencher pour autant et être obligée de la nourrir.

Je m'améliore de jour en jour, et ce soir-là, je mesurais vraiment les progrès que j'avais accomplis. Je sentais que la plupart des filles qui papouillaient Jason le faisaient juste par jeu. Elles n'avaient aucune envie d'aller plus loin. Flirter avec leur ex était bien suffisant

pour elles, une fin en soi - à une exception près.

Et cette exception, c'était la future mariée.

Lisa avait désespérément besoin de sexe. L'adjectif semble peut-être un peu fort, mais c'était le plus approprié pour décrire l'énergie qui émanait d'elle. Elle avait désespérément envie de baiser - avec Jason ou quelqu'un d'autre, peu importe. C'était un désir si intense qu'il confinait presque à la panique.

Je n'avais pas déployé l'ardeur sciemment, mais les énergies en provenance du second canapé étaient assez fortes pour se répandre autour de moi telles des bouffées de parfum. Les gardes du corps étaient salement excités. Pas tous, et je tentai de ne pas faire attention à ceux qui nourrissaient des pensées tellement salaces que les filles les auraient giflés si elles avaient pu lire dans leur esprit.

Oh, moi-même, je ne lisais pas dans leur esprit ; je me contentais de percevoir leurs désirs. Pas leurs émotions, pas tout à fait, car l'ardeur ne fonctionne pas ainsi. Elle ne capte pas les émotions, à moins que celles-ci soient associées au sexe ou à l'amour.

Marianne, mon professeur de métaphysique qui est accessoirement sorcière et médium, affirme que je suis une empathe au pouvoir

très restreint. Ce qui me convient parfaitement: j'ai déjà assez de mal à gérer le peu d'émotions que je perçois. Je ne comprends pas comment fait Marianne pour ne pas devenir folle alors qu'elle-même doit se taper la totale.

Curieusement, la seule personne qui ne projetait rien, c'était Jason. Il était comme une page blanche. J'aurais pu diriger l'ardeur vers lui, mais je n'avais pas assez confiance en ma propre maîtrise pour ça. Je ne voulais pas toucher accidentellement sa bête intérieure et prendre le risque de réveiller la mienne. Ce serait une vraie catastrophe.

Le regard de Jason croisa le mien, et je levai mon Coca comme pour trinquer à sa santé. Il s'extirpa du tas formé par ses anciennes copines et vint s'asseoir sur l'accoudoir contre lequel j'étais appuyée.

—Tout va bien ici ? demanda-t-il en passant un bras autour de mes épaules.

Du coup, je glissai le mien autour de sa taille parce que ça me semblait naturel. Jason se pelotonna contre moi.

—Tu veux savoir si je suis fâchée parce que tu flirtes avec toutes ces nanas depuis une heure en m'ignorant complètement ?

Il éclata de rire et m'embrassa sur la joue.

— Oui, c'est ce que je veux savoir. Les yeux levés vers lui, je lui souris.

— C'était exactement ce à quoi je m'attendais en venant. Même si je pensais que tu t'inquiéterais de ma réaction plus tôt.

Il se laissa glisser sur mes genoux et, d'un geste adroit, me délesta de mon Coca. Sans doute faisait-il ça tout le temps au club, pour empêcher les clientes de renverser le contenu de leur verre sur lui. Sans me demander la permission, il but une gorgée, puis se pencha pour m'embrasser.

—Je suis désolé, murmura-t'il.

Je m'écartai juste assez pour pouvoir le dévisager.

—J'admets que c'est un peu plus intense que ce que j'imaginais, mais ça va. C'est dans ta nature de flirter. Il m'a fallu longtemps pour comprendre que pour toi comme pour Nathaniel, ou même pour Jean-Claude, ça ne signifie pas nécessairement quelque chose.

Jason frotta son nez contre ma joue.

—Mais toi, quand tu flirtes, c'est sincère.

—La plupart du temps.

Il fit glisser ses lèvres le long de mon cou. Je frissonnai.

—Arrête, ça chatouille.

Il continua, et je frissonnai de nouveau.

—C'est censé chatouiller.

Je posai une main sur son épaule et le repoussai. Ce qu'il lut sur mon visage ne lui plut pas ; je le vis sur le sien.

—Tu es fâchée, dit'il doucement.

—C'est ici que je vous abandonne, lança Trish. Amusez-vous bien. Elle se leva et s'éloigna sur ses talons aiguilles pour rejoindre les autres filles.

Je réfléchis à ce que Jason venait d'affirmer et secouai la tête.

—Tout à l'heure, tu as dit que tu détestais te sentir invisible à mes yeux autrefois, que tu adorais que je réagisse à ta présence maintenant.

—Oui, et ?

—Je crois que je viens seulement de me rendre compte que tu réagis vis-à-vis de toutes les femmes comme tu réagis vis-à-vis de moi. Tu te plains que je ne te trouve pas assez spécial comparé aux autres hommes de ma vie, mais franchement... Que fais-tu avec moi que tu ne fais pas avec les autres femmes ?

Jason fronça les sourcils, perplexe. Je tentai de reformuler ma pensée.

— Que faisais-tu de différent avec Perdy ? Il se rembrunit davantage.

—Elle avait des limites si étroites que ça

n'était plus drôle du tout de faire l'amour avec elle. Son idée du sexe était beaucoup trop conventionnelle pour moi.

J'acquiesçai.

—Ce que je veux dire, c'est que tu agis avec toutes les femmes de la même façon. Quand je te vois avec tes anciennes amies, je ne vois pas la différence entre la façon dont tu te comportes avec elles et la façon dont tu te comportais avec moi au début. Ce n'est pas une constatation très flatteuse.

Assis sur mes genoux, mon Coca toujours à la main, Jason réfléchit si fort que j'entendis presque les rouages tourner dans sa tête, et que je vis réellement la lumière se faire dans son esprit - ou du moins, dans ses yeux.

—Nathaniel ne se comporte pas de la même façon envers toi et les clientes du club. Jean-Claude non plus. (Il parut réfléchir encore quelques instants, puis hocha la tête.) Et même les hommes qui ne sont pas amoureux de toi te traitent différemment, parce qu'ils veulent des choses que tu es la seule à pouvoir leur donner. Requiem et Asher, par exemple.

J'opinai.

—Exactement.

Jason se pencha vers moi et chuchota :

—Je croyais qu'une de mes plus grandes

qualités, c'était que j'aspirais à n'être rien de plus que ton copain de baise. Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Comme c'est élégamment dit. Mais en te regardant avec toutes ces femmes, je viens de comprendre que j'aime me sentir spéciale. Je ne supporte pas d'être un numéro dans la foule. Si tu veux dire à tes copines que je suis là juste pour te servir de couverture et faire plaisir à ta famille, vas-y, dis-leur. Tu semblés assez proche d'elles pour ça. Mais si tu persistes à leur dire que je suis ta petite amie, et que nous avons une relation assez sérieuse pour que tu me présentes à tes parents, alors, tu ne peux pas me cocufier avec elles.

Jason sourit.

—Te cocufier ?

Je fronçai les sourcils sévèrement.

—Choisis un autre mot si tu veux, mais tu vois très bien ce que je veux dire.

—Si c'était Nathaniel ou Jean-Claude à ma place, tu ne les aurais pas regardés faire pendant une heure sans intervenir, pas vrai ?

—Ils ne m'y auraient pas obligée.

Jason posa mon Coca sur la petite table voisine du canapé. Cela le força à se tordre, mais il réussit à rendre son mouvement vaguement aguicheur, genre : « Regarde comme

je suis souple. » Mais comparé à Nathaniel, il ne m'impressionnait pas sur ce plan-là.

Il se tourna de nouveau vers moi, l'air grave.

—Je t'ai blessée.

—Oui. Mais le problème, c'est surtout que je suis venue ici pour tenir un rôle mensonger, un rôle dans lequel je ne suis pas du tout à l'aise. Et toi, tu viens juste de faire croire à tes vieilles copines que j'autoriserais mon petit ami à m'ignorer une bonne heure pendant qu'il se fait tripoter par ses ex. Or, ce n'est pas le cas. La seule chose qui m'a empêchée d'intervenir, c'est que je ne savais pas comment m'y prendre. Si nous sommes seulement des amis qui couchent ensemble, fais ce que bon te semble. Mais si nous sommes vraiment censés être dans une relation sérieuse, tu ne peux pas me traiter ainsi.

— Même si on fait juste semblant d'être dans une relation sérieuse ?

Je hochai la tête.

— Dis-leur la vérité et roule-toi par terre avec elles si ça te chante. Mais si tu ne veux pas leur dire la vérité, tu ne peux pas m'humilier de la sorte, pas si tu as l'intention de préserver notre couverture.

Je vis Jason réfléchir encore un moment. Il

ouvrit la bouche, la referma et jeta un coup d'œil aux filles sur le canapé, qui se firent toutes petites. Puis il se leva en prenant ma main pour me mettre debout.

Voyant qu'il m'entraînait vers la chambre, Shadwell et Rowe s'écartèrent du mur qu'ils empêchaient de tomber et tentèrent de nous suivre. Jason les arrêta sur le seuil.

—Non. Et je vais tirer le paravent pour qu'on ait un peu d'intimité.

—Nos ordres..., commença Shadwell.

—Je suis mieux armée que vous, répliquai-je. Je pense que ça ira. Rowe et lui échangèrent un regard. Finalement, Shadwell acquiesça.

—Mais si vous restez trop longtemps, j'entre, et peu importe les bruits que j'entendrai ou ce que vous serez en train de faire. Je vous aurai prévenus.

—Oh, je crois qu'on devrait arriver à se retenir, raillai-je.

Jason m'attira à l'intérieur de la chambre, puis lâcha ma main pour tirer le paravent métallique afin qu'il nous dissimule aux occupants de la pièce voisine, du moment que nous restions sur le lit. Faute de porte, c'était le mieux qu'il pouvait faire.

Puis il s'assit au bout du lit et me tendit la main. Je m'approchai et le laissai me faire

asseoir près de lui.

—Je suis désolé, dit'il.

—Moi aussi. Mais tu dois prendre une décision.

— Si je leur dis la vérité, que feras-tu ?

—Ce que j'ai envie de faire, c'est rentrer à la maison. Mais je ne partirai pas avant d'avoir découvert ce qui rend les gardes aussi nerveux. Je pense qu'une menace quelconque pèse sur Keith Summerland, et je ne me le pardonnerais jamais si tu étais blessé à sa place.

Jason posa très doucement une main sur ma joue.

—Tu t'inquiètes pour moi, et je te remercie en t'humiliant. Je suis vraiment désolé, Anita. Je n'ai pas réfléchi.

—Oh, si, tu as réfléchi, mais avec ta petite tête au lieu de la grande. Même si j'adore les deux, je préférerais que tu prennes tes décisions avec celle du haut.

Il partit d'un petit rire et me tourna légèrement la tête pour pouvoir m'embrasser. Comme nous commencions à nous laisser emporter, je rompis le contact et m'écartai suffisamment pour le regarder en face, sa main toujours sur ma joue.

—Cet air que tu as, dit'il. Cette volonté de fer que je lis dans tes yeux... Je ne sais pas ce que

ça signifie, mais ça me rend nerveux.

Je souris.

—Une volonté de fer, hein ? C'est très simple, Jason : je ne partage pas. Que tu trouves ça juste ou non, si tu veux bousiller notre couverture, tu es libre d'essayer de coucher avec qui tu veux. Tu es un grand garçon. Mais ne compte pas partager mon lit alors que tu sors juste de celui d'une autre femme.

—Tu dois nourrir l'ardeur au moins une fois de plus avant qu'on rentre à St. Louis.

Je hochai la tête.

—Je trouverai un moyen. Jean-Claude pourra peut-être m'aider à le faire à distance. J'ai capté des fragments de désir en provenance de tes copines et des gardes, et ça n'a pas déclenché l'ardeur. Je me contrôle beaucoup mieux désormais.

—Ta technique n'est pas encore parfaite. Ni pour te nourrir à distance, ni pour éviter de te nourrir.

—Peut-être est’il temps que je me force à la maîtriser. Peut-être est-ce une opportunité déguisée. Si je pouvais à coup sûr nourrir l'ardeur à travers Jean-Claude, je pourrais accepter beaucoup plus de déplacements professionnels sans avoir à emmener mon

casse-croute chaque fois.

Jason grimaça.

—Ton casse-croûte, hein ?

J'acquiesçai et lui souris malgré moi. Je ne m'explique pas comment il arrive à me faire sourire même quand j'ai juste envie de l'étrangler, mais c'est le cas. Et c'est l'une des raisons pour lesquelles nous sommes toujours amis.

—Que vais-je faire de toi ? soupirai-je.

Jason se laissa tomber sur le dos en m'adressant un sourire suggestif.

—J'ai bien une petite idée.

Je le toisai, allongé sur le couvre-lit. Je savais que j'aurais pu le toucher et lui faire tout ce que je voulais, ou presque. Il ne m'arrêterait pas. Cette seule pensée fit réagir mon bas-ventre, mais... elle s'appliquait probablement à la plupart des femmes présentes dans la pièce voisine, et cela la rendait beaucoup moins excitante à mes yeux.

—Je n'en doute pas, mais si c'est avec une blonde que tu veux coucher ce soir, tu dois leur avouer la vérité à toutes.

—La dernière fois que j'ai couché avec l'une d'elles, Anita, c'était au lycée. C'était sympa, et dans deux ou trois cas, c'a même été très sympa. Mais je n'ai aucune idée de la façon

dont ça se passerait aujourd'hui. Dans le lot, la seule dont je suis certain qu'elle accepterait de faire des choses qui sortent des sentiers battus, c'est J.J. Et même avec elle, ce serait compliqué. Quand on essaie de ressusciter le passé, généralement, ça tourne mal.

—Ouais.

—Pourtant, tu me laisserais tout leur avouer et pousser plus loin que le simple flirt. Jouer, non pas à «Action ou vérité», mais à «Vérité et action ».

Je souris.

—Absolument.

—Par contre, si je ne leur dis rien, je dois me tenir à carreau. Je hochai la tête.

—Je le crains. Je culpabilise un peu de te demander ça, mais je ne peux pas les laisser croire que j'autoriserais mon fiancé à me traiter aussi mal. Je ne le supporterais pas. Et puis, ajoutai-je, ce serait donner le mauvais exemple. Si une seule femme accepte de se faire humilier de la sorte, les autres femmes deviennent plus susceptibles de le tolérer aussi. Je ne peux pas approuver ce genre de comportement.

Jason croisa les mains sur son ventre. Lui seul pouvait avoir l'air aussi grave et séduisant à la fois, allongé sur un lit dans cette position. C'était un don

C'était un don.

—Je crois que je comprends.

—Elles croient qu'on va se marier, ou presque, et ça ne les empêche pas de se coller à toi comme du riz gluant juste sous mes yeux. Jason, c'est un manque de respect flagrant, de ta part comme de la leur.

Il poussa un gros soupir.

—Tu as raison. Tu as raison...

—Dis-leur la vérité, et tu pourras reprendre là où tu t'es arrêté avec elles.

Il s'assit très lentement, comme s'il faisait un exercice pour muscler ses abdos. Du coup, je pus constater une fois de plus combien son tee-shirt était moulant.

—J'adore ça, dit'il.

Je clignai des yeux et levai mon regard vers son visage.

— Quoi ?

—J'adore que tu me mates de cette façon. Je ne veux pas redevenir invisible pour toi, Anita. Je haussai les épaules.

—Je ne crois pas que ce soit possible, même si je le voulais.

—Mais si je te blesse, si je t'humilie et te rejette publiquement, tu feras en sorte de ne plus jamais réagir à ce que tu verras.

—Tu ne peux pas me rejeter, puisque je suis une simple copine de baise.

une simple copine de baise.

— C'est ce que je croyais, mais je viens de comprendre que tu es plus que ça. Une copine de baise n'aurait pas appelé son boulot pour annoncer qu'elle devait partir en déplacement impromptu avec un ami. Une copine de baise n'aurait pas tout laissé tomber pour venir jouer la comédie à mes parents. Une copine de baise ne m'aurait pas tenu la main pendant que je contemplais mon père sur son lit d'hôpital et que je sentais planer l'odeur de la mort autour de lui. Les copains de baise ne se fréquentent que pour le sexe. Et je suis sans doute ce que tu as de plus proche d'un copain de baise, mais notre relation ne se limite pas au sexe. Je n'aurais pas demandé à une simple copine de baise de m'accompagner ici. Je ne pouvais demander ça qu'à une amie très proche.

Il se pencha vers moi comme pour m'embrasser, mais je me reculai légèrement.

—M'embrasser ne répondra pas à ma question, Jason. Allons-nous sortir de cette chambre en tant que couple ou en tant que bons amis ? J'ai besoin de savoir quel rôle je dois jouer pour toi.

—Et pourquoi pas les deux ? Je vais dire la vérité aux filles, mais je ne coucherai avec personne d'autre pendant notre séjour. Comme ça, si l'une d'elles a vraiment envie de renouer

ça, si l'une d'elles a vraiment envie de renouer avec moi, elle pourra toujours me recontacter par la suite. Et si c'était juste un accès passager de nostalgie, aucun mal n'aura été fait.

—Pour être franche, l'ardeur les a déjà goûtées. La plupart d'entre elles flirtent avec toi juste pour le plaisir et n'ont pas l'intention d'aller plus loin. Elles semblent avoir bien la tête sur les épaules. Lisa, par contre... Elle coucherait avec toi sans hésiter, mais son désir a un arrière-goût de panique.

—Elle est sur le point de s'engager pour la vie. C'est courant de flipper juste avant un mariage, non ? fit remarquer Jason. J'acquiesçai.

— Oui, c'est compréhensible. Mais j'ai toujours pensé que quand on est nerveuse à ce point, c'est qu'on s'apprête à épouser la mauvaise personne.

Jason sourit.

—C'est ce qu'on pourrait croire, oui. Mais de tous les gens que je connais, tu es l'une de ceux que la notion d'engagement effraie le moins. Je le toisai.

—Parmi tous les gens que je connais, moi, beaucoup te soutiendraient *mordicus* le contraire. Il gloussa.

— Ils te croient incapable de t'engager parce que tu n'as pas choisi un seul homme entre

que tu n'as pas choisi un seul homme entre tous. Alors qu'au contraire, tu t'es engagée envers chacun d'eux, trop facilement peut-être, et sans jamais faire marche arrière même lorsqu'un nouveau venait s'ajouter à la liste de tes amants.

—Une femme ne peut pas être véritablement engagée envers autant d'hommes.

—Peut-être, mais tu traites tes multiples amants bien mieux que la plupart des femmes ne traitent leur unique petit ami.

—Je suis navrée de l'apprendre.

Jason parut chagriné.

—J'ai dressé un bouclier aussi hermétique que possible autour de moi pour ne réveiller ni l'ardeur, ni une de tes bêtes. Je souris.

—Tu as fait du bon boulot. Tu ne dégageais absolument rien.

—Tant mieux, se réjouit-il. Je regrette vraiment qu'on soit venus, tu sais. C'est bien pour moi, mais pas pour toi. Je n'avais pas réfléchi. Il y a forcément beaucoup de tension sexuelle pendant un enterrement de vie de jeune fille. Ça va être dur pour toi de contrôler l'ardeur.

—D'un autre côté, ce serait difficile de s'envoyer en l'air vite fait avec Shadwell et Rowe juste à côté, grimaçai-je.

—Comment se fait-il qu'ils ne nous lâchent

Comment se fait-il qu'ils ne nous "lâchent pas ?

—Je te l'ai déjà dit : je n'en sais rien pour le moment, mais je compte bien le découvrir.

Jason soupira.

—Je crois que je vais dire la vérité aux filles, mais seulement à elles. Devant tous les autres, on continuera à faire semblant.

—Des amies que tu n'as pas vues depuis la fac ne sont peut-être pas aussi fiables que tu l'imagines.

— Possible, mais quand l'article d'Irving paraîtra demain, notre couverture sera foutue de toute façon.

—C'est vrai. Donc, tu leur dis la vérité mais tu ne choisis personne pour le moment ?

Il acquiesça. Puis un sourire naquit sur ses lèvres.

—Encore qu'avec J.J. parmi elles, je n'aurais pas forcément besoin de choisir. C'est avec elle et une autre copine que j'ai testé l'amour à trois pour la première fois.

Je secouai la tête.

—Un trio, alors que tu étais encore au lycée ?

—Non. J'allais déjà à la fac, mais j'étais rentré pour les vacances de Noël, et J.J. aussi.

— Réaliser le fantasme masculin numéro un de coucher avec deux filles en même temps avant d'avoir l'âge de boire de l'alcool - c'est toi

avant d'avoir l'âge de boire de l'alcool. C'est bien tout craché, ça.

Jason eut un large sourire.

—J'ai toujours été précoce.

—Je n'en doute pas une seule seconde.

Il se leva et me tendit la main.

—J'essaierai d'être un aussi bon ami pour toi que tu es une bonne amie pour moi, Anita. Je pris sa main.

—Marché conclu.

Et je voulus la serrer, mais Jason porta la mienne à ses lèvres pour l'embrasser. Tant pis. Nous avions trouvé un compromis qui nous satisfaisait tous les deux. Il ne nous restait plus qu'à voir comment le gang des blondes allait le prendre.

Chapitre 36

Pendant que nous discutions à cœur ouvert, les filles avaient fait de même dans la pièce voisine. Lorsque nous sortîmes de la chambre, Lisa pleurait sur le canapé, et toutes ses copines étaient massées autour d'elle. J.J. se détacha du groupe pour s'approcher de nous.

—Nous sommes vraiment désolées, Anita. Nous nous sommes mal conduites.

—S'il vous plaît, Anita, sanglota Lisa, ne nous en veuillez pas. S'il vous plaît...

Elle nous rejoignit d'un pas titubant. Trish l'accompagna comme pour la rattraper en cas de chute. Lisa m'agrippa le bras en vacillant un peu sur ses talons hauts. Sa petite robe noire lui donnait l'air encore plus pâle maintenant que ses larmes avaient emporté tout son maquillage.

Je raidis mon bras pour lui donner quelque chose de solide auquel s'accrocher et l'empêcher de tomber. Elle tenta de focaliser son regard sur mon visage, et cela parut lui coûter un gros effort.

coûter un gros chèque.

—Excusez-moi, Anita. J'ai été horrible envers vous.

—C'est bon, Lisa, dis-je.

Elle m'avait l'air d'une de ces ivrognes dépressives capables de faire une nouvelle crise de larmes ou d'hystérie si je ne lui pardonnais pas. De toute façon, c'était surtout Jason que je tenais responsable de ce qui s'était passé. Il n'avait pas fixé de règles - et moi non plus, d'ailleurs. Si un couple ne trace pas de limites très claires, il peut difficilement en vouloir à des inconnus de ne pas respecter les limites en question.

Lisa fit un pas chancelant vers moi, sans doute pour mieux voir mon visage. Je commençais à me demander si l'alcool était seul responsable de son attitude. Peut-être avait’elle besoin de lunettes et refusait-elle de les porter ?

Elle se pencha en avant - un geste beaucoup trop intime dans la pièce tout à coup silencieuse. A quelques centimètres de distance seulement, elle scruta mes yeux tout en s'accrochant à mon bras. J'aurais parié qu'elle était myope, parce qu'elle semblait mieux me voir de cette façon. Si je pouvais jouer sur sa culpabilité, je tenterais de la dessoûler et d'envoyer quelqu'un chercher ses

dessouler et d'envoyer quelqu'un chercher ses lunettes.

Lisa perdit l'équilibre sur ses talons hauts et s'écroula sur moi. Je lâchai la main de Jason pour la retenir. Alors, je découvris deux choses au sujet de Lisa Bromwell. Un : elle était assez soûle pour ne pas pouvoir se redresser ; au contraire, ses genoux commencèrent à céder sous elle. Deux : elle ne portait rien sous sa petite robe noire. Comment m'en aperçus-je ? En passant un bras autour de sa taille, je relevai accidentellement le bas de ladite robe, exposant ses fesses nues au reste de la pièce.

Si je n'avais pas été aussi gênée, je l'aurais tout simplement soulevée dans mes bras. Lisa ne devait pas peser plus de quarante-cinq kilos. Mais je ne voyais pas comment faire sans offrir une vue imprenable à tous les hommes présents. Ce fut l'un de ces moments où vous restez figée parce que vous n'avez pas la moindre idée de ce que vous devriez faire.

Jason et J.J. me sauvèrent la mise. Chacun d'eux prit un des bras de Lisa, ce qui me permit de laisser retomber le bas de sa robe et de reculer d'un pas. Je vis les yeux de la jeune femme rouler en arrière. J.J. eut juste le temps de dire :

—Lisa...

Je bondis pour la rattraper. Je n'avais pas eu

Je pouvais pas m'empêcher de me jeter sur l'intention de bouger plus vite qu'une humaine normale, mais soudain, je me retrouvai un bras en travers du dos de Lisa et l'autre sous ses cuisses. Jason vit mon mouvement et lâcha le bras qu'il tenait, mais J.J. resta avec le second entre les mains, les yeux légèrement écarquillés.

Lorsque je pris conscience de ce que je venais de faire, tous les regards étaient braqués sur moi. Les filles semblaient juste surprises, mais les gardes arboraient une expression que je connaissais bien - une expression qui signifiait : « Si ça tourne mal, c'est elle qu'on abat en premier. »

Et merde. Je n'avais pas l'habitude d'aller plus vite qu'une balle. D'accord, je n'étais pas tout à fait aussi rapide, mais je l'étais presque autant qu'une vraie lycanthrope. Mon temps de réaction avait été réduit de façon spectaculaire. J'avais passé la plus grande partie de ma vie à accepter que mes plus gros efforts physiques suffisaient à peine, et maintenant... il me suffisait de rattraper une nana bourrée pour que des hommes armés me considèrent comme un danger ambulant. Misère.

Jason m'embrassa doucement sur la joue.

—Tout va bien, souffla-t-il.

Tout va bien, soufla-t-il.

J.J. lâcha le bras de Lisa et me dévisagea, les yeux toujours agrandis par la stupéfaction.

— On aurait dit de la magie. Je l'ai sentie s'écrouler, et une fraction de seconde plus tard, vous la teniez dans vos bras. Êtes-vous rapide à ce point, ou avez-vous embrumé mon esprit ?

— Oui, intervint Shadwell, qui s'était détaché du mur et dont la main hésitait au-dessus de son arme. Rapidité de lycanthrope, ou pouvoir vampirique qui vous a permis de rouler tous les occupants de cette pièce, marshal ?

—C'était de la rapidité pure, répondit Jason.

— Donc, vous êtes une lycanthrope, décréta Shadwell. Je secouai la tête.

— Pas exactement.

—« Pas exactement» ? Qu'est-ce que ça signifie ? Je lui jetai un regard hostile.

—Vous tenez à vos petits secrets, pas vrai ? Dites-moi ce que je veux savoir, et je vous rendrai la pareille. Jusque-là... vous n'êtes pas accrédité pour connaître cette information, raillai-je.

Étais-je en train de le provoquer, ou juste irritée par la situation en général ? Un peu des deux, je pense.

Trish se ressaisit la première et s'approcha avec une veste de soirée qu'une des filles

venait sans doute d'enlever. Elle la drapa sur le ventre et les cuisses de Lisa. Bonne idée : la robe de la jeune femme était si courte que je ne pouvais pas à la fois la porter dans mes bras et protéger sa pudeur. C'est à ça que servent les culottes, les filles : à vous empêcher de montrer votre minou à tout le monde en cas d'urgence.

—Allongeons-la sur le canapé, suggéra Trish.

Je me dirigeai donc de ce côté.

—Elle n'est pas trop lourde ? s'inquiéta la jeune femme.

—Non, répondis-je.

Et même avant d'acquérir une force bien supérieure à celle d'une humaine normale, je n'aurais pas eu de mal à porter Lisa: à l'époque, j'étais déjà capable de soulever mon propre poids en développé-couché, et je pesais plus lourd qu'elle.

J'eus toute la place nécessaire pour allonger Lisa sur le canapé. Les autres filles s'étaient égaillées comme des pigeons devant un enfant en train de courir. Aucune d'elles ne voulait croiser mon regard ni même se trouver trop près de moi. Sales garces pleines de préjugés.

Je déposai prudemment Lisa sur les coussins, en prenant garde à ce que la veste ne glisse pas.

—J'imagine qu'elle ne reprendra pas ses esprits avant demain ? lançai-je à la cantonade.

— Les filles, je vous ai dit que j'étais un loup-garou, et ça ne vous a posé aucun problème de vous coller contre moi tout à l'heure. Mais maintenant, vous traitez Anita comme une pestiférée, juste parce qu'elle a empêché Lisa de s'écrouler.

—Jason a raison, déclara J.J. Nous nous sommes conduites comme des idiotes.

De nouveau, elle me tendit sa main. Mais cette fois, elle ne flirtait pas. Ses yeux bleus se plantèrent franchement dans les miens. Alors, je pris sa main et la serrai.

—Merci d'avoir rattrapé mon amie, dit-elle. Je suis navrée que ça nous ait surprises à ce point. (Elle jeta un regard sévère aux autres femmes.) Dorénavant, nous traiterons la fiancée de notre ami mieux que ça, pas vrai, les filles ?

C'était formulé comme une question, mais lancé sur le ton d'un ordre.

Les autres filles s'entre-regardèrent. Puis Jen - la mère de famille -s'avança et me tendit elle aussi la main. Elle était la seule à porter un tailleur pantalon, mais un tailleur pantalon bien coupé qui mettait en valeur ses courbes de jeune maman. Ses cheveux blonds mi-longs

encadraient son visage au teint pâle et aux yeux bleus. Elle portait un maquillage discret, presque invisible.

Elle me donna une poignée de main franche, et un regard qui le fut plus encore. C'était à peu près la seule du groupe qui ne s'était pas vautrée sur Jason. Sans doute parce qu'elle était mariée. Elle illustrait le meilleur de la monogamie.

—D'abord, nous vous manquons de respect en nous suspendant au cou de votre fiancé, puis nous réagissons comme des gamines quand vous empêchez notre amie de se casser la figure. Je n'ose pas imaginer ce que vous pensez de nous, Anita. Je vous en prie, laissez-nous une seconde chance.

J'acquiesçai. Je devais être plus nerveuse ou agacée que je le pensais.

—Il n'y a pas de mal, Jen, dis-je. Beaucoup de gens ont peur de tout ce qui est surnaturel. Et vous n'avez personnellement rien fait d'inapproprié avec Jason.

—Je suppose que moi et les autres ne pouvons pas en dire autant.

Jenna s'approcha. Elle aussi portait une petite robe noire, certes plus opaque et moins courte que celle de Lisa, mais tout de même faite pour sortir en boîte. Il existe des petites

robes noires pour le boulot, d'autres pour les enterrements (parfois, ce sont les mêmes...) et d'autres encore pour les soirées. En général, ces dernières sont plus courtes et plus décolletées. Celle de Jenna ne faisait pas exception à la règle.

Ses cheveux étaient du même blond presque blanc que ceux de Lisa, et elle aussi les avait relevés en queue-de-cheval. Toutes deux ressemblaient à des clones de Barbie, ou peut-être de Paris Hilton. Beurk.

Jenna me tendit une main parfaitement manucurée, aux ongles vernis en noir pour aller avec sa robe. Elle vacillait légèrement sur ses talons hauts, mais ce fut d'une voix ferme et pas du tout éraillée par l'alcool qu'elle s'adressa à moi.

—Je vous promets que nous nous tiendrons mieux à partir de maintenant.

Quelque chose me poussa à sourire.

—Je vous crois.

Jenna me rendit son sourire, et les autres s'approchèrent une par une pour s'excuser à leur tour. Kris, qui était la plus bourrée du lot à l'exception de Lisa, me donna une accolade maladroite.

—Tripoter votre fiancé devant vous... Je ne sais pas ce qui nous a pris.

Je déteste que des inconnus me serrent dans leurs bras. Gênée, je tapotai vaguement le dos nu de Kris, que seules barraient les fines bretelles de sa robe. La plupart des copines de Lisa avaient assez peu de poitrine pour pouvoir se passer de soutien-gorge.

—Je me suis conduite comme une garce, renifla Kris.

Du regard, je cherchai quelqu'un pour me sauver. J.J. détacha de moi la blonde larmoyante et l'entraîna vers un bout du canapé.

Je regardai Jason, attendant qu'il dise la vérité à ses amies - que nous n'étions pas fiancés ni même dans une relation sérieuse, et qu'il était libre de sortir avec l'une d'elles si elle le voulait. Mais Jason nous observait sans aucune intention apparente d'aborder le sujet, et il était hors de question que je m'en charge.

On frappa à la porte. Shadwell fit un signe de tête. Sanchez et Price, qui n'avait pas dit un mot, allèrent ouvrir.

—C'est Chuck, avec les divertissements, rapporta Sanchez.

Il avait prononcé les mots « Chuck » et « divertissements » comme si c'étaient des insultes.

Je regardai les amies de Lisa. La plupart

d'entre elles étaient déjà un peu soûles et avaient les nerfs à vif. Je n'avais aucune envie de voir ce qu'elles seraient capables de faire en présence de stripteaseurs. Aussi, je m'approchai de Jason et murmurai :

— On peut y aller maintenant ?

Ashley - celle qui avait la coiffure la plus sophistiquée du lot, comme si elle avait fait appel à un professionnel pour l'aider - supplia :

—Ne partez pas, Anita. Je vous en prie, il faut que vous restiez. Nous voulons devenir vos amies. Si vous partez maintenant, vous allez garder une mauvaise impression de nous.

Kris leva vers moi un visage strié de larmes.

—Restez, Anita. Restez et faites la fête avec nous, s'il vous plaît.

Les dents serrées, je chuchotai à Jason :

— Il est hors de question que je reste ici seule.

Jason passa un bras autour de ma taille et m'embrassa.

— Ça ne me serait même pas venu à l'idée de t'abandonner, dit’il avec un regard entendu.

Et je compris que si je lui avais demandé de s'en aller avec moi, il l'aurait fait aussi. Etait-il trop tard pour revenir en arrière ?

Chapitre 37

Chuck entra, l'air plus renfrogné que jamais. Je me demandai pourquoi il faisait la gueule, cette fois. Puis j'aperçus l'homme qui le suivait.

Il était grand, avec un teint uniformément bronzé et des cheveux châtains coupés si court sur les côtés qu'on devinait son crâne pâle au travers. Ses yeux gris clair paraissaient presque blancs dans son visage à la peau sombre. Il devait mesurer environ un mètre quatre-vingts, avec une ossature fine et le genre de muscles qu'on développe en poussant de la fonte pour compenser une stature plus élancée que baraquée à la base. Il portait un smoking blanc qui faisait ressortir son teint mat, et à côté duquel tout paraissait à la fois plus clair et plus foncé par contraste.

L'inconnu était suivi par deux gardes en uniforme qui portaient une grosse malle. Jason se raidit près de moi. La seconde d'après, je sentis moi aussi un filet d'énergie s'introduire dans la pièce. Puis la source de l'énergie en

dans la pièce. Puis la source de l'énergie en question apparut sur le seuil.

Le second stripteaseur était aussi grand que le premier, mais des boucles blanches tombaient autour de ses oreilles. Il avait des yeux bleus, avec un soupçon d'une autre couleur. Mais pour voir laquelle, il aurait fallu que je m'approche de lui, et je n'avais aucune intention de le faire - pas à moins d'y être obligée.

Puis je perçus une autre sorte d'énergie, beaucoup plus froide que la précédente.

Une seconde paire de gardes entra avec un second coffre. Le dernier danseur arriva telle la cerise couronnant le gâteau d'une très mauvaise idée. Il faisait la même taille que les deux autres, comme s'ils avaient été appariés pour cette raison, à la manière de chevaux d'attelage. Ses cheveux m'auraient paru presque noirs si je n'avais pas eu les miens ou ceux de Sanchez auxquels les comparer ; en fait, ils n'étaient que brun foncé. Ils tombaient sur ses épaules en douces ondulations, encadrant un visage assez beau dans le genre carré. Une fossette ornait son menton, et une autre se creusa dans sa joue quand il sourit aux occupants de la pièce - ce qu'il fit délicatement, pour ne pas révéler ses crocs.

—Pas de stripteaseurs vampires, hein ?

grognai-je.

Jason me prit par la taille et m'attira contre lui.

— Désolé, je me suis trompé.

Pour ne pas être entendu par les autres créatures surnaturelles qui venaient d'arriver, il souffla à mon oreille :

—Je l'ai déjà vu en photo. C'est celui qui joue Jean-Claude à Las Vegas.

Ce que Jason voulait dire, c'est que le nouveau venu était le meneur d'une revue de striptease vampirique qui se produisait actuellement à Las Vegas. Le Maître de la Ville local, Maximilian - Max pour ses amis -, avait demandé à Jean-Claude de lui laisser monter un spectacle basé sur certains numéros du *Plaisirs Coupables*. De brèves négociations plus tard, nous avions notre premier *spin-off*.

Puisqu'il ne pouvait pas avoir le vrai Jean-Claude, Maximilian avait cherché un vampire pour l'incarner sur scène. De mon point de vue, la ressemblance n'était que superficielle, mais elle devait suffire à faire illusion aux yeux des spectateurs.

Jason me serra plus fort contre lui.

— Il se fait appeler Lucian, chuchota-t-il à mon oreille.

— « Se fait appeler » ? répétai-je.

Jason m'embrassa dans le cou et chuchota :

— C'est son nom de scène.

—Ah.

Une partie de moi voulait s'en aller, mais l'autre était curieuse. Et pour une fois, ça ne serait pas un des hommes de ma vie qui se ferait peloter par d'autres femmes. Autrement dit, je n'aurais pas à lutter contre ma jalousie pendant tout le spectacle. Ça me changerait un peu.

Je me laissai aller confortablement, le dos contre la poitrine de Jason.

—J'ai l'impression d'être encore au boulot, commenta-t-il, le nez contre ma joue.

Je tournai la tête pour pouvoir le regarder.

—Tu veux qu'on y aille ? Il me sourit.

—Je suis juste surpris que tu veuilles rester.

Je haussai les épaules.

—Je n'ai pas spécialement envie de rester, et pas spécialement envie de m'en aller.

Jason m'embrassa, et même si cela m'obligea à me tordre le cou, ce fut un baiser fougueux, excitant - assez pour que je me retrouve un peu essoufflée à la fin.

—On pourrait retourner dans notre chambre et faire ça pour de vrai, suggéra Jason.

—Tu m'offres une danse érotique en privé ? le taquinai-je.

—La plus privée de toutes, répondit-il avec un sourire auquel il n'y avait qu'une seule réponse possible.

—Allons-y.

— Keith, appela le vampire en se dirigeant vers nous. J'ignorais que tu serais là, et avec une autre brunette, en plus. (Il jeta un coup d'oeil à la future mariée toujours inconsciente sur le canapé.) Tu es sûr que ses copines ne diront rien ?

— Ce n'est pas Keith, intervint le stripteaseur aux cheveux blancs. Il lui ressemble, mais il n'a pas la même odeur.

Il s'approcha d'un pas glissant et voulut nous contourner, mais Shadwell et Rowe s'interposèrent, lui barrant la route. Il leur sourit et recula légèrement.

—Vous autres vampires, vous ne vous fiez toujours qu'à vos yeux. Ne sens-tu pas qu'il est l'un des nôtres, et elle aussi ?

—Des tigres-garous ? interrogea Lucian.

—Non, répondit son collègue en humant l'air dans notre direction. Un loup, et...

Il fit un pas vers nous, envahissant notre espace personnel, et je perçus l'énergie qui s'élevait de sa peau telle une vague de chaleur.

—Reculez, ordonnai-je.

Il renifla l'air à quelques centimètres de mon

visage. Cette fois, j'eus l'impression que des dizaines de petites décharges électriques me mordaient la peau.

—J'ignore ce que vous êtes, chuchota-t-il.

—Elle vous a dit de reculer.

Rowe se glissa entre nous, obligeant le tigre-garou à faire un pas en arrière. Je me réjouis de son intervention, parce que je sentais quelque chose remuer à l'intérieur de moi, dans cette cavité obscure où se tapissent mes bêtes.

Je me concentrai sur ma respiration. Je pouvais le faire ; je m'étais entraînée. J'arrivais à contrôler mes bêtes, du moins, la plupart d'entre elles. La tigresse était la plus récente, donc, forcément celle que je maîtrisais le moins.

J'humectai mes lèvres soudain sèches et réclamai :

— Rowe, Shadwell, raccompagnez-nous.

—Avec plaisir, dit Rowe.

Shadwell et lui forcèrent les deux stripteaseurs à reculer.

—Pourquoi voulez-vous partir ? Restez plutôt, et jouez avec nous, dit le tigre-garou.

—Vous avez déjà plein de femmes avec qui jouer, répliquai-je. Vous n'avez pas besoin de moi.

—Mais elles ne sont pas aussi vivantes que

vous, insista-t-il.

—Vous êtes payés pour divertir les amies de la future mariée, pas... nos invités, intervint Chuck.

Les deux hommes se tournèrent vers lui. Le vampire arborait une expression neutre. Le tigre-garou l'examina comme s'il se demandait de quelle façon le traiter, mais je vis dans ses yeux que le bouffer était une possibilité distincte pour lui. C'était un regard qui n'allait pas avec ses traits humains. Cela dit, ce n'était pas non plus un regard de félin : c'était le regard d'un félin capable de penser comme un humain, mais aussi dépourvu de morale que tous les prédateurs. Ce qui ouvrait un véritable océan de possibilités.

Quelque chose s'agita au plus profond de moi. Je sentis plus que je ne vis passer un éclair orange et un éclair doré. Et merde. L'une des raisons pour lesquelles j'ai du mal à contrôler la tigresse en moi, c'est qu'elle n'est pas seule. Elle est le produit d'une souche particulière du virus de la lycanthropie que j'ai contractée normalement, c'est-à-dire en survivant à une attaque. Mais je suis habitée par un autre tigre, cadeau ou avertissement de Marmée Noire.

Certains prétendent que Marmée Noire est la

Mère de Tous les Vampires, la première et la plus vieille d'entre eux. Mais j'ai rencontré un vampire qui était un Australopithèque ; donc, je n'en suis pas si sûre. Quoi qu'il en soit, Marmée Noire est très vieille, très puissante, et elle me fiche une trouille de tous les diables. Elle dort plus ou moins dans une chambre en Europe, et ce depuis plus d'un millénaire. Dans ses rêves, elle me harcèle ; elle terrifie les autres vampires et tous ceux à qui elle veut s'en prendre. Mais elle porte une souche de vampirisme assez ancienne pour pouvoir être cumulée avec la lycanthropie, ce qui n'est pas le cas du vampirisme moderne. De nos jours, les deux virus se tuent mutuellement. Vous ne pouvez devenir que la créature de celui que vous contractez en premier.

Marmée Noire m'a rendu visite en songe, et elle a placé en moi un morceau de son animal à appeler. Pourquoi ? Parce qu'elle pouvait le faire.

—Elle ne fait pas partie des amies de la mariée ? s'enquit Lucian.

Il avait essayé de prendre la voix totalement atone des très vieux vampires, et il avait échoué. Il était plus jeune qu'il voulait s'en donner l'air. Des tas de vampires tentent de se faire passer pour plus âgés qu'ils sont. Et plus

ils sont jeunes, plus ils voudraient avoir l'air vieux.

Le fait que Lucian n'ait pas réagi à la présence de ma croix, pourtant bien en évidence, me disait qu'il était vraiment très jeune. La plupart des vampires qui ont dépassé les cent ans réagissent toujours face à un objet béni comme s'il constituait un danger mortel. En réalité, tant qu'ils n'essaient pas d'utiliser leurs pouvoirs sur moi, ma croix demeure inerte et inoffensive.

—Non, répondit Chuck. L'homme est un ancien ami de lycée de la mariée, et elle sort avec lui.

Je trouvai intéressant qu'il n'ait pas prononcé nos noms - qu'il nous ait présentés de la façon la plus neutre possible. Oui, c'était très intéressant.

—Juste un ancien ami de lycée ? répéta Lucian sans chercher à dissimuler le scepticisme dans sa voix.

—Je suis un cousin éloigné des Summerland, expliqua Jason.

—-Vous ressemblez à un cousin très proche, contra le tigre-garou.

Une fois encore, il tenta de s'approcher de nous, et ma tigresse intérieure, mes deux tigres intérieurs réagirent. Ils fendirent les ténèbres

en moi telles deux traînées d'or rouge et de l'or le plus pâle. Plus que toutes mes autres bêtes, ils semblaient se cacher dans les profondeurs obscures de mon être. Ils utilisaient les ombres comme de véritables tigres auraient utilisé la végétation de la jungle afin de se dissimuler, ne laissant entrevoir leur pelage rayé que l'espace d'une fraction de seconde - invisibles jusqu'à ce qu'ils veuillent être vus.

Jason me fit pivoter dans ses bras pour que je puisse enfouir mon visage au creux de son cou et respirer l'odeur de sa peau. Sous celle-ci, je humai le musc du loup, et cela m'aida à maintenir les deux traînées dorées à distance.

—L'odeur du tigre va et vient tel un rêve de brise dans le désert, récita le tigre-garou.

—Très poétique, commenta sèchement Jason, mais on s'en va.

Et il m'entraîna vers la porte.

Je tournai légèrement la tête pour regarder où j'allais. J'aperçus des yeux bleus qui n'étaient pas humains. Leur couleur l'était, mais leur teinte exacte clochait - ou leur forme, peut-être. Cette vision contracta des choses dans mon bas-ventre, d'une façon non pas sexuelle, mais douloureuse. Les tigres fléchirent leurs griffes pour me faire savoir qu'ils étaient mécontents de se trouver

prisonniers de mon corps humain sans aucune issue.

—Je m'appelle Crispin, dit le tigre-garou.

Jason me toucha le visage avec la main qui ne me tenait pas par la taille.

—Ne regarde pas, chuchota-t-il.

Je fis ce qu'il me disait. Je gardai les yeux braqués sur la porte droit devant moi. Shadwell et Rowe nous suivaient. Je n'eus pas besoin de tourner la tête pour sentir que Crispin venait de nous emboîter le pas lui aussi.

—Laissez-la tranquille, ordonna Chuck. Quelqu'un d'autre se joignit à notre petit groupe.

—Je surveille vos arrières, dit Sanchez.

Je ne savais pas à qui il parlait exactement : à moi, à ses collègues ? Mais du moment qu'il ouvrait l'œil, ça me convenait.

Mon ventre me semblait alourdi par quelque chose de plus dense que de la nourriture, comme si j'étais enceinte. Mais il ne s'agissait pas d'un bébé fantôme. Il s'agissait de quelque chose de beaucoup plus tangible - et qui, comme un bébé, voulait sortir de moi.

Chapitre 38

Ils nous escortèrent hors de la chambre et jusqu'à l'ascenseur. Sanchez nous fit signe de monter; Shadwell, Rowe et Chuck s'entassèrent avec nous dans la cabine.

— C'était quoi, ça, marshal ? demanda Chuck lorsque les portes se furent refermées sur nous.

Je secouai la tête et me laissai aller contre Jason. Je me remplis de l'odeur de sa peau, utilisant le musc du loup pour dissiper la sensation perturbante que j'avais quelque chose de solide dans le ventre. Je me concentrai pour respirer calmement et profondément. Je pouvais le faire. Je m'étais précisément entraînée pour ce genre de situation, pour pouvoir voyager sans tout un entourage de métamorphes.

Jason répondit à ma place :

—Je suis un lycanthrope, et à cause de ses capacités psychiques, Anita peut parfois être perçue comme telle.

—Quelles capacités psychiques ? voulut savoir Chuck.

— Elle gagne sa vie en relevant des zombies, ce qui est impossible à moins de posséder un don pour la nécromancie, et en exécutant des vampires, une tâche à laquelle nul ne survit longtemps sans certains pouvoirs.

—Quels pouvoirs ? insista Chuck.

Le nœud dans mon ventre commençait enfin à se desserrer. Je pouvais de nouveau respirer sans avoir l'impression qu'un poids me tirait vers le bas. Le visage toujours enfoui dans le cou de Jason, je répondis prudemment :

—J'ai des liens privilégiés avec les morts, Chuck.

—Le tigre a pourtant dit que vous étiez plus vivante que toutes ces autres femmes.

L'ascenseur s'ouvrit. Rowe sortit dans le couloir le premier, et Shadwell attendit son feu vert pour nous faire signe de le suivre.

Chuck jeta à peine un coup d'œil à la ronde : son métier, c'était de résoudre les problèmes, pas de protéger qui que ce soit.

—Il flirtait avec moi, répondis-je.

—Drôle de manière de draguer une fille.

—Oh, j'ai vu pire.

Chuck me regarda comme s'il ne me croyait pas. Ce qui m'importait peu : je voulais juste

regagner notre chambre et rester seule avec Jason. J'avais besoin qu'il m'aide à repousser les tigres et à nourrir l'ardeur. Après, nous nous inquiéterions de ce que Chuck savait ou croyait savoir à notre sujet.

—Vous n'avez pas l'air en forme, commenta Rowe.

—Merci, grinçai-je.

—Vous voyez très bien ce que je veux dire. Le garou et le vampire vous ont'ils fait quelque chose qui nous a échappé, à nous les humains ordinaires ?

C'était une bonne question. Une question trop perspicace, même. Une fois de plus, Jason vint à ma rescousse.

—Vous ne vous rendez pas compte à quel point l'énergie surnaturelle affecte ceux qui la perçoivent. Elle peut nous galvaniser ou nous jeter à terre.

—Et ça dépend de quoi ? interrogea Rowe.

—Une fois qu'on sera dans la chambre, tu pourras jouer au jeu des vingt questions, intervint Shadwell. Jusque-là, on a besoin de tes yeux et de tes oreilles. Fais ton boulot.

Shadwell nous avait épargné la peine de répondre, mais le fait qu'il stresse autant pour une simple traversée de couloir me rappela que moi aussi, j'avais des questions à poser. Pour l'instant, l'urgence métaphysique surpassait

l'instant, l'urgence métaphysique surpassait l'énigme policière. Il fallait vraiment que j'apprenne à mieux me contrôler. La sensibilité de mes bêtes intérieures affectait mon travail et ma vie privée d'une façon très négative.

Lorsque nous atteignîmes la porte de notre chambre, Shadwell tendit la main.

—Quoi ? demanda Jason.

—Votre pass magnétique, pour que j'entre le premier.

— Doux Jésus ! m'alarmai-je. Shadwell, vous n'avez pas fait ça tout à l'heure. Vous avez reçu un autre message entre-temps, c'est ça ? La menace s'est aggravée ?

Shadwell tenta d'adopter un regard de flic impassible et ne réussit qu'à paraître fâché.

—Votre clé, s'il vous plaît.

Jason me jeta un coup d'oeil.

—Il a dit « S'il vous plaît ».

Je voulus protester, mais un spasme contracta violemment mon estomac, et je me pliai en deux. Je songeai : « Quoi encore ? » et aperçus la fourrure blanche et dorée de la tigresse-garou qui avait failli me tuer. L'espace d'un instant, elle me regarda. A ses yeux orange très anciens se superposèrent ceux de Crispin, resté quelques étages au-dessus. Cette vision fit céder mes genoux. Si Jason ne m'avait pas

retenue, je serais tombée.

Shadwell ouvrit la porte pendant que je luttais toujours pour reprendre le contrôle de mon souffle et de mes émotions. Ma peur était l'une des choses qui permettaient à mes bêtes intérieures d'avoir le dessus. Mais c'était si dur de ne pas avoir peur, si dur de ne pas anticiper la sensation de leurs griffes et de leurs crocs tentant de se frayer un chemin hors de moi.

J'étais lasse de toute cette douleur, lasse de ce problème insoluble, et juste lasse tout court. Je m'étais montrée arrogante. Bien que possédant la capacité métaphysique de me nourrir de désir sexuel, je m'étais rendue à un enterrement de vie de jeune fille où je savais qu'il y aurait des stripteaseurs. Où avais-je donc la tête, bordel ?

Shadwell me tint la porte ouverte, et Jason m'entraîna à l'intérieur de la chambre. Il me souleva dans ses bras et me porta jusqu'au lit. Je voyais toujours la tigresse dans ma tête - les deux tigres, puisqu'au visage crème et or pâle de la première se superposait un second visage, comme si ma vision se troublait. Que m'arrivait-il ?

Les tigres fantômes se tenaient face à moi, leur regard planté dans le mien. Ça ressemblait à un rêve éveillé, mais ils ne faisaient rien d'autre que cligner des yeux et m'observer

d'autre que cligner des yeux et m'observer fixement. C'était la première fois que ce genre de chose se produisait.

—Tout le monde dehors, ordonna Jason.

—Nous avons reçu l'ordre de ne pas vous laisser seuls, contra Shadwell.

—Alors, restez devant la porte de la chambre.

—Ce ne serait pas conforme à nos instructions.

Le double tigre se rapprocha de moi tel un monstrueux chien fantôme qui voudrait toucher mon nez avec sa truffe. Mais il était bien plus dangereux qu'un chien. Retrouvant l'usage de ma voix, je dis très prudemment, comme si je craignais de l'effrayer :

—Jason, quelque chose cloche. Ce n'est pas comme d'habitude.

—Je sais.

—Tu le vois ? chuchotai-je.

—Il voit quoi ? s'enquit Chuck.

—Non, répondit Jason, mais je le sens.

—Vous sentez quoi ? insista Chuck.

—Il faut que vous sortiez maintenant, dit Jason. Il faut que vous sortiez tous. Si vous refusez, j'appelle la sécurité de l'hôtel.

—Ils ne vous aideront pas.

—Alors, j'appelle la presse et je raconte que vous avez essayé de molester Anita. Les journalistes devraient adorer

journalistes devraient adorer.

—Vous n'oseriez pas.

À présent, il n'y avait plus un seul tigre superposé à ma tigresse blanche et jaune pâle. J'avais l'impression de contempler un triple négatif. Le troisième félin ressemblait à une ombre des deux autres, une ombre projetée qui créait un arc-en-ciel de rayures.

La bête multiple s'approcha de moi. Je ne savais qu'une chose : je ne voulais pas qu'elle me touche. Mais comment arrêter une créature qui n'est pas solide, une créature qui n'est pas vraiment là ? J'étais allongée sur le lit, et l'apparition marchait au travers ou occupait le même espace que lui. Elle se dirigeait vers moi, son corps spectral fendant le matelas. Elle n'était pas réelle, mais j'ai appris à mes dépens que ce n'est pas parce qu'une chose n'est pas réelle qu'elle ne peut pas vous faire de mal.

Je me mis à reculer lentement sur le lit, comme pour ne pas attirer l'attention du tigre. Puis des griffes déchirèrent mon corps de l'intérieur, et je hurlai :

—Jason !

L'instant d'après, il était à genoux devant moi, me faisant un bouclier de son corps. Et alors que le tigre spectral n'avait eu aucun mal à traverser le lit, Jason parut constituer un obstacle solide pour lui. Il m'entoura de ses

obstacle solide pour lui. Il m'entoura de ses bras ; j'enfouis mon visage contre sa poitrine et respirai profondément

Sous le parfum de son eau de Cologne et l'odeur de sa peau, je captai le musc douceâtre du loup, pareil à une vérité sauvage et primitive sous toute cette civilisation. Or, c'était justement de cette vérité sauvage et primitive que j'avais besoin.

Une silhouette se déplaça dans cette partie obscure de moi où se tapissent mes bêtes. La partie blanche du pelage de ma louve brillait doucement tandis que ses marques noires se fondaient dans la pénombre, cassant le contour de sa silhouette.

—Je vais appeler un docteur.

La voix de Shadwell fit sursauter ma louve. Elle leva les yeux et commença à battre en retraite.

— Ça ne servira à rien, répliqua Jason.

Ma louve disparut, et soudain, il y eut une explosion de tigres dans l'obscurité. Des tigres aux couleurs de l'arc-en-ciel se mirent à filer à travers l'obscurité comme si une immense forêt d'arbres noirs et dépourvus de feuilles avait remplacé le tunnel qui remonte d'habitude vers la surface de mon corps. Ils approchaient à toute allure, et ils étaient beaucoup trop nombreux

beaucoup trop nombreux.

—Jason, il y a plusieurs tigres, avec des couleurs qui n'existent pas dans la nature, bredouillai-je, au bord de la panique. Que se passe-t'il ?

—Ils sont dans la chambre ou dans ta tête ?

—Dans ma tête, chuchotai-je. Pour le moment.

Jason pressa mon visage sur sa poitrine.

—A moins de connaître un pratiquant des arts, lança-t'il à Shadwell, vous n'aiderez pas Anita : vous risquez juste de lui faire du mal.

—Un pratiquant des arts ? répéta Rowe.

—Un sorcier, traduisit Chuck.

—Ouais, acquiesça Jason. Une bombe métaphysique est sur le point de détoner. Vos flingues ne pourront pas nous protéger contre elle. En retardant le moment où je pourrai faire le nécessaire pour qu'Anita l'empêche d'exploser, vous êtes déjà en train de lui faire du mal.

J'avais d'abord cru que ma tigresse intérieure s'était réveillée et tentait de se manifester en réaction à la présence de Crispin quelques étages au-dessus. Mais les silhouettes que je voyais se faufiler à travers l'ombre et la lumière ne ressemblaient pas à celle de ma bête. Oh, la tigresse blanc et or se trouvait peut-être parmi elles, mais mon corps n'était pas en train de

elles, mais mon corps n'était pas en train de choisir enfin un animal en lequel se transformer. Il se passait quelque chose d'autre, quelque chose de nouveau que je n'avais pas de mots pour décrire et pas d'entraînement pour contrôler. Ça se présentait très mal.

—Je ne sais pas ce qui se passe, Jason. C'est complètement différent.

Il me serra contre lui.

—Sortez, ordonna-t-il.

—Il faut lui dire, lança Rowe.

—Nous ne pouvons pas..., commença Shadwell.

Mais Chuck l'interrompit.

—Il paraît que des vampires vont tenter de s'en prendre au gouverneur et à sa famille. Ce qui signifie qu'il faut surveiller la fenêtre, et pas seulement la porte.

— Qu'un vampire puisse surgir par la fenêtre est le dernier de nos soucis en ce moment, répliqua Jason.

Je humai une odeur de pluie et de jasmin. Oh, merde. Le charme planqué sous mon top se mit à chauffer contre ma peau. Il était censé maintenir Marmée Noire à distance, mais il n'avait encore jamais brillé. Ça ne pouvait pas être bon signe.

Je me redressai en m'écartant de Jason et

Je me redressai en m'écartant de Jason et, d'un coup sec, tirai la chaîne à l'extérieur. Les motifs à demi effacés du pendentif ressortaient en rouge vif, comme si quelqu'un les avait retracés avec un marqueur lumineux. D'habitude, ils apparaissaient comme des inscriptions sur une très vieille pierre tombale, usées et rendues illisibles par l'âge. A présent, ils se découpaient sur le métal aussi clairement que si on venait de les y graver.

—Un félin. C'est comme un félin à plusieurs têtes, lâcha Jason.

— Que se passe-t'il, bordel ? jura Chuck. Et pourquoi ce truc brille-t-il ?

—C'est un charme censé me protéger contre la plus vieille vampire de la planète, répondis-je.

—Eh bien, la vampire est là, dit Shadwell.

Et tous les gardes dégainèrent. Mais je savais que ça ne servirait à rien. Alors, je leur dis la vérité.

—Non. Physiquement, elle se trouve quelque part en Europe. Mais elle nous envoie sa magie. (Je les dévisageai.) Vous ne comprenez pas. Un vampire n'a pas besoin d'entrer par votre putain de fenêtre pour vous attaquer. S'il est assez puissant, il peut s'en prendre à vous à un millier de kilomètres de distance.

—Nous devons lui opposer une riposte

Nous devons lui opposer une réponse surnaturelle, ajouta Jason, et vous ne pouvez pas y assister.

Ce qui n'était qu'une demi-vérité. Nous ne *voulions* pas qu'ils y assistent, mais je ne rectifiai pas, parce que je ne voyais pas de meilleur moyen de me débarrasser d'eux.

— Pourquoi : sinon, vous devrez nous tuer ? railla Chuck. Nous le regardâmes, et ce fut moi qui répondis :

— On ne serait pas obligés de le faire, mais on considérerait ça comme un bonus. Maintenant, sortez ! Tout de suite !

J'avais hurlé la fin en empoignant mon Browning et en bondissant hors du lit pour le pointer sur eux. Si j'étais restée calme, je n'aurais peut-être pas réussi à les convaincre. Mais après m'avoir vue hystérique et armée, ils laissèrent Jason les pousser dehors.

Je tombai à genoux, le flingue toujours à la main. Les tigres se mouvaient gracieusement en moi. Je pensais que l'un d'eux foncerait vers la surface et tenterait de me déchiqueter pour sortir, mais ils n'en firent rien. Ils se contentèrent d'arpenter l'ombre et la lumière de la jungle spectrale comme s'ils attendaient quelque chose.

Le parfum de jasmin s'intensifia. Ma croix s'embrasa près du charme rougeoyant. Puis

l'odeur de pluie et de fleurs s'estompa, et ma croix redevint inerte. Un grand silence s'abattit sur la chambre. Je n'entendais plus que le flux de mon propre sang qui grondait à mes oreilles.

Jason s'agenouilla près de moi. Je vis ses lèvres bouger, mais aucun son n'en sortit. Mon flingue tomba de ma main. J'agrippai les bras de Jason et tentai de dire quelque chose, n'importe quoi. Puis je le sentis. Un cri, un appel, une odeur, une sensation : c'était tout cela à la fois, et ça n'était rien de cela.

Les tigres que je voyais toujours marcher de long en large comme dans un cauchemar éveillé s'étaient arrêtés. Ils levèrent la tête et poussèrent un rugissement - un rugissement qui m'arqua le dos et me jeta à terre, hurlante, comme si mon corps était une cloche et que le son sorti de leur gorge le faisait sonner. J'entendais ce son non avec mes oreilles mais avec ma peau, tel un diapason silencieux pressé contre ma colonne vertébrale pour faire vibrer son message jusqu'à chacune de mes terminaisons nerveuses.

Jason m'empoigna et tenta de m'immobiliser. Ses cris me parvinrent fragmentés, comme si la réverbération du rugissement ne me laissait capter que des bribes d'autres sons.

Les motifs sculptés dans le charme rougeoyaient de plus belle, comme du métal à peine sorti du feu et encore brûlant. Je sentais la chaleur du pendentif à travers mon top. Je crus qu'il allait se mettre à fondre comme une de mes croix l'avait fait autrefois dans ma main, mais si ça pouvait empêcher les tigres de Marmée Noire de me déchiqueter, j'étais prête à endurer une nouvelle brûlure et une nouvelle cicatrice.

Jason tenta de se lever. Je m'accrochai à son bras. Il articula quelque chose d'inaudible. Puis il se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Quelqu'un avait dû frapper, mais je ne l'avais pas entendu.

C'était Crispin, le stripteaseur aux cheveux blancs. Il avait déjà dû finir son numéro, parce qu'il ne portait plus qu'un string nacré. Il s'agenouilla près de moi, et dès l'instant où je plongeai mon regard dans ses étranges yeux bleus, le silence se fit en moi. Tous les tigres tournèrent la tête vers le bout de ce long tunnel métaphysique.

Jason s'agenouilla de l'autre côté.

— Ça va mieux ? demanda-t-il.

— Oui, soufflai-je d'une voix rauque.

—J'ai entendu votre appel, dit Crispin. J'ai été forcé de répondre.

Je voulus questionner : « Quel appel ? », ou

« Qu'avez-vous entendu ? », mais il me toucha le bras. C'était un geste très innocent, et pourtant... Le tigre blanc bondit pour sortir du groupe et, tel un éclair de grâce, de muscles et de mort, chargea dans ce long tunnel métaphysique.

Jason me donna son bras à renifler, mais il était trop tard pour ce genre de diversion. Le tigre fonçait vers la surface, et je ne savais pas comment l'arrêter.

Chapitre 39

Crispin s'allongea près de moi pour que nous puissions nous regarder en face. La seule vision de ses yeux humains à la couleur féline m'apaisa instantanément. D'habitude, il suffit que je me calme pour que la bête qui remonte vers la surface s'arrête et batte en retraite. Mais cette fois, je vis le tigre blanc accélérer dans ma tête, comme tous les prédateurs quand ils fournissent un dernier effort avant de bondir sur leur proie.

Crispin posa une main sur ma joue, et ce contact fit ralentir mon pouls. Il se pencha sur moi.

—J'ai entendu l'appel de ma dame, et j'y ai répondu, dit'il avant de m'embrasser.

Ça ressemblait à un rituel. C'était, en tout cas, beaucoup plus formel que ce que nous faisions à la maison. Mais Crispin semblait savoir exactement ce dont j'avais besoin.

Le tigre heurta la surface de mon corps, me soulevant de terre et me projetant contre lui. J'eus l'impression d'avoir été percutée par une

J'eus l'impression d'avoir été percutée par une petite voiture, mais de l'intérieur. Comme les mains de Crispin me tenaient la tête, nous ne nous cognâmes pas. Je songeai brièvement qu'il savait ce qu'il faisait, que ça ne devait pas être la première fois pour lui.

Puis toute pensée s'évanouit, et il ne resta que la douleur.

Le tigre se déversa hors de moi en rugissant comme s'il venait de s'ouvrir une issue à travers mon ventre. Je hurlai à m'en déchirer les cordes vocales, et la voix de Crispin me fit écho.

A présent, il se tenait en appui sur ses bras tendus, comme s'il cherchait à s'éloigner de moi. Le charme flottait entre nous. Il lévitait, et sans doute pas à cause de mes pouvoirs ni de ceux de Crispin. Le tigre s'écoulait tel un flot de lumière blanche presque visible entre mon ventre et celui de Crispin. Le métamorphe aurait déjà dû se transformer, mais il restait humain au-dessus de moi. Le charme flamboyant touchait presque sa poitrine.

Crispin leva un bras pour se protéger. Le charme toucha sa chair nue, et plusieurs choses se produisirent simultanément. Le charme cessa de briller et retomba sur moi, inerte. Une fourrure blanche et crème recouvrit Crispin en ondulations presque liquides. Je fus

douchée par un fluide transparent tandis que le grand corps du métamorphe se reconfigurait au-dessus de moi. Ce n'était pas sa bête qui venait de le submerger : c'était la mienne. Clouée sous lui, je vis et sentis ses muscles s'allonger, ses articulations se déboîter, ses os s'arranger différemment.

Jusque-là, chaque fois que j'avais donné ma bête à un métamorphe pour pallier une urgence, ça avait ressemblé à une explosion. Ils étaient toujours passés d'humain à animal en un clin d'oeil, avec une violence telle que des morceaux de chair avaient tapissé les murs. Mais cette fois, c'était différent - plus lent, plus maîtrisé, plus... puissant.

Le tigre blanc ne me déchiquetait plus ; il remplissait l'homme qui se tenait au-dessus de moi. Je sentais la bête de Crispin, ou *une* bête, ou un pouvoir - quelque chose de chaud et de réel qui n'était pas juste le processus de métamorphose.

Je revis la première fois où je m'étais trouvée sous un lycanthrope pendant qu'il se transformait. C'était Richard, qui venait juste de remporter le combat pour le titre d'Ulfric de la meute. Il avait offert de me lier à eux. J'aurais pu enfourcher son pouvoir et courir avec les loups cette nuit-là, mais je savais

qu'ils allaient se nourrir de chair humaine, et je ne voulais pas.

—Tu as refusé le pouvoir, m'avait dit Richard par la suite.

Et il avait eu raison.

Crispin me toisait. Ses yeux n'avaient pas changé, mais désormais, ils étaient sertis dans un visage couvert de poils blancs. Son corps avait adopté cette forme intermédiaire gracieuse, mi-humaine mi-animale, semblable à celle des léopards bien qu'un peu plus grande et avec des proportions légèrement différentes.

Je distinguais de très fines rayures brunes dans son pelage. Ainsi, il n'était pas complètement blanc comme le tigre de ma vision. Il me scrutait toujours avec les mêmes yeux bleus. Je me demandai si, comme ceux de Micah, ses yeux demeuraient inchangés quelle que soit la forme qu'il adoptait.

Avant lui, je n'avais vu qu'un seul autre tigre-garou sous sa forme intermédiaire : une femelle blanche avec des rayures jaune pâle - ce qui n'était pas non plus une couleur existant chez les vrais félins. Si ça se trouvait, aucun tigre-garou n'arborait les classiques rayures orange sous sa forme animale.

Peut-être avais-je passé trop de temps avec des léopards-garous sous forme intermédiaire,

mais en détaillant Crispin, je remarquai que, comme la leur, sa poitrine était moins poilue que le reste de son corps, et qu'elle ressemblait davantage à une poitrine humaine très musclée. Globalement, sa silhouette était plus grande, plus puissante, et malgré le pelage blanc et chocolat qui la recouvrait, on devinait que sa peau avait une pâleur très humaine en dessous. Jusqu'ici, tous les félins que j'ai rencontrés ont, sous leur forme intermédiaire, un pelage bien moins fourni que celui des loups.

Je baissai les yeux. Aucune partie de l'anatomie de Crispin n'avait échappé à 1'« effet gonflette » de la forme intermédiaire. Je me sentis rougir et luttai pour m'en empêcher. Je détournai la tête. J'aurais sans doute demandé à Crispin de s'écarter de moi si mon regard ne s'était pas posé sur trois personnes qui venaient d'assister à la scène.

Chuck, Shadwell et Rowe nous observaient fixement. Ils avaient dégainé mais ne tenaient rien ni personne en joue.

—Vous avez hurlé comme si on vous égorgeait, m'expliqua Jason. Si je ne les avais pas laissés entrer, ils auraient défoncé la porte.

Je levai une main pour essuyer le fluide transparent et épais qui me recouvrait le front,

afin qu'il ne me tombe pas dans les yeux. Je n'étais pas trempée, mais j'aurai quand même besoin de prendre une douche avant de sortir de la chambre.

—Comme vous pouvez le voir, je vais bien. Maintenant, sortez, lançai-je avec toute la dignité que je pus invoquer.

—Nous venons de voir beaucoup de choses, répliqua Rowe, et aucune d'elles n'était « bien ».

Crispin replia sa haute silhouette pour se lover contre moi - peut-être parce que je ne lui avais pas ordonné de s'écarter, ou peut-être parce qu'il avait mal. Dans cette position, il ne me recouvrait plus le visage avec sa poitrine, et certaines parties de son anatomie ne me touchaient plus de manière aussi intime à travers mon jean, ce qui me convenait. Mais du coup, il ressemblait à une peluche géante roulée en boule sur moi, une peluche géante qui se tortilla de bonheur lorsque je touchai son dos poilu.

Cela dit, il venait de me sauver. Il avait fait pour moi ce que ni Jason, ni personne d'autre à Asheville n'aurait pu faire. J'avais une dette envers lui. Alors, je ne lui ordonnai pas de se lever devant les trois hommes. Je ne lui fis pas honte en me comportant comme une humaine ordinaire. Je réagis comme si tout cela était

parfaitement normal, comme si je faisais ça tout le temps.

—Je ne vous demande pas de comprendre. Contentez-vous de sortir pour qu'on puisse...

Plusieurs mots me traversèrent l'esprit : « parler », « finir », « conclure ». Aucun ne me parut approprié.

Jason acheva à ma place :

—Nous avons des choses à faire, des choses qui vous perturberont autant que ce qui vient de se passer. Vous devriez voir vos têtes : vous êtes livides, choqués et horrifiés. On dirait que vous revenez du carnaval des monstres.

—Vous êtes injuste, se défendit Shadwell. Nous n'avions aucune idée de ce qui se passait ici.

—Maintenant, vous le savez, répliquai-je. Sortez, et vite.

Shadwell s'humecta les lèvres et jeta un coup d'oeil à Rowe, qui haussa les épaules.

—Je crois qu'il vaut mieux respecter l'intimité de... du marshal, déclara Chuck.

Je me demandai ce qu'il avait failli dire à la place de « marshal ». C'était sans doute aussi bien que je ne le sache pas.

Je m'attendais à ce que les deux autres hommes protestent qu'ils n'avaient pas d'ordre à recevoir de Chuck, mais ils n'en firent rien.

Sans doute avaient-ils très envie de sortir, dans le fond. Tout ça était beaucoup trop bizarre, beaucoup trop perturbant pour eux.

Shadwell acquiesça et rengaina son flingue. Rowe hésita et continua à fixer le tigre-garou avec des yeux écarquillés, mais un regard dur de son partenaire lui fit ranger son arme, bien qu'à contrecœur. La discipline, c'est ce qui vous maintient en vie - et dans les bonnes grâces de vos supérieurs.

—Nous resterons dehors jusqu'à ce qu'on vienne nous relever, annonça Shadwell.

—Mais comment saurons-nous s'il y a un problème ? objecta Rowe. Ces hurlements, tout à l'heure... On a vraiment cru que vous vous faisiez attaquer, vous comprenez ?

—Navrée. Je tâcherai de faire moins de bruit la prochaine fois, raillai-je.

Crispin remua contre moi, un mouvement fluide qui parut produire une ondulation tout le long de son corps. Sa queue se dressa, frémissante, et vint s'enrouler au-dessus du renflement très humain de ses fesses. Tournant la tête, il braqua sur les gardes le regard humain de son visage à demi animal.

—Je serai sage, promit-il d'une voix grondante.

Rowe reperdit aussitôt le peu de couleur qu'il

avait repris. Il déglutit avec difficulté, acquiesça et se dirigea vers la porte. Shadwell le suivit sans un regard en arrière. Chuck fut le dernier à sortir. Une main sur la poignée de la porte ouverte, il hésita.

—Je croyais que vous ne connaissiez pas ces... danseurs, marshal Blake.

—En effet.

Il regarda le tigre-garou lové contre moi.

—Vous vous faites toujours des amis aussi vite ?

Que pouvais-je bien répondre à ça ?

—Parfois.

Il hocha la tête.

—Parfois, répéta-t-il. Continuez donc à vous faire des amis. Je posterai des gardes dans le couloir. Mais je pense que vous avez raison. Si la menace est réelle, j'espère que c'est votre fenêtre que le vampire choisira. N'y voyez rien de personnel : je pense juste que s'il s'introduit dans cette chambre, il n'en ressortira pas - ou en tout cas, pas par ses propres moyens.

—Non.

Jason et moi avions répondu en chœur.

Nous nous entre-regardâmes. Il me fit signe d'y aller.

—Non, en effet, confirmai-je.

—Il y a un grand méchant vampire dans les parages ? interrogea Grignin.

parages ? interrogea Crispin.

— Peut-être.

— Oh, chouette, se réjouit-il. Un nouveau jouet.

Chuck secoua la tête et referma doucement, mais très fermement, la porte derrière lui.

Chapitre 40

Le tigre-garou soupira et pesa tout à coup plus lourdement sur moi, comme si une tension quelconque venait de s'évaporer de son corps.

—C'est toujours tellement dur devant des humains, gronda-t-il.

—Pousse-toi, réclamai-je avant d'ajouter: s'il te plaît.

Il m'avait sauvée, mais il m'écrasait quand même.

Crispin roula sur le côté et se laissa tomber sur le flanc près de moi. Puis il me dévisagea en clignant de ses étranges yeux bleus.

—Je suis désolée de t'avoir fait mal, dis-je.

Il eut un grand sourire plein de dents qui auraient pu m'arracher la gorge, mais qui n'en restait pas moins un sourire sincère. J'ai suffisamment collaboré avec la police sur des affaires de meurtres en série pour savoir que les humains ont des dents, eux aussi, et qu'ils n'hésitent pas toujours à s'en servir. Je connais sur mes semblables tant de choses que je

sur mes semblables tant de choses que je préférerais ignorer ! Mais ça me rend plus tolérante envers les monstres. Parce que je sais que si on grattait assez profond, on en trouverait un en chacun de nous.

—Tu as lutté contre ton tigre. Si tu t'étais contentée de me le donner, ni toi ni moi n'aurions souffert.

Je dus avoir du mal à cacher ma surprise, car Crispin haussa les sourcils.

—Tu l'ignorais, devina-t-il.

—Je sais que lorsqu'un lycanthrope résiste à la métamorphose, celle-ci est toujours plus violente. Je n'avais pas pensé que ça pouvait aussi s'appliquer à moi.

—Tu as déjà reçu la bête de quelqu'un d'autre, dit Jason à Crispin.

—Evidemment ! Je suis un mâle adulte de mon clan. C'est comme ça que nous empêchons nos femelles enceintes de perdre nos bébés.

Jason et moi regardâmes fixement Crispin.

—Les tigres-garous font ça régulièrement avec leurs femelles enceintes ? finis-je par demander.

— Bien sûr. (Crispin se rembrunit, et à cause de son visage mi-animal, cela lui donna un air féroce.) Et tu devrais le savoir. Encore que... ton tigre était blanc, et nous sommes le seul

ton tigre était blanc, et nous sommes le seul clan de tigres blancs aux États-Unis. Tu devrais être une de nos femelles, mais ça n'est pas le cas.

Il se dressa sur un coude, posant son autre bras tendu sur la moquette mouillée comme s'il avait encore du mal à garder son équilibre.

—Tu as survécu à une attaque, mais ça ne peut pas être l'un de nous qui t'a agressée. Jamais nous ne ferions une chose pareille. Transformer quelqu'un contre son gré va à l'encontre de la loi de tous les clans de tigres-garous. (Sa mine se fit encore plus sombre et plus orageuse.) Sans compter que lorsque notre maître nous dit d'attaquer, c'est pour tuer. Nous ne laissons pas de survivants, dit'il sur un ton presque désinvolte, comme s'il savait qu'il pouvait me confesser tous ses péchés.

—Je suis vraiment un marshal fédéral, me sentis-je obligée de lui rappeler. Fais gaffe à ce que tu racontes devant moi.

—Les autorités savent que tu es l'une d'entre nous ?

Je regardai Jason. Que pouvions-nous révéler à cet étranger sans compromettre notre sécurité ? Comme souvent, Jason parut comprendre ma question muette.

—Tu es l'un des tigres de Max. Tu viens de Las Vegas, pas vrai ? demanda-t-il à Crispin.

Las Vegas, pas vrai ? demanda-t-il à Crispin.

Celui-ci tourna son attention vers le loup-garou debout.

— Oui.

—Max sait très bien ce qu'Anita est, et ce qu'elle n'est pas. S'il ne t'en a pas parlé, c'est sans doute qu'il ne tenait pas à ce que tu le saches. Ne le prends pas mal, mais je préférerais que mon maître donne au tien la permission de tout te raconter.

—Veux-tu dire qu'Anita n'est pas une tigresse-garou ?

—Les humains disent qu'un dessin vaut mille mots. Nous savons tous les trois que pour un métamorphe, une odeur est encore plus éloquente.

Crispin hocha simplement la tête.

Jason s'agenouilla sur la moquette encore mouillée à côté de moi.

— Mes bêtes se tiennent tranquilles, dis-je. Je n'ai vraiment pas besoin que vous viriez poilus sur moi, au sens littéral comme au sens figuré.

—Tu te sens en état de t'asseoir? s'enquit Jason.

Je réfléchis quelques secondes, explorant mon corps avec mon esprit au lieu de le palper avec mes mains. J'avais mal, mais pas autant que je le craignais. Je luttai pour me redresser.

que je le craignais. Ce fut pour me rassurer, et le bras de Jason se glissa en travers de mon dos un instant avant celui de Crispin. Les deux hommes se regardèrent par-dessus ma tête, et je sentis monter le niveau de testostérone.

—N'y pensez même pas, protestai-je.

—Chez nous, une femelle ne peut s'accoupler qu'avec un seul mâle. C'est une question de dominance.

Jason se retint de rire, ce qui plongea Crispin dans la perplexité et me fit froncer les sourcils.

—Désolé, s'excusa-t-il. Je pensais juste que le tigre n'était pas du tout l'animal qu'il fallait à Anita.

Je le foudroyai du regard.

—Pense à ta louve, tu veux ? réclama Jason. Penses-y juste assez pour l'amener à portée d'odorat.

—À portée d'odorat ?

—Fais-moi confiance, Anita. Penses-y juste un peu, et Crispin comprendra.

—Je n'ai pas envie, Jason. Je suis crevée, j'ai mal partout, et je ne veux pas que ça dégénère.

Jason tenta de me serrer contre lui, mais le bras de Crispin le gênait. La longue main du tigre-garou, pareille à une patte griffue, se crispa sur ma taille entre mon corps et celui de Jason. Je me plaquai contre ce dernier autant qu'elle m'y autorisait.

Jason pressa ma joue sur sa poitrine, sur son tee-shirt à travers lequel je humai l'odeur de sa peau. J'aperçus des yeux d'or sombre entourés par de la fourrure blanche et noire. Mon corps réagit à cette vision, et la louve s'engagea dans le tunnel métaphysique à l'intérieur de moi.

Non, songeai-je. *Recule.*

La louve hésita et me regarda. Dans ses yeux, je vis un refus très net.

—Tu sens le loup maintenant, commenta Crispin.

Il se pencha pour renifler mon visage et mes cheveux, et cela fit resurgir l'odeur du tigre - ou plutôt, des tigres qui demeuraient en moi, se mouvant dans l'obscurité.

Je m'accrochai plus fort à Jason, mais ma louve refusait de coopérer. Elle me regardait fixement, comme pour me dire qu'elle m'obéissait parce qu'elle n'avait pas le choix, mais qu'elle voulait quand même sortir. Qu'elle voulait quand même être libre.

— Elle ne peut pas être à la fois louve et tigresse, protesta Crispin.

— Si tu savais ! grimaça Jason.

Crispin approcha son museau de mon cou. Son souffle, ses poils et ses babines me chatouillèrent tandis qu'il me mordillait presque. Cela me fit frissonner et contracta

mon bas-ventre - une réaction qui n'avait rien à voir avec de la peur.

La louve se mit à trottiner plus vite, et les tigres lui emboîtèrent le pas. Ils ne cherchaient pas à la rattraper, mais ils arrivaient, eux aussi. La seule chose dont je pouvais me réjouir, c'est que ma panthère et ma lionne restaient cachées. Mais nous n'avions pas besoin d'elles pour que ça tourne à la catastrophe.

—Tu dois nourrir l'ardeur, Anita. Tout de suite. C'est une des raisons pour lesquelles tu as du mal à te contrôler.

—Nous l'avons déjà nourrie avant d'aller à la soirée.

—Tu te conduis comme si nous n'avions rien fait, ou comme si tu avais besoin de recommencer.

Je m'écartai des deux hommes en essayant de respirer des odeurs autres que celle du tigre ou du loup. C'était presque comme si j'avais besoin de quelqu'un qui ne soit pas un métamorphe pour apaiser mes bêtes intérieures ce soir.

—Tous les gens qui sont revenus de St. Louis après la grande rencontre ne parlaient que de l'ardeur, et du fait que tu dois te nourrir de sexe comme un véritable succube. J'ai cru que c'était juste une rumeur. Dois-je comprendre

que c'est la vérité ? interrogea Crispin.

Je me mis à quatre pattes, me demandai si je pouvais me lever, décidai que j'en étais capable et tentai de le faire. Je vacillai un peu, mais je ne tombai pas. Dès que je m'étais écartée des deux hommes, mes bêtes avaient ralenti, mais elles ne s'étaient pas arrêtées. Je les voyais toujours s'avancer derrière mes yeux, comme dans un rêve éveillé.

—Si c'est vrai, je suis volontaire pour t'aider de n'importe quelle façon, déclara Crispin.

Je secouai la tête sans le regarder.

— C'est bon, je m'occupe d'elle, intervint Jason.

—Je ne crois pas que tu sois à la hauteur.

Un grognement sourd s'éleva derrière moi. J'étais à peu près sûre qu'il ne montait pas de la gorge de Crispin.

—Sors d'ici, ordonna Jason.

— Si tu veux te battre, je ne pense pas que tu gagneras, répliqua Crispin.

—Que les choses soient bien claires, tigre, dis-je sèchement. Je te suis reconnaissante pour ton aide de tout à l'heure, mais je t'interdis de menacer Jason. Il est mon ami, mon amant et la pomme de sang de mon maître.

—Il veut me jeter dehors alors que je sens la

tigresse en toi, Anita. Je la sens. Elle n'est pas partie. Je suis le seul tigre-garou dans un rayon de cent cinquante kilomètres ou plus. Tu as besoin de moi ce soir.

—J'ai aussi besoin du loup de Jason.

Je me tournai enfin vers eux. Jason était debout. Crispin s'était écarté de la tache mouillée que nous avions faite, mais il restait vautré sur la moquette d'une façon plus féline qu'humaine. S'il avait été un véritable tigre, je n'aurais pas trouvé ça erotique du tout, mais il n'était pas un véritable tigre, et toute la fourrure du monde ne pouvait rien y changer.

—Je sens une odeur de loup, mais tu ne peux pas être les deux à la fois, insista-t-il.

Je secouai de nouveau la tête.

—C'est une longue histoire.

—Anita, tu as besoin de te nourrir, dit Jason.

—Je sais, mais chaque fois que je m'approche de toi, ça rend ma louve plus forte.

—Je vais t'aider, offrit Crispin.

Je lui jetai un regard dur qui ne parut absolument pas le troubler.

—Ma tigresse réagit à ta présence. J'ignore ce qui cloche ce soir.

—Je t'ai emmenée dans un endroit où la tension sexuelle était si épaisse que tu aurais pu marcher dessus, me rappela Jason. Nous

savons tous les deux que ça renforce l'ardeur et que ça la rend plus difficile à contrôler pour toi. Mais je voulais voir les filles ; je voulais flirter avec elles, et j'en ai oublié mes devoirs. (Il secoua la tête.) Jean-Claude et toi m'avez fait confiance pour veiller sur toi, et j'ai failli à ma tâche. Nous devons te nourrir une seconde fois. Je pense que ça suffira à calmer tes bêtes.

—Au fait, qu'est-ce qui est arrivé à ton collier ? lança Crispin.

Je baissai les yeux vers le charme pendu à mon cou. Il était redevenu terne et presque illisible. Mais l'image de ses motifs rougeoyants brûlait encore dans mon esprit.

Crispin se mit à quatre pattes et rampa vers moi avec cette grâce des métamorphes sous leur forme intermédiaire ou même humaine, comme s'ils avaient des muscles dans des endroits invisibles. Je trouve toujours ça un peu perturbant.

—N'approche pas, aboyai-je.

Jason s'interposa entre nous.

—Tu l'as entendue.

Crispin poussa un grognement qui fit réagir à la fois mon bas-ventre et les tigres qui se bousculaient derrière ma louve. *Ne vous battez pas,* leur ordonnai-je mentalement. Oui, mes bêtes peuvent se battre en moi, et ça fait

toujours un mal de chien.

—Arrêtez. Arrêtez, tous les deux. J'ai vraiment du mal à contenir ma louve et ma tigresse. Je n'ai pas besoin que vous aggraviez les choses.

— Dans ce cas, tu devrais cesser de m'appeler, répliqua Crispin.

—Je ne t'appelle pas.

— Bien sûr que si.

Il s'accroupit sur les talons, les mains entre ses genoux. Ainsi, je pouvais le regarder sans craindre de loucher sur ses parties génitales. J'essaie généralement de ne pas loucher sur les parties génitales des hommes que je ne connais pas. Question de politesse. Ou de pruderie, peut-être.

—Je ne fais pas exprès.

—Tu m'appelles comme une petite reine.

—Ce n'est pas juste un surnom affectueux, pas vrai ? devina Jason.

Crispin tourna ses étranges yeux bleus vers l'autre homme.

—Non. « Petite reine», c'est le titre que nous donnons à celles de nos femelles dominantes qui seraient assez fortes pour s'en aller et fonder leur propre clan si notre reine leur en donnait la permission.

— Que se passe-t’il si elle refuse de la leur

donner ?

—Elle doit les tuer ou les faire tuer après que chaque petite reine s'est reproduite au moins une fois.

Je dévisageai Crispin sans parvenir à déchiffrer son expression.

—Je crois qu'il est sérieux, commenta Jason.

—Bien sûr. (Crispin leva son bras pour me montrer une trace de brûlure encore fraîche dans sa fourrure blanche.) C'est quoi, ça ?

—Jason, tu veux bien regarder ? demandai-je. Je préfère ne pas m'approcher de lui.

Jason obtempéra, et Crispin ne fit pas de difficulté pour le laisser examiner son bras.

— C'est ton charme. Les symboles en cercle et le tigre à têtes multiples au centre. Tu l'as marqué.

—Je n'ai pas fait exprès.

—Qu'est-ce que ce charme est censé faire ? s'enquit Crispin.

J'hésitai. Que pouvais-je lui dire exactement ? Le charme était censé empêcher Marmée Noire de me posséder depuis la chambre où elle somnolait, en Europe - l'empêcher d'exercer pleinement ses pouvoirs redoutables. Mais je commençais à me demander s'il ne possédait pas d'autres capacités dont personne ne m'avait parlé. Le

loup-garou qui me l'avait donné savait-il que ce charme recelait une autre magie ? Un piège se dissimulait-il à l'intérieur du trésor ?

Et merde. J'avais besoin de Jean-Claude. Besoin d'être chez moi, et pas dans une ville inconnue avec le seul Jason. Si une bombe métaphysique explosait, j'aurais besoin de davantage d'aide.

— La tête que tu fais... Tu as peur de me le dire, devina Crispin.

—Je peux te dire une chose : c'est qu'avant ce soir, mon charme n'avait jamais réagi de cette façon.

—Suis-je le premier tigre-garou dont tu t'approches depuis que tu l'as ?

La question était parfaitement logique.

—Il y en a une autre, mais elle... nous faisons très attention l'une vis-à-vis de l'autre.

Je n'ajoutai pas que Christine avait survécu à une attaque. Je commençais à me demander si les tigres-nés (l'expression qu'ils utilisaient pour désigner ceux d'entre eux qui avaient toujours porté le virus) étaient assez différents pour que le charme réagisse de cette façon à leur présence. C'était possible. Mais il était tout aussi possible que Marmée Noire ait trouvé un moyen de franchir la barrière magique. J'avais besoin d'aide.

—C'est le premier mâle que tu approches, fit remarquer Jason.

Je me tournai vers lui.

—Et alors ?

Il me jeta un regard entendu.

—Allons, Anita. Ton pouvoir est basé sur le sexe, et tu sais très bien que tu n'es pas branchée filles. Même s'il m'arrive de le regretter.

—Hé, tu fantasmeras plus tard sur un ménage à trois avec moi et une autre fille, d'accord ? J'ai toujours une louve et une horde de tigres qui m'observent depuis les ténèbres à l'intérieur de ma tête. Je ne sais pas ce qui cloche, Jason, et je ne sais pas comment y remédier.

—Tu as besoin de te nourrir. J'acquiesçai.

—Il faut nous laisser maintenant, Crispin. Merci beaucoup pour ton aide, et désolée de t'avoir marqué, mais j'ai besoin de me nourrir sans tarder.

—Tu veux dire que tu vas coucher avec le loup. Je fermai les yeux et comptai lentement jusqu'à dix, puis répondis calmement :

— Oui, en effet.

— La tigresse en toi risque de ne pas apprécier. Je dévisageai Jason, qui baissa la tête.

—Tes bêtes se sont tenues tranquilles jusqu'à maintenant. Je ne t'aurais jamais amenée ici juste avec moi si je pensais que tu avais besoin d'être entourée par tous tes animaux. Heureusement que la louve et la tigresse sont les seules à se manifester. C'est une petite ville, Anita. Il ne doit pas y avoir beaucoup de métamorphes dans les parages.

— Comment ça, « les seules à se manifester » ? répéta Crispin. Qu'est-ce que ça signifie ? Tu portes d'autres bêtes en toi ?

Il se dirigea vers moi, et une fois de plus, Jason lui barra le chemin.

Un grondement sourd et menaçant monta de la large poitrine du tigre-garou. Celui-ci surplombait Jason d'une bonne tête, mais tout comme moi, Jason a l'habitude qu'on le regarde de haut. Ça ne nous impressionne plus. Par contre, nous avons l'habitude de jouer à ça chez nous, avec des gens que nous connaissons ou qui nous connaissent, et des tas d'autres gens pour couvrir nos arrières. Crispin ne nous connaissait pas ; il ne nous comprenait pas, et réciproquement.

Il attaqua si vite que je ne pus réagir. Il se tenait juste face à Jason, et soudain, il se jeta sur lui griffes et crocs dehors. Jason était toujours sous sa forme humaine. Crispin bouge trop vite pour qu'il ait le temps de se

bougea trop vite pour qu'il ait le temps de se transformer. Du sang jaillit. Et merde.

Mon Browning gisait par terre de l'autre côté de la pièce, ce qui disait bien à quel point j'étais perturbée. J'avais le choix entre tirer mes couteaux en argent et m'interposer entre les deux métamorphes, ou les contourner pour aller ramasser mon flingue. J'optai pour la seconde solution.

Je levais mon Browning pour viser la grande silhouette blanche lorsque Crispin me jeta littéralement Jason à la tête. J'eus juste le temps de pointer le canon vers le haut pour que le coup ne parte pas accidentellement et blesse le loup-garou. Puis je me retrouvai par terre sous lui, à moitié assommée par la force de l'impact. Son sang éclaboussa ma figure, et ma louve se mit à courir dans le tunnel.

Non ! Non !

Une masse blanche bougea au-dessus de moi telle une montagne floue. Des mains griffues immobilisèrent mon poignet droit et tentèrent d'arracher la gorge de Jason. Celui-ci leva un bras pour bloquer le coup.

Je me tordis la main, cherchant un angle qui me permettrait de tirer sur le tigre-garou. La main libre de Jason agrippa ma manche et la déchira pour s'emparer d'un de mes couteaux en argent. La lame s'abattit sur Crispin.

en argent. La lame s'abattit sur Crispin.

Du sang chaud jaillit en décrivant un arc-de-cercle. J'attendis que les tigres se lancent à la poursuite de ma louve, mais ils se contentèrent de scruter les ténèbres. Quelque chose se tapissait là, quelque chose qui n'était pas mes bêtes.

J'avais dit à Chuck et aux gardes qu'un vampire n'avait pas besoin de se trouver dans la même pièce qu'une personne pour la rouler, mais je n'avais pas anticipé que ça s'appliquerait bientôt à moi.

Marmée Noire avait déjà tenté de me marquer, et elle avait échoué en tant que vampire. Mais elle était aussi une métamorphe, issue d'une souche plus ancienne qui pouvait cohabiter avec le vampirisme. Les ténèbres dans mon esprit vacillèrent, et j'entendis sa voix.

—Tu te contrôles formidablement bien, nécromancienne. J'ai besoin que ça cesse.

Et l'instant d'après, elle libéra l'ardeur en pleine bagarre. Elle défonça mon bouclier métaphysique. Elle pulvérisa ma volonté. Elle fit de moi une créature de désir brut.

Si elle avait invoqué ma soif de sang, j'aurais arraché la gorge de Jason ou de n'importe qui

d'autre qui se serait tenu devant moi. Je n'étais plus que besoin impérieux, dévorant, un besoin qui émergeait des ténèbres que Marmée Noire avait implantées en moi. Ma croix se mit à briller sur ma poitrine ; je l'arrachai d'un geste vif et la jetai au loin. Mon charme aussi se mit à briller et connut un sort identique.

Il n'y avait plus ni flingue ni couteau. Il n'y avait que de la chair, des mains, des bouches et des corps. Puis il n'y eut plus que les ténèbres.

Chapitre 41

Je fus réveillée par un rayon de lumière en travers de mes paupières. Battant des cils, je découvris une lampe au-dessus de moi. Je voulus détourner la tête, mais l'oreiller était poisseux et raidi par un quelconque fluide séché. Ce qui acheva de me ramener à la conscience.

Ouvrant grand les yeux, je découvris un homme-loup allongé près de moi, un homme-loup au museau allongé et au corps poilu beaucoup plus grand que celui de Jason sous sa forme humaine.

J'avais des souvenirs fragmentés d'une partie de baise au beau milieu de laquelle il s'était transformé. C'était une première pour nous, et je me demandai s'il s'en rappellerait mieux que moi. Pourquoi ma mémoire refusait-elle de me restituer toute la scène ?

Le lit bougea de l'autre côté de moi. Je me raidis et me retournai comme dans les films d'horreur, quand l'héroïne entend un bruit et comprend tout à coup qu'elle n'est pas seule.

comprend tout d'un coup qu'elle n'est pas seule. Le stripteaseur aux cheveux blancs, celui qui avait dansé à l'enterrement de vie de jeune fille de Lisa la veille, était allongé sur le ventre, nu. Je le revis sous sa forme d'homme-tigre au-dessus de moi - un souvenir sexuel, à n'en pas douter. Que diable s'était-il passé ?

Je baissai les yeux. On aurait dit qu'on m'avait arraché mes vêtements. Des bouts de tissu et de cuir s'accrochaient encore à moi, mais pour l'essentiel, j'étais nue moi aussi.

Je tentai de me concentrer sur mon dernier souvenir net, mais ça n'avait pas de sens. Nous étions en train de nous battre. Crispin - c'était le nom du stripteaseur, qui était aussi un tigre-garou - avait attaqué et blessé Jason. J'essayais de lui tirer dessus, mais il avait cloué mon poignet au sol. Jason avait réussi à dégainer un de mes couteaux en argent et à le planter dans la chair de son agresseur. J'avais senti du sang chaud sur mon visage. Puis... plus rien. Juste des images et des sensations disjointes.

Du sexe, et... autre chose. Mais plus je tentais de me concentrer sur mes souvenirs, plus ils devenaient flous. Je me rappelais que j'avais nourri l'ardeur. Je me rappelais que j'avais couché avec Jason et qu'il s'était transformé sur moi. Je me rappelais que j'avais couché avec Crispin qui était déjà sous sa

couché avec Crispin qui était déjà sous sa forme intermédiaire. L'image de ses allées et venues entre mes jambes était d'une netteté embarrassante. Mais la façon dont nous en étions arrivés là restait indistincte. Non, pire qu'indistincte : absente. Merde alors.

Il manquait quelque chose, mais quoi ? Je me touchai le cou. Mes cheveux étaient collés à mes épaules par ce fluide transparent que perdent tous les métamorphes quand ils se transforment. Le lit en était trempé, sans doute à cause de Jason.

L'ardeur s'était-elle réveillée brusquement, mettant un terme à la bagarre ? Nous avait'elle submergés ? Ce n'était encore jamais arrivé. Ce qui soulevait une question importante : Crispin était-il notre ennemi ? Quand il reviendrait à lui, nous attaquerait-il de nouveau ? Où était mon flingue ? Où étaient mes couteaux ? Ma croix. C'est ça, il me manquait ma croix.

Il fallait que je me lève. J'avais besoin de ma croix. J'avais besoin d'armes. La plupart d'entre elles se trouvaient dans le coffre de l'hôtel, mais mon flingue devait être quelque part dans cette chambre, avec au moins un chargeur de rechange et mes couteaux. Une fois équipée, je me soucierais du reste.

Jason était touiours sous sa forme

intermédiaire ; autrement dit, il lui faudrait encore plusieurs heures pour récupérer. Crispin avait repris sa forme humaine ; il se réveillerait donc le premier. Il fallait que je sois armée quand il reviendrait à lui.

Je tentai de m'asseoir et ne pus retenir un petit cri de douleur. J'avais mal à l'intérieur, depuis l'entrejambe et presque jusqu'au nombril. Je connaissais cette sensation. C'est celle qui suit une partie de jambes en l'air délicieusement brutale avec quelqu'un de très bien monté - quelqu'un qui peut vraiment aller tout au fond. Jason est doué, mais pas physiquement gâté à ce point. En tout cas, pas sous sa forme humaine.

Je lui jetai un coup d'œil, mais il était allongé sur le ventre, et il était hors de question que je touche quiconque dans ce lit. Je ne voulais qu'une chose: m'éloigner des deux métamorphes.

J'entrepris de m'extraire d'entre eux en me mordant la lèvre pour ne pas gémir. Mon entrejambe était à vif. Que diable avions-nous fait la veille ?

Et j'avais mal à des tas d'autres endroits, comme si je m'étais battue pour de vrai. Des traces fraîches de griffes, couvertes de sang séché. balafraient mon bras droit. Une douleur

lancinante m'indiquait la présence d'autres blessures dans mon dos et sur mes jambes. Je luttai pour ne pas regarder. L'important, c'était de gagner le bout du lit et de me lever. Une fois armée, j'aurais tout le temps de m'examiner.

Je venais de passer une jambe par-dessus le bord du lit quand je me figeai, les yeux écarquillés.

Un second tigre-garou, encore sous sa forme intermédiaire, était roulé en boule par terre. Sa fourrure rayée était rouge et noire.

Le voir fit resurgir un fragment de souvenir pareil à une pièce de puzzle. Je me souvins de l'avoir chevauché en amazone pendant qu'il me plantait ses griffes dans le dos - pas pour se battre avec moi, mais pour me baiser. Impossible de me rappeler à quoi il ressemblait sous sa forme humaine, ou quand il nous avait rejoints. Oh mon Dieu.

Ma peau se couvrit d'une sueur glaciale. Qu'avais-je fait ? Que m'avait fait l'ardeur ? Merde, merde, merde.

D'abord, remettre la main sur mes armes. Puis appeler Jean-Claude. Quelqu'un devait bien savoir ce qui se passait, pas vrai ?

Je me déplaçai vers l'angle du lit, où j'allais toucher la jambe poilue de Jason. J'en savais assez sur les lycanthropes pour deviner que le

tigre rouge ne se réveillerait pas avant plusieurs heures lui non plus, mais je l'imaginais quand même me saisissant la cheville si je descendais du lit à proximité de lui. Je ne pouvais pas me résoudre à passer à portée de ses mains griffues.

Plutôt que d'affronter cette menace imaginaire, je passai par-dessus les jambes inertes de Jason. J'avais besoin qu'il reprenne sa forme humaine au plus vite. Je ne voulais pas me retrouver seule avec Crispin.

Enfin, je pus me lever ; hourra ! J'avais réussi à ne réveiller aucun des deux tigres-garous ; double hourra! Un moment, je restai immobile dans le silence de la chambre d'hôtel, le souffle profond et égal des trois hommes se mêlant à celui de la climatisation. Je savourais le seul fait de ne plus être prisonnière du lit, entre eux.

Mais une fois debout, j'avais encore plus mal, comme si un tas de bleus et de coupures avaient attendu que je me lève pour se signaler. Je les ignorai de mon mieux tout en regardant autour de moi à la recherche de mes armes.

Le sol ressemblait à celui d'un magasin de fringues le premier jour des soldes. J'aperçus les restes de la chemise bleue de Jason roulés

en boule avec une chemise de soirée blanche. Une veste de costume intacte gisait près de la porte, comme si le tigre rouge avait commencé à se déshabiller à peine le seuil de la pièce franchi. C'était forcément son vêtement, à moins qu'un autre homme se cache quelque part dans la chambre.

Je regrettai aussitôt cette pensée, et la rangeai dans un coin de ma tête pour me concentrer. Un problème à la fois.

Enfin, au milieu du tas formé par mon top et mon jean, j'aperçus mon holster d'épaule. Le Browning ne devait pas être loin. Je fis quelques pas. Marcher était douloureux. J'avais envie de boiter ou de plaquer une main sur mon ventre. Et je sentais qu'un truc clochait dans mon dos, comme si je m'étais déchiré un muscle.

M'agenouiller fut une épreuve de maîtrise physique et mentale. La moquette était raide de fluides séchés, et je m'efforçai de ne pas penser à ce que certains de ces fluides pouvaient être. Je me souvenais à présent que c'était ici que j'avais abandonné la plupart de mes fringues. Je vérifiai que le Browning était toujours chargé tandis que la mémoire me revenait brusquement. Crispin, Jason et moi par terre. Il n'était plus question de bagarre ; au

contraire, les deux hommes n'avaient eu aucun mal à me partager. Misère.

Je me souvenais d'avoir couché avec Crispin ici et sur le lit. Jason s'était transformé pendant qu'on baisait par terre, mais on l'avait aussi refait sur le lit ensuite. Seigneur, comment l'ardeur avait'elle pu dégénérer à ce point ?

Avec mon flingue à la main, je me sentais un peu mieux, un peu plus maîtresse de moi, mais je venais quand même de me réveiller dans une chambre d'hôtel avec trois hommes nus, dont deux étrangers, et apparemment, je m'étais envoyée en l'air avec tous. Plusieurs fois. Et le pire, c'est que je n'en gardais que des bribes de souvenirs. Jamais encore l'ardeur n'avait entraîné ce genre d'amnésie. J'étais censée la contrôler de mieux en mieux.

Je regardai la moquette foutue, puis les trois hommes endormis. De mieux en mieux, mon œil. Je ne contrôlais que dalle.

J'étais en train de farfouiller parmi mes vêtements pour retrouver ma croix quand un bruit s'éleva du lit. Je me figeai et retins ma respiration comme une idiote. Tous les métamorphes sont capables d'entendre battre votre cœur - et ça, pas moyen de l'empêcher.

Le bruit ne se répéta pas. Je poursuivis mes

recherches et finis par repêcher ma croix. La chaîne était cassée. Zut. Je la serrai dans ma main, et je me sentis tout de suite mieux.

Puis quelque chose me picota la peau comme de l'électricité statique. L'énergie des lycanthropes me fait toujours cet effet. Je pivotai vers le lit en tenant mon flingue à bout de bras.

Personne ne bougea, mais soudain, la fourrure de Jason commença à se rétracter. Ce fut comme si son corps d'homme-loup fondait, comme si son corps humain plus petit et plus compact s'en élevait telle une île jaillissant d'un océan. Il dormirait encore deux heures ou plus, mais tout de même, c'était un progrès.

À sa place, Micah, Richard et quelques autres métamorphes de ma connaissance n'auraient pas mis si longtemps à récupérer. Mais apparemment, Jason et les deux tigres-garous n'étaient pas assez puissants pour échapper au sommeil profond comme un coma qui précède et suit la transformation. A moins que... Une autre possibilité alarmante me traversa l'esprit.

Je baissai mon flingue. Me nourrir de façon aussi massive avait peut-être consommé une trop grande partie de leur énergie. L'ardeur est capable de vider quelqu'un de toutes ses forces vitales. Bien sûr, je savais que s'ils étaient

morts, ils auraient automatiquement repris leur forme humaine. Mais ce genre de peur n'a rien à voir avec la logique.

Quelques instants plus tôt, je craignais que les deux tigres-garous m'attaquent ; maintenant, je redoutais de les avoir tués. Non. Non. J'avais vu Crispin et Jason respirer ; je les avais entendus. Par contre, je n'avais pas examiné le tigre rouge de près. Je le regardai, tentant de voir si sa large poitrine rayée se soulevait et s'abaissait correctement. Je dus même retenir mon propre souffle. L'espace d'un battement de cœur, je crus qu'il était mort. Puis sa respiration gonfla sa cage thoracique, et je pus relâcher la mienne.

Le lit bougea sous le poids de quelqu'un qui changeait de position. Je sus qui ça devait être bien avant que Crispin se dresse en appui sur ses bras tendus et me regarde en clignant de ses yeux bleus de tigre.

Je pointai mon flingue vers lui en le tenant à deux mains, et le mouvement fut beaucoup trop brusque. Il tira sur les traces de griffes de mon bras et me fit un mal de chien. Je parvins à tenir la pose, mais je dus lutter contre mon propre corps.

—Ne bouge pas ! ordonnai-je.

Chapitre 42

Crispin ne bougea pas, mais il dit :

—Tu réveilles toujours tes amants en leur braquant un flingue dessus ?

Sa voix me paraissait plus grave que la veille. Il toussa pour l'éclaircir. Cela me fit sursauter, ce qui n'est jamais une bonne idée quand vous tenez une arme chargée.

Je luttai pour me calmer. Si je devais tirer sur Crispin, je voulais que ce soit sciemment, pas parce que mon doigt s'était crispé sur la détente malgré moi. Mais je craignais de l'en enlever, parce que Crispin était un métamorphe et que tous les métamorphes sont foutrement rapides.

—Je me souviens qu'on s'est battus, Jason, toi et moi, dis-je sans baisser mon arme.

Il se renfrogna.

— Ouais, mais j'ai attaqué ton loup parce que je voulais m'accoupler avec toi. Or, hier soir, tu avais assez à donner pour satisfaire tout le monde.

—Merci pour la formulation délicate.

Merci pour la formulation délicate.

Il sourit.

—Désolé. Loin de moi l'idée d'offenser une femme qui braque un flingue sur moi. Ce que je voulais dire, c'est que je n'ai pas de raison de me battre avec quiconque si tu te partages aussi bien. Et puis, je suis passé le premier.

Son sourire emplit ses yeux d'une lumière ténébreuse. Pas surnaturelle, non : c'était juste le regard d'un homme contemplant une femme nue qu'il vient de baiser. Ce regard possessif, plein de la certitude qu'il pourra remettre le couvert par la suite. Or, Crispin n'avait pas mérité cette certitude, pas encore.

Mon bras griffé essayait de trembler. Je luttais pour le maintenir fermement tendu. Quelle était la gravité exacte de mes blessures ?

—Si tu n'as pas l'intention de me tirer dessus, je peux me lever et aller aux toilettes ?

—Tu ne crois pas que je serais capable de te descendre, pas vrai ?

—Je ne me souviens pas de tout ce qui s'est passé cette nuit, ce qui signifie que j'ai été roulé. Tu as roulé mon esprit comme n'importe quel autre vampire. Non que je me plaigne : le sexe était fantastique. Mais tu m'as manipulé mentalement. D'un point de vue légal, c'est du viol. C'est toi qui as abusé de moi, pas

vion. C'est toi qui as abusé de moi, pas l'inverse, Anita. Oh, j'aurais dit oui, mais les hommes aussi aiment bien qu'on leur demande leur avis. C'est moi qui devrais être en colère, pas toi.

Je voulais démonter ses arguments, mais je ne pouvais pas. Alors, je fis la seule autre chose possible : je baissai mon flingue. Mon bras m'y aurait bientôt forcée, de toute façon.

—Ça veut dire que je peux aller aux toilettes ? s'enquit Crispin.

—Ouais.

—Génial.

Il se leva, et je constatai que lui aussi se mouvait avec une certaine raideur. Intéressant. Quand une partie de baise a été assez brutale pour que même un métamorphe ait des courbatures, c'est normal qu'une humaine garde des séquelles.

Dans le dos de Crispin, je vis des estafilades sanguinolentes qui ne ressemblaient pas à des traces de griffes. Était-ce moi qui les lui avais faites ? Et si oui, pourquoi ces égratignures n'avaient-elles pas guéri lorsque Crispin avait repris sa forme humaine ? Seuls les dégâts causés par de l'argent ou par un autre métamorphe résistent à une transformation. Alors, pourquoi Crispin portait-il toujours la marque de mes ongles ?

Je repoussai cette question dans un coin de mon esprit. Je m'en préoccuperais plus tard. J'avais des problèmes bien plus urgents à régler. Qu'avait dit Crispin, déjà ? Que je l'avais roulé comme n'importe quel autre vampire. Avais-je vraiment fait ça ? Était-ce la faute de l'ardeur ?

De l'eau se mit à couler dans la salle de bains.

J'avais besoin de Jean-Claude. Je me projetai vers lui le long du cordon métaphysique qui nous relie, et... je ne trouvai rien. Rien ni personne. Je ne pouvais pas sentir Jean-Claude. A l'endroit où il aurait dû être, je ne percevais qu'un immense vide blanc.

La panique faillit me submerger. Je fus saisie de frissons irrépressibles. Je dus faire un gros effort pour ne pas hurler à Jason de se réveiller et de me dire s'il sentait toujours Jean-Claude. Le problème venait-il juste de moi, ou était-il arrivé quelque chose à Jean-Claude ?

Jadis, j'avais eu un téléphone portable. Où était-il passé ? Quand la métaphysique a échoué, vous pouvez toujours vous rabattre sur la technologie.

De ma main libre, je me mis à fouiller parmi les vêtements déchirés. Où diable pouvait bien être mon téléphone ? L'avais-je avec moi la nuit dernière ? Ou était-il resté dans mes

bagages ? Impossible de me le rappeler. Merde, qu'est-ce qui m'arrivait ?

L'eau cessa de couler dans la salle de bains. Crispin ouvrit la porte et ressortit.

—Tu as perdu quelque chose ?

Juste ma tête, songeai-je.

—Mon portable, répondis-je tout haut.

Il réfléchit, les sourcils froncés.

—Je me souviens de t'avoir vue avec des armes, mais pas avec un téléphone.

—Je croyais que tu avais tout oublié de cette nuit.

—Je me rappelle certains passages. Mais, tu as raison : tu avais peut-être un téléphone. Je vais t'aider à le chercher.

Crispin vint s'agenouiller près de moi - trop près, après ce qui venait de se passer entre nous et étant donné que nous étions toujours nus. Mais j'avais besoin d'un coup de main.

C'était sans doute idiot de me sentir mal à l'aise, et pourtant... Pensait-il que j'avais fait exprès de le rouler ? Me croyait-il coupable de l'équivalent métaphysique d'un viol ? C'est ce qu'il avait dit, mais ça n'avait pas eu l'air de le bouleverser. J'avais menacé de tuer des gens pour moins que ça. En fait, j'avais tué des gens tout court pour moins que ça.

—Tu sais que ce serait plus pratique de

chercher avec deux mains au lieu d'une seule, fit-il remarquer.

—Je préfère ne pas lâcher mon flingue. Je me sens mieux avec.

—Et la croix que tu tiens ?

—La chaîne s'est cassée.

Il cessa de farfouiller dans nos fringues et prit un air pensif.

—C'est toi qui l'as arrachée et jetée.

—Jamais je ne ferais une chose pareille.

Il haussa les épaules et frémit de douleur.

—Je sais ce que j'ai vu. (Puis il me dévisagea attentivement de ses étranges yeux bleus.) Tu ne te souviens de rien, pas vrai ?

Je me demandai ce que je pouvais lui avouer ou non. Au final, j'optai pour la vérité.

—Je me rappelle qu'elle s'est cassée, mais je ne sais pas comment.

—Tu l'as arrachée. Et ton espèce de charme, aussi.

—Mon charme ? m'étonnai-je. Quel charme ?

Crispin me scruta comme s'il essayait de voir au travers de moi.

—Ce charme-là, dit'il enfin.

Et il me tendit son bras gauche.

Au début, je ne compris pas. Puis je vis la trace de brûlure. C'était un cercle qui entourait

un animal aux contours imprécis, comme souvent avec les fers à marquer. Je me penchai en plissant les yeux pour mieux voir.

Je crus d'abord que c'était Cerbère, le chien qui garde l'entrée du royaume d'Hadès dans la mythologie grecque, mais ce chien-là avait cinq têtes, contre trois seulement pour Cerbère. Puis il me sembla distinguer des rayures sur son corps. C'était donc un tigre, un tigre à cinq têtes.

Selon Crispin, c'était mon charme qui lui avait fait ça. Je regardai fixement la brûlure sans comprendre de quoi il parlait. Je tendis la main et me retins juste avant de toucher sa peau. Quelque chose remuait dans les profondeurs de mon esprit. Un souvenir, peut-être ? Crispin avait'il raison ? Était-ce moi qui l'avais marqué ainsi ?

Je voulais me rappeler. Je tentai de faire remonter cette pensée nébuleuse à la surface de mon esprit, mais en vain. Il n'y avait pas de souvenir. Crispin était un étranger pour moi. Mentait-il ?

J'avais besoin que Jason se réveille. J'avais besoin de l'avis de quelqu'un que je connaissais et en qui j'avais confiance. Merde. Quelque chose clochait dans ma tête. Je m'en rendais compte, mais je ne savais pas de quoi il

s'agissait, et je ne comprenais pas pourquoi je n'arrivais pas à identifier le problème. Ça non plus, ce n'était pas normal. Et le fait que ça ne soit pas normal constituait un indice, je le sentais. Mais c'était comme si mon cerveau refusait d'assembler les pièces du puzzle.

—Je sens des loups, gronda Crispin.

Une seconde plus tard, je sentis moi aussi, non pas leur odeur, mais leur énergie qui approchait dans le couloir. Je m'ouvris à elle.

Soudain, un riche parfum d'humus me parvint, des effluves réconfortants de sève de pin. J'éprouvai le contact de la terre et de feuilles mortes sous des pattes. Un musc acre et douceâtre me contracta le bas-ventre, et pas d'une façon désagréable.

Je ne connaissais qu'un seul loup-garou capable de me faire cet effet. Mais ça ne pouvait pas être lui. Jamais il n'aurait pris le risque de venir ici avec d'autres loups. Jamais il n'aurait pris le risque d'attirer sur lui l'attention des médias. Il vivait sous couverture, notre Ulfric, et me rejoindre dans les circonstances présentes n'était pas un bon moyen de rester caché.

Pourtant, si impossible que cela paraisse, c'était bien lui que je sentais dans le couloir. Lui, et au moins deux autres loups. Deux

autres membres de notre meute.

Crispin s'était remis debout.

Je me levai un peu plus lentement, mon flingue à la main.

— C'est mon Ulfric et notre meute, dis-je.

—Que font-ils ici ? gronda Crispin.

Il fut un temps où je trouvais étrange d'entendre un grondement animal sortir d'une bouche humaine. Maintenant, c'est descendu si bas dans mon hit-parade des choses choquantes que ça ne me fait même plus ciller.

—Je ne sais pas. Je pense qu'ils sont venus pour moi.

Déjà, je me dirigeais vers la porte. Y avait'il encore des gardes en faction devant notre chambre ? Comment réagiraient-ils face à Richard et à ses hommes ?

Soudain, je pris conscience que j'étais nue, couverte de sang et d'autres fluides, et blessée en plusieurs endroits. J'aurais sans doute enfilé quelque chose si je n'avais pas entendu des voix masculines dans le couloir.

—Arrêtez-vous immédiatement.

Et merde !

Je pris une grande inspiration et tendis la main vers la poignée. Peut-être pourrais-je me planquer sur le côté, pour éviter que tous les occupants du couloir me voient à poil.

Tout à coup, je me souvins d'avoir fait la même chose la veille. Le tigre rouge était arrivé, et les gardes l'avaient arrêté. J'avais ouvert la porte complètement nue, et je l'avais laissé entrer. J'avais dit aux gardes que je le connaissais et que je lui avais demandé de venir, ou quelque chose dans le genre.

À présent, je revoyais sa forme humaine. Il était petit, avec des cheveux courts du même roux sombre que sa fourrure et des yeux bruns très ordinaires. J'avais deviné tout de suite que ses iris clochaient. Dans un flash, j'avais vu ses vrais yeux, d'un jaune doré intense avec une bordure rouge orangé. Il avait dû enlever les lentilles de contact qui les dissimulaient avant que je le laisse me toucher. Pourquoi était-ce si important ? Et pourquoi avais-je laissé entrer cet inconnu en premier lieu ?

J'entendis des voix basses, et les gardes qui répétaient :

— Reculez immédiatement.

Je n'avais pas le temps de m'habiller. La résurgence de mes souvenirs m'avait coûté de précieuses secondes. Je pris une grande inspiration et ouvris la porte.

Chapitre 43

Je me planquai autant que possible derrière la porte, mais en gardant une main sur la poignée et l'autre serrée sur mon flingue, ce qui n'était pas la posture la plus naturelle du monde.

Shadwell et Rowe se tenaient dans le couloir. Je fronçai les sourcils. Ils avaient été relevés la veille au soir. Quelle heure était-il ? Combien de temps avions-nous dormi ? Pas toute la journée, quand même ? Merde, merde, et merde.

—C'est bon, les gars, lançai-je.

—Non, ce n'est pas bon du tout, répliqua Rowe.

—Nous ne pouvons pas les laisser entrer, Blake, ajouta Shadwell. Pas sans avoir obtenu le feu vert de quelqu'un.

Je tournai la tête. Un peu plus loin, Jamil et Shang-Da se tenaient devant un troisième homme, si larges d'épaules qu'ils semblaient boucher le couloir.

Shang-Da frôle le mètre quatre-vingt-dix; c'est le plus grand Chinois que j'aie jamais rencontré. Il a les cheveux coupés court, et ce jour-là, il portait un long trench-coat noir - probablement pas à cause de la chaleur estivale, mais plutôt pour dissimuler tout un tas de joujoux dangereux.

Jamil mesure un mètre quatre-vingts, ce qui est assez grand en soi mais lui donne l'air d'être tout petit à côté de Shang-Da. Ses cheveux coiffés en tresses africaines constellées de minuscules perles blanches lui descendent jusqu'à la taille. Ce jour-là, il portait un costard blanc qui faisait paraître sa peau encore plus sombre qu'elle ne l'était, un costard de coupe ample alors qu'il préfère les vêtements moulants. Autrement dit, il ne cherchait pas à se mettre physiquement en valeur : il avait des armes sur lui, et il ne voulait pas qu'on les voie. Je suis bien placée pour savoir combien c'est difficile de trouver des fringues adéquates pour trimballer discrètement tout un arsenal.

Shang-Da et Jamil sont les gardes du corps de Richard, respectivement son Skôll et son Hati d'après le nom des loups qui, dans la mythologie nordique, pourchassent le soleil et la lune. Le jour où ils les attraperont, ce sera la

fin du monde. Au sein de la communauté lycanthrope, le Skôll et le Hati sont ceux qui protègent l'Ulfric, le roi-loup.

Je tentai de les regarder du point de vue de Shadwell et Rowe. Même incapable de sentir l'énergie surnaturelle qui émanait d'eux par vagues, aucun garde du corps digne de ce nom ne les aurait laissés entrer. Il ne leur manquait qu'un panneau marqué « gros bras ». Non, oubliez ça, ils n'avaient pas besoin de panneau. Il suffisait de les voir pour deviner.

—Je ne sais pas comment vous l'expliquer, dis-je à Shadwell et Rowe, mais ce sont les gardes du corps de mon ami. Ils ne s'écarteront pas tant que vous aurez un flingue à la main. J'apprécie que vous ne les teniez pas en joue, mais ils ne font que leur boulot.

—Et nous essayons juste de faire le nôtre, répliqua Shadwell. (Il risqua un très bref coup d'œil dans ma direction avant de reporter son attention sur Shang-Da et Jamil.) Mais vous ne nous facilitez pas la tâche, mademoiselle Blake.

Je ne le repris pas : je ne me sentais pas très « marshalesque » sur le coup. J'étais crevée ; j'avais mal, j'avais peur, et je voulais absolument parler aux loups. Alors, je levai la main pour mettre mon flingue bien en évidence contre la porte et dis :

—Il me semble que je me débrouille très bien

—Il me semble que je me débrouille très bien toute seule pour ce qui est de me protéger.

Je fus satisfaite d'entendre autant d'assurance dans ma voix, alors qu'à l'intérieur, je hurlais de terreur.

Je sentais Richard à quelques mètres de moi. Il ne pouvait être là que pour une très bonne raison : m'aider, ou m'annoncer quelque chose - par exemple, la raison pour laquelle je ne percevais plus Jean-Claude. J'avais besoin d'aide, et j'avais besoin de réponses, mais céder à l'hystérie ne serait pas un bon moyen de convaincre les gardes de laisser passer Richard et son escorte. Ou peut-être que si, mais si je pétais les plombs, ce serait pour de vrai. Or, je ne voulais pas paraître faible devant les loups. Shang-Da ne m'aime pas beaucoup ; il pense que je fais du mal à leur Ulfric. Et certains soirs, je suis assez d'accord avec lui.

—Ne me forcez pas à sortir, Shadwell.

— C'est une menace ?

—Non, plutôt une prière. Je n'arrive pas à trouver de peignoir, et j'aimerais autant ne pas me montrer à poil dans le couloir.

Rowe me jeta un coup d'œil bien plus long qu'il n'aurait dû, étant donné ce qui lui faisait face. Il ne pouvait voir que ma tête, un de mes bras et mon épaule, mais certains hommes se laissent facilement distraire quand ils savent

laissent facilement distraire quand ils savent que vous êtes nue.

—On regarde devant, aboya Shadwell.

Rowe obtempéra.

—C'est difficile à expliquer, Shadwell, mais j'ai besoin d'eux dans la chambre, implorai-je.

—Pourquoi ? demanda-t-il sans détourner son attention des loups.

Que pouvais-je dire qui le convaincrait sans révéler le secret de Richard ? J'eus beau chercher, je ne trouvai rien.

Crispin s'approcha derrière moi et chuchota :

—Pourquoi as-tu besoin d'eux alors que je suis là ?

Je lui jetai le genre de regard qui fait plonger les méchants à couvert. Il baissa la tête presque comme s'il s'inclinait.

—D'accord, d'accord. Pas la peine de me fusiller des yeux.

—Le stripteaseur a dormi là, lâcha Rowe sur un ton désapprobateur.

—Je dors avec qui je veux, Rowe. Ce ne sont pas vos affaires.

— Combien d'hommes avez-vous là-dedans ?

—Au risque de me répéter : ce ne sont pas vos affaires.

—Dans la mesure où nous sommes censés vous protéger - si.

—Alors, foutez le camp. Je n'ai pas besoin de

—Alors, foutez le camp. Je n'ai pas besoin de vous. Votre présence me dérange plus qu'autre chose. Foutez le camp.

Crispin s'éloigna de quelques pas et revint avec la veste de costard de l'autre tigre-garou. Pourquoi n'y avais-je pas pensé ? Trop facile. Trop dur.

Complètement nu, il se planta devant la porte ouverte. Je reculai suffisamment pour que personne ne me voie pendant qu'il me tendait la veste et m'aidait à l'enfiler. Je dus faire passer mon flingue d'une main à l'autre pour glisser mes bras dans les manches.

—On ne peut pas partir tant qu'on n'en a pas reçu l'ordre, déclara Shadwell.

—Ça, je m'en contrefous, répliquai-je.

Je me réjouis que le tigre rouge soit grand et costaud : sa veste me descendait presque jusqu'aux genoux. Crispin m'aida à la boutonner. J'avais l'air d'une gamine de cinq ans déguisée avec les fringues de son père, mais je m'en moquais : j'étais couverte, c'était tout ce qui comptait.

Je sortis dans le couloir et me rendis compte que je tenais toujours mon flingue de la main gauche. Je me suis entraînée à tirer de ce côté. On ne sait jamais : je peux avoir besoin de mes deux mains, ou être blessée à la droite. Mais je reste quand même beaucoup moins précise

reste quand même beaucoup moins précise avec la gauche. Pourtant, je n'éprouvais aucune gêne à tenir mon Browning ainsi. D'autant qu'il a un cran de sûreté ambidextre - que, certes, j'avais déjà ôté... mais si vous devez vraiment tirer avec votre mauvaise main, le BDM est un bon choix.

Je me concentrai sur des choses triviales tout en me dirigeant calmement vers Shang-Da et Jamil. Rowe me saisit par le bras et me fit pivoter vers lui.

Je ne résistai pas. Je me contentai de laisser aller mon épaule contre son torse et de lui balayer les jambes avec mon pied. Il finit par terre. Comme il n'avait pas lâché mon bras en tombant, j'effectuai une rapide torsion facilitée par l'épaisseur de ma veste d'emprunt, et je lui fis une clé de coude. Je mis assez de pression sur l'articulation pour arracher un cri de douleur à Rowe. Il tenait toujours son flingue dans son autre main. S'il avait vraiment été dangereux, j'aurais dû avoir tiré depuis une ou deux secondes.

Il voulut lever son flingue, mais le mien était déjà braqué sur sa figure.

— Un seul geste, et vous êtes un homme mort, l'informai-je.

—Mettez-la en joue, et vous mourrez avant elle, lança Jamil.

Je ne détournai pas les yeux de Rowe. Je faisais confiance à Jamil pour avoir dégainé à temps et braqué qui de droit. Gardant la main qui tenait son flingue dans mon champ de vision périphérique, j'ordonnai :

—Lâchez votre arme, Rowe.

—Allez vous faire foutre, grogna-t-il.

— Pas par vous, répliquai-je avec le genre de sourire déplaisant que je fais parfois quand je m'apprête à tuer quelqu'un.

Et en même temps, j'avais l'impression que ce sourire n'était pas le mien. Pourquoi avais-je fait monter d'un cran le niveau de violence dans ce couloir ? J'aurais dû m'abstenir, mais à présent, il était trop tard pour regretter.

Je scrutai Rowe. Son pouls battait trop vite et trop fort dans son cou. Il pouvait contrôler son expression, mais les battements de son cœur le trahissaient. Il avait peur. Avait'il une bonne raison pour ça ? Etais-je réellement capable de le descendre ? *En cas de besoin, sans problème,* répondit une petite voix au fond de moi. Je pris une grande inspiration et la relâchai lentement.

—Vous n'auriez pas dû m'empoigner, Rowe. J'ai peut-être réagi un peu trop vivement, mais on n'empoigne pas une femme comme ça à moins d'être sûr de sa réaction.

—Ne mollis pas maintenant, Anita, dit Shang-Da.

—Ils m'ont aidée la nuit dernière, ripostai-je. Mon Skôll n'était pas là pour m'aider, mais eux, oui.

—Je sens des blessures fraîches sur ton corps. Ils n'ont pas fait du très bon travail.

—J'ai été blessée après qu'ils se sont fait relever. Je n'ai rien à leur reprocher.

—Alors, pourquoi menaces-tu l'un d'eux ?

C'était la voix de Richard - cette voix calme, affable et si pleine de bon sens. Cette voix qui, comme chaque fois que je l'entendais, me serra le cœur. Misère. Serai-je enfin indifférente à Richard, un jour ? Honnêtement ? Sans doute pas. Mais j'aurais bien voulu penser le contraire.

— Il m'a touchée sans ma permission.

Ma voix était rauque, comme si je manquais d'air. Je sentis Richard s'approcher. J'entendis Shang-Da et Jamil protester.

—Ils ont des flingues. On ne peut pas te laisser avancer.

—Shadwell, c'est bien ça? lança Richard.

—Oui, répondit l'interpellé.

—Levez votre flingue, et je viens à la rescousse.

—À la rescousse de qui ?

—De tout le monde.

Et en entendant sa voix, vous ne pouviez pas douter qu'il ferait ce qu'il disait. Qu'il essaierait de tout arranger.

Dans ses meilleurs moments, Richard est plein de bonnes intentions. Le problème, c'est que parfois, il est impossible d'aider tout le monde. Et quand il n'y a que des choix pourris, Richard a tendance à se figer ou à avoir la mauvaise réaction. Alors que de mon côté, c'est dans les situations de crise que je suis la plus efficace. Nous ferions une excellente équipe si nous ne nous détestions pas autant. D'accord, pour être franche, nous ne nous détestons pas tout à fait.

Je ne pensais pas que Shadwell lèverait son flingue, mais il le fit. Il ordonna même à Rowe de lâcher le sien.

—Et puis quoi encore ? protesta l'intéressé.

—C'est toi qui l'as empoignée, Rowe. Elle a peut-être réagi trop violemment, mais tu n'avais pas à la toucher.

— Il n'est pas question que je lâche mon flingue.

—Contente-toi d'ouvrir la main et de le laisser tomber, insista Shadwell.

—Ils t'ont roulé, enragea Rowe.

—Elle pourrait t'abattre avant même que tu

aies une chance de la mettre en joue.

—Je suis son garde du corps, pour l'amour du ciel ! Je n'ai aucune raison de lui faire du mal.

—Alors, lâchez votre flingue, dis-je doucement.

Rowe me jeta un regard dans lequel se mêlaient la perplexité et la haine.

—Comment en sommes-nous arrivés là, bordel ? jura-t-il.

—Vous m'avez empoignée.

—D'après les gars qu'on a relevés, des tas de gars vous ont empoignée la nuit dernière.

Et la voilà, la triste vérité : une fois qu'une femme s'est laissée toucher par plus d'un seul homme, elle baisse dans l'estime des autres. Pire, ils se mettent à penser qu'ils ont bien droit à leur tour, eux aussi. Une femme capable de coucher avec plus d'un homme est prête à faire n'importe quoi, pas vrai ? Faux. Mais si Rowe m'avait empoignée, c'était à cause d'un mélange de colère, de frustration et de confusion moins due à son travail qu'au fait qu'il ne me comprenait pas du tout. C'était une raison idiote pour buter quelqu'un, mais j'avais vu pire.

—Vous ne m'avez pas empoignée pour me protéger, Rowe. Vous l'avez fait parce qu'il y avait un stripteaseur nu dans ma chambre, que

j'étais nue moi aussi, et qu'il m'a aidée à enfiler une veste pour sortir dans le couloir à la rencontre de trois autres hommes. Vous m'avez empoignée parce que vous étiez en colère, et c'est à votre colère que j'ai réagi. Ne vous avisez pas de recommencer, sans quoi, j'irai jusqu'au bout de cette conversation...

Je lâchai son coude et me laissai tomber sur lui en même temps, immobilisant le haut de ses bras sous mes mains. Comme je tenais toujours mon flingue et que je n'étais pas très lourde, il aurait probablement pu me désarçonner, mais il avait les yeux écarquillés et l'air surpris. Alors, je me penchai vers lui en parlant d'une voix basse et douce, si bien que je prononçai les dernières syllabes à quelques centimètres de sa bouche.

—Et ma conclusion ne vous plaira pas.

—Anita, non, dit Richard derrière moi.

Je me redressai suffisamment pour voir les yeux de Rowe. Il avait peur, je le sentais à l'odeur de sa peau. Mais en dessous, il avait envie que je l'embrasse - que je finisse ce que j'avais commencé. Il m'aurait laissée faire, et cela m'arrêta net : la pensée que Rowe, qui n'avait pas lâché son flingue, m'aurait laissée le clouer au sol et l'embrasser sans opposer aucune résistance.

L'ardeur avait salement dérapé, et je ne comprenais ni pourquoi ni comment. Je m'écartai de Rowe et me relevai prudemment. Il avait enfin laissé tomber son flingue, et il me regardait avec des yeux implorants, comme un enfant effrayé par l'obscurité.

—S'il vous plaît, chuchota-t-il.

Je secouai la tête.

—Je suis désolée, dis-je parce que je ne trouvais rien d'autre à dire.

Et je me dirigeai vers la porte de notre chambre. Les loups-garous me suivirent, et cette fois, ni Shadwell ni Rowe ne tentèrent de les en empêcher.

Chapitre 44

Une fois la porte refermée, je voulus courir vers Richard pour qu'il me prenne dans ses bras. Je voulus lui demander quel était le problème avec Jean-Claude. Mais il y avait un étranger dans la pièce avec nous, un étranger que je ne pouvais pas me permettre de jeter dehors - pas avant de savoir ce qu'allait faire la tigresse en moi. Si je me rappelais une chose de la nuit précédente, c'était bien ça.

Je détaillai Richard. Il portait des lunettes de soleil et une casquette de base-ball sous laquelle il avait planqué ses cheveux pour faire croire qu'ils étaient courts, plus un gros blouson. Il était venu, mais il se cachait toujours.

Richard bosse comme prof de biologie dans un collège. Les parents n'aiment pas l'idée qu'un monstre enseigne à leurs enfants - la faute, peut-être, aux contes de fées et aux histoires de grand méchant loup. Du coup, Richard dissimule sa nature pour garder son boulot. Clark Kent a déjà du mal à cacher qu'il

boulot. Clark Kent a déjà du mal à cacher qu'il est Superman ; dans la vraie vie, c'est encore plus dur.

—Je te présente Crispin, dis-je. C'est l'un des tigres de Las Vegas.

—Que fais-tu ici, Crispin ? demanda Richard d'une voix plus tout à fait aussi affable que dans le couloir.

—On m'a fait venir pour un enterrement de vie de jeune fille au dernier étage. Puis j'ai entendu la petite reine appeler, et j'ai été forcé de répondre.

Richard baissa suffisamment ses lunettes pour que je puisse voir le brun foncé de ses yeux, ce brun si chaud et si parfait. Son regard non plus n'avait rien d'amical.

— Il t'a déjà donné un petit surnom affectueux.

—Ulfric, intervint Jamil. Nous ne sommes pas là pour ça.

Richard poussa un soupir si profond qu'il souleva ses larges épaules. Puis il ôta son blouson, révélant un simple tee-shirt blanc qui faisait ressortir son bronzage estival.

—Tu as raison, Jamil. Les affaires d'abord. (Il regarda le tigre-garou.) Je dois parler en privé avec Anita, et il n'y a dans cette chambre aucun endroit depuis lequel tu ne nous entendras pas.

entendras pas.

—Je ne suis pas sûre qu'il soit très sage de le renvoyer, Richard. La tigresse en moi s'est comportée d'une façon très bizarre la nuit dernière. Je n'ose imaginer ce qui se serait passé si Crispin n'avait pas été là.

—Qui est-ce ? demanda Shang-Da.

Il toisait l'homme à moitié nu qui gisait par terre au pied du lit. Apparemment, le tigre rouge avait fini par reprendre sa forme humaine. Il n'était toujours pas réveillé, mais il n'était plus poilu.

—Encore un tigre-garou ?

—Pourquoi t'en fallait-il deux ? s'enquit Richard.

—Crispin est un tigre blanc, expliquai-je. Celui-là est rouge et noir. D'après le peu de souvenirs que je garde, la tigresse en moi voulait de la variété. Un seul mâle, ça ne lui suffisait pas.

Nous ne pouvions pas parler librement devant Crispin parce qu'il appartenait à Max : nous ne pouvions pas nous permettre de dévoiler au Maître d'une autre Ville que quelque chose clochait dans notre structure de pouvoir. Mais j'avais peur de le laisser partir.

Je finis par réclamer :

—Dis-moi si Jean-Claude va bien.

Il fallait au moins que je sache ça.

—Oui, il va bien, répondit Richard.

Je dus avoir l'air de ne pas le croire, car il répéta :

—Je te jure qu'il va bien.

Le nœud de mon ventre se relâcha, et je sentis des larmes me picoter les yeux. Misère. Pourquoi avais-je envie de pleurer ?

Un son monta du lit. Nous nous tournâmes tous dans sa direction. Jason remua juste assez la tête pour nous regarder.

—Mon Dieu, que s'est'il passé ?

Sa voix était rauque comme s'il avait trop crié, ou qu'il ne s'en était pas servi depuis longtemps. Alors, j'eus l'idée de demander quelle heure il était.

—Ce n'est pas la question la plus pertinente à poser, dit doucement Richard.

Je fronçai les sourcils.

—Mais encore ?

— Demande-moi plutôt quel jour on est. Je le dévisageai fixement.

—Non, tu me charries.

— Ce n'est pas le lendemain matin, Anita. C'est le surlendemain.

—Malédiction, jura Crispin. Mon patron va être furieux.

—Jean-Claude a déjà contacté Max, le rassura Richard.

Je voulus aller m'asseoir sur le lit, mais un inconnu était toujours vautré sur mon chemin.

—Merde, Richard, que s'est'il passé ? Que s'est'il passé, bordel ?

—Nous avons dit à Max que tu es une polygarou. Que tu semblés porter tout un assortiment de bêtes en toi, mais que le fait d'être la servante humaine de Jean-Claude les empêche de se manifester complètement.

Je faillis demander tout haut : « C'est vrai, ça ? » Mais je me retins. Richard avait soigneusement formulé sa phrase. C'était juste ce qu'ils avaient dit à Max, le Maître de la Ville de Las Vegas et du tigre-garou que je venais d'emprunter pendant deux jours.

— Une polygarou, répéta Crispin, incrédule. C'est impossible. Je sais qu'il existe des légendes, mais...

—J'en ai rencontré un, dis-je doucement. C'était l'une des créatures les plus effrayantes, les plus... maléfiques que j'aie jamais connues, et je n'utilise pas le mot en M à la légère.

—« Petite reine» n'est pas un surnom affectueux, Ulfric, intervint Jason d'une voix toujours enrouée par le sommeil, ou Dieu seul savait quoi d'autre. C'est le nom que les tigres-garous donnent aux femelles qui seraient assez puissantes pour quitter le clan auquel elles

appartiennent et fonder le leur, si la reine attitrée leur en donnait la permission.

Je hochai la tête.

—Je me souviens de cette partie de la conversation. C'est après que tout devient noir.

—Il faut qu'on parle, Anita, et on ne peut pas parler librement devant lui, dit Richard en désignant Crispin.

—Je ne sais pas si j'ai toujours une chambre réservée, dit le tigre-garou. (Il fronça les sourcils.) Pourquoi Lucian n'est'il pas venu me chercher ?

— Lucian est un vampire, et l'un des autres stripteaseurs qui avaient été engagés pour la soirée, expliquai-je à Richard.

—Franchement, je m'attendais à le trouver ici avec toi. Je lui décochai le regard que méritait ce commentaire.

—Merci, Richard. Tu sais toujours exactement quoi dire.

Il soupira.

— Ouais : pour t'énerver. J'acquiesçai.

—Ne te sous-estime pas. Tu as un vrai don.

—Ce serait peut-être bien de savoir à qui appartient celui-là, non ? suggéra Jamil, planté près du dernier métamorphe encore inconscient.

—Regardez dans son portefeuille, dit Crispin. Il doit être quelque part par terre.

C'était une bonne idée, qui le fit remonter d'un cran dans mon estime. Quant à Richard, il faudrait davantage qu'une bonne idée pour qu'il en vienne à apprécier un homme qui venait de passer deux jours entiers à baiser avec moi dans une chambre d'hôtel.

Ce fut alors qu'une question me traversa l'esprit, une question du genre assez effrayant.

Je passai dans la salle de bains pour fouiller ma trousse de toilette, celle où je mets ma brosse à dents, mes rasoirs jetables et ma plaquette de pilules contraceptives. Je savais déjà ce que j'allais trouver, je le savais. Mais je devais vérifier pour en être sûre.

Je posai mon flingue sur le réservoir des toilettes le temps de compter les petits comprimés. Il y en avait un de trop. Évidemment.

Richard apparut sur le seuil.

—Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je brandis ma plaquette.

—Devine.

Il parut choqué, comme si quelqu'un lui avait donné un coup de poing dans le ventre.

—Sainte Mère de Dieu ! J'acquiesçai.

—J'ai couché avec trois hommes pendant

deux jours, et j'ai oublié de prendre ma pilule.

—Vous n'avez pas utilisé de préservatifs ? demanda Richard.

Mon corps choisit cet instant pour me rappeler que tout ce qui entre doit ressortir. Je secouai la tête.

—On était tous roulés métaphysiquement. Non, on n'a pas pris de précautions. Laisse-moi.

—Anita...

— Il faut que je me nettoie, Richard, d'accord ?

Je luttais pour ne pas me mettre à pleurer ou lui crier dessus. Je n'étais pas fâchée contre lui. J'étais bien trop bouleversée pour en vouloir à quiconque.

—Ce n'est pas ta faute, dit Richard.

—L'ardeur a perdu les pédales. Pourquoi ?

Il fit un pas vers moi et chuchota :

—Elle a eu de l'aide.

Je le dévisageai sans comprendre.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

—Il faut qu'on parle en privé.

—Alors, ferme la porte. Je vais faire couler l'eau de la douche. J'ai besoin de réponses, Richard. Et d'une pilule du lendemain.

—Ça ne ressemblerait pas un tout petit peu trop à un avortement ?

—Tu supporterais de me côtoyer enceinte d'un inconnu? Tu m'aiderais à élever son enfant ?

Il ouvrit la bouche et la referma.

—Je ne... non.

—Non, répétai-je. (Je secouai la tête.) Micah et Nathaniel étaient prêts à m'aider quand nous pensions que j'étais enceinte de quelqu'un que nous connaissions - un de mes amants, un de nos amis. Mais cette fois, ça pourrait très bien être d'un inconnu. Mon Dieu, Richard, mon Dieu !

Alors, il s'approcha de moi et me prit dans ses bras. Je me raidis un moment, puis m'écroulai contre sa poitrine. Je m'accrochai à lui. Je laissai sa force m'envelopper. Je le laissai me tenir pendant que je pleurais, gémissais et hurlais. Je craquai complètement, et Richard me garda contre lui tout du long.

Chapitre 45

Je pleurai jusqu'à ce que mes genoux me lâchent. Richard me serra plus fort pour me retenir. Il me tint serrée tout contre lui alors que, livrée à moi-même, je me serais écroulée sur le sol. Quand mes larmes se tarirent, quand il sentit que je commençais à porter de nouveau le poids de mon propre corps, il relâcha suffisamment son étreinte pour se pencher vers moi et me dévisager.

—On s'en sortira, me promit-il.

Je levai les yeux vers lui. Ses cheveux s'échappaient du bord de sa casquette. Des mèches brunes, parées de reflets dorés, encadraient son visage, se déversaient le long de son cou et venaient mourir sur ses épaules. Je voulais voir tous ses cheveux cascader autour de ses pommettes parfaites. Je me dressai sur la pointe des pieds, et cela me fit un peu mal, mais tant pis. Je soulevai la casquette de Richard, et d'autres mèches s'en déversèrent, mais pas toutes.

Richard tourna la tête pour me montrer que

Richard tourna la tête pour me montrer que quelqu'un lui avait fait un horrible chignon. Je tendis la main afin de libérer ses cheveux, mais il me saisit par les poignets et me força à reposer mes talons à terre.

—Laisse ça.

—Pourquoi ?

Il me sourit gentiment.

—Parce que tu as tendance à te laisser distraire quand tu commences à jouer avec mes cheveux. Nous ne pouvons pas nous le permettre pour le moment.

J'acquiesçai.

—Je suis bien trop endolorie pour me laisser distraire avant longtemps. Je me demandais pourquoi j'avais si mal, mais deux jours entiers de baise... c'est une explication suffisante.

Richard embrassa les jointures de mes deux mains et les lâcha.

—Tu as l'air tellement paumée... J'acquiesçai de nouveau.

—Je me *sens* tellement paumée ! (Je le dévisageai.) Que m'est'il arrivé, Richard ? Pourquoi ne puis-je plus sentir Jean-Claude ? Il parut réfléchir avant de répondre :

—Tourne le robinet. Le bruit de l'eau courante empêchera le tigre d'entendre.

Je me dirigeai vers la douche sans discuter. De toute façon, j'avais besoin de me laver. Je

De toute façon, j'avais besoin de me laver. Je sentais l'odeur des tigres-garous sur ma peau à chacun de mes mouvements. Et ce n'était pas une odeur déplaisante en soi, mais c'était l'odeur d'étrangers. Je m'étais déjà réveillée avec l'odeur d'un homme sur ma peau, mais jamais avec l'odeur d'un homme que je ne connaissais pas.

J'actionnai le robinet et m'agenouillai lentement près du bac, pour ne pas me faire plus mal que nécessaire.

—Tu te souviens de Marmée Noire ? commença Richard.

Je voulus le regarder par-dessus mon épaule, mais les traces de griffes dans mon dos faisaient trop mal pour ça, et je dus me tourner vers lui.

—La Mère de Toutes Ténèbres est quelqu'un de difficile à oublier. Richard parut soulagé.

—Tant mieux. Jean-Claude ne savait pas trop jusqu'à quel point elle aurait effacé tes souvenirs. Je le dévisageai.

—De quoi parles-tu, Richard ? Marmée Noire n'a pas effacé mes souvenirs. Je me rappelle parfaitement chacune de nos rencontres, même en rêve.

Je n'aimai pas du tout le regard dont me gratifia alors Richard, un regard beaucoup trop navré et compatissant.

—Non, tu ne te rappelles pas tout.

—Cesse de tourner autour du pot et dis ce que tu as à dire, Richard.

—Elle t'a roulée il y a deux jours. C'est à cause d'elle que l'ardeur a dégénéré.

Je tentai de me concentrer. Quelle était la dernière chose dont je me souvenais clairement ? Mais plus je réfléchissais, plus ça m'échappait, comme si la surface de ma mémoire était devenue glissante et que je ne parvenais plus à y trouver de prise. Je secouai la tête.

—Je suis une nécromancienne. Les vampires ne peuvent pas me rouler, surtout à des milliers de kilomètres de distance. Marmée Noire est en Europe, bordel. Elle n'a pas pu me manipuler aussi complètement depuis là-bas.

Richard haussa ses larges épaules.

—Alors, pourquoi n'arrives-tu pas à te souvenir de ce qui s'est passé ? Pourquoi l'ardeur a-t-elle échappé à ton contrôle comme jamais auparavant ?

—Je ne sais pas, mais...

Je déglutis, et cela me fit mal. L'eau qui coulait dans la douche était trop chaude ; de la vapeur s'en élevait. Je rajoutai de l'eau froide et tentai de réfléchir à ce que Richard venait de dire.

— La tigresse en moi a pété les plombs la première. Elle a fait des choses qu'aucune de mes autres bêtes n'avait jamais faites jusqu'ici.

— Quoi, par exemple ? interrogea Richard.

Je lui fis un résumé aussi bref que possible. Quand je me tus, il détourna les yeux avec une expression qui m'alarma.

—Qu'y a-t-il, Richard ? Pourquoi fais-tu cette tête ? Qu'est-ce qui cloche chez moi ?

—Nous n'en sommes pas cent pour cent certains, mais tu as lancé un appel à tous les tigres-garous du pays. Maximilian, le maître de Las Vegas, a appelé Jean-Claude pour le menacer. Il a dit que tu lui avais volé, ou que tu essayais de lui voler, un de ses tigres. Il se fichait que tu couches avec lui, mais tu n'avais pas le droit de l'appeler.

—Ça veut dire quoi, « appeler » un tigre ? Quand Crispin en parle, j'ai l'impression que ça prend une majuscule.

— Christine est la seule tigresse-garou que nous avions sous la main pour répondre à nos questions, et comme elle a été infectée lors d'une attaque, ce n'est pas une experte. Mais apparemment, l'appel est la façon dont les femelles dominantes attirent leurs amants. C'est ce qui leur permet, à terme, de se choisir un partenaire attitré. Si Max a dit vrai, ton

appel a porté jusqu'aux quatre coins du pays, ou presque. Max a d'abord cru que seul son clan l'avait entendu, parce que tu détenais déjà un de ses tigres. Puis sa femme a contacté les autres clans pour se renseigner, et il est apparu qu'ils avaient tous été... atteints par ton appel.

—Comment ça, « atteints » ? demandai-je.

L'eau était à la bonne température à présent. Je voulais vraiment me laver, mais je voulais aussi entendre ce que Richard avait à me dire.

—Apparemment, tous les mâles non appariés ont entendu ton appel. Et seules les reines les plus fortes ont pu empêcher ceux de leur clan de sauter dans le premier avion, le premier train, ou le premier bus pour te rejoindre séance tenante. Je dévisageai Richard.

— Quoi ?

Il écarta les mains et s'agenouilla près de moi.

— Ce n'est pas toi qui as fait ça, Anita. Tu es puissante, mais pas à ce point.

—Tu veux dire que Marmée Noire s'est servie de moi pour appeler les tigres et les faire venir ici ?

— Oui.

—Pourquoi ? Qu'a-t-elle à y gagner ?

—Premièrement, Jean-Claude veut que ni toi ni Jason ne racontiez à personne que Marmée

Noire est à l'origine de cet appel. Si les autres vampires découvraient qu'elle peut t'utiliser de la sorte, ils risqueraient de te tuer pour l'empêcher d'acquérir plus de pouvoir.

Je comprenais ce raisonnement. Et si je n'en avais pas été la victime potentielle, je l'aurais même approuvé.

—D'accord, mais qu'est-ce que ça va lui rapporter de faire venir les tigres à moi ?

—Jean-Claude n'en est pas certain, mais Elinore pense que la Mère rassemble ses forces. Le Conseil vampirique a enfin trouvé une cause susceptible d'unir ses membres. Ils sont terrifiés par ce qui se passerait si Marmée Noire se réveillait complètement. Ils sont à deux doigts de voter pour s'assurer que ça n'arrive pas.

Je chuchotai :

—Tu veux dire qu'ils ont l'intention de tuer Marmée Noire ?

—Jean-Claude n'a pas plus d'informations. Il sait juste qu'un vote doit avoir lieu.

—Merde, Richard. Merde. Je veux dire, les...

Je faillis dire « les Arlequin », et me retins au dernier moment parce que c'était passible de mort. Les Arlequin sont capables de vous traquer et de vous éliminer pour la seule raison que vous avez prononcé leur nom à voix haute.

Ils ne font exception à cette règle que s'ils vous ont contacté les premiers. Et dans la mesure où ce sont les espions, les assassins, les jurés et les exécuteurs de la communauté vampirique, s'ils vous contactent les premiers, vous êtes dans la merde jusqu'au cou.

Les Arlequin nous ont rendu visite en décembre dernier. En fait, on les avait envoyés à St. Louis pour s'occuper de Malcolm et de son église vampirique, mais ils ont enfreint leurs propres règles pour nous foutre une trouille de tous les diables. Nous avons perdu des hommes de valeur dans la bataille. Et nous avons bien failli perdre Jean-Claude, Richard et moi. C'est vraiment passé à un cheveu.

Autrefois, les Arlequin étaient le bras armé de Marmée Noire, mais ceux auxquels nous avions parlé semblaient avoir aussi peur d'elle que le reste des vampires. Ils m'avaient donné quelque chose pour la maintenir à distance. C'était quoi, déjà ?

Je scrutai le visage de Richard.

—Ils m'ont donné quelque chose pour l'empêcher de se manifester en ma présence. Je sais qu'ils m'ont donné quelque chose, mais je ne me rappelle plus ce que c'était.

Une peur glaciale commença à s'insinuer dans mes veines. La plupart du temps, quand

votre mémoire a été affectée par une forme de magie, plus vous en parlez, plus les souvenirs vous reviennent. Enfin, je ne sais pas si ça fonctionne comme ça pour tout le monde, mais pour moi, oui. Là... cette information semblait avoir disparu pour de bon. Marmée Noire l'avait effacée du grand tableau de ma mémoire sans même s'approcher de moi.

— C'était un charme, dit Richard en faisant un cercle avec son pouce et son index. Gros comme ça.

—Il y avait un animal à plusieurs têtes dessus ? demandai-je.

— Oui. (Richard sourit.) Tu vois, tu te souviens. Je fis un signe de dénégation.

—Pas du tout. Mais j'ai vu la marque qu'il a laissée sur le bras de Crispin comme un fer chauffé à blanc. Crispin dit que j'ai arraché ma propre croix et que je l'ai jetée. Il dit aussi que j'ai fait la même chose avec le charme. Mais je ne me souviens pas de ce charme. Je ne m'en suis pas souvenue quand Crispin m'a montré sa brûlure, et je ne m'en souviens pas non plus maintenant.

Richard détourna les yeux avec une expression beaucoup trop grave à mon goût.

—Il faut que tu te douches. Mais j'ai d'autres choses à te dire, que tu ne dois pas partager avec les tigres garous.

avec les tigres-garous.

—Je t'écoute.

—Marmée Noire a endommagé ton lien avec Jean-Claude.

—Endommagé ? Comment ?

—Nous n'en sommes pas certains, mais elle a privé Jean-Claude de sa capacité à te percevoir. Elle l'en a si bien privé qu'un instant, il t'a crue morte. Mais il était indemne, et moi aussi. C'est la seule raison pour laquelle nous avons su que tu allais bien. C'est comme si Marmée Noire avait dressé un mur entre Jean-Claude et toi.

De nouveau, je déglutis péniblement.

—Elle m'a marquée ? Elle m'a fait une ou plusieurs marques vampiriques pour remplacer celles de Jean-Claude ?

— Pour te faire les quatre, il faudrait qu'elle boive ton sang et réciproquement.

—C'est la Mère de Tous les Vampires, Richard. Elle peut faire des choses dont ses descendants sont incapables.

Je m'enveloppai de mes bras pour me réconforter. Je ne savais absolument pas quoi faire.

—Nous ne pensons pas que ce soit le cas. Nous pensons que malgré sa puissance, elle doit quand même échanger du sang avec toi pour te faire les troisième et quatrième

pour te faire les troisième et quatrième marques.

—Mais pas pour les deux premières, déduisis-je en levant les yeux vers Richard.

Il me regarda tristement.

—Non, pas pour les deux premières.

— Donc, tu es en train de dire que Marmée Noire m'a infligé sa version des deux premières marques.

—C'est possible.

—Comment ça, « c'est possible » ? Jean-Claude n'en est pas certain ?

—Marmée Noire dort depuis un millénaire, Anita. Jean-Claude n'était pas né la dernière fois qu'elle a arpenté cette Terre. Et nous ne pouvons pas parler aux vampires qui l'ont connue sans révéler ce qui arrive. Nous ne pouvons pas prendre le risque de les mettre au courant.

— Des risques, tu en as pris beaucoup en venant ici. Le coin grouille de journalistes.

— Il fallait t'envoyer un animal que Marmée Noire ne contrôle pas. Pour une raison qui nous échappe, elle n'a d'emprise que sur les félins. Et le loup est le seul non félin parmi les animaux que tu portes en toi.

Très vite, Richard acheva :

—Jean-Claude pense que ce serait bien que tu contractes une autre forme de métamorphe

tu contractes une autre forme de métamorphe non félin. Selon lui, ça rendrait la tâche plus difficile à Marmée Noire.

—Il veut que je laisse d'autres métamorphes m'infecter ?

— Serait-ce si terrible, si ça permettait de tenir Marmée Noire à distance ?

Je réfléchis et fus bien forcée de secouer la tête.

—Non, ça ne serait pas pire que de l'avoir aux commandes de mon esprit et de mon corps.

—Jean-Claude est en train d'en discuter avec les rats et les hyènes.

—Je préférerais que personne ne me touche avant que je sois guérie.

—Il faut te protéger contre elle le plus vite possible, Anita.

Richard avait raison. C'était un argument imparable.

—D'accord, je vais y réfléchir. Pour l'instant, tu pourrais retrouver mon charme ? Et il va me falloir une nouvelle chaîne pour ma croix.

Passant les mains sur sa nuque, Richard saisit une chaîne en or qui pendait à son cou. Au bout de cette chaîne se balançait une petite croix du même métal. C'était moi qui la lui avais offerte pour un de nos premiers Noël, quand on sortait ensemble. La croix avait une forme bizarre depuis qu'elle avait fondu dans

forme bizarre depuis qu'elle avait fondu dans ma main quelques mois plus tôt. Encore un incident à mettre sur le compte de Marmée Noire. Je garderai une cicatrice dans ma paume jusqu'à la fin de mes jours.

—Soulève tes cheveux, réclama Richard d'une voix douce.

J'obtempérai en frémissant. Mes épaules me faisaient mal. Richard attacha la chaîne autour de mon cou, puis toucha la croix qui reposait contre ma peau nue dans le triangle dévoilé par l'échancrure de ma veste d'emprunt.

—Là, tu es protégée.

—J'aurai besoin du charme, aussi.

—Je vais le chercher. (Richard m'aida à me lever.) Nous voudrions que tu rentres à St. Louis tout de suite, mais les autres reines tigres estiment que ce serait une insulte encore plus grave si, ayant appelé les mâles non appariés de leur clan, tu partais avant leur arrivée. Tu dois rester là pour qu'ils puissent te trouver.

—Me trouver ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

—Ça veut dire ce que ça veut dire, Anita.

Je fermai les yeux et pris une grande inspiration, mais ce fut une erreur. Je me tenais tout près de Richard, et pourtant, je ne sentais pas l'odeur de sa peau. Je ne sentais que l'odeur de deux étrangers sur ma propre

que l'odeur de deux étrangers sur ma propre peau - mêlée à celle de Jason, qui ne suffisait malheureusement pas à les couvrir. Je sentais le tigre.

Les paupières toujours baissées, je m'humectai les lèvres.

—Va chercher le charme, s'il te plaît, Richard. Il faut que je me lave maintenant.

Il m'embrassa de nouveau la main et me lâcha. Je rouvris les yeux juste à temps pour le voir sortir et refermer la porte derrière lui. Pour une raison que j'ignore, je me remis à pleurer, mais plus doucement cette fois.

Chapitre 46

J’avais oublié combien c'était douloureux de prendre une douche avec des traces de griffes fraîches. Ou peut-être n'en avais-je jamais eu autant à la fois. J'avais déjà été blessée par des métamorphes qui essayaient de me tuer, mais jamais je n'avais reçu autant de plaies superficielles infligées dans la passion du moment. Elles n'étaient pas assez profondes pour que j'en meure, ni même pour que j'en garde des séquelles, mais elles me firent foutrement mal quand l'eau glissa dessus.

J'essayai de voir à quoi ressemblait mon dos dans la glace, mais elle était trop embuée par la vapeur. Je distinguais vaguement une quantité impressionnante de dommages, même pour moi. On aurait dit que j'avais reçu des dizaines de coups de fouet.

J'avais d'autres marques sur les bras, et des piqûres sur les fesses. Leur vision fit resurgir un souvenir : Crispin sous sa forme intermédiaire, me pénétrant et soulevant mon bassin du lit pour avoir un meilleur angle.

passin du lit pour avoir un meilleur angle. Lorsque nous avions joui tous les deux, ses griffes avaient jailli et s'étaient plantées dans ma chair.

Ce souvenir me contracta le bas-ventre et me fit tituber contre le mur. Mon Dieu, mais qu'est-ce qui m'arrivait ? En principe, le seul de mes amants qui me laisse des images aussi évocatrices, c'est Asher. Ses partenaires n'ont qu'à se remémorer l'orgasme qu'il leur a donné pour le vivre de nouveau; ça fait partie de ses pouvoirs. Mieux vaut ne pas penser à une séance de baise avec Asher pendant que vous conduisez : c'est trop dangereux. Mais il est le seul vampire de ma connaissance qui possède cette capacité.

J'avais d'autres marques sur les hanches et à l'intérieur des cuisses. J'avais fait de mon mieux pour ne pas y prêter attention jusqu'au moment où l'eau les avait touchées, mais après ça, j'eus trop mal pour continuer à les ignorer. J'étais tellement amochée que j'aurais pu me rendre dans n'importe quel hôpital ou n'importe quel commissariat du pays en clamant que j'avais été violée - et on m'aurait crue.

Le problème, c'est qu'un viol perpétré par un lycanthrope pouvait être passible d'exécution. Je ne voulais pas que quiconque meure à cause

de ce qui s'était passé ; je voulais juste prendre la pilule du lendemain le plus vite possible. J'avais déjà avalé celle que j'avais sautée - c'est ce que les docteurs recommandent en cas d'oubli.

Si je n'étais pas déjà enceinte, je n'avais plus de risque de le devenir[1].

Je savais que le shampoing qui coulait le long de mon dos allait me faire encore plus mal, et ne parlons même pas du savon. Mais je ne voulais plus sentir le sexe avec des étrangers. Je devais effacer de ma peau l'odeur des deux tigres-garous. Même si ça piquait affreusement, je voulais m'en débarrasser.

Je finis assise au fond du bac. Je n'avais pas coupé l'eau ; pourtant, j'étais déjà aussi propre que possible. Ma peau ne sentait plus que le savon et mon odeur à moi - mais j'avais beau le savoir, il me semblait que l'odeur des tigres-garous s'y attardait encore. Ce qui ne pouvait pas être le cas. Malgré ça, je restai sous le jet un long moment. J'attendais de me sentir enfin propre et en sécurité, même si je savais que ça n'arriverait pas.

Je n'en voulais pas aux hommes. La responsable de ce merdier, c'était Marmée Noire. Elle nous avait violés tous les quatre. Dans ce pays, utiliser des pouvoirs vampiriques

ou de la sorcellerie pour forcer quelqu'un à avoir des rapports sexuels est un crime passible de la peine de mort.

1. Attention : les propos de l'auteur sur ce sujet n'engagent qu'elle. Consultez votre médecin ou votre pharmacien en cas d'oubli de pilule. ***(N.d.E)***

On frappa doucement à la porte de la salle de bains. Je ne répondis pas. On frappa de nouveau.

—Anita, c'est Jason. Tu vas bien ?

Je dis la vérité :

—Non.

—Je peux entrer ?

Je réfléchis. Jason était mon ami. Il n'avait pas eu l'intention de me faire du mal ou de me mettre enceinte. Je me remis à pleurer en sourdine. Avec le bruit de la douche, il ne m'entendrait probablement pas.

— C'est bon, Anita. Je comprends que tu n'aies pas envie de me voir pour le moment.

—Non, reniflai-je. Ça va. Tu peux entrer.

Je le sentis presque hésiter de l'autre côté de la porte. Puis je l'entendis ouvrir. Je ne vis pas Jason entrer à travers la paroi embuée de la douche, mais je l'entendis marcher, et je sentis la paroi remuer. Il avait dû s'asseoir par terre juste à côté.

—Coucou, dit'il doucement.

—Coucou.

—Je peux ouvrir un peu ? Je réfléchis avant d'acquiescer.

Jason tira légèrement sur le coin inférieur de la porte située le plus loin du jet d'eau. Je tournai la tête vers lui. Je serrais mes jambes

repliées contre ma poitrine, et j'avais posé ma joue sur mes genoux.

Jason avait enfilé un des peignoirs de l'hôtel. Je scrutai ses yeux bleus. Ses cheveux blonds d'ordinaire si soyeux étaient bizarrement hérissés. Je les avais déjà vus au saut du lit, et ils étaient trop doux pour tenir aussi raides sur sa tête.

—Qu'est-ce qui est arrivé à tes cheveux ? demandai-je.

Jason eut une grimace embarrassée.

—Il y avait quelque chose sur l'oreiller, et j'ai machinalement passé ma main dedans.

—Quelque chose ? Quoi, au juste ? Il me regarda longuement sans répondre.

—Oh. (Je détournai les yeux.) C'était à toi ?

—Je ne sais pas. Je ne crois pas.

Je me recroquevillai sur moi-même au fond du bac de douche. Si nous avions été à la maison, j'aurais déjà utilisé toute l'eau chaude, mais l'hôtel avait des réserves.

—Il faut que tu te laves, dis-je.

—Oui, mais ça peut attendre.

— L'autre type a fini par se réveiller ?

— Oui.

— Qui est-ce ?

—Un journaliste.

—Merde !

—Ne t'en fais pas ; il est dans le placard, et il n'a aucune envie d'en sortir. Il ne peut pas se permettre de raconter ce qui s'est passé.

—Comment il s'appelle ?

—Alex Pinn.

—C'est un diminutif d'Alexander ?

Jason fronça les sourcils mais se contenta de répondre :

—D'après son permis de conduire, oui.

—Tu te demandes pourquoi je me pose cette question, pas vrai ?

—Oui.

—Il me semble juste que si je viens de passer quarante-huit heures à m'envoyer en l'air avec quelqu'un, je devrais au moins connaître son nom entier.

—Anita...

—N'essaie pas de me réconforter, Jason.

— Dommage ; c'est pour ça que je suis venu. Je tournai de nouveau la tête vers lui.

—J'ai sauté une pilule pendant les deux jours qui viennent de s'écouler. *La* pilule.

Jason cligna des yeux mais conserva une expression neutre. Autrement dit, il n'était pas surpris.

—Nous n'avons pas pu nous empêcher d'entendre une partie de ce que tu as dit à Richard avant de faire couler l'eau. Tu criais un

peu.

— Donc, les tigres aussi sont au courant. Il acquiesça. Je fermai les yeux.

— Comment l'ont'ils pris ?

— Crispin était ravi.

Je rouvris brusquement les yeux.

—Quoi ?

—Apparemment, tous les bons petits tigres-garous ont le devoir de fabriquer d'autres petits tigres-garous. Toutes les femelles sont censées avoir au moins un enfant, et de préférence deux.

—Donc, Crispin est content ?

—Il a dit que ce serait un grand honneur pour son clan si tu l'épousais et lui donnais un petit tigre blanc. Je me redressai légèrement.

—Si je l'épousais ?

— Oui, confirma Jason. Je fronçai les sourcils.

—Ce n'est pas que je n'apprécie pas l'intention, mais Crispin ne m'a pas l'air du genre de mec qui épouse une fille juste parce qu'il l'a mise enceinte.

—Si tu portes son enfant, son honneur l'oblige à le faire, pour que toi et l'enfant deveniez membres de son clan. Je dévisageai Jason.

—Tu es sérieux ?

—Très sérieux.

—Merde.

—Ouais, c'est à peu près ce que Richard a dit aussi, même s'il a utilisé plus de mots.

—Et cet... Alex Pinn, il a réagi comment ?

—Il semble qu'il a passé le plus gros de sa vie d'adulte à tenter d'éviter le clan des tigres rouges. Il a rompu avec eux depuis des années, mais si tu es enceinte de lui, il est prêt à y retourner avec toi. Il dit que l'enfant aura besoin de grandir entouré d'autres tigres-garous pour bénéficier de tout l'entraînement nécessaire.

— Quel entraînement ?

—Tu sais qu'aucun autre type de métamorphe ne parvient à mener une grossesse à terme à cause de la violence de la transformation ?

—Oui.

—Apparemment, les tigres savent le faire, même s'ils n'ont pas jugé utile de partager leur savoir avec nous. Nous supposions qu'ils se gardaient d'infecter leurs femmes tant qu'elles n'avaient pas eu un ou deux enfants, mais nous nous trompions. En réalité, ils procèdent comme Crispin l'a fait avec toi. Ils font en sorte que leurs femelles enceintes soient toujours entourées d'un ou plusieurs mâles susceptibles

de recevoir leur bête, afin qu'elles ne se transforment pas avant la naissance.

—Mais le bébé sera quand même humain, pas vrai ?

— Si ses deux parents sont des tigres-garous, il présentera des signes distinctifs de leur clan dès sa naissance : couleur des yeux et des cheveux, par exemple. En général, leurs enfants ne se transforment pas avant la puberté, mais il est arrivé qu'une métamorphose survienne chez des sujets âgés de neuf ans à peine. C'est pour ça qu'Alex pense qu'il vaudrait mieux que le bébé soit entouré d'autres tigres-garous dès le début de sa vie - d'autant que ça lui permettrait de fréquenter d'autres enfants comme lui.

—Si c'est aussi génial d'appartenir à un clan, pourquoi a-t-il quitté le sien ?

—Parce que leurs règles sont un peu, non, *très* restrictives. Les tigres-garous vivent un peu comme au sein d'une secte. Ils éduquent leurs enfants à la maison. Ils se marient entre eux. Ça ne fait que quelques années qu'ils ont le droit d'épouser des gens de l'extérieur pour apporter du sang neuf à leur clan. La génétique moderne leur a permis de comprendre que trop de consanguinité favorisait les tares héréditaires.

—Doux Jésus, Jason. Il acquiesça.

—Je sais.

Il ouvrit la bouche pour ajouter quelque chose, mais se ravisa et détourna les yeux.

—Quoi ? Qu'y a-t-il encore ?

—Il existe un moyen d'éviter tout ce merdier.

—Ouais : la pilule du lendemain, grognai-je. Jason eut un sourire bref.

— Richard a mentionné que tu envisageais de la prendre. Le journaliste n'a pas protesté ; il a dit que c'était ton corps. Mais Crispin refuse que tu le fasses. Il ne s'est pas encore reproduit ; donc, si c'est son enfant, d'après les règles de son clan, tu ne peux pas t'en débarrasser.

—Comment ça, je ne peux pas ? m'exclamai-je.

—Apparemment, le clan des tigres blancs et Maximilian, le Maître de la Ville de Las Vegas, réagiraient très mal si tu t'avisais de détruire un rejeton potentiel de leur lignée.

—Le choix ne leur appartient pas. C'est à moi de décider.

—Oui. Mais Max est passablement affolé, Anita. Il a vaguement parlé de déclarer la guerre à Jean-Claude.

—Ce ne sont que des paroles en l'air, Jason. Le Conseil a décrété qu'aucun Maître de la Ville n'avait le droit d'en attaquer un autre

parce que ça risquerait de remettre en cause les droits civiques des vampires. Et puis, on ne se bat généralement que pour un territoire frontalier, afin de pouvoir étendre le sien. Las Vegas se trouve trop loin de St. Louis.

—En temps normal, tu aurais raison. Mais apparemment, Max n'a pas l'intention de défier Jean-Claude selon la loi vampirique. Il a invoqué une loi obscure des tigres-garous. Ils sont persuadés qu'ils ont le droit de t'empêcher de nuire à un fœtus, et que tu dois séjourner au sein d'un de leurs clans pendant toute la grossesse pour ne pas perdre le bébé.

Je m'écartai du jet de la douche pour mieux voir Jason.

—Le vrai problème ne vient pas des tigres-garous, pas vrai ?

—Tu veux que je te donne mon avis ?

—S'il te plaît.

—Je crois que Max sait que Jean-Claude ne t'a pas fait la quatrième marque. Autrement dit, il pense que s'il se révèle assez puissant pour briser les trois premières marques de Jean-Claude et t'infliger la quatrième avant lui, il pourra te garder comme servante humaine. Tu es la première vraie nécromancienne que le monde ait connue depuis des siècles. Le vampire qui te contrôlera deviendra le plus

puissant de tous. (Jason haussa les épaules.) En tout cas, c'est ma théorie.

— Comment Max saurait-il que je n'ai pas reçu la quatrième marque ?

—Pas mal de gens sont au courant, Anita. C'est difficile de garder un secret dans ces conditions.

Il avait raison. Ça ne me plaisait pas du tout, mais il avait raison.

—Merde, Jason, tu crois vraiment que Max déclarerait la guerre à Jean-Claude pour ça ?

—Je pense que c'est possible.

—Juste parce que je veux faire en sorte de ne pas être enceinte.

—Apparemment. Pour être honnête, il me semble que ta grossesse n'est qu'un prétexte pour tenter de s'emparer de ton pouvoir, mais je peux me tromper. Max est marié à la reine tigre de Las Vegas ; il se peut qu'il agisse sous sa pression. Peut-être est-elle réellement plus intéressée par ton enfant que par toi.

—Ne l'appelle pas « mon enfant », s'il te plaît. D'autant qu'il se peut très bien que je ne sois pas enceinte du tout.

—Désolé.

Je ne voulais pas penser au produit éventuel de l'ardeur comme à un enfant; sinon, j'allais commencer à hésiter, et je ne pouvais pas me

le permettre. J'avais besoin d'une pilule du lendemain, le plus vite possible.

—Il y a peut-être une solution pour que les tigres te fichent la paix.

Je dévisageai Jason. Il détourna les yeux.

—Ça doit être un truc vraiment déplaisant pour que tu n'arrives pas à soutenir mon regard, commentai-je.

—J'ai peur que tu te fâches après moi, admit-il. Je soupirai.

—Il est trop tard pour que je me fâche, Jason. S'il existe un moyen d'empêcher une guerre entre St. Louis et Las Vegas, je veux le connaître. Parle-moi. Je suis tout ouïe.

—Si tu es enceinte, le bébé pourrait aussi bien être de moi - donc, humain ou lukoi. Les tigres n'ont aucune raison de s'intéresser à l'enfant d'un loup-garou.

Je me remis à réfléchir. Si Jason n'avait pas commencé par m'annoncer toutes les nouvelles flippantes au sujet des tigres, je me serais peut-être emportée, mais là...

—Tu m'as raconté toutes ces horreurs d'abord pour que ça me paraisse une solution préférable, l'accusai-je.

—Oui, admit-il, toujours sans me regarder.

— Si nous arrivons à convaincre les tigres que c'est ton problème et le mien, je pourrai

prendre la pilule du lendemain ?

— C'est ton corps ; c'est toi qui décides.

— Comment allons-nous faire pour les convaincre ?

—Nous allons mentir.

—On ne peut pas mentir à des métamorphes. Ils le sentiront.

—Tu es tellement bouleversée que tu as déjà l'odeur de la peur et du choc. Et ton cœur n'arrête pas d'accélérer et de ralentir. Ils ne pourront pas déchiffrer tes émotions exactes.

—Qu'est-ce qu'on va leur raconter ?

—Qu'on a eu un accident de capote avant de venir. Ou même que tu as couché avec Nathaniel avant notre départ. C'est un léopard-garou ; son bébé ne les intéressera pas plus qu'un petit loup-garou.

—D'accord, mais... tu es capable de mentir assez bien pour berner deux métamorphes ?

— Cinq.

—Hein ?

—On ne peut pas faire venir Richard, Jamil et Shang-Da pour les mettre au courant. Il faut qu'on convainque tout le monde ; sans quoi, ça ne fonctionnera pas.

—Richard va être...

Je ne pus pas terminer ma phrase.

— Furieux, suggéra Jason.

— C'est ça. Il sera furieux que je n'aie pas mentionné l'accident de préservatif.

—Oui, mais si ça permet de nous débarrasser des tigres, il nous pardonnera dès que nous aurons l'occasion de lui expliquer. Shang-Da et lui ne mentent pas assez bien pour qu'on les mette dans la confidence avant.

—Mais Jamil, oui?

—Jamil est un menteur professionnel. Il arrive même à contrôler son pouls.

—Trop pratique. Jason acquiesça.

—Toi aussi, tu y arrives ? lui demandai-je.

—Non.

—Alors, ça ne marchera pas.

—Anita, moi aussi, j'ai été roulé. Je suis encore sous le choc. Et surtout, j'ai vraiment peur que ce soit le mien. Comment pourrais-je annoncer à mon meilleur ami que j'ai emmené la femme de sa vie en week-end et que je l'ai mise enceinte ? Micah m'en voudra lui aussi, mais c'est Nathaniel que je ne pourrai plus regarder en face. Fais-moi confiance, Anita : je suis assez perturbé par la situation pour arriver à planquer un mensonge au milieu de toutes mes émotions.

Je lui touchai l'épaule. Il frotta sa joue contre ma main.

—J'aurais dû te protéger mieux que ça. Je suis désolé, Anita.

suis désolé, Anita.

—Tu n'avais aucune chance de réussir à me protéger contre ça, Jason.

Il me jeta un regard hanté.

—On va sortir d'ici et mentir comme des arracheurs de dents. Puis on cherchera une pharmacie pour défaire ce qui peut être défait. Je ne peux pas tout arranger, mais je peux au moins faire ça.

Je hochai la tête.

Jason me prit la main, et ce ne fut ni effrayant ni gênant. Il était mon ami, et en cet instant, nous avions tous deux besoin de contact humain.

Chapitre 47

Je m'enveloppai de plusieurs serviettes. Puis Jason et moi sortîmes de la salle de bains et mentîmes à tout le monde. Il avait raison : ce fut facile. J'étais encore en état de choc, incapable de dire moi-même ce que je ressentais.

D'une certaine façon, c'était la première fois que je rencontrais le tigre rouge. Je me demandai s'il pensait la même chose, ou s'il avait conservé davantage de souvenirs de ces deux derniers jours. Une partie de moi voulait lui poser la question, et l'autre préférait ne jamais savoir.

Connaissant la taille de tous les autres, je pouvais estimer la sienne à un mètre soixante-dix environ. Il avait des cheveux du même rouge foncé que sa fourrure de tigre. Ça ressemblait à une bonne teinture, pour un amateur de couleurs qu'on ne trouve pas au naturel sur la tête des humains. Il devait en avoir conscience, parce qu'il avait fait couper ses cheveux courts de façon à ce qu'ils fassent

ses cheveux courts de façon à ce qu'ils laissent des pointes sur le dessus. Si votre couleur de cheveux sort de l'ordinaire, autant avoir aussi une coiffure originale.

Il avait enfilé l'autre peignoir. Ses vêtements devaient se trouver parmi les bouts de tissu épars sur le sol - à l'exception, évidemment, de la veste que je lui avais empruntée.

Il avait des yeux dorés d'une teinte riche et chatoyante, avec une bordure rouge orangé que je me souvenais avoir vue dans mon rêve. Sauf que ça n'était pas un rêve, mais un souvenir. Un souvenir que Marmée Noire avait tenté d'effacer.

Si Richard n'avait pas été là pour me certifier le contraire, et s'il n'était pas resté autant de preuves pour attester de ce qui s'était passé, aurais-je réagi comme n'importe quelle humaine ordinaire ? Aurais-je simplement cru que j'avais rêvé ? Si les tigres-garous n'avaient pas été dans la chambre à mon réveil, aurais-je juste pensé que j'avais fait un drôle de cauchemar, et que c'était Jason qui m'avait infligé ces marques de griffes ? Peut-être. Non, impossible. Si, sans doute. Et cette pensée me foutait les jetons, parce que si Marmée Noire était capable de faire ça, que pouvait-elle me faire d'autre ?

—Anita, appela Jamil. Anita, tu m'as

entendu ?

Je clignai des yeux et levai la tête vers le métamorphe qui m'observait gravement.

—Non. Je suis désolée, mais non. Tu peux répéter ?

—Elle est en état de choc, dit l'homme en peignoir... Alex, donc.

J'étudiai son visage et tentai de le «voir», mais je n'obtins qu'une image fragmentée. Les morceaux que je distinguais étaient très nets ; tout le reste demeurait flou. Ses yeux étranges me distrayaient du reste de son visage.

—Tu portais des lentilles de contact avant-hier. Des lentilles marron, dis-je d'une voix atone. Il acquiesça.

—Tu m'as forcé à les enlever.

—J'ai refusé que tu me touches avant de voir tes yeux de tigre, me remémorai-je à voix basse. Pourquoi ? Ce fut Crispin qui répondit.

—Ta tigresse se comporte comme une reine de sang. La plupart du temps, les reines de sang refusent de s'accoupler avec quelqu'un qui n'a pas des yeux de tigre.

Je me tournai vers lui.

— Pourquoi ?

Crispin était toujours nu, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une attitude très naturelle, comme s'il était parfaitement normal

qu'il se tienne en tenue d'Adam devant moi et les autres. Curieusement, je n'eus aucun mal à le regarder dans les yeux. Au contraire. J'étais tout à fait fascinée par la couleur bleu pâle de ses iris pareils à des joyaux.

—Parce que nos yeux nous désignent comme des tigres-nés. Ils prouvent que notre lignée reste quasiment pure, m'expliqua-t-il.

—Je ne comprends pas, répliquai-je de la même voix dénuée de toute émotion.

—Ces dernières années, les clans ont commencé à se mélanger. Les mariages mixtes sont devenus monnaie courante, révéla Alex.

—Pourquoi ? demandai-je sur un ton toujours aussi détaché, comme si la réponse n'avait aucune importance pour moi.

—Nos reines avaient de plus en plus de mal à concevoir, et les défauts de naissance étaient en nette augmentation.

—Ma reine nous a interdit d'en parler aux étrangers, dit Crispin.

—Je suis déjà tellement haut sur la liste noire de la mienne que ça ne changera rien pour moi, grimaça Alex. Je vais être très clair, Anita.

Il sourit et secoua la tête. Du coup, un bref éclair de lucidité me permit de voir tout son visage, et pas seulement ses yeux. Je

remarquai combien il était séduisant.

—J'ai l'impression que je ne devrais pas t'appeler par ton prénom et te tutoyer avant qu'on ait été présentés. Ce qui peut paraître idiot, étant donné que tu es peut-être...

Il s'arrêta au milieu de sa phrase et parut tout à coup gêné.

—Étant donné que je suis peut-être enceinte de toi, finis-je à sa place.

Et le seul fait de le dire à voix haute me fit frissonner. Alex acquiesça, l'air contrarié.

—Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé dans cette chambre, mais je suis désolé pour le rôle que j'y ai joué. Quand j'ai entendu l'appel, j'ai cru que mon clan m'avait retrouvé, et qu'il avait trouvé aussi une reine assez puissante pour que je sois obligé de lui répondre, d'aller à elle. J'ai cru qu'on voulait m'obliger à la mettre enceinte pour que je sois forcé de réintégrer le clan. Mais cette histoire semble te perturber encore plus que moi. Tu n'as pas voulu ce qui arrive.

—Non, répondis-je, presque trop bas pour être entendue.

Le tigre-garou me tendit la main.

—Je suis Alex Pinn, et je ne sais absolument pas quoi dire d'autre. Je faillis sourire, ce qui était sans doute une bonne chose.

—Je suis Anita Blake.

Et nous nous serrâmes la main comme des gens civilisés. La sienne était assez grande pour engloutir la mienne. Il ne me broya pas les doigts, mais il n'hésita pas non plus à les serrer fermement, et cela me plut.

—Je n'y arriverai pas.

C'était Richard qui venait de parler. Évidemment Lâchant la main d'Alex, je me tournai vers lui. Il s'était adossé au mur du fond. Quelques minutes plus tôt, j'avais évité de le regarder pendant que Jason et moi mentions. Premièrement, parce que je ne voulais pas me trahir ; deuxièmement, parce que je n'avais pas envie de voir la tête que ferait Richard si j'arrivais à le convaincre. Maintenant, je la voyais, et je n'étais pas déçue.

Il avait défait son chignon pour rattacher ses cheveux en une queue-de-cheval qui exposait son visage d'une beauté presque douloureuse. Tous les hommes de sa famille ont le genre de pommettes hautes et de mâchoire carrée que d'autres ne parviennent à obtenir que par la chirurgie plastique - une structure osseuse parfaite, si vous aimez le genre ultra-viril.

Il était adossé au mur, les mains dans le dos. Je voyais jouer les muscles de ses épaules et du

haut de ses bras, ce qui signifiait qu'il était en train de serrer et de desserrer les poings, comme il le fait parfois quand il est en colère - et qu'il lutte pour se contenir.

L'absence de lampes dans la chambre d'hôtel plongeait ses yeux dans l'ombre, les faisant paraître encore plus foncés que leur brun naturel, et effaçait les reflets dorés de ses cheveux châtains.

Shang-Da se tenait près de lui. De tous les occupants de la pièce, lui seul était plus grand que Richard. Il lui jeta un coup d'oeil, puis reporta son attention sur le reste de la chambre. Un instant, son regard croisa le mien. Etait-ce le choc qui persistait, ou avais-je vu de la compassion dans ses yeux ? Non, je devais me tromper.

—Je n'y arriverai pas, répéta Richard.

—Tu n'arriveras pas à quoi, Ulfric? interrogea Jamil.

—Je n'arriverai pas à la regarder prendre un nouvel amant. Je n'y arriverai pas.

Il s'exprimait d'une voix très calme, sans la moindre trace de colère ni le plus petit débordement d'énergie surnaturelle. Seule la tension de son buste révélait son tourment intérieur.

—Je n'ai pas l'intention de coucher de

nouveau avec Crispin ou Alex, dis-je avec, enfin, une pointe d'émotion dans la voix.

—Tu n'as jamais l'intention de coucher avec personne, Anita. Je le sais. Bizarrement, ce n'est jamais ta faute. Si tu étais juste incapable de me rester fidèle, je pourrais m'habituer à cette idée ou te quitter définitivement. Mais je sais que tu ne fais pas exprès, que tu n'es pas tout à fait responsable de tes actes.

Il s'écarta du mur. Shang-Da se mit en position derrière lui.

—Que veux-tu que je te dise, Richard ?

L'émotion enflait en moi. Je la connaissais bien : c'était de la colère. J'aurais dû la réprimer. S'emporter n'est jamais une bonne idée quand on est habitée par plusieurs bêtes, ou même par une seule.

Pourtant, je ne réprimai rien du tout. J'accueillis ma colère à bras ouverts ; je lui murmurai des paroles affectueuses et l'attisai tendrement. Elle était tellement préférable à toutes les autres émotions qui se bousculaient en moi - des émotions si affreuses que je ne voulais pas les regarder en face, et encore moins les ressentir.

—J'aurais voulu que son contact te dégoûte, que tu répugnes à lui serrer la main. Mais ça n'a pas été le cas.

—Il était roulé lui aussi quand nous avons couché ensemble, Richard. Tu le sais.

Il acquiesça. A présent, je voyais ses mains. Je le voyais serrer et desserrer les poings le long de ses flancs. Je voyais ses muscles se contracter depuis les doigts jusqu'aux pectoraux.

— Oui, je sais. Et je n'arrive pas à le détester. Je voudrais bien, mais tu as raison : il n'avait pas l'intention de s'envoyer en l'air avec toi pendant deux jours. Il n'avait pas l'intention de te faire oublier de prendre ta pilule. Il a l'air aussi horrifié que nous tous.

Richard fit un pas en avant, et un premier filet d'énergie tiède se répandit dans la pièce.

—Ne comprends-tu pas, Anita ? Tu me voles ma supériorité morale. Tu m'obliges à avaler des dizaines de couleuvres si je ne veux pas passer pour un parfait salopard. Mais je ne suis pas un saint. Je ne le supporte plus. Je suis désolé ; je ne le supporte plus.

Son énergie tourbillonnait dans la pièce. J'avais l'impression de me tenir trop près d'un four. Alors, quelque chose s'agita dans la caverne obscure au fond de moi. *Non, pas encore, pas si vite ! je* fermai les yeux et pris une grande inspiration, que je relâchai lentement en comptant jusqu'à dix.

—Attention, Ulfric, tu vas réveiller sa bête, dit la voix de Jamil.

—Seulement sa louve intérieure, contra Richard. Je ne peux pas réveiller toutes ses bêtes, de la même façon que je ne peux pas satisfaire tous ses besoins - dans aucun domaine.

Un instant, une douleur si vive se lut sur son visage que cela me fit mal de le regarder. Puis il se ressaisit au prix d'un effort visible, et cela aussi me fit mal.

— Richard, je... Il agita une main.

—Non, Anita. N'essaie même pas. Ce n'est ni bien ni mal, c'est juste la vérité.

Alors, il braqua vers moi toute la puissance de son regard. Dans ses yeux d'un brun si parfait, je lus toute la douleur qui, quelques instants plus tôt, irradiait de l'ensemble de son visage. Je vis combien il souffrait par ma faute. Jamais je n'avais eu l'intention de le blesser, et réciproquement. Pourtant, nous n'arrêtions pas de nous faire du mal sans le vouloir, par accident.

—Je suis venu ici pour t'apporter des informations et voir comment tu allais. C'est fait. Notre maître m'a confié une autre tâche, mais je ne pourrai l'accomplir qu'en privé.

Il me tendit la main. Je la regardai en hésitant.

hésitant.

—Si c'est une question de sexe...

Richard laissa retomber sa main.

—Tu me rejettes ?

Son pouvoir me gifla comme si la porte du four venait de s'ouvrir brusquement, et qu'elle était trop haute pour que quiconque la referme.

—J'ai mal partout, Richard. Je suis blessée. Dans mon état actuel, je refuserais de coucher avec n'importe qui.

—Tu aimes que ce soit brutal, répliqua-t'il.

Et toute la pitié, toute la tendresse que j'éprouvais pour lui s'envolèrent instantanément, balayées par ce commentaire trop révélateur. Ce n'était pas le genre de chose qu'on raconte devant des étrangers - et, oui, même si j'avais couché avec eux, Crispin et Alex restaient des étrangers.

— Et voilà, Richard, soupirai-je. Tu recommences.

— Quoi ?

—Tu ne comprends décidément rien. Aucun de nous ne se rappelle ce qui s'est passé. Il ne nous reste que des bribes de souvenirs. Crispin et Alex ne savent toujours pas ce que j'aime ou non. Mais si tu continues comme ça, mes goûts sexuels n'auront bientôt plus de secret

pour eux.

Richard prit une grande inspiration et la relâcha lentement. Il rentra la tête dans les épaules comme s'il venait de recevoir un coup, puis redressa fièrement le dos et le menton.

—Je suis désolé. Tu as raison. Mais tu ne peux pas m'en vouloir de penser que ces deux-là sont comme tous tes autres amants, qu'ils te connaissent de toutes les façons possibles.

— La plupart de mes amants ne me connaissent pas « de toutes les façons possibles », comme tu dis. Nous couchons ensemble. Nous ne sommes pas en couple.

Richard secoua la tête.

— Il faut que je fasse ce que Jean-Claude m'a demandé de faire. Ensuite, je rentrerai à St. Louis.

—Tu t'en vas ? s'étonna Jason.

—Je ne peux pas rester ici avec tous ces journalistes. Vous le savez tous les deux.

J'acquiesçai.

—J'ai pensé la même chose à ton arrivée.

— Qu'est-ce que Jean-Claude attend de toi ? interrogea Jason. Richard tendit un index accusateur vers lui.

—Non. Toi, tu la fermes. Tu es l'un des loups les moins dominants et les moins puissants de ma meute, et tu as peut-être mis ma lupa

enceinte. A ma place, la plupart des Ulfric te tueraient.

—Nous n'avions pas le choix, Richard, lui rappelai-je.

Il secoua la tête, et sa queue-de-cheval fouetta une de ses épaules.

—Je ne parle pas de ce qui s'est passé ici, mais de ce qui s'est passé à St. Louis avant votre départ. Vous avez fait l'amour parce que vous en aviez envie, pas pour nourrir l'ardeur. (Il nous foudroya tous deux du regard, les yeux brûlants de colère.) N'essaie pas de me dire que tu ne couches avec Jason que par nécessité, Anita. J'y ai cru au début, mais ça arrive trop souvent.

—J'ai l'impression d'entendre Perdy, commentai-je.

— On a pas mal discuté, elle et moi. Elle pensait que ça pourrait être intéressant.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

—Ça signifie, intervint Jason, que Perdy lui a proposé de coucher avec elle afin de se venger de nous.

Il avait dit ça d'une voix atone, comme si ça lui faisait encore trop mal pour qu'il laisse transparaître la moindre émotion à ce sujet.

—Je n'avais pas couché avec Jason depuis des mois, Richard, pas même pour me nourrir.

Je l'ai sorti de mon planning quand j'ai compris que ça gênait Perdy.

Richard partit d'un rire dur, et je reçus une seconde gifle de pouvoir, plus forte encore que la première, comme une traînée de morsures d'insectes sur ma peau. Il ravala son énergie surnaturelle avant de ricaner :

— Que ça la gênait ? Jason et toi, vous lui avez brisé le cœur !

Jason et moi échangeâmes un coup d'œil. Il haussa les épaules.

Lui non plus ne savait pas quoi répondre. Super.

—Pourquoi te mentirais-je au sujet de la fréquence de mes rapports avec Jason, Richard ? Je n'ai aucune raison de le faire. Nous ne sommes pas un couple monogame.

—Merci de me le rappeler, aboya-t-il.

—Tu n'es pas plus fidèle que moi ! N'essaie pas de prétendre le contraire.

—Je le serais, si tu voulais bien...

Shang-Da mit un genou à terre devant Richard, repoussant en arrière les pans de son long manteau noir et nous laissant entrevoir tout l'arsenal qu'il planquait dessous. Il tendit une de ses grandes mains vers Richard. La plupart des métamorphes ont un geste équivalent - une façon pour un inférieur de réclamer l'attention d'un dominant, tout en lui

réclamer l'attention d'un dominant, tout en lui manifestant sa soumission.

Richard baissa les yeux vers lui.

—Qu'y a-t-il, Shang-Da ?

— Le moment est peut-être mal choisi pour régler nos différends devant des étrangers issus d'autres clans animaux ou d'autres baisers vampiriques, répondit Shang-Da d'une voix aussi neutre que possible, mais dans laquelle perçait tout de même une pointe de colère.

Et cette pointe de colère charriait un filet d'énergie surnaturelle qui se répandit dans la pièce.

Jamil s'était rapproché des deux autres loups-garous, mais visiblement, il ne savait pas quoi faire, ni comment son Ulfric allait réagir à cette interruption. Le fait qu'il hésite à cet instant me révéla que j'avais négligé mes devoirs de lupa, que j'avais manqué de vigilance. Jamil et Shang-Da avaient peur de Richard. Ce n'était jamais arrivé auparavant. J'avais encouragé Richard à devenir un roi-loup plus fort, mais en voyant le résultat, je le regrettais. Je regrettais tant de choses à propos de Richard...

Le téléphone sonna. Je sursautai. Qui diable cela pouvait-il bien être ?

— C'est peut-être l'hôpital, pour mon père, dit Jason en regardant Richard comme pour lui

dit Jason en regardant Richard comme pour lui demander la permission de décrocher.

Richard hocha la tête, et cela me rendit un peu d'espoir. Il restait encore du bon en lui.

Jason décrocha et dit : «Allô ? », puis : « Un instant, je vais voir si elle est disponible. » Il colla le combiné contre sa poitrine.

—C'est Peterson. Il dit qu'il peut répondre à tes questions maintenant. Tu sais ce que ça signifie ?

—Oui.

Je me dirigeai vers le téléphone.

— Qui est Peterson ? demanda Richard.

—Le chef de la sécurité des Summerland, répondis-je.

—Et tu vas lui parler maintenant ?

—J'ai besoin de savoir quel genre de danger nous courons tous. Peterson pourra peut-être me l'apprendre.

—Et c'est plus important que notre conversation ?

L'énergie surnaturelle de Richard se fit encore plus brûlante.

Je continuai à me diriger vers le téléphone. Plus je m'éloignerais de lui, mieux ça vaudrait. Je venais de me rappeler une autre raison pour laquelle nous avions rompu. Richard n'avait jamais compris qu'aucun tourment émotionnel, si intense soit-il, ne doit vous

émotionnel, si intense soit-il, ne doit vous faire oublier les méchants - jamais.

—Ce n'est pas parce que nous avons un problème métaphysique que tous nos autres problèmes ont forcément disparu, Richard.

— Comment peux-tu faire ça ?

— Faire quoi ?

J'avais rejoint Jason. Il ne me restait qu'à tendre la main pour prendre le téléphone, mais j'avais peur de la réaction de Richard.

—Te concentrer sur les affaires en cours, sur les méchants, alors que tu portes peut-être l'enfant de quelqu'un d'autre ?

—Et toi, Richard, pourquoi ne peux-tu pas te concentrer sur les affaires en cours au milieu d'une crise personnelle ?

Son expression se fit orageuse.

—Parce que je ne suis pas une salope au cœur froid.

Tant pis pour lui. Je tendis la main à Jason, qui me donna le combiné sans me regarder. Son attention était fixée sur quelque chose ou quelqu'un derrière moi. Pas difficile de deviner qui. Quant à moi, je n'avais aucune envie de voir Richard pour le moment.

—Blake à l'appareil.

—Cet appel pourrait me coûter mon boulot, lança Peterson en guise d'entrée en matière.

—Alors, pourquoi avoir décidé de me parler ?

—Alors, pourquoi avoir décidé de me parler ?

— Parce que Schuyler a l'air d'un bien plus chic type que Keith, et que je ne veux pas qu'il meure à la place de ce petit con.

—Je vous écoute.

—Keith se cache, y compris de nous et de sa famille. Aux dernières nouvelles, il était parti à Las Vegas pour épouser une vampire en douce.

—Et merde !

— Oui, mais leur union n'est pas légale. Il peut encore épouser sa fiancée, et son père tient absolument à ce qu'il le fasse... pour peu qu'on arrive à lui mettre la main dessus.

—Jusqu'ici, c'est un scandale potentiel, mais rien qui puisse mettre la vie de Jason en danger.

— Demandez-moi pourquoi cette union n'est pas légale.

—D'accord : pourquoi cette union n'est-elle pas légale ?

—Parce que la vampire est déjà mariée. Avec un Maître de la Ville. Je gardai le silence un instant avant de demander :

—Vous êtes sérieux ?

—Mortellement sérieux.

—Aucun maître ne laisserait ce genre d'insulte impunie.

Jason me dévisagea, les yeux écarquillés, peut-être juste parce que j'avais prononcé le

peut-être juste parce que j'avais prononcé le mot «maître». Mais il avait sans doute entendu au moins une partie de ce qu'avait dit Peterson. Il se tenait assez près, et son ouïe de métamorphe était assez développée pour ça.

—Le Maître de la Ville en question a lancé un contrat sur Keith. Il veut récupérer sa femme vivante, et Keith mort. Il a engagé des gens pour faire le boulot, mais nous ne savons pas qui. Jusqu'à ce que Schuyler arrive en ville avec vous, ils cherchaient Keith ailleurs. Mais s'ils pensent que c'est bien lui...

Peterson n'acheva pas sa phrase.

—Ils vont tenter de s'en prendre à nous, devinai-je.

—Peut-être.

— Keith est'il stupide à ce point ?

— Oui. A sa décharge, la vampire lui a mis la pression. Je sais que ça n'est pas une excuse, mais elle semblait le connaître - ou plutôt, elle semblait avoir connu son arrière-arrière-je-ne-sais-pas-combien-de-fois-grand-père, Jedediah. Elle a dit qu'il était l'amour de sa vie.

—Je croyais que Jedediah était mort suite à une attaque vampirique - en tentant de convertir des vampires à sa foi, ou parce qu'il avait essayé de séduire la mauvaise vampire, un truc du genre ?

— Ce sont les deux versions qui circulent

Ce sont les deux versions qui circulent, oui.

—Êtes-vous en train de dire que Keith est en relation avec les vampires qui ont tué Jedediah Summerland ?

— Peut-être.

—Merde alors.

— Ça résume assez bien la situation.

— De quel Maître de la Ville s'agit-il, Peterson ?

—Non. Ça, je ne vous le dirai pas.

—Je pourrais peut-être régler votre problème en même temps que le mien.

—Non, nous ne pouvons pas nous permettre de rendre cette information publique, Blake. Ça réduirait à néant les chances de nomination du gouverneur. Nous devons trouver Keith et ramener la vampire à son mari le plus vite possible.

—Peterson, vous ne comprenez pas les vampires. Moi, si. Le Maître de la Ville ne se laissera pas apaiser. Vous n'avez aucun moyen de régler cette affaire discrètement. Si les gens qu'il a engagés ne tuent pas Keith, il s'en chargera personnellement. Votre petit con est un homme mort.

—Vous vous trompez, Blake. Mon petit con est quelqu'un de trop en vue pour que le maître s'en prenne à lui directement.

s'en prenne à lui directement.

— Il n'a peut-être pas les idées très claires en ce moment.

—Je vous ai dit tout ce que je pouvais. S'il se passe quelque chose, au moins, vous saurez.

—J'apprécie votre aide, sincèrement. Mais laissez-moi vous apporter la mienne en retour. Donnez-moi le nom du maître, ou celui de sa ville. Je peux faire des choses qui ne sont pas en votre pouvoir.

— Quelqu'un arrive. Il faut que j'y aille. Soyez prudente, Blake. Et il raccrocha.

Je me tournai vers Jason. Il était légèrement blême, comme s'il en avait entendu suffisamment pour comprendre dans quelle merde Keith Summerland s'était fourré.

—Tu as tout entendu ?

— Presque tout, me confirma-t'il. Bien assez.

—Keith Summerland fricote avec une vampire. C'est trop bon, gloussa Alex.

J'avais presque oublié son métier.

-—Je me suis laissé dire que tu tenais trop à garder le secret sur ta nature de métamorphe pour prendre le risque d'écrire un article là-dessus.

—Un article sur des métamorphes, oui. Mais sur les vampires ? Je n'en suis pas un. Je ne vois pas pourquoi je me gênerais.

—Tu ne peux pas publier ces informations,

Tu ne peux pas publier ces informations. Peterson a risqué sa place pour m'avertir.

—De quoi parlez-vous ? interrogea Richard.

Je voulais lui raconter, mais un coup d'œil à la mine avide d'Alex et je sus que j'en avais déjà trop dit. Peterson méritait mieux que ça.

—Je ne peux pas t'expliquer maintenant, Richard. Plus tard.

—Encore des secrets ! Encore des mensonges !

Et soudain, son pouvoir emplit la pièce. J'eus l'impression d'avoir été plongée dans un bain chaud, presque brûlant. Ce n'était pas douloureux, mais si épais et si dense que j'avais du mal à respirer.

Le pouvoir de Richard appela tous les autres loups présents dans la pièce. Ils ne purent s'empêcher de lui répondre en laissant filtrer un peu de leur propre pouvoir.

Jason était le plus proche de moi ; aussi, ce fut son énergie surnaturelle qui me toucha la première. Ce fut comme si quelqu'un avait ouvert un second robinet d'eau chaude pour augmenter encore la température du bain. Or, nous n'avions pas besoin que la température monte, mais qu'elle baisse. Le problème, c'était de savoir comment la faire redescendre.

Le pouvoir de Jamil et celui de Shang-Da me frappèrent presque en même temps. Soudain,

je me noyai dans une odeur de loups, ce musc si doux qui me fit prendre conscience de la louve en moi. Je ne la vis pas exactement, mais je la sentis telle une caresse de fourrure dans des endroits que seule une lame aurait dû pouvoir toucher. C'était une sensation si étrange et si gênante que je frissonnai.

Richard dut se méprendre sur la nature de ce frisson, car il lança :

—Tu peux protester autant que tu veux, Anita. La vérité, c'est que tu aimes notre pouvoir. Les loups peuvent faire pour toi des choses dont les vampires sont incapables. Si seulement tu cessais de résister...

Ma louve intérieure bougeait dans mon ventre; je sentais ses pattes pareilles à des mains qui me touchaient du mauvais côté de ma peau. Je fus prise d'une nausée que je déglutis pour ravaler.

— Ce n'est pas de plaisir qu'elle a frissonné, Richard, intervint Jason.

—Tu la connais mieux que moi maintenant, louveteau ?

Le pouvoir de Richard enfla encore, jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'air à respirer dans la pièce. Pourtant, ma louve ne s'élança pas dans le long tunnel qui mène à la surface de mon corps. Non, elle était déjà trop proche pour ça.

Je la sentais remuer en moi, effleurant l'intérieur de mon corps avec ses griffes et son pelage.

— Richard, s'il te plaît, quelque chose cloche. Aide-moi.

Ce fut Crispin qui vint à moi, Crispin qui fendit le pouvoir grandissant de Richard. Il était toujours nu, et c'était toujours un étranger, mais ce fut lui qui vint à moi.

—Ne la touche pas, gronda Richard.

— Ulfric, s'il te plaît, implora Shang-Da, toujours à genoux. Tu vas faire sortir sa bête, et nous aurons un problème supplémentaire à régler.

Il leva les yeux vers Richard. Jamais je ne lui avais vu une expression si suppliante.

Jamil s'approcha de l'autre côté et mit un genou à terre, lui aussi.

—Ulfric, je t'en prie, ton pouvoir nous étouffe. Tu vas appeler nos loups à tous.

Crispin s'était planté devant moi. Il obéissait à Richard en ne me touchant pas, et cela lui valut un bon point. Il s'efforçait de ne pas empirer la situation. Au contraire, scruter ses yeux bleus de tigre calmait mes sensations étranges, la caresse de la fourrure du mauvais côté de ma peau.

Jason se tenait tout près de nous, et il devait

percevoir la terrible proximité de ma louve intérieure. Il savait qu'il lui fallait s'abstenir d'ajouter son contact au pouvoir de Richard. Alors, au lieu d'essayer de me toucher, il alla rejoindre les autres loups.

Avant d'atteindre Richard, il se mit, non pas à genoux mais à quatre pattes. Tête baissée, il se traîna vers son Ulfric.

J'avais déjà contemplé une telle attitude, chez Jason aussi bien que chez d'autres membres de la meute. Il tentait de s'excuser pour les offenses commises envers Richard. À sa façon, lui aussi s'efforçait d'arranger les choses.

Seul Richard restait planté au milieu de la pièce qu'il remplissait de son pouvoir tourbillonnant ; seul Richard ne faisait rien pour que ça aille mieux, bien au contraire. Pourquoi était-ce toujours lui qui aggravait la situation, depuis quelque temps ? Lui, ou moi. Ne m'oublions pas. J'étais parfaitement capable de foutre la merde moi aussi, mais pas ce soir. Ce soir, j'avais bien trop la trouille pour déclencher une bagarre sciemment.

—Richard, demandai-je, tu as trouvé le charme ?

Il se tourna vers moi, et ce fut comme si son pouvoir était une énorme bête, une énorme

bête qui pivotait avec lui pour me dévisager de ses yeux de loup ambré. J'ignore si ce fut à cause de ce regard, mais la caresse de fourrure se changea en tourbillon à l'intérieur de moi. Je titubai, et seule la main de Crispin m'empêcha de tomber.

Dès l'instant où il me toucha, ma louve battit en retraite, et je pus de nouveau respirer à travers le pouvoir de Richard. Je m'accrochai à la main de Crispin avec les deux miennes, et le monde parut se stabiliser légèrement autour de moi. J'attendis que la tigresse blanche se manifeste, mais elle n'en fit rien. Je me sentis mieux, et ce fut tout.

Puis le pouvoir de Richard claqua tel un coup de fouet. Épais et tangible, il me cingla avec force tandis que Richard rugissait.

—Je t'ai dit de ne pas la toucher !

Crispin vacilla avec moi, comme si le pouvoir de Richard l'avait également atteint. Mais il parvint à nous maintenir debout et m'attira contre lui pour me protéger de Richard. C'était un geste chevaleresque de sa part - et c'était aussi la chose la plus susceptible de décupler le courroux de Richard.

Mû par sa rage et son pouvoir, celui-ci fonça vers nous. J'avais un drap de bain pour tout vêtement, un flingue à la main et un tigre-

garou que je connaissais à peine contre moi. Si je n'étais pas prête à tirer sur Richard, je ne pouvais pas faire grand-chose.

Chapitre 48

Crispin me poussa derrière lui et se raidit pour encaisser l'impact. Alex Pinn, l'autre tigre-garou, apparut soudain à côté de lui. Je n'eus pas le temps de décider si c'était une bonne ou une mauvaise chose: juste de décider si j'allais me servir de mon flingue ou pas.

Puis la traînée floue qu'était le corps de Richard percuta le mur formé par Shang-Da et Jamil. Les deux loups-garous avaient usé de leur propre vitesse surhumaine pour s'interposer. L'impact produisit un souffle d'énergie pareil à une petite explosion.

—Ulfric, reprends-toi ! hurla Shang-Da.

Jamil essayait juste d'immobiliser Richard sans le blesser, ou sans être blessé lui-même. Richard pratique la muscu très sérieusement, et il possède une ceinture noire de karaté. Le contenir sans lui faire mal ne fonctionnerait pas longtemps. Après ça, il faudrait choisir qui morflerait : nous ou lui.

Shang-Da fit une nouvelle tentative :

—Ulfric, s'il te plaît !

Mais la colère de Richard alimentait sa bête et son pouvoir. Je n'arrivais plus à respirer ; son énergie me rôtissait vive. Son loup se déversait en moi, en ma louve intérieure. Tant de rage... J'en connaissais le goût et le contact. Je la connaissais comme une paire de chaussures éculées ou un pull préféré - celui qui vous va à la perfection, vous tient bien chaud et vous donne l'impression d'être en sécurité. Je la connaissais, parce qu'elle avait été mienne pendant des années.

C'était la seule émotion que je m'autorisais. Elle avait fini par prendre la place du chagrin, du plaisir et de l'amour. Elle était tout pour moi, ou presque. Je croyais que ma thérapie m'avait aidée à évacuer une partie de cette rage apparemment infinie, mais face à Richard, je compris tout à coup que ma psy n'y était pour rien. C'étaient les marques vampiriques qui avaient fait tout le boulot. Je ne m'étais pas contentée de partager ma colère avec Richard à travers les marques de Jean-Claude : je la lui avais donnée. Une grande partie de ma rage intime s'était tout simplement transférée à Richard, si calme et si raisonnable jusque-là.

Je baissai les yeux vers les trois loups-garous qui peinaient à contenir leur Ulfric, cet homme aux yeux jaunes qui se débattait en grondant.

et je songeai : *C'est ma faute.*

Je m'étais déjà rendu compte que Richard avait hérité de ma colère à travers les marques de Jean-Claude, mais je n'avais pas réellement compris ce que ça signifiait. J'avais grandi avec cette rage ; j'avais eu des années d'entraînement pour apprendre à la maîtriser. Mais elle était tombée sur le pauvre Richard sans crier gare. Il ne savait pas comment la gérer. Je mesurais le fardeau qui était désormais le sien. Je savais exactement ce qu'il ressentait. Merde.

Je voulais l'aider. Je voulais que cette bagarre se termine sans effusion de sang. Je voulais beaucoup de choses.

Puis, comme si la situation n'était pas déjà assez grave, l'ardeur se réveilla en moi. Merde et re-merde.

Je m'écartai de Crispin. Bien que visiblement surpris, il ne chercha pas à me retenir. Mais le fait de ne plus le toucher rendit le pouvoir de Richard encore plus écrasant, encore plus difficile à repousser. J'eus l'impression que ma louve tentait de remonter le long de ma gorge pour sortir par ma bouche.

Je tombai à genoux, et la serviette dont je m'étais fait un turban se détacha. Mes cheveux encore gorgés d'eau se répandirent sur mes

épaules en une masse lourde et glacée. Mais le pouvoir de Richard était si chaud que cette sensation me fit du bien. Le choc me rappela que je n'étais pas vraiment une louve, que je n'étais pas vraiment la lupa de la meute. J'étais... une nécromancienne. Mais ça ne pouvait pas m'aider cette fois. Qu'étais-je d'autre ? J'étais... une vampire. Simplement, je ne me nourrissais pas de sang.

Je venais de passer deux jours sans avaler la moindre nourriture, ce qui rendait toutes mes autres faims plus difficiles à contrôler. J'étais à genoux sur la moquette avec la rage de Richard - ma rage - et son pouvoir qui puisaient autour de moi, qui m'étouffaient, qui tiraient sur la créature poilue apparemment coincée dans ma gorge. J'avais besoin de me nourrir, mais ce n'était pas de la tension sexuelle que je percevais autour de moi. C'était de la colère, une colère familière et rassurante.

Je connaissais cette colère. Je l'aimais. Elle m'était bien plus réconfortante que le sexe. Jean-Claude m'avait appris comment nourrir l'ardeur à distance au *Plaisirs Coupables*. Ce n'était pas toujours facile ni même possible, mais j'étais capable de me nourrir d'émotions telles que le désir ou l'amour. Et récemment, j'avais découvert que l'amitié n'est qu'une

version plus douce et plus pure de l'amour.

Ce ne fut pas une décision consciente. Le pouvoir et la fourrure étaient en train de me suffoquer ; je sentais l'ardeur jaillir pour rattraper la louve en moi et atteindre la surface la première. L'instant d'après, elle me submergea. Mon propre pouvoir força la sensation de fourrure dans ma gorge à battre en retraite. Je pus de nouveau respirer. J'étais redevenue moi-même, en quelque sorte.

Mais la rage était toujours là, puisant contre ma peau telle une vieille amie. Je m'ouvris à elle. Je la bus et la laissai imprégner ma chair. Puis je me levai en faisant tomber le drap de bain qui m'enveloppait.

Nue, j'aspirai la colère par chacun de mes pores ; je laissai la haine recouvrir chaque centimètre carré de mon épiderme. Parce que Richard haïssait cette colère qu'il ne comprenait pas - et il ne la comprenait pas parce qu'elle ne lui appartenait pas. Elle était mienne.

Je la repris. Je la sirotai, la fis rouler sur ma langue, savourai son bouquet - son délicieux goût de cendres. C'était un grand cru que j'avais conservé dans le noir et pile à la bonne température, pendant la plus grande partie de ma vie.

Je l'extirpai de Richard comme une sorte de maladie ou d'entité maléfique qui l'aurait possédé. Alors, je le sentis se calmer sous le poids des trois autres hommes. Et plus loin, je sentis le mur dressé entre Jean-Claude et moi voler en éclats. La colère était à moi, mais les marques vampiriques qui l'avaient transférée à Richard étaient celles de Jean-Claude. J'essayai d'effacer ça, inconsciemment bien sûr. Et en m'attaquant à ce qui ne m'appartenait pas, je retrouvai mon bien-aimé.

Jean-Claude leva vers moi ses yeux bleu marine, couleur de ciel crépusculaire.

— Ma petite, chuchota-t-il.

Et ces simples mots suffirent à rétablir les marques entre nous. Je le sentais de nouveau. J'étais à lui, et plus à Marmée Noire, même si nous percevions tous deux la marque qu'elle avait laissée en moi. Nous nous en occuperions un autre soir. Pour l'instant, il n'y avait rien d'autre que le sourire de Jean-Claude, sa voix et mon impression d'être rentrée à la maison.

Chapitre 49

Jean-Claude n'eut pas besoin de me le chuchoter. Je savais qu'il allait devoir dresser un bouclier entre nous pendant que je me nourrirais. Il ne pouvait pas assimiler la colère comme le désir ou l'amour. La colère n'était pas sa nourriture : c'était la mienne.

J'étais toujours debout au milieu de la chambre, mes cheveux mouillés et glacés répandus sur mes épaules. Il ne s'était écoulé que très peu de temps, mais ça avait été un de ces moments pendant lesquels les minutes semblent se changer en heures.

J'avais ravalé ma colère, mais elle ne resta pas en moi. Elle n'alla pas s'accumuler dans cette fosse obscure où se mélangent mon chagrin et ma rage. Je la consommai comme je pouvais consommer le désir sexuel, l'amour et les désirs du cœur. Je l'avalai comme de la nourriture. Mais alors que le désir sexuel me perturbait, qu'il pouvait échapper à mon contrôle et se propager aux personnes qui m'entouraient, la colère était quelque chose

m'entourait, la colère était quelque chose que je maîtrisais parfaitement.

Son énergie me picotait la peau et faisait palpiter tout mon corps. Je n'étais pas juste rassasiée, j'étais repue. Avec l'ardeur, j'aurais été obligée de transformer cette énergie en sexe, mais ce n'était pas l'ardeur. C'était autre chose. Quelque chose qui m'appartenait, de la même façon que le flingue que je tenais dans ma main. Quelque chose qui était à moi et pas à Richard ou à Jean-Claude.

J'avais désormais une nourriture que même mon maître ne pouvait pas digérer, et ça me remplissait d'une joie féroce, si intense qu'elle en devenait presque douloureuse. J'étais si contente d'avoir enfin un pouvoir à moi, quelque chose qui ne venait pas d'eux ! Le pouvoir de Jean-Claude était le désir et l'amour. Le mien était la colère. Ça me convenait parfaitement.

La voix de Richard s'éleva, très claire et étrangement calme :

—C'est bon, vous pouvez me lâcher.

Je vis Shang-Da et Jamil échanger un coup d'oeil. Puis, d'un même mouvement, ils reculèrent et laissèrent Richard s'asseoir.

Jason se prosterna devant lui. Richard lui toucha l'épaule, mais c'était moi qu'il regardait. Je m'attendais à voir de la colère sur son

Je m'attendais à voir de la colère sur son visage, ou au moins du ressentiment, mais pour la première fois depuis très longtemps, je ne vis que Richard - le Richard dont j'étais tombée amoureuse, celui qui répugnait à tuer son prédécesseur pour prendre le contrôle de la meute. Sur ses traits et dans ses yeux se lisait une douceur que je n'avais pas vue depuis si longtemps que j'avais fini par me convaincre qu'elle n'avait jamais existé.

—C'est bon, Jason, dit'il gentiment. C'est bon.

Il se mit debout, laissant ses loups par terre. Tous trois levèrent les yeux vers lui d'un air vaguement inquiet.

Alex leva une main. Il ne barrait pas tout à fait le chemin de Richard, mais il ne s'en écartait pas non plus.

—Tu es calme maintenant, Ulfric, mais tu ne l'étais pas il y a deux minutes.

Crispin se rapprocha de moi, mais je lui fis signe de reculer. Richard se montrait raisonnable ; je ne voulais pas qu'un autre homme me touche maintenant, surtout pas le seul homme dans la pièce qui était aussi nu que moi. Crispin comprit et garda ses distances. Il pigeait vite, et il obéissait. C'était chouette.

Le tee-shirt blanc de Richard était tellement

Le tee-shirt blanc de Richard était tellement déchiré qu'un des danseurs du *Plaisirs Coupables* aurait pu le porter au milieu de son numéro. Ses cheveux s'étaient détachés dans la bagarre et formaient une masse emmêlée autour de son visage. Il marchait vers moi tel un rêve erotique incarné, mais son sourire très doux était plus tendre que sexuel.

Il posa sa main sur ma joue et me dévisagea avec ce sourire merveilleux et le regard plein de cette tendresse que je n'avais pas vue depuis des mois.

—Merci, dit'il.

Du bout des doigts, je touchai sa main sur ma joue.

—C'était ma colère. Je n'ai fait que la reprendre. Je me laissai aller contre la tiédeur de sa paume.

—Je croyais que j'étais condamné à la garder.

—Il se peut qu'elle déborde encore, répondis-je doucement. Richard se pencha pour m embrasser. Je voulais qu'il le fasse, et en même temps, je ne voulais pas. J'avais réussi à sortir de mon cœur le nouveau Richard aigri et blessant. Mais à la façon dont il me regardait, je savais que l'ancien Richard était de retour, le Richard du temps où il n'avait pas été forcé de prendre des décisions aussi dures, le Richard du temps où il n'était pas perpétuellement

fâché contre moi.

Ses lèvres douces et pleines se posèrent sur les miennes. Ce fut un baiser agréable, mais très chaste par rapport à ceux que nous échangions ces derniers temps. Comme il se redressait et scrutait mon visage, je me rendis compte qu'il n'y avait plus que du sexe entre nous depuis bien longtemps déjà. Et que c'était du sexe brutal - du sexe qui me faisait jouir, mais brutal quand même. Richard ne se retenait plus avec moi parce qu'il savait que j'étais capable d'encaisser et de prendre mon pied, mais dans la façon dont il me faisait l'amour, il y avait plus de colère que d'amour, justement. Les réconciliations sur l'oreiller, c'est sympa, mais ça cesse de l'être si vous ne faites plus que ça.

—Je me sens davantage moi-même que je ne l'ai été depuis des mois, Anita. Toute une vie de thérapie n'aurait pas accompli ce que tu viens de faire.

— Si j'avais su que je pouvais reprendre ma colère, je l'aurais fait plus tôt.

—Je sais.

Il prit ma main dans la sienne et se retourna vers les loups qui attendaient. Je ne me souvenais pas de la dernière fois où il m'avait simplement tenu la main. Il ne le faisait même

plus à l'église. Nous ne nous touchions plus qu'en privé, et de façon uniquement sexuelle. Je commençais même à croire que je ferais mieux de retourner à mon ancienne église pour que les Zeeman puissent continuer à fréquenter la leur. Si nous rompions pour de bon, ce serait plus simple. Mais Richard venait de prendre ma main, et du coup, je me demandai ce qui avait changé entre nous, maintenant qu'il était redevenu lui-même.

Je repoussai cette pensée dans un coin de mon esprit. J'avais renoncé depuis belle lurette à l'idée du mariage et de la maison avec une barrière blanche. Richard était le seul homme qui me le faisait parfois regretter. Sa main dans la mienne, je m'interrogeai : avais-je raté le train ? Cela aurait'il pu marcher avec lui ?

Cette question s'était à peine formée dans ma tête quand je sus qu'elle ne venait pas de moi. Non, Richard n'était pas le seul de mes amants à propos duquel je me demandais si je n'aurais pas pu avoir une relation monogame avec lui en l'absence de l'ardeur. Mais en sentant les émotions qui émanaient de lui, je le regrettais. Et ce regret m'appartenait entièrement.

—Il faut trouver le charme, dit Richard. Les trois loups-garous le dévisageaient comme s'ils

avaient du mal à croire à ce nouveau Richard.

—Ulfric, tu vas bien ? s'inquiéta Shang-Da.

—Mieux que depuis très longtemps, répondit Richard en commençant à frotter ma main avec son pouce.

—Le charme n'est pas par terre au milieu des fringues, dit Jamil. (Il me jeta un coup d'œil.) Mais nous avons trouvé deux des couteaux d'Anita. Il y avait du sang sur la lame du premier.

—C'est le mien, lança Crispin derrière nous.

Sans lâcher ma main, Richard pivota pour dévisager le tigre-garou.

— Pourquoi Anita t'a-t-elle frappé avec un couteau ?

— Ce n'est pas elle qui l'a fait, le détrompa Crispin.

Il nous regardait - ou plus exactement, il regardait nos mains l'une dans l'autre.

—C'est moi, dit Jason.

Richard reporta son attention sur le loup mineur en m'entraînant avec lui.

— Pourquoi ?

—Je peux invoquer le cinquième amendement sur ce coup ? Tu n'es plus fâché contre moi, et je préférerais que ça continue.

— Donc, tu penses que ta réponse me mettrait en colère ? Jason acquiesça.

— C'est possible. Richard se tourna vers moi.

— Qu'en penses-tu ? Je lui pressai la main.

—Disons que nous avons tous fini par faire ami-ami.

Il se rembrunit.

—Le tigre t'a attaquée ?

— Il a attaqué Jason, et je n'ai pas aimé. Il me dévisagea sans comprendre.

—Pourtant, tu as couché avec lui.

Je fronçai les sourcils et voulus lui reprendre ma main, mais il s'y accrocha, et je la lui abandonnai plutôt que de déclencher une bagarre.

—Laisse tomber, Richard, par pitié.

—Elle veut que tu la lâches, Ulfric, intervint Crispin.

—C'est bon, lui dis-je.

Il secoua la tête.

—Tu es une reine. Nul n’a le droit de toucher une reine contre son gré.

Richard m'attira vers lui. Je posai ma main libre sur sa poitrine pour l'empêcher de me serrer de trop près.

—Je n'ai pas besoin que vous vous battiez pour moi, merci, protestai-je.

—Selon notre culture, si, répliqua Alex.

— De quoi parles-tu ?

—Je sais que le louveteau partage bien, dit

Crispin, et le tigre rouge aussi, mais ton Ulfric empeste la monogamie et l'instinct de possession.

—Crispin, tu ne peux pas leur demander de respecter les lois des tigres alors qu'ils ne les connaissent pas, fit valoir Alex.

—Expliquez-nous donc ça, réclama Richard.

De nouveau, il tenta de me serrer contre lui. Et de nouveau, j'appuyai sur sa poitrine pour maintenir une certaine distance entre nous. Je venais d'avoir un autre éclair de lucidité. Je devais faire sortir tous les autres de la pièce. Je n'avais besoin que de Richard, et réciproquement. Nous nous suffisions l'un à l'autre. Qu'est-ce qui m'avait pris de coucher avec tous ces autres hommes ?

Je levai les yeux vers Richard, et il baissa la tête vers moi. Dès l'instant où je plongeai mon regard dans la perfection sombre du sien, je n'eus plus qu'une envie : me coller tout contre lui.

Le bras que j'avais utilisé pour le maintenir à distance glissa autour de sa taille. Richard se pencha vers moi. Je brûlais de l'embrasser. Sa peau était si chaude là où elle touchait la mienne, si lisse - tellement faite pour les caresses ! C'était comme si nos corps étaient destinés à s'épouser pour toujours.

Nue, je me dressai sur la pointe des pieds contre son tee-shirt en lambeaux. Je me dressai sur la pointe des pieds pour aller à sa rencontre tandis qu'il se penchait vers moi. Il était si grand ; je devais me hisser si haut pour atteindre sa bouche, mais oh, comme ça en valait la peine !

D'un baiser d'abord chaste, nous en vînmes très vite à nous dévorer mutuellement. Richard me souleva de terre et je crochetai les jambes autour de sa taille, pressant mon intimité contre sa braguette. La douleur fut instantanée, et trop vive pour que je n'y prête pas attention. Elle m'éclaircit les idées mieux que n'importe quelle douche froide.

Je m'écartai de Richard et tentai de me dégager de son étreinte, mais il me retint contre lui.

— Ça fait mal, protestai-je.

Il recula suffisamment la tête pour me dévisager, l'air étonné. Il voulut me faire glisser le long de son corps, mais je l'arrêtai net parce que je n'avais aucune envie que ma chair meurtrie frotte contre quelque chose d'aussi rêche que du denim. Même si celui-ci emballait un délicieux cadeau.

Richard me posa à terre mais garda ses bras autour de moi. De nouveau, je dus mettre mes

mains sur sa poitrine pour maintenir une certaine distance entre nous. Je ne comprenais pas ce qui venait de se passer, mais ce n'était pas normal. Ces pensées ne venaient pas de moi.

—Anita, regarde-moi, réclama Richard.

J'essayai de ne pas le faire, mais je ne pus m'en empêcher. Dès l'instant où mes yeux plongèrent dans les siens, une envie irrésistible s'empara à nouveau de moi. Je voulais toucher Richard, et qu'il me touche. Je voulais...

Des bras m'enveloppèrent la taille par-derrière et m'arrachèrent à l'étreinte de Richard. Je me retrouvai les pieds dans le vide, serrée contre un corps nu. Je devinai que c'était Crispin avant même d'apercevoir un éclair de cheveux blancs du coin de l'œil.

Alex s'interposa entre Richard et nous.

—Tout doux, Ulfric. Utiliser la magie, ce n'est pas très fair-play.

Shang-Da et Jamil encadraient Richard, mais ils n'avaient pas l'air de savoir s'ils devaient l'aider contre les tigres ou l'empoigner pour l'empêcher de se jeter sur eux.

—J'ignore ce que tu entends par «magie», mais si ton copain ne repose pas Anita, je vais employer quelque chose de beaucoup plus concret pour l'obliger à le faire.

Quant à moi, je me sentais mieux contre Crispin ; j'avais les idées plus claires. Je lui tapotai l'avant-bras.

— C'est bon, tu peux me poser.

— Il essayait de t'ensorceler, comme tu l'as fait avec nous.

—Je sais.

—Je suis incapable d'ensorceler qui que ce soit, se défendit Richard. Je ne suis pas un vampire.

Je tapotai de nouveau l'avant-bras de Crispin, et il me posa à terre - mais sans me lâcher. Il ne me serrait pas, mais je percevais une certaine tension dans son étreinte, et je savais que si je tentais de faire un pas vers Richard, il me retiendrait. D'un côté, il n'avait aucun droit de le faire, de l'autre, j'avais besoin de son aide. Que diable se passait-il entre Richard et moi ?

—Tu m'as bel et bien ensorcelée comme un vampire, Richard. A partir du moment où tu m'as touchée, j'ai eu du mal à réfléchir, et dès que je t'ai regardé dans les yeux, je n'ai plus pu du tout. Il ne restait rien d'autre au monde que mon besoin de toi.

—C'est censé se passer comme ça quand on est amoureux, répliqua-t’il.

Je secouai la tête.

—C'est une idée charmante, Richard, mais ce n'est pas la réalité, et ce n'est pas ce qui vient de se passer. Ce n'était pas de l'amour; c'était de l'obsession. La douleur m'a aidée à reprendre mes esprits, comme quand un vampire essaie de me rouler. Et un contact physique augmente l'efficacité de tous les pouvoirs vampiriques, tu le sais bien.

—Mais je ne suis pas un vampire, protesta-t-il.

—Moi non plus. Pourtant, il m'arrive parfois de rouler les gens comme si j'en étais une.

Richard me dévisagea, les sourcils froncés et le visage assombri par une mine orageuse. Pourquoi les gens beaux arrivent-ils toujours à avoir l'air plus fâché que le commun des mortels ?

—Moi aussi, je l'ai senti, intervint Jason. J'étais concentré sur Anita, mais j'ai été roulé trop de fois pour ne pas reconnaître la sensation.

—Vous êtes tous cinglés, déclara Richard.

Mais à présent, il semblait moins véhément que pensif. Le bel emballage cadeau dissimule un esprit intelligent; c'est l'une des raisons pour lesquelles je suis tombée amoureuse de lui.

—Tu ne portes plus ma colère en toi,

Richard, mais tu fais toujours partie de notre triumvirat avec Jean-Claude. En perdant ma colère, tu as peut-être gagné autre chose.

Il ouvrit la bouche, la referma et demanda enfin :

—Tu crois que c'est possible ?

—Appelons Jean-Claude pour lui poser la question, suggéra Jason.

Richard le foudroya du regard.

—Et si tu allais te doucher pendant qu'on téléphone ?

Jason lutta pour conserver une expression neutre.

—Tu veux te débarrasser de moi ?

—Non, mais pour ne pas me remettre en rogne, j'ai besoin que tu cesses d'empester l'odeur d'Anita. (Richard regarda par-dessus mon épaule.) Toi aussi, Blanco.

—Je m'appelle Crispin.

— Peu importe. Mais si Rouge et toi pouviez aller vous laver quelque part, ça aiderait.

—Je ne sais même pas si notre chambre est toujours disponible, répondit Crispin.

—Moi, j'ai réservé pour toute la semaine, dit Alex. (Il me regarda, puis reporta son attention sur Jason.) C'est l'un des plus grands événements sociaux de l'année, lié au domaine politique et saupoudré d'une pincée de

scandale. Je suis venu pour écrire un article, même si tout ça me semble très loin à présent. (Pensif, il secoua la tête et se tourna vers Crispin.) Il peut vous emprunter l'autre peignoir ?

Jason commença à défaire sa ceinture sans qu'on ait à le lui demander deux fois. Il tendit le peignoir à Alex.

—Je vais me doucher.

Sans un autre mot, il se dirigea vers la salle de bains.

Alex tendit le peignoir à Crispin qui, au lieu de le prendre, me serra un peu plus fort contre lui.

—Si nous ne sommes pas là pour la protéger contre les pouvoirs de l'Ulfric, il la prendra et il nous chassera.

—Ulfric, donne-nous ta parole que tu ne la toucheras pas en notre absence, réclama Alex.

—Vous n'avez aucun droit de me demander ça, répliqua Richard.

— Non, mais il se passe quelque chose ici, quelque chose de nouveau. L'animal à appeler et le serviteur humain d'un vampire acquièrent forcément des pouvoirs, mais pas le genre de pouvoirs qu'Anita et toi manifestez. Ce n'est pas dans le contrat. Pourtant, je t'ai vu l'ensorceler. Et je l'ai sentie me rouler comme un vulgaire gigolo, me rouler en partie comme

un vulgaire gigolo, me rouler en partie comme une tigresse-garou et en partie comme une vampire. Franchement, c'est très bizarre.

Alex baissa les yeux et scruta le sol comme si la réponse à toutes nos questions se trouvait quelque part parmi les poils de la moquette.

— Il faut que je ponde quelque chose pour mon journal, sans ça, mon rédacteur en chef va m'emmerder à cause de la note d'hôtel. Il n'a accepté de la payer que parce que les Summerland devaient également descendre ici. Leur résidence privée est devenue un musée dédié à l'histoire de leur famille et à la fondation de la ville.

— Ils sont si importants que ça ? m'étonnai-je. Alex me sourit.

—Tu ne fais vraiment pas attention à ce que racontent les médias, pas vrai ?

— Pas trop, non.

Je m'écartai de Crispin, pris le peignoir des mains d'Alex et le tendis à l'autre tigre-garou.

—Tu veux vraiment que je m'en aille ? demanda Crispin.

Il semblait blessé. Le ton de sa voix et l'expression de son visage me poussèrent à reconsidérer l'âge que je lui donnais. Il avait sans doute moins de vingt-cinq ans. Je l'avais cru plus vieux.

J'ai besoin de respirer, Crispin.

—J'ai besoin de respirer, Crispin.

—Quel âge as-tu ? lança Richard.

Crispin lui jeta un coup d'œil et reporta son attention sur moi comme pour me demander s'il devait lui répondre. Je hochai la tête, et il obtempéra sans faire plus de difficulté. J'avoue que sa docilité me perturba.

—Vingt et un ans.

—Tu les aimes jeunes, Anita.

—Nathaniel a le même âge que lui.

— C'est bien ce que je dis. Au moins, je sors avec des femmes de mon âge.

Je me tournai vers Richard et lui jetai un regard hostile.

—Si tu comptes chercher la bagarre, tu peux t'en aller aussi.

Quelque chose passa sur son visage. Il dut s'y reprendre à trois fois avant de parler, et le début de ses deux premières tentatives ne ressemblait en rien à ce qu'il finit par dire.

—Tu ne serais pas en sécurité seule.

—Je commence à ne pas me sentir en sécurité avec vous dans la pièce.

—Qu'est-ce que ça signifie ?

—Ça signifie que les marques vampiriques ont encore déconné, et que j'ignore pourquoi. Ça signifie que je suis fatiguée. Ça signifie que j'ai mal partout. Ça signifie que je dois retrouver ce charme - il doit forcément être

retrouver ce charme - il doit forcément être quelque part dans la chambre. Ça signifie que je veux m'habiller.

Je repérai le Browning sur la moquette où j'avais dû le laisser tomber quand Richard m'avait roulée avec son regard et son toucher. Je le ramassai.

—J'ai laissé tomber mon flingue, Richard, et je ne m'en souviens même pas. L'amour ne me fait pas oublier mes armes, mais un regard vampirique peut y parvenir.

—Il a voulu t'embobiner, dit Crispin.

—Allez-vous-en, ordonnai-je. Allez dans la chambre d'Alex et lavez-vous.

— On pourra revenir quand on aura fini ?

—Je ne sais pas encore. Appelez-moi d'abord.

— Dès que j'aurai mis mes lentilles marron de rechange, je repartirai sur le terrain. J'ai un papier à écrire, dit Alex.

— Fais donc ça, acquiesçai-je.

—Tu as l'air fâchée, constata-t-il. Pourquoi ?

—Tout la met en colère, répondit Richard avant que je puisse en placer une.

Soudain, j'eus envie d'être seule. Envie qu'ils disparaissent tous. Qu'ils aillent se faire foutre, et plus par moi. Misère. J'avais le souffle court, et je n'étais même pas sûre d'arriver à reprendre ma respiration avec tant de monde autour de moi.

autour de moi.

—Vous deux, sortez, dis-je en poussant Alex vers la porte. Toi, ajoutai-je en tendant un doigt vers Richard, ou tu te tiens à carreau, ou je te vire aussi.

—Tu ne serais pas en sécurité seule, répéta-t-il.

—Peut-être pas. Mais peut-être est'il temps de mettre cette théorie à l'épreuve. La présence constante de métamorphes autour de moi ne m'a pas beaucoup aidée ces derniers temps. Peut-être qu'on s'est trompés. Peut-être que j'ai, au contraire, besoin de m'éloigner de vous.

—Avant d'y aller, je pourrais emprunter une paire de lunettes de soleil à quelqu'un ? réclama Alex.

—Ça ne fera pas plus classe avec ton peignoir, chéri, déclara Jamil.

—C'est pour planquer mes yeux.

—Tu dois aimer être dans ta forme de tigre, supposa Richard.

— Ça n'a rien à voir avec le temps que je passe sous ma forme animale. Je suis né avec ces yeux, comme Crispin est né avec les siens. L'un des signes que notre sang s'appauvrit sur le plan génétique, c'est qu'il y a de moins en moins d'enfants qui naissent avec des yeux de tigre au sein des clans.

—Nos yeux nous désignent comme des

Nos yeux nous désignent comme des spécimens de sang pur, ajouta Crispin.

— Les tiens sont bleus. Ils peuvent facilement passer pour humains.

—Auprès des gens qui ne savent pas ce qu'ils regardent, oui.

Crispin avait enfilé le peignoir mais sans nouer la ceinture, de sorte que le tissu éponge encadrait son corps. Il était plus blanc que sa peau, mais moins que ses cheveux.

— Dehors, ordonna Richard. S'il vous plaît, ajouta-t-il après m'avoir jeté un coup d'oeil - un coup d'oeil qui n'avait rien d'amical.

—Ce n'est pas ta chambre, Richard.

—Non, c'est la tienne et celle de Jason.

Je n'entendais plus de rage contenue dans sa voix, mais il était mécontent quand même. J'imagine que je ne pouvais pas lui en vouloir, et c'était justement une partie du problème. Une partie de moi était toujours d'accord avec Richard. Les gens sont censés grandir, trouver leur âme sœur, l'épouser et vivre heureux ensemble jusqu'à ce que la mort les sépare. Autrefois, j'en étais persuadée jusqu'à la moelle de mes os. À présent, je sais que cette vie n'est pas pour moi. Je n'ai pas de regret par rapport au mariage en soi ; j'ai toujours pensé que c'était cher et chiant à organiser. Mais l'idée d'une seule personne avec qui tout partager

d'une seule personne avec qui tout partager... ça, ça me manque.

—Tu veux vraiment qu'on y aille ? demanda Crispin sur ce ton geignard que la plupart d'entre nous apprennent à ne plus utiliser avant d'avoir vingt et un ans.

Et je souris, parce que c'était le genre de ton qui vous donne envie de sourire ou de ficher une raclée à quelqu'un.

—Va avec Alex. Douchez-vous. Enfilez des vêtements. Appelez ici, et on vous dira comment je me sens, d'accord ?

Crispin se décomposa légèrement - une fois encore, comme quelqu'un de beaucoup plus jeune. Une idée déplaisante me traversa l'esprit.

—Tu es bien sûr d'avoir vingt et un ans ?

—Jamais je ne te mentirais, Anita. Si tu es vraiment ma reine, je ne pourrais pas le faire, de toute façon.

Alex prit Crispin par le bras et l'entraîna vers la porte.

—Allez, on y va.

Jamil lui tendit une paire de lunettes de soleil. D'abord surpris, Alex les prit avec reconnaissance.

—Merci.

—Elles ne sont pas données. Je veux les récupérer en un seul morceau, prévint Jamil.

récupérer en un seul morceau, prévint Jamil.

Alex regarda la branche des lunettes.

—Dolce & Gabbana. Elles ont dû te coûter quelques centaines de billets. Je les traiterai avec tout le respect dû à un objet de luxe. Encore merci.

—Nous avons dans notre meute quelques personnes qui n'arrivent pas à reprendre totalement forme humaine, expliqua Jamil. Ça craint.

—Tu n'es pas obligé de lui faire la conversation, Jamil, dit sèchement Richard.

Alex lui adressa une légère courbette.

— Bonne nuit, Ulfric. Désolé de t'avoir énervé.

—Anita, ne me renvoie pas, implora Crispin. S'il te plaît, laisse-moi rester avec toi.

Je connaissais bien ce ton. Et merde.

—Tu l'as roulé complètement, comme Requiem, constata Richard.

Je m'attendais à voir de la colère sur son visage, mais je n'y vis qu'une sorte de chagrin - de la résignation, peut-être.

—Je préférerais que tu gardes ça pour toi.

Alex s'arrêta à un pas de la porte. Crispin me regardait par-dessus son épaule comme un enfant qu'on force à quitter une fête foraine trop tôt. *Pitié, mon Dieu, pas lui aussi...*

—Il ne s'agit peut-être pas d'un pouvoir

— Il ne s'agit peut-être pas d'un pouvoir vampirique, déclara Alex. L'appel qu'elle a lancé était celui d'une tigresse puissante, une reine. Les jeunes mâles qui ne se sont encore jamais appariés sont plus sensibles à cet appel. Ils restent accros à la reine jusqu'à ce qu'elle fasse son choix parmi eux. Mais ensuite, c'est comme si leurs phéromones refluaient, et tous ceux sur lesquels elle n'a pas jeté son dévolu sont libérés de son influence.

—Je n'avais jamais entendu parler de ça, dis-je.

—Les seuls autres tigres que je connais ont été infectés à la suite d'une attaque, ajouta Richard. Ça ne marche pas comme ça pour eux.

Jamil et Shang-Da acquiescèrent.

— Parce que ce ne sont pas des tigres-nés. La plupart des reines tueraient un tigre-garou qui transforme délibérément un humain ordinaire contre sa volonté. C'est considéré comme un grand honneur d'être invité à rejoindre un clan au sein duquel on n'est pas né, expliqua Alex.

—Merci, mais non merci, déclinai-je poliment.

—Si tu as vraiment lancé un appel aussi impérieux sans le vouloir, ça se reproduira. Ce n'est pas toujours quelque chose de conscient. Ça arrive à la plupart des reines quand elles prennent possession de leur pouvoir -

généralement à la puberté, mais parfois alors qu'elles ont dépassé la vingtaine. Tu dois avoir juste le bon âge.

—Je suis plus vieille que j'en ai l'air.

—Pas de beaucoup.

Crispin tirait sur le bras d'Alex sans s'en rendre compte.

—J'ai presque trente ans.

—D'accord. C'est vrai que tu fais plus jeune. Je t'en aurais donné moins de vingt-cinq.

Je haussai les épaules.

—J'ai de bons gènes.

— Si tu le dis.

Mais Alex ne semblait pas convaincu.

Franchement, vu que je portais les marques d'au moins deux vampires, qui étais-je pour dire que je ne vieillissais pas un peu plus lentement que la normale ? Sans compter que les métamorphes restent jeunes plus longtemps eux aussi. Le scepticisme d'Alex était compréhensible.

—S'il te plaît, Anita, implora Crispin en tirant un peu plus fort sur la main qui lui tenait le bras.

J'avais déjà vu cette expression suffisamment de fois pour la reconnaître. Alex avait beau dire que c'était de la magie de tigresse-garou, ça ressemblait beaucoup à ce

que j'avais fait accidentellement à quelques-uns des vampires et des métamorphes de St. Louis.

Le pouvoir de la lignée de Belle Morte consiste en la capacité de rouler les gens à travers les désirs du corps ou du cœur. Donc, je peux posséder qui je veux, ou presque. Le problème, c'est que je n'ai pas l'instinct de propriété. Si j'avais besoin qu'on me manifeste une loyauté indéfectible, j'achèterais un chien.

Je scrutai les yeux bleus de Crispin. Richard avait raison : c'était le même regard que celui que Requiem m'avait lancé quelques mois plus tôt. Nous avons réussi à le libérer de mon emprise involontaire parce que c'est un maître vampire et qu'il avait assez de pouvoir pour briser ses chaînes métaphysiques avec un peu d'aide extérieure. La mienne a consisté à lui dire que je ne le toucherais plus jamais à moins qu'il parvienne à briser ses chaînes. C'est ce qu'on appelle de la psychologie inversée, mais ça a fonctionné. Plus ou moins. Requiem continue à m'apprécier bien davantage que je le voudrais.

—Va avec Alex, Crispin. Quand vous vous serez douchés, appelez d'abord, mais je te promets que je ne vous laisserai pas à la porte. D'accord ?

Le soulagement intense qui se peignit sur son visage me donna presque la nausée. Je n'avais pas fait exprès de le mettre dans cet état. Merde alors.

— Pourquoi n'es-tu pas aussi affecté que lui ? demanda Richard à Alex.

—Je te l'ai dit tout à l'heure : les jeunes mâles qui ne se sont encore jamais appariés sont touchés plus durement par l'appel. Moi aussi, je suis plus vieux que j'en ai l'air.

—Je te donne trente ans, peut-être un peu plus.

—Tu te plantes de plus d'une décennie.

—Tous les tigres-garous vieillissent-ils aussi bien ? m'enquis-je.

—Ceux qui sont de sang pur, oui.

Alex chaussa les lunettes prêtées par Jamil, puis tendit une main vers la porte en tenant fermement le bras de Crispin de l'autre.

— Donc, tu n'aurais pas dû être forcé de répondre à mon appel, en déduisis-je.

Il me regarda par-dessus son épaule, ses yeux dissimulés par les verres noirs.

—Non, je n'aurais pas dû. Seule une chef de clan peut appeler tous les mâles non appariés, sans distinction d'âge ou d'expérience. Si tu étais une véritable tigresse-garou, ton appel n'aurait concerné que les membres de ton clan.

Il aurait été considéré comme un défi envers l'autorité de ta chef de clan, qui aurait été forcée de te tuer.

—Mais je n'appartiens à aucun clan, et mon appel s'est étendu à tous. Du coup, ils ne savent pas quoi faire de moi, devinai-je.

—Je pense que oui. Mais j'ai passé les deux derniers jours ici, avec toi. Je vais essayer d'appeler ma famille pour voir ce que ma reine a l'intention de faire. Tu veux être tranquille pour parler aux loups, et je veux être tranquille pour parler aux tigres. Donc, on va aller se laver, et je vais passer quelques coups de fil. Puis on t'appellera, et on verra pour la suite. Avec un peu de chance, je te déposerai Crispin et je repartirai travailler.

—Pourquoi « avec un peu de chance » ? demandai-je.

—Je ne te regarde peut-être pas avec des yeux de merlan frit, mais fais-moi confiance, je sens ton pouvoir. Ne te méprends pas : tu m'as roulé. Mais je suis Li Da du clan Rouge, fils de la reine Cho Chun. Si j'avais été une femme, elle m'aurait formé pour lui succéder. Mais même si je ne suis qu'un homme, le sang qui circule dans mes veines me confère une certaine protection contre les femelles. Ma mère conspire depuis des années pour me

rapprocher de la reine d'un autre clan, afin que celle-ci puisse m'appeler et m'obliger à me reproduire. Elle sera ravie que tu aies réussi à défoncer toutes mes barrières. Bébé ou pas, elle t'invitera à rejoindre notre clan, parce qu'une fois que tu as brisé un tigre de la sorte en le forçant à répondre à ton appel, il ne peut plus vraiment te dire non. Pas si tu insistes pour le faire venir.

L'amertume dans la voix d'Alex me blessait presque les tympans.

J'ignore ce que j'aurais répondu à ça, mais Shang-Da m'épargna la peine de chercher.

—Tu n'as pas l'air chinois ni coréen.

— Personne dans ma famille n'en a l'air, acquiesça Alex. C'est l'une des raisons pour lesquelles ils n'ont pas réussi à nous éliminer. Nous pouvions nous fondre dans la masse. Ceux d'entre nous qui se sont réfugiés dans d'autres pays ont été forcés d'épouser des humains. Il n'y a plus de lignées chinoises pures depuis l'époque de l'empereur Qin Shi Huang.

—Celui qui a unifié le pays et brûlé tous les livres avec lesquels il n'était pas d'accord.

—Celui-là, oui.

—C'était il y a plus de deux mille ans.

—Les clans de tigres parlent de rentrer chez

eux comme les Juifs parlent de la Terre promise. Nous sommes en exil, et tant que les communistes seront au pouvoir, nous le resterons. Quelques-uns d'entre nous sont retournés en Chine après la fin du règne des empereurs, mais les nouveaux dirigeants nous ont pris pour des espions occidentaux. Ils nous ont massacrés en même temps que leurs rebelles.

—Ma famille ne m'a jamais parlé de ça, dit Shang-Da.

—L'empereur a détruit tous les écrits qui nous concernaient.

—Les renards vivent toujours au pays. Ils se cachent, mais ils sont bien là.

—Et les dragons ?

—Non. Les derniers d'entre eux ont fui quand les communistes sont arrivés au pouvoir. Les communistes ne croient ni en Dieu ni en la magie, mais ça ne les a pas empêchés d'embaucher des sorciers pour nettoyer le pays de ses rebelles. Et dans la catégorie « rebelles », ils incluaient tout ce qui n'était pas humain.

Je devinais que les dragons de Chine n'étaient pas des animaux au sens où on l'entendrait partout ailleurs dans le monde. C'étaient des gens - des métamorphes. Mais je me gardai bien de le dire tout haut. Si je me

faisais oublier, Shang-Da et Alex continueraient peut-être à parler, et je pourrais en découvrir davantage. Parfois, le silence vous en apprend plus que n'importe quelle question.

—Donc, nous sommes tous en exil, résuma Alex.

—Comme je viens de le dire, les renards sont restés là-bas, mais ils se planquent.

— Parce qu'ils ressemblent à des humains ordinaires.

— C'est ça, acquiesça Shang-Da.

Crispin les dévisageait tour à tour, comme si cette leçon d'histoire était aussi nouvelle pour lui que pour moi. Intéressant.

—Nous sommes chez nous à Las Vegas. Nous n'avons jamais envisagé d'aller ailleurs, dit'il.

Alex me jeta un coup d'œil avant de reporter son attention sur l'autre tigre.

— Il faut qu'on aille se laver. Tâchons d'éviter mes collègues journalistes. Je ne veux vraiment pas avoir à leur expliquer pourquoi je sors de cette chambre en peignoir, avec un autre homme dans la même tenue.

—Homophobe ? demandai-je. Il secoua la tête.

— Ça ne me dérangerait pas qu'on me croie bisexuel, mais Crispin est publiquement identifié comme un tigre-garou, et ton copain

qui est en train de se doucher est publiquement identifié comme un loup-garou. Ce ne sont pas mes préférences sexuelles que je tente de cacher.

J'acquiesçai.

—J'ai un ami journaliste et métamorphe qui m'a plus ou moins dit la même chose.

Alex se pencha vers la porte et respira profondément.

—Je sens les gardes, mais personne d'autre. On va prendre l'escalier.

Il ouvrit la porte. Crispin eut un mouvement de recul. Alex tira sur son bras et voulut l'entraîner dehors, mais Crispin résista. Il me jeta un regard éperdu. Dans ses yeux bleus de tigre, je lisais un besoin dévorant, et autre chose, aussi. De la peur, peut-être ?

—Viens, Crispin, le pressa Alex. Il faut qu'on se nettoie. J'ai des fringues qui pourront peut-être t'aller.

Crispin resta planté sur le seuil de la chambre, le regard rivé sur moi. De la peur, oui, mélangée à un désir douloureux, si intense que ça me serrait le cœur de le contempler.

—Tu l'as roulé, dit Richard.

—Je n'ai pas fait exprès.

—Non, mais contrairement aux autres hommes que tu as roulés sans faire exprès, celui-ci est [illegible] (Il secoue la tête.) [illegible]

celui-ci est... (Il secoua la tête.)... jeune.

Je voyais ce qu'il voulait dire. Ce n'était pas une question d'âge. À vingt et un ans, un homme est adulte. Requiem avait plusieurs siècles quand je l'ai ensorcelé accidentellement. Cela lui a donné l'expérience nécessaire pour briser ses chaînes métaphysiques. Mais Crispin n'avait jamais entendu l'appel d'une dominante auparavant ; donc, il avait été touché plus durement.

Je soupirai et m'approchai de lui. Il me sourit d'une façon dont un inconnu ne devrait jamais vous sourire, d'un air rayonnant qui m'effraya. J'avais aidé Requiem à se libérer de mon emprise, mais Requiem était un maître vampire. Il possédait son propre pouvoir. Or, Crispin avait beau être un tigre-garou, je ne sentais pas de pouvoir émaner de lui. Je n'étais pas sûre qu'il en ait déjà assez pour se libérer de mon emprise, et sans son aide volontaire, je ne savais pas comment défaire ce que Marmée Noire lui avait fait à travers moi. Merde.

Lorsque je fus assez près de lui, Crispin me toucha le bras. Je ne tentai pas de l'en empêcher. Mais dès l'instant où sa main se posa sur ma peau nue, je me demandai pourquoi je voulais qu'il s'en aille. C'était idiot. Il pouvait bien rester ; non : il devait rester. Il était mon tigre, mon chevalier blanc, mon

était mon tigre, mon chevalier blanc, mon...

Je m'écartai vivement de lui, sans me soucier de son air blessé.

—Va avec Alex. Change-toi, enfile des vêtements. Ou vois si ton ami vampire - Lucian, c'est ça ? - est toujours là.

Crispin acquiesça.

—Vois s'il est encore à l'hôtel. Tes bagages doivent bien se trouver quelque part. Ce serait encore mieux si tu récupérais tes propres fringues. Vas-y, fais ce que je t'ai dit.

—Je peux avoir un bisou d'au revoir ?

Richard et moi répondîmes « Non » en même temps. Je foudroyai Richard du regard.

—Alex, emmène-le, répondis-je.

Je ne regardai pas les tigres sortir. Dès que la porte se fut refermée derrière eux, je me dirigeai vers nos propres bagages. Je voulais m'habiller.

— Que s'est'il passé quand tu l'as touché, à l'instant ? interrogea Richard.

—Je ne voulais plus qu'il s'en aille. C'était une version allégée de ce que tu m'as fait tout à l'heure, quand tu projetais tes émotions sur moi. J'ai cru que ça venait de toi, mais si Crispin a le même genre d'effet sur moi, c'est peut-être à cause de quelque chose que m'a fait Marmée Noire.

—Quoi donc ?

—Quoi donc ?

—Je n'en ai pas la moindre idée.

Posant mon Browning près de ma valise, j'entrepris d'en sortir des vêtements propres.

—Il faut que tu saches ce qu'elle t'a fait, lança Shang-Da. Je fus surprise qu'il s'en soucie assez pour intervenir.

—Je vais appeler Jean-Claude.

—Tu ne peux pas te contenter d'ouvrir les marques entre vous ? suggéra Richard.

—Quand je me suis nourrie de ta colère, il a dressé un bouclier entre nous. Il ne sait pas digérer la colère. Je pense que le téléphone sera plus sûr.

—Tu as peur que ce qui t'arrive se communique à Jean-Claude.

— Oui.

J'avais assez de vêtements pour me satisfaire. Maintenant, il fallait que je les enfile. Si j'avais été seule avec Richard, je n'aurais pas fait d'histoires, mais je n'avais pas envie de m'habiller devant Shang-Da et Jamil. Je sais que ça paraît idiot, puisque je me tenais à poil devant eux, et qu'ils n'y prêtaient aucune attention. Pourquoi le fait de m'habiller me semble-t-il plus intime que celui de rester nue ? Aucune idée ; c'est comme ça, un point c'est tout. Je n'aime pas que des hommes qui ne sont pas mes amants me

hommes qui ne sont pas mes amants me regardent enfiler des vêtements. Il y a toujours un moment où leurs yeux vous font savoir qu'ils vous observent, et pas d'une façon totalement neutre. Ou peut-être pas. Peut-être que je me fais des idées. Quoi qu'il en soit, j'avais besoin d'intimité.

— Pourquoi tu vas t'habiller dans la salle de bains? s'étonna Richard.

—Ou je vais dans la salle de bains, ou Jamil et Shang-Da sortent dans le couloir.

—Tu es déjà à poil, Anita. Il ne reste rien de plus à voir, déclara Jamil.

Je haussai les épaules.

—Faites-moi plaisir.

Les trois loups-garous échangèrent un regard, puis Jamil demanda à Richard :

—Tu préfères qu'on sorte ou qu'elle aille dans la salle de bains ?

—Je ne veux pas qu'elle soit seule avec Jason sous la douche.

J'aurais pu protester, mais nous avons tous nos petites faiblesses. Le spectacle d'un homme séduisant tout mouillé fait partie des miennes.

Jamil se dirigea vers la porte, et Shang-Da lui emboîta le pas sans discuter. Quelques instants plus tard, je me retrouvai seule avec Richard dans un silence beaucoup plus épais qu'il

dans un silence beaucoup plus épais qu'il n'aurait dû l'être.

Je lui jetai un coup d'oeil. Il avait ce regard, ce regard sombre qui n'appartient qu'à lui. La plupart du temps, Richard est un vrai boy-scout : bon fils, excellent prof, gentil garçon - bref, un mec bien. Et puis parfois, quand nous sommes seuls, il me regarde avec ces yeux sombres, et je sais que sous toute sa bonté se dissimule quelqu'un qui aime être méchant, quelqu'un qui comprend les ténèbres en moi aussi bien que la lumière.

Si Richard ne détestait pas ses propres ténèbres intérieures avec autant de ferveur, j'aurais pu l'aimer pour toujours. Mais vous ne pouvez pas aimer quelqu'un qui se hait lui-même, et qui vous hait aussi parce que vous aimez les parties de lui qu'il hait le plus. C'est trop compliqué - une bataille impossible à remporter.

Alors, je fis comme si je n'avais pas vu ce regard noir. Je fis comme si Richard n'était pas là du tout. Je lui tournai le dos pour m'habiller. Cela marcha un petit moment, puis je le sentis derrière moi - tout près derrière moi.

Je me retournai juste à temps pour empêcher sa main tendue de me toucher. J'avais déjà enfilé un jean et un soutien-gorge, mais mon tee-shirt était encore sur le lit, près de mon

flingue.

—Anita...

— Richard, ne fais pas ça.

—Ne fais pas quoi ?

Je fermai les yeux pour ne plus le voir. Ça me facilite toujours les choses quand je dois lui tourner le dos, au propre comme au figuré.

— Quand tu m'as touchée tout à l'heure, c'était comme si tu m'avais jeté un sort. Si je n'avais pas eu si mal, ou si Crispin ne m'avait pas tirée en arrière, je t'aurais laissé faire n'importe quoi. Ce n'est pas normal. C'est un problème métaphysique.

—Comment peux-tu dire ça ? demanda-t-il.

À sa voix, je sus qu'il s'était avancé vers moi. Il se rapprocha encore, et je pus sentir la chaleur de son corps contre ma peau nue. Rien à voir avec son énergie surnaturelle - c'était juste sa chaleur corporelle.

Les yeux toujours clos, je reculai et faillis renverser la lampe de chevet. Nous tendîmes tous deux la main pour la rattraper, et celle de Richard se referma sur la mienne qui avait saisi la lampe en premier. Un instant, nous demeurâmes figés l'un contre l'autre.

Je levai les yeux vers lui. Il était si près de moi... Il se pencha pour m'embrasser. Je me jetai à terre et, me traînant sur les fesses,

renversai la poubelle dans ma hâte de m'éloigner de lui jusqu'à ce que mon dos heurte la porte de la salle de bains.

—Richard, pitié. Pitié. Tu ne sens pas que quelque chose cloche ? Nous avons toujours été attirés l'un par l'autre, mais pas de cette façon.

—Si je te touchais maintenant, tu ne dirais pas ça. Tu dirais oui.

—Exactement.

—Je veux que tu dises oui.

—Oui à quoi, Richard ?

—Oui à tout.

— Donc, maintenant que tu as la capacité métaphysique de me rouler, tu le ferais sans te poser de question. Tu me priverais de mon libre arbitre pour faire de moi ton toutou.

Il se rembrunit.

—Tu noircis le tableau. Je ne te fais pas éprouver de choses nouvelles, de choses étrangères à toi. Tes sentiments pour moi sont réels.

— Peut-être, mais ce ne sont pas les seuls que j'éprouve. Tu essaies de m'ôter tous mes choix, Richard.

Il s'agenouilla devant moi. Mon cœur fit un bond dans ma poitrine, et je me plaquai plus fort contre la porte de la salle de bains. Richard

tendit une main vers moi, et je dis la seule chose qui me vint à l'esprit pour l'arrêter :

—Tu es en train d'essayer de faire la chose même dont tu ne cesses d'accuser Jean-Claude.

Sa main hésita si près de mon visage que je sentis la chaleur de sa peau sur la mienne. Et cette fois, ce n'était pas seulement la chaleur dégagée par son corps. Son pouvoir se manifestait comme une créature vivante et distincte de lui, palpitant au-dessus de sa peau, glissant le long de ma joue comme quelque chose de lisse et de tiède qui...

J'attendis qu'il réveille ma louve intérieure, mais il ne se passa rien. Le pouvoir qui émanait de Richard était plus doux que son énergie habituelle, moins électrique. Il ressemblait davantage à... celui de Jean-Claude.

Rouvrant les yeux, je dévisageai Richard. C'était bien ce que je craignais. Ses yeux devenus entièrement bruns brillaient de pouvoir contenu, comme éclairés de l'intérieur. C'étaient les yeux qu'il aurait eus s'il avait été un vampire, les yeux que j'avais moi-même de temps en temps.

—Tes yeux, chuchotai-je.

Sa main se posa sur ma joue, et ce fut trop pour moi. Un instant plus tôt, je m'efforçais de

lutter, et subitement, je tombai dans le feu brun de ses yeux. Il ne restait rien d'autre qu'un besoin dévorant de le toucher. Rien d'autre que la sensation de sa bouche sur la mienne, de ses mains sur mon corps, de mes doigts sur le sien, et de la justesse absolue de tout cela.

Une de ses mains se glissa entre mes jambes et m'empoigna à travers mon jean. En temps normal, ça m'aurait excitée ; ce soir-là, ça me fit seulement mal. La douleur fut immédiate, et elle m'aida à reprendre mes esprits. Je pouvais de nouveau réfléchir, plutôt que simplement ressentir.

—Richard, arrête !

J'avais presque hurlé.

Il me toucha la joue.

—Tu n'as pas vraiment envie que j'arrête.

Je braquai mon regard sur le sol, comme si la moquette tachée et jonchée de vêtements en lambeaux était tout ce qui m'importait au monde.

—Si.

—Regarde-moi, Anita.

Je secouai la tête et, à genoux, tentai de m'écarter de lui. Il me saisit le bras. Le contact de sa peau nue faillit avoir raison de ma résistance, mais ce qui se passait était le

résultat d'un quelconque pouvoir vampirique, et ça faisait des années que je m'entraînais à lutter contre ça. Je pris une grande inspiration à travers le désir qui me rendait à moitié folle. On aurait dit un mélange d'ardeur et d'hypnose induite par le regard d'un vampire. Merde alors.

—Lâche-moi, Richard. Tout de suite.

Ma voix était essoufflée mais claire. Un bon point pour moi.

—Je sens combien tu as envie que je te touche, dit'il, la voix enrouée par le pouvoir, le désir ou un peu des deux.

Je sentais son corps et pas seulement à travers le contact de sa main. C'était comme si j'avais conscience de chaque centimètre cube de sa chair si chaude, si vivante, si... appétissante. Oui, je voulais le toucher. Je voulais me déshabiller et me vautrer sur lui. Encore une fois, ça ressemblait à l'ardeur, mais ça n'était pas tout à fait la même chose. Et cette fois, je me trouvais côté destinataire - côté victime. C'était comme si Richard projetait l'ardeur sur moi, et non l'inverse. Jean-Claude détenait le pouvoir de l'ardeur, mais il s'était toujours retenu d'en user sur moi. À cet instant, je mesurai quels efforts cela avait dû lui coûter.

Jean-Claude, aidez-moi, pensai-je.

La porte de la salle de bains s'ouvrit derrière nous. Jason apparut dans l'encadrement, la taille enveloppée d'une serviette.

—Va-t'en, grogna Richard.

—Aide-moi, suppliai-je.

L'espace d'une seconde, je fus désolée pour Jason. Quoi qu'il fasse, il était dans la merde. S'il m'aidait, son Ulfric lui en voudrait. S'il ne m'aidait pas, Jean-Claude et moi lui en voudrions. Oui, l'espace d'une seconde, j'eus conscience de son dilemme - pris en tenaille entre le loup-garou et le vampire. Malgré ça, je ne pouvais pas m'inquiéter autant de son problème que du mien. Richard avait enfin hérité de l'ardeur, et il l'utilisait sur moi.

Chapitre 50

—Richard, Anita, que se passe-t'il ? demanda Jason lentement, avec cette prudence qu'on utilise pour s'adresser aux gens qui se tiennent au bord du vide à plusieurs étages de hauteur.

—Laisse-nous, Jason, ordonna Richard en tentant de m'attirer contre lui.

Je me calai avec ma main libre et mes genoux, comme je le fais parfois au judo - quand je sais que je ne gagnerai pas, mais que j'ai décidé de forcer mon adversaire à me faire mal avant de capituler. Je n'étais pas assez forte pour empêcher Richard de m'attirer vers lui s'il le voulait vraiment, mais je l'étais assez pour l'obliger à me blesser afin d'y parvenir. C'était le mieux que je pouvais faire.

Mon Browning était resté sur le lit, et de toute façon, j'aurais été incapable de tirer sur Richard. Je le savais, et il le savait aussi. Oh, j'aurais pu le faire à un autre moment, et si j'avais eu un couteau, je m'en serais peut-être servie. Mais un flingue, non. Je n'aurais pas pris le risque de tuer Richard. Et une fois que

pris le risque de tuer Richard. Et une fois que vous avez renoncé à l'idée de tuer quelqu'un de plus grand et de plus fort que vous, vous vous retrouvez à sa merci. Il ne vous reste plus qu'à espérer qu'il soit miséricordieux.

J'aurais bien dévisagé Richard pour voir si je décelais la moindre trace de pitié dans son expression, mais j'avais peur de croiser son regard. C'était déjà assez difficile de résister à son pouvoir alors qu'il me tenait juste le bras. Je ne pouvais pas me permettre de sombrer de nouveau dans ses yeux. Je n'étais pas sûre de pouvoir remonter à la surface ensuite. Sa version de l'ardeur avait quelque chose de différent. Elle était plus... vivante, faute d'un meilleur terme. Mes pouvoirs les plus développés s'exercent sur les morts. Mais Richard, lui, était intensément vivant.

— C'est l'ardeur, dit Jason, mais elle ne me donne pas envie de te toucher, Anita.

— Retourne dans la salle de bains, Jason, ordonna Richard. Et dans sa voix, je décelai un léger grondement animal.

Jason agrippa le chambranle assez fort pour que ses doigts blanchissent.

—C'est si intense que j'ai du mal à respirer au travers, mais c'est dirigé vers toi, Anita. Je le capte comme une pensée dans l'air. Il veut que tu le désires, et que tu ne désires que lui.

tu le désires, et que tu le désires que lui. Seigneur, c'est si intense...

—Aide-moi, répétai-je.

— Fous le camp, aboya Richard.

— Richard, Ulfric, tu es en train de faire la chose même dont tu ne cesses d'accuser Jean-Claude, dit Jason.

Richard leva brusquement la tête et le dévisagea. Jason se détourna.

—Tes yeux brillent comme ceux d'un vampire. Je sais qu'il ne faut pas regarder un vampire en face quand ses yeux brillent.

Il ne cherchait pas à dissimuler la peur dans sa voix. C'était rare qu'il laisse voir que dans le fond, les vampires l'effrayaient.

Je restai aussi raide que possible tandis que Richard tentait de m'attirer vers lui. Ce n'était pas à cause de sa puissance musculaire que j'avais du mal à lui résister; c'était à cause de l'étreinte chaude et étouffante de son pouvoir, semblable à une créature animée par un besoin impérieux. Elle exerçait sur moi une traction bien supérieure à celle de la main de Richard. Ce n'était pas juste une question de désir; c'était la promesse que si je me laissais aller, Richard m'envelopperait dans l'étreinte sécurisante de son amour et qu'il n'y aurait plus jamais de douleur, plus jamais d'incertitude. Mais j'avais déjà éprouvé

quelque chose de semblable auparavant.

Auggie, le Maître de la Ville de Chicago, peut vous forcer à l'aimer. Pourtant, même lui ne m'avait pas mise dans un état pareil. J'avais l'impression que tout était vrai... parce que, bien entendu, ça l'était - ou ça l'avait été. Auggie était un inconnu pour moi. La partie logique de mon esprit avait compris que les sentiments qu'il m'inspirait n'étaient pas normaux. Mais ce que m'offrait Richard paraissait réel parce que ça avait failli le devenir.

Autrefois, j'avais vraiment cru que son amour guérirait toutes mes vieilles blessures, et que je me sentirais enfin en sécurité avec lui. Mais c'était une illusion. Même l'amour véritable est à la fois réel et illusoire. Parce que l'amour seul ne suffit pas à vous protéger, pas s'il reste une peur qui tremble en vous - le souvenir d'avoir aimé éperdument et de vous être tout fait confisquer. Ce n'était pas la rupture avec mon fiancé de la fac qui me hantait. Comme toujours, c'était la mort de ma mère. Si cette vérité-là n'avait pas résisté à l'épreuve de la réalité, quelle chance avait l'amour d'un homme ?

Ce fut cette pensée qui m'aida à lutter contre la chaleur du pouvoir de Richard, cette pensée

qui m'aida à nager à contre-courant de ses sentiments. Tout à l'heure, il avait eu un geste trop brutal, et ça m'avait fait mal. Ce chagrin-là, cette perte que j'avais subie enfant, était la plus grande douleur de ma vie, le trou béant dans mon cœur que j'avais rempli de rage si longtemps auparavant. C'était l'endroit d'où émanait ma colère, et l'endroit où elle se retirait comme les flots d'un océan à marée basse. Toute douleur, qu'elle soit physique ou non, vous aide à lutter contre les pouvoirs vampiriques.

Je me laissai remplir par ce chagrin auquel je passe le plus clair de mon temps à ne pas penser. Je laissai la rage et la peine me remplir, une rage et une peine telles que nul désir et nul amour ne pouvaient prévaloir.

Les gens parlent du chagrin comme si c'était quelque chose de doux, un sentiment liquide fait de larmes. Mais le véritable chagrin n'est pas doux. Il vous brûle le cœur et écrase votre âme sous le poids d'une montagne. Il vous détruit et vous tue, même si vous continuez à respirer, à marcher et à vivre. La personne que vous étiez avant meurt dans le hurlement du métal et l'impact d'une voiture conduite par un chauffard. Envolé, tout ce qui était solide et réel jusque-là - disparu en un clin d'œil. Et ça

ne reviendra jamais.

Le monde restera pour toujours fracturé. Désormais, vous marcherez sur une croûte de terre, mais vous sentirez la lave en dessous, la pression du magma capable de consumer votre chair, de faire fondre vos os et d'empoisonner l'air que vous respirez. Et pour survivre, vous avalerez cette chaleur. Pour ne pas passer au travers de la croûte de terre et mourir vraiment, vous avalerez toute cette haine. Vous en remplirez la tombe toute fraîche où repose la dépouille du monde tel que vous le conceviez jusque-là.

Je n'étais pas assez stupide pour regarder Richard en face, mais ce fut d'une voix ferme et pleine d'assurance que je réclamai :

—Lâche-moi, Richard. Tu ne peux pas me donner une impression de sécurité. Tu ne peux pas réparer ce qui est brisé en moi.

—Je t'aime, dit'il d'une voix vibrante de tout ce que ces mots signifiaient pour lui.

—Tu m'aimes tant que tu es prêt à utiliser un pouvoir vampirique pour me forcer à venir à toi.

Alors, il cessa de tenter de m'attirer vers lui, et il vint à moi. Il franchit la distance minuscule qui nous séparait pour m entourer de ses bras.

Quelques minutes plus tôt, cette étreinte m'aurait poussé à faire tout ce qu'il voulait. À présent, il était trop tard. Richard serrait mon corps contre lui, mais mon cœur restait froid. C'était ainsi que je vivais depuis des années. Le froid et le chaud; le chagrin et la rage. Mon monde s'était réduit à ça jusqu'à ce que Jean-Claude trouve un moyen de franchir les remparts que j'avais érigés autour de moi.

À cet instant, je compris pourquoi c'était Jean-Claude et non Richard qui avait réussi à faire s'écrouler ces murs. Quand je l'avais rencontré, Jean-Claude possédait son propre chagrin et sa propre rage. Il savait ce que c'était d'avoir tout ce qu'il désirait - l'amour véritable, la sécurité - et de le perdre du jour au lendemain. Richard, lui, ne comprenait pas. Il croyait en la bienveillance de l'univers. Moi, j'avais cessé d'y croire à l'âge de huit ans, et Jean-Claude n'y croyait plus depuis des siècles.

Parfois, ce n'est pas de la lumière intérieure de quelqu'un que vous tombez amoureux, mais de ses ténèbres. Parfois, ce n'est pas d'un optimiste que vous avez besoin, mais d'un autre pessimiste pour marcher à votre côté, quelqu'un qui sait comme vous que le bruit dans le noir provient d'un monstre, un monstre aussi horrible que vous l'imaginez.

Vous trouvez ça déprimant ? Moi pas. Je trouve ça rassurant, quelque part. Et réel.

Richard m'avait pris le menton d'une main. C'était un geste assez doux, mais comme je refusais de le regarder en face, il se mit à serrer. Il voulut me forcer à lever les yeux vers lui. Je ne pouvais pas l'en empêcher, mais je pouvais l'obliger à me faire mal pour y parvenir. La douleur m'aiderait à garder mes distances.

Il me serrait de si près que j'avais l'impression d'être enveloppée dans une couverture d'énergie tiède. Il voulait sans doute produire un sentiment de réconfort, mais j'avais trop chaud et j'étouffais, comme si l'air était devenu trop épais pour que je le respire. Et sa main était à un cheveu de me casser la mâchoire. Même à travers mes paupières baissées, je sentais la pression de son regard.

— Regarde-moi !

—Non.

—C'est la première fois que tu manies l'ardeur, Richard, intervint Jason. Tu es ivre de pouvoir.

—Anita, regarde-moi !

—Non !

Alors, Richard m'embrassa, et mon refus d'ouvrir les yeux n'eut plus la moindre

importance. Du point de vue de l'ardeur, un baiser valait autant qu'un contact visuel, voire davantage.

Il m'embrassa, et tous ses mensonges submergèrent ma colère, refroidirent ma rage et me remplirent de la douce certitude qu'il ne pourrait jamais rien m'arriver de mal tant que je resterais dans ses bras.

Chapitre 51

La minute d'avant, j'étais en sécurité. La peur, la colère, tout avait disparu. Les bras de Richard, sa bouche, son corps étaient ma nourriture, ma boisson, mon air et toutes les bonnes choses de la vie incarnées en une seule personne.

La minute d'après, je me noyais. Le baiser jusque-là aussi doux et pur que de l'oxygène m'étouffait tout à coup. Les bras qui me protégeaient étaient devenus un piège dont je devais absolument m'échapper.

En un clin d œil, je passai d'une poupée molle qui fondait contre lui à une furie qui se débattait de toutes ses forces.

Richard lutta pour continuer à me tenir et à m'embrasser. Mais d'autres mains s'étaient posées sur mes épaules pour m'aider - pas en repoussant Richard, mais en me donnant la volonté de le repousser.

Une des mains de Richard passa derrière ma tête et m'empoigna les cheveux pour continuer à presser mon visage contre le sien, mais la

à presser mon visage contre le sien, mais la main et le bras de quelqu'un d'autre m'aidèrent à m'écarter quand même.

Au contact de Jason, sa peur se communiqua à moi. Sa peur de ce que Richard était en train de faire - pas juste de son nouveau pouvoir vampirique, mais de la façon dont j'y réagissais. Sa peur de l'obsession dans laquelle j'étais en train de me noyer.

Jason percevait mes émotions. Il sentait ce que Richard me faisait ressentir, et je sentais en retour combien il était terrifié par ce qu'il disait vouloir, terrifié à l'idée d'appartenir à une seule personne et de se faire consumer par elle. Jason affirmait que tel était le désir de son cœur, mais il se mentait à lui-même. L'espace d'un moment suffocant, nous sûmes tous deux qu'il ne voulait pas ça, que la perspective de se consacrer pour toujours à une seule personne glaçait son sang dans ses veines.

J'étais prise entre Richard et lui, prise entre deux hommes assez forts pour me déchirer littéralement. Un peu comme une batte de base-ball dans ce jeu de gamins où celui qui se retrouve la main tout en haut a gagné, à ceci près que cette batte essayait de se libérer d'une des personnes qui se la disputaient. Je tirai en arrière tout en repoussant Richard, jusqu'à ce que je me retrouve affalée contre la poitrine de

Jason et qu'il ne reste plus qu'une main crispée sur le haut de mon bras.

Jason et moi étions par terre. Adossé au chambranle de la salle de bains, Jason me plaquait contre lui le plus étroitement possible ; il avait même crocheté ses jambes autour de ma taille. Je sentais son cœur cogner à tout rompre contre mon omoplate, et j'éprouvais le goût métallique de sa peur sur ma langue. Je n'avais pas besoin de regarder par-dessus mon épaule pour savoir qu'il avait les yeux écarquillés, les lèvres entrouvertes et le visage blême.

À genoux, Richard nous toisait. Ses yeux étaient redevenus normaux.

—Je sens combien vous avez peur de moi, tous les deux.

—Tu as essayé de rouler mon esprit, Richard. Tu as voulu me priver de mon libre arbitre.

—Je veux que tu ne désires que moi, Anita. Je le veux si fort que parfois, ça me rend fou. Je déteste te savoir avec d'autres hommes.

Je m'abstins sagement de répondre, parce que j'avais conscience que Richard aimait me regarder coucher avec Jean-Claude - parfois. Il aimait me partager avec notre maître - parfois. Mais, comme beaucoup de choses en lui, il refusait de l'accepter. Si je lui posais la

question, il dirait qu'il me partageait avec Jean-Claude parce qu'il n'avait pas le choix, et qu'il le faisait rarement parce que ça ne lui plaisait pas. Mais je pense que c'est faux. Je pense qu'il le fait rarement parce qu'il aime ça, et que ça le dégoûte d'aimer ça.

—Tu me serres trop fort, Richard.

Il regarda l'endroit où ses doigts avaient laissé des empreintes dans ma chair comme s'il ne se souvenait plus qu'il me tenait. Puis il me lâcha et s'assit sur ses talons, l'air perplexe.

—Je ne voulais pas te faire mal.

—Je sais.

Jason continuait à me serrer contre lui, et son pouls ralentissait peu à peu.

—Si Jason n'était pas intervenu, tu aurais fait tout ce que je voulais. Mais j'y croyais aussi, Anita. Je croyais de nouveau à une fin heureuse, « ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants ». Je croyais...

—J'ai senti que tu y croyais, acquiesçai-je.

—Mais tu y croyais aussi, dit'il en me dévisageant — si sincère, si convaincu de sa propre vérité !

—Tu m'as forcée à le croire. Mais c'était ton idée, pas la mienne. Je n'ai plus envie de m'excuser pour ça, Richard. Tu viens à peine d'hériter de l'ardeur, et d'entrée de jeu, tu étais

prêt à l'utiliser de manière aussi impitoyable que tous les vampires que tu as pris à partie à ce sujet.

—Tu es injuste, protesta-t-il.

—J'ai senti ce que tu lui faisais, Richard, intervint Jason. Tu l'as privée de son libre arbitre, et à la place, tu l'as remplie de ce faux bonheur.

— Ce n'est pas un faux bonheur.

— Ce n'est pas sa vision du bonheur, Richard : c'est la tienne.

—Tu n'as pas à t'interposer entre ton Ulfric et sa lupa.

— Peut-être pas, mais je ne pouvais pas rester les bras croisés alors que je sentais ce que tu lui faisais. Anita m'a demandé de l'aider, et j'ai été obligé d'obéir.

Je touchai ses bras qui m'enveloppaient toujours.

— Comment ça, tu as été obligé d'obéir ?

—Tu es mon amie, et la copine de mon meilleur ami. Je ne pouvais pas le laisser te violer comme ça.

— Ce n'est pas ce que je faisais, protesta Richard.

—Selon la loi, utiliser la magie ou une capacité psychique qui prive quelqu'un de son libre arbitre pour coucher avec lui, c'est du

viol, dit Jason.

Ce qui était, à la virgule près, ce que j'étais en train de penser.

Je sentis Jason se figer derrière moi, et j'en fis sans doute autant dans son étreinte.

—Tu viens bien de dire à voix haute ce que j'étais en train de penser ? demandai-je.

—Je ne sais pas. Tu crois ?

—Je suis presque certain que oui, déclara Richard.

Il se pencha vers nous en reniflant. Même si je fréquente des métamorphes depuis un bail, je continue à trouver ça bizarre quand ils ont des attitudes typiquement animales sous leur forme humaine.

Jason eut un mouvement de recul, comme s'il pouvait passer à travers le mur et m'entraîner avec lui pour nous soustraire à l'attention de Richard.

—Qu'est-ce que tu essaies de sentir ? interrogea-t-il.

À quatre pattes devant nous, Richard nous surplombait, ses cheveux tombant en ondulations épaisses autour de son visage, de sorte que je ne pouvais pas déchiffrer son expression. Mais à mon avis, Jason y arrivait.

—Jean-Claude aurait pu m'arracher Anita. Et peut-être Micah ou Nathaniel, parce qu'ils ont

un lien métaphysique avec elle. Damian aurait pu lui communiquer sa froideur, sa maîtrise de lui, et l'aider à me bloquer. Mais il est son serviteur vampire. (Richard se pencha davantage, m'écrasant presque le visage contre sa poitrine pour pouvoir renifler celui de Jason par-dessus mon épaule.) Toi, en revanche... tu n'es que sa nourriture. Tu es la pomme de sang de Jean-Claude, mais tu n'es rien de spécial pour Anita.

C'était un peu difficile de m'exprimer fermement dans la position où je me trouvais, prisonnière des bras et des jambes d'un homme et à demi écrasée sous le torse d'un autre, mais je fis de mon mieux.

—C'est mon ami.

J'entendis Richard prendre une grande inspiration. Puis il se rejeta en arrière comme s'il avait reçu un coup.

—Il est plus que ça à présent, chuchota-t-il.

—De quoi parles-tu ? demandai-je, les sourcils froncés.

—Ne le sens-tu pas ? Jason est ton animal à appeler.

Jason se raidit contre moi.

— Quoi ? m'exclamai-je.

—Avant, il avait l'odeur de la meute. Maintenant, il porte aussi la tienne, comme

Nathaniel ou Micah.

—Je vis avec eux. C'est normal que nous ayons développé une odeur commune.

Richard secoua la tête.

—Non, Anita. Ne mets jamais en doute l'odorat d'un loup. C'est comme s'ils portaient un petit morceau de toi incrusté sous la peau. Micah sent comme ça depuis que je le connais, mais Nathaniel... son odeur a changé ces derniers temps. Celle de Damian aussi. Et maintenant, c'est le tour de Jason.

—Je la tiens contre moi, Richard. C'est pour ça que je sens son odeur.

Richard fit un nouveau signe de dénégation.

—Non, Jason. Je sais faire la différence entre une odeur empruntée et une odeur qui émane directement de quelqu'un.

—Je n'ai pas pu faire de lui mon loup à appeler, Richard, argumentai-je. Je ne me souviens pas de l'avoir fait.

—Tu as oublié le plus gros des deux derniers jours, me rappela-t-il.

Je réfléchis. Je voulais lui prouver qu'il avait tort, mais un nœud dur et froid commençait à se former dans mon ventre. Dès l'instant où je le sentis, je connus la vérité.

Je tentai de dépasser ma peur et d'utiliser mes capacités pour mettre à l'épreuve la

théorie de Richard, mais j'étais trop paniquée. Avais-je lié Jason à moi sans même en avoir conscience ? Et si j'avais pu faire ça, qu'avais-je fait encore dont je ne me souvenais pas non plus ? Qu'avions-nous fait, tous autant que nous étions, dans cette chambre ? Merde, merde, merde.

—Je me rappelle qu'il faisait nuit, et que tu m'as appelé, dit Jason. Je me revois en train de trottiner entre de grands arbres que je ne connaissais pas. J'ai cru que c'était un rêve.

—C'est ce que je vois dans ma tête depuis que Marmée Noire m'a roulée, acquiesçai-je. De grands arbres, des ombres, la nuit.

—Tu m'as appelé. Pas mon moi humain, mais mon loup. Tu m'as appelé.

Je serrai les bras qui m'enveloppaient.

—Je suis désolée, Jason. Je suis tellement désolée ! Je t'ai fait exactement ce dont tu viens de me sauver.

—Avoir été capable de l'appeler en tant que loup est probablement ce qui t'a permis d'échapper à l'emprise de Marmée Noire, déclara Richard.

Je levai les yeux vers lui.

—Comment ça ?

—Marmée Noire contrôle les félins, tigres inclus, mais pas les loups. Puisqu'elle t'avait

roulée aussi complètement, pourquoi ne t'a-t-elle pas gardée ? Peut-être parce qu'elle n'était pas capable de vous maîtriser tous les deux en même temps, Jason et toi.

—Elle est la nuit incarnée, Richard. Fais-moi confiance : même en joignant nos forces, Jason et moi ne sommes pas assez puissants pour la repousser.

—Merci beaucoup, grommela Jason.

Je lui tapotai le bras.

—Tu vois très bien ce que je veux dire.

—Mais le lien qui unit un vampire à son animal est supérieur à la somme de leurs forces respectives, insista Richard. C'est comme... (Il parut chercher le mot juste et finit par renoncer.) Fais-moi confiance, Anita. Le vampire comme le métamorphe gagnent un pouvoir bien plus important que la combinaison des leurs.

— C'est comme ça pour Jean-Claude et toi ? demandai-je. Il acquiesça.

— Donc, si Anita ne m'avait pas liée à elle, nous serions peut-être encore sous l'emprise de la Mère de Toutes Ténèbres *ï* résuma Jason.

—Une des raisons pour lesquelles Jean-Claude m'a envoyé ici, c'est pour que j'utilise mon loup afin de libérer Anita. Mais quand je suis arrivé, tu l'avais déjà fait.

—Mais je ne peux pas m'empêcher de toucher Micah, Nathaniel ou même toi, protestai-je. Jason et moi, on s'apprécie, mais rien n'a changé entre nous depuis notre réveil. (Je me retournai dans l'étreinte de Jason pour voir son visage.) Tu éprouves quelque chose de différent, toi ?

—Non. Avant de sentir l'ardeur de Richard, j'aurais peut-être été déçu ; là, je suis juste reconnaissant.

—Tu contrôles beaucoup mieux tes pouvoirs maintenant, Anita, fit valoir Richard. Beaucoup mieux que quand tu as hérité de l'ardeur, ou que quand tu as marqué Damian et Nathaniel. À l'époque, nous ne savions même pas que tu étais capable de faire une chose pareille.

J'acquiesçai. C'était logique, dans le fond.

—Donc, je peux faire d'un métamorphe mon animal à appeler sans me sentir obligée d'emménager avec lui ?

—Je crois.

Cette nouvelle me réconforta, ce qui n'était pas négligeable. Richard se leva.

—Je vais aller chercher Shang-Da et Jamil, et rentrer à St. Louis.

—Anita a besoin de toi ici, contra Jason. C'est pour ça que Jean-Claude t'a envoyé.

—Anita a désormais un loup auquel elle est métaphysiquement liée. Elle n'a plus besoin de moi. (Richard leva une main.) Ne fais pas cette tête, Anita. Je ne suis pas jaloux. Enfin si, un peu, mais ça ira. L'ardeur vient de s'éveiller en moi. Je dois rejoindre Jean-Claude avant sa prochaine manifestation. Nous avons de la chance que ma version soit plus focalisée que la tienne.

—Tu veux dire, qu'elle concerne seulement Anita, traduisit Jason.

Richard le regarda, les sourcils froncés.

Je tapotai la jambe de Jason comme pour lui dire qu'il valait mieux qu'il ne cherche pas à nous aider.

—Elle n'est pas si focalisée que ça, suggérai-je. À ta place, je ferais gaffe en présence de toute femme vis-à-vis de laquelle tu nourris des intentions sérieuses. Je ne parle pas juste de sexe, mais de mariage.

—Je ne...

—S'il te plaît, Richard. Tu as envie de te marier. Selon mon expérience, quand quelqu'un a vraiment envie de se marier, il finit toujours par trouver une personne avec qui le faire.

—Je veux que ce soit toi.

Je soupirai.

—Je sais, mais ce n'est pas ce que je veux, moi.

—Tu es sérieuse ? Tu comptes vraiment ne jamais te marier ?

Je levai les yeux vers lui.

—Si tu fais allusion à la monogamie et à « jusqu'à ce que la mort vous sépare », non, ça ne m'intéresse pas.

—Un jour, tu rencontreras quelqu'un qui te chamboulera le cœur, et tu voudras la même chose que moi - mais pas avec moi.

—Je crois plutôt qu'Anita est comme moi, Richard, déclara Jason. Elle préfère ne pas se limiter.

Richard secoua la tête.

—Il faut que j'y aille.

—Richard..., dis-je.

—Non, Anita. Si Jason n'était pas intervenu, j'aurais fait exactement ce dont tu m'as accusé. Si nous avions été à Las Vegas, je t'aurais peut-être convaincue de m'épouser. Je sens encore le goût de ta docilité sur ma langue. Jamais encore tu ne t'étais montrée si malléable, si... faible. (Secouant la tête, il recula pour s'écarter de nous.) J'ai peur de recommencer malgré moi. Je ne me fais pas confiance. Je dois me tenir à l'écart de toi jusqu'à ce que je puisse me maîtriser.

J'aurais bien aimé protester, mais je ne

J'aurais bien aimé protester, mais je ne pouvais pas.

Richard se dirigea vers la porte et s'arrêta, une main sur la poignée.

—Je t'aime, Anita.

Toujours dans l'étreinte de Jason, je répondis la seule chose dont j'étais sûre à cet instant.

—Je sais.

Richard hocha la tête, ouvrit la porte et sortit. Jamil et Shang-Da feraient ce que leur Ulfric leur ordonnerait. Nous allions rester seuls - seuls avec la vampire la plus puissante de la planète à mes trousses. Nous avions besoin d'aide.

Une fois de plus, ce fut comme si Jason avait lu dans mes pensées.

—Nous avons besoin d'aide, dit'il.

Je me pelotonnai contre lui, et il me serra dans ses bras et entre ses jambes sans que ce soit sexuel le moins du monde. Nous étions comme deux enfants effrayés dans le noir, deux enfants qui savent que non seulement le monstre sous le lit existe bien, mais qu'il leur en veut personnellement.

Chapitre 52

Nous restâmes assis quelques minutes après que la porte se fut refermée sur Richard. Jason m'enveloppait toujours de ses bras et de ses jambes, le menton posé sur mon épaule et la joue contre la mienne, tandis que je me laissais aller contre sa poitrine. C'était comme si nous poussions tous deux un long soupir après avoir retenu notre souffle en craignant le pire. J'aurais dû me sentir mal parce que Richard était parti, mais passée la peur initiale, je commençais à me sentir mieux - ou plus calme, en tout cas.

— Pourquoi je me sens plus calme ? m'étonnai-je tout haut.

— Parce que je n'ai pas peur de me faire botter le cul par mon Ulfric pour être devenu un loup de plus métaphysiquement lié à sa lupa. Il aurait pu le prendre comme si tu l'avais trompé avec moi. Il doit peser trente kilos de plus que moi, dont vingt-cinq de muscles.

Je me pelotonnai contre Jason, caressant ses jambes nues qui m'entouraient la taille.

jambes nues qui m'encadraient la taille.

—C'est clair que ni toi ni moi ne remporterions un combat à la loyale contre Richard.

Je le sentis sourire au mouvement de ses lèvres contre ma tempe.

—Tu réfléchis comme un homme, Anita. Jamais Richard ne se battrait avec toi de la façon dont il se battrait avec moi. Profite du fait d'être une femme, sur ce point au moins.

Je fis courir mes mains sur la peau étonnamment lisse de ses mollets. Ils étaient couverts d'un duvet très fin, si blond et si léger qu'il fallait le toucher pour se rendre compte de sa présence. Je les caressai doucement, d'un mouvement de va-et-vient rythmique.

Ces derniers temps, je me suis aperçue que toucher quelqu'un m'aide à réfléchir. Micah dit que c'est à cause de la bête en moi. Peut-être a-t-il raison. Ou peut-être aurais-je été ainsi depuis le début si je m'y étais autorisée. Encore une question comme celle de la poule et de l'œuf. Mieux valait ne pas chercher à y répondre, et savourer simplement le calme que m'apportait ce geste.

—La plupart des méchants que je combats depuis le début de ma carrière se fichent royalement que je sois une femme. Forcément, ça a changé ma façon de voir les choses.

—Je comprends. Mais si Richard te blessait physiquement, ce serait un accident. S'il me blessait, moi, ce serait exprès.

—Une grande partie de sa colère lui venait de moi, au sens littéral du terme. Je pense qu'il se montrera plus raisonnable maintenant.

Jason enfouit son nez dans mes cheveux.

—Si cette colère t'appartient, je suis d'accord avec Richard : tu te maîtrises incroyablement bien.

Je partis d'un rire brusque, un rire qui n'avait rien de joyeux.

—Je connais des tas de gens qui te répondraient que je n'ai, au contraire, aucune maîtrise de moi.

— Ils sont juste jaloux, chuchota Jason.

N'avais-je pas pensé quelque chose de ce style un peu plus tôt ? Je n'avais pas besoin d'un autre homme lié métaphysiquement à moi ; je n'en voulais pas. J'avais l'impression de les collectionner contre mon gré.

—Habillons-nous, finit par dire Jason en m'embrassant la joue avant de commencer à récupérer ses bras et ses jambes.

Cette fois, je ris pour de bon.

—D'habitude, le lien entre maître et animal à appeler leur donne encore plus envie de se toucher, pas l'inverse.

Me retournant, je vis Jason se lever en souriant, puis rajuster la serviette autour de sa taille.

—J'avais promis à mon père qu'on irait le voir hier, m'expliqua-t-il en redevenant sérieux. Je ne sais pas quelle excuse je vais bien pouvoir invoquer, mais je veux aller à l'hôpital.

—Tu as l'air...

J'hésitai, cherchant le mot juste.

—Je me sens... (Lui aussi marqua une pause.)... plus solide, je crois. (Il baissa les yeux vers moi.) Tu es l'une des personnes les plus déterminées que je connaisse. Peut-être es-tu en train de déteindre sur moi. Tu imagines : moi, avec des objectifs et des ambitions ? Ce serait vraiment trop bizarre.

—Tu as déjà des objectifs, protestai-je en me mettant à genoux.

Jason secoua la tête.

—Non, Anita. Je me laisse flotter. Je me suis toujours laissé flotter. J'ai fait la fac parce que c'est ce que font la plupart des gens après le lycée. Mais à partir du moment où mes parents ont refusé que je suive un cursus d'art dramatique, je me suis foutu des cours. Puis j'ai rencontré Raina, avec qui le sexe était plus tordu qu'avec n'importe qui d'autre, et elle m'a

changé en loup-garou. J'ai dit oui parce qu'elle était belle et insatiable, pas parce que j'avais envie de devenir un métamorphe. J'ai commencé à bosser au *Plaisirs Coupables* parce que ça choquait ma famille et que ça me permettait de gagner mon propre argent. Petit garçon, je ne me disais pas « Plus tard, je veux être stripteaseur ». (Son expression se fit grave, ce qui était rare chez lui.) La première fois, j'ai laissé Jean-Claude se nourrir de moi parce que Raina m'avait donné à lui. Lui fournir des donneurs loups-garous faisait partie du marché passé entre Jean-Claude et la meute.

Je savais déjà tout ça: c'était pour cette raison que Richard était devenu l'animal à appeler de Jean-Claude, même s'il avait refusé de le laisser boire son sang. Vous pouvez toujours donner un loup-garou à un vampire, mais vous ne pouvez pas le forcer à coopérer.

—Je crois que si devenir la pomme de sang de Jean-Claude m'excitait, c'était surtout parce que je savais que mon père serait furieux. (Jason eut un sourire bref.) Et puis, Jean-Claude est tellement canon...

Je fronçai les sourcils.

—Tu n'es pas aussi bisexuel que tu le prétends. Il grimaça.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Je me

rembrunis davantage.

—Je pense que Jean-Claude est une exception à ta règle, de la même façon que Belle Morte est...

Je m'arrêtai net. Je n'avais pas voulu dire ça.

Jason me dévisagea attentivement.

—Tu veux dire que tu t'es fait Belle Morte ?

Je m'affairai à ramasser les détritus qui s'étaient répandus sur le sol quand j'avais renversé la poubelle.

—C'était dans une vision, me justifiai-je. Elle m'avait donné assez de son énergie pour empêcher Jean-Claude et Richard de mourir quand les... (Je dus me retenir de prononcer leur nom.)... les méchants dont on ne doit pas dire le nom ont débarqué à St. Louis.

Jason s'agenouilla près de moi pour m'aider à ramasser les détritus et à les remettre dans la petite poubelle. Les corbeilles à papier sont toujours minuscules dans les hôtels.

—Le fait que tu viennes de mentionner cet incident n'est pas anodin.

Je secouai la tête.

—Je sais que Jean-Claude l'aime encore. Je sais que quand on a aimé Belle Morte autrefois, on est condamné à l'aimer pour toujours. C'est comme une addiction : tu peux cesser de te droguer, mais l'envie de le faire ne te passera

jamais.

—Tu as envie d'elle en ce moment ? interrogea Jason.

—Non, sûrement pas. Mais si jamais je la rencontrais en personne et qu'elle me faisait des avances, je ne pourrais pas lui dire non. C'est impossible. C'est Belle Morte.

Je haussai les épaules. Comment expliquer qu'une personne est l'incarnation du sexe ? Le désir et le pouvoir ont toujours été mélangés chez Belle Morte, et à travers les souvenirs de Jean-Claude, j'étais préaccro à elle avant notre premier contact. Ça ne m'embarrassait même pas, ce qui ne me ressemblait pas du tout : d'habitude, un rien me fait rougir.

Je remis la poubelle pleine à sa place.

—Il reste un truc, là, dit Jason.

Je scrutai la moquette.

— Où ça ?

Jason tendit le doigt.

—Juste là.

— Il n'y a rien du tout, protestai-je.

Jason se baissa et ramassa quelque chose. Dès l'instant où il le prit dans sa main, je pus de nouveau le voir - mais jusque-là, l'objet m'était demeuré invisible.

—Tu le vois maintenant ? demanda Jason en me tendant le charme sur sa paume ouverte.

J'acquiesçai en tentant de déglutir malgré la boule qui venait de se former dans ma gorge. Je savais que Marmée Noire avait roulé mon esprit, mais son enchantement aurait dû se dissiper, depuis le temps. Ceci prouvait que tel n'était pas le cas. J'étais donc royalement baisée. Cela dit, le fait qu'elle ait cherché à me dissimuler le charme signifiait qu'elle le craignait. C'était bon à savoir.

Je tendis la main, et Jason me remit le charme. Lorsque le métal toucha ma peau, ce fut comme si le monde basculait - du moins, à l'intérieur de ma tête. Prise de vertige et d'une vague nausée, je crispai ma main sur le pendentif en métal. Que Dieu me vienne en aide ! Qu'essayait donc de me faire Marmée Noire ?

De nouveau, Jason fit écho à mes pensées, ou presque.

— Que te veut-elle, Anita ?

—Je crois qu'elle veut que je devienne sa servante humaine.

— C'est possible. Mais à mon avis, ce n'est pas tout.

— Que puis-je bien faire d'autre pour elle, Jason ? C'est la vampire la plus puissante de la planète !

—Et tu es la première nécromancienne

véritable depuis des siècles. La personne qui te contrôlera verra son propre pouvoir considérablement augmenter.

—Tu ne l'as jamais sentie, Jason. Marmée Noire est déjà incroyablement puissante. Elle n'a pas besoin de le devenir davantage.

—Tous les vampires ont toujours besoin de plus de pouvoir, Anita. Ils ont constamment peur que quelqu'un de plus puissant qu'eux débarque sur leur territoire et leur prenne tout ce qu'ils possèdent.

—Le Conseil a décrété qu'il était illégal pour les maîtres vampires de se battre aux États-Unis tant que leurs droits civiques n'auraient pas été consolidés.

—Dans ce cas, Marmée Noire enfreint ses propres lois.

J'acquiesçai. Jason avait raison. La vampire qui avait créé le Conseil pour faire respecter les règles qu'elle avait elle-même édictées était en train de les piétiner joyeusement. Pourquoi ?

Ce fut alors que je commis une erreur. Je pensai : *Que voulez-vous de moi ?*

Je sentis une odeur de jasmin.

Jason m'agrippa le bras.

—Je sens un parfum de fleurs.

Dès l'instant où il me toucha, l'odeur de jasmin reflua, comme du parfum quand vous

entrez dans la pièce dont la femme qui le portait vient juste de sortir. Certaines femmes vous font cet effet : vous êtes forcés de suivre leur parfum de pièce en pièce jusqu'à ce que vous puissiez lui associer un corps et un visage.

Je secouai la tête pour tenter de me débarrasser de cette pensée - une pensée qui ne venait pas de moi. Je regardai Jason, dont la main tenait toujours mon bras.

— Quelle femme de ta connaissance portait un parfum qui te plaisait tant que tu la suivais comme un toutou ?

—Je ne sais pas de quoi tu parles, répondit-il. Puis une drôle d'expression passa sur son visage, et son regard se fit vague comme s'il contemplait un souvenir.

— Quand j'étais au lycée, j'ai rencontré une femme. C'était la première fois que je craquais pour quelqu'un qui portait du parfum chic et cher, un parfum délicat qui s'attardait dans l'air comme un sillage odorant.

Je lui touchai le bras.

—Je viens justement de penser à ça, à la façon dont on peut suivre quelqu'un à la trace grâce à son parfum. Tu devais avoir drôlement le béguin pour elle; sinon, l'image ne me serait pas apparue de façon aussi nette.

Jason s'arracha à son souvenir et me regarda.

—Tu sais, la nuit où ma sœur Bobbi jure qu'elle m'a vu coucher avec un homme ?

—Je me souviens de votre dispute, oui.

—J'étais avec cette femme. Elle était mariée, et c'était ma prof. Je lui avais promis que je n'en parlerais jamais à personne, et j'ai tenu parole.

—Quel âge avais-tu ?

Jason eut un sourire mi-frondeur, mi-mélancolique.

—Dix-huit ans, tout juste. Elle a attendu que je sois majeur.

Je ne sus pas quoi répondre. Quand j'étais au lycée, jamais je n'aurais eu l'idée de draguer un de mes profs. Ils n'existaient pas pour moi en tant qu'objets sexuels ; le tabou était trop grand. La première fois que j'ai envisagé, très brièvement, de passer outre à ce tabou, j'étais déjà à la fac.

—Donc, tu peux prouver que ce n'est pas toi que Bobbi a vu, mais pas sans bousiller la réputation et le mariage de cette femme, résumai-je. Jason hocha la tête. *Comme c'est ironique*, songeai-je.

—Ouais, ironique, c'est le mot, soupira Jason. Je le dévisageai.

—Tu te rends compte que je n'ai pas dit ironique, tout haut, pas vrai ?

« ironique » tout haut, pas vrai ?

Il parut surpris.

—Pourtant, je t'ai entendue.

—Je n'ai fait que le penser, Jason. Nous nous regardâmes.

—Faut-il que je m'excuse ? demanda-t-il, hésitant. Je secouai la tête.

—Non. Finissons de nous habiller, et voyons s'il est encore temps de nous rendre à l'hôpital.

Nous nous levâmes en continuant à nous tenir les bras, de sorte que personne n'aurait pu dire lequel de nous deux aida l'autre à se mettre debout.

—Je crains que l'heure des visites soit passée et... il faut qu'on rentre à la maison, Anita. On a besoin d'être à St. Louis et d'avoir Jean-Claude sous la main pour faire face à ces nouveaux problèmes métaphysiques. Mais je ne peux pas m'en aller sans avoir revu mon père.

—D'accord.

Je lâchai Jason, et nous nous écartâmes. Un instant, je demeurai immobile, attendant de voir si je captais de nouveau une odeur de jasmin.

—C'est bon ? demanda Jason.

J'acquiesçai et passai la chaîne en or autour de mon cou. Je fis coulisser le charme le long des maillons pour qu'il se place à côté de ma

des mailloms pour qu'il se place à côté de ma croix plutôt qu'au-dessus, et que tous deux touchent ma peau. Là, c'était mieux. Il me semblait que je respirais plus facilement.

Je pris le tee-shirt que j'avais posé sur le lit et l'enfilai. J'étais en train de l'ajuster quand on frappa à la porte.

Jason et moi nous regardâmes. Il haussa les épaules. Je saisis mon flingue et me dirigeai vers le battant. En regardant par le judas, je vis deux gardes en costard, plus deux vigiles de l'hôtel en blazer.

—Sécurité, lâchai-je par-dessus mon épaule.

—Monsieur Schuyler, nous avons un problème, lança une voix masculine.

J'ouvris la porte. L'un des gardes en costard était Rowe.

— Que se passe-t'il ? lui demandai-je.

Il semblait beaucoup trop sérieux à mon goût.

—La chambre est compromise. Nous devons vous déplacer.

—Compromise, comment ?

—Les vampires qui cherchent Keith Summerland ont réussi à se procurer son numéro. Nous devons faire en sorte que ni vous ni M. Schuyler ne soyez là quand ils débarqueront.

Je voulais protester, mais son air grave et les

Je voulais protester, mais son air grave et les précautions que prenaient les gardes depuis deux jours m'en dissuadèrent. Je pourrais toujours réclamer des explications plus tard.

Jason se dirigea vers nos valises.

—Fais-les entrer le temps que je me change dans la salle de bains, lança-t'il.

Je reculai pour laisser passer Rowe et les autres.

— Où est Shadwell ?

—En pause.

Les deux vigiles restèrent sur le seuil. Je les dévisageai. Ils avaient l'air humains. Ils venaient sans doute de se nourrir pour donner un peu de couleur à leurs joues pâles, mais un coup d'œil me suffit pour deviner ce qu'ils étaient.

—Des vampires ! hurlai-je en levant mon flingue.

Puis l'un d'eux jeta quelque chose dans la pièce, le jeta si vite que je vis le mouvement mais n'eus pas le temps de l'enregistrer avant que la grenade flash explose et oblitère le monde.

J'étais toujours consciente, mais aveugle et si désorientée que ma sensation suivante fut une douleur vive. Je tâtonnai à l'endroit où ça me faisait mal et trouvai une fléchette, probablement enduite de tranquillisant d'après

probablement enduite de tranquilisant d'après sa forme.

Je voulus braquer mon flingue vers la porte. Je tentai de voir les deux vampires, mais entre le flash de la grenade et la drogue qui commençait à se répandre dans mes veines, des tourbillons de couleur dansaient devant mes yeux, et la réalité refusait de rester immobile.

J'entendis Rowe gueuler. Je tombai à genoux. Quelqu'un me prit mon arme, et je ne pus pas l'en empêcher. Je n'arrivais plus à bouger. Je m'écroulai sur la moquette, au milieu des lambeaux de vêtements et des flaques séchées. Puis le monde disparut comme si quelqu'un avait éteint la lumière. L'instant d'avant, je savais que je gisais sur la moquette de notre chambre d'hôtel; l'instant d'après... plus rien.

Chapitre 53

Une voix résonnait dans l'obscurité. Je crus d'abord que c'était celle d'un des méchants. Puis je compris ce qu'elle disait, et je sus que c'était bien pire.

—Nécromancienne, chuchotait-elle.

Une peur pareille à un Champagne très subtil me poignarda. Un instant, je pus de nouveau sentir mon corps, et je sus que je gisais par terre, quelque part. Puis les ténèbres se refermèrent sur moi.

—Nécromancienne.

Un instant de frayeur, et je me retrouvai dans mon corps. Le cycle se répéta : lumière et sensations, puis noir total.

—Nécromancienne.

Il me sembla que j'ouvrais les yeux, mais peut-être étais-je en train de rêver. L'obscurité dévorait le monde.

—Nécromancienne, si tu restes dans le noir, tu vas mourir.

La pièce était blanche, et je sentais que j'avais les mains attachées dans le dos. Puis la

J'avais les mains attachées dans le dos. Puis la drogue m'aspira une fois encore dans les ténèbres.

—Nécromancienne !

Elle tendit vers moi une main de femme petite et délicate, qui était aussi la patte d'un grand prédateur poilu. Ses griffes me frappèrent ; la douleur lacéra l'obscurité et la fit dégouliner de sang. Je revins à moi, haletante et le cœur battant la chamade.

J'avais mal à la poitrine. Baissant les yeux, je vis que le devant de mon tee-shirt était déchiré. Des gouttes de sang avaient éclaboussé le carrelage blanc sur lequel je gisais. A force de loucher sur mon tee-shirt foutu, je compris que c'était une énorme patte griffue qui l'avait mis dans cet état.

Je me souvins de la façon dont elle s'était projetée vers moi dans le noir, et je sus que c'était elle qui avait fait ça - Marmée Noire. Un flot de terreur pure emporta les derniers résidus de tranquillisant.

Je luttai pour ne pas paniquer. La peur m'avait aidée à reprendre connaissance, aidée à m'arracher à l'influence de la drogue. Maintenant, je devais faire en sorte qu'elle ne me paralyse pas.

Les traces de griffes mises à part, étais-je blessée ? J'avais la migraine, mais ça pouvait

blessée ? J'avais la migraine, mais ça pouvait être dû à la grenade flash aussi bien qu'au tranquillisant. Quels genres de vampires utilisent des armes modernes et droguent leurs victimes ?

L'adrénaline faisait son boulot. Je commençais à penser plus vite, et tout me paraissait limpide comme du cristal. Marmée Noire avait'elle fait exprès de m'effrayer pour me réveiller et me pousser à réagir ? Je mis cette question de côté pour plus tard. D'abord, rester en vie. Mes autres problèmes pouvaient attendre.

J'étais allongée sur du carrelage blanc et froid. Rien d'horrible de ce côté. Par contre, mes mains étaient attachées dans mon dos, ce qui craignait. Quand les méchants commencent à vous ligoter, ça ne présage généralement rien de bon. J'aurais volontiers paniqué, mais un, ça n'aurait servi à rien, et deux, Marmée Noire ne se trouvait pas dans cette pièce. Ce qui était un plus indéniable. Où étais-je donc ?

A bien y regarder, les carreaux n'étaient pas blancs, mais d'une teinte indéfinissable entre le blanc cassé et le beige. Je tentai de voir le reste de la pièce sans trop bouger. Je ne savais pas si les méchants me surveillaient, et si c'était le cas, je ne voulais pas qu'ils se rendent

compte que j'étais réveillée - pas encore. Plus je disposerais de temps avant qu'ils reviennent me voir, mieux ça vaudrait. Les gens ne vous attachent pas les mains avant de vous abandonner sur du carrelage glacé s'ils vous veulent du bien. Non, je pouvais m'attendre à un traitement des plus désagréables. Du coup, je me demandai où était Jason.

L'envie de rouler sur le flanc pour voir s'il se trouvait dans une autre partie de la pièce était si forte que je me raidis et que mon pouls accéléra. Merde. Mes mains se crispèrent avant que je puisse les en empêcher. Moi qui voulais avoir l'air toujours endormie, c'était raté !

Puis j'entendis une voix d'homme crier : « Où est Lorna ? » dans le lointain, comme s'il y avait plusieurs portes entre nous. Je ne connaissais pas cette voix. Malheureusement, je connaissais très bien celle qui glapit : «Je n'en sais rien ! » C'était celle de Jason. Après ça, il se contenta de hurler.

Tant pis pour la prudence. Je m'assis et découvris que les contusions que je m'étais infligées dans la chambre d'hôtel me faisaient toujours mal - mais moins qu'avant. Mon corps était en train de récupérer. Et si je ne nous sortais pas d'ici très vite, ça allait nous faire beaucoup plus mal à tous les deux.

- -

Je me trouvais dans une petite salle de bains équipée d'une baignoire-douche, d'un lavabo, d'un petit placard, d'un miroir et d'un tabouret. Je levai les yeux vers le plafond. S'ils me surveillaient, j'étais foutue. Je ne suis pas experte en la matière, mais je ne vis rien qui ressemble à une caméra. La plupart des gens n'installent pas ce genre d'équipement dans leur salle de bains. Si vous êtes un gentil, c'est une violation de l'intimité d'autrui, et ça va à l'encontre de la loi. Dans beaucoup d'États, ce genre de blague peut vous envoyer en prison. Évidemment, ces types s'étaient déjà rendus coupables d'enlèvement et d'agression armée. Une petite inculpation pour perversion sexuelle en plus ou en moins...

Jason hurla de nouveau. Je me traînai à genoux vers le placard. Nous devions être dans une résidence privée ; ils n'auraient pas laissé Jason gueuler de la sorte à l'hôtel. Ce qui signifiait que je trouverais sans doute des choses dangereuses et potentiellement utiles sous le lavabo. *Pitié, faites qu'ils ne soient pas du genre à tout ranger sous l'évier de la cuisine. Et qu'ils n'aient pas pensé à enlever les trucs rigolos,* priai-je tout en me retournant pour ouvrir la porte avec mes mains ligotées.

Dans le placard, il y avait deux flacons de produits d'entretien porteurs d'un avertissement, le genre qu'il ne faut pas vous faire gicler dans les yeux et qui risque de vous empoisonner si vous l'avalez. Le côté toxique ne me servirait à rien contre des vampires. Par contre, si je leur en envoyais dans les yeux, ça ne les aveuglerait pas autant que des humains, mais ça leur ferait mal, et ça me laisserait peut-être quelques secondes de plus pour leur causer des dommages plus permanents.

Balancer des saloperies dans les yeux d'un vampire m'avait déjà réussi plus d'une fois. Mais pour ça, il fallait que je réussisse à libérer mes mains. Si je n'y parvenais pas, peu importeraient les trésors que pouvait bien receler le placard sous le lavabo : je serais foutue.

Jason poussa un nouveau hurlement, long et inarticulé, qui me fit remonter le cœur dans la gorge. Je sursautai et sentis mes entraves se tordre légèrement. Du coup, je me demandai en quoi elles étaient faites. On aurait dit du plastique. Des menottes jetables.

Il y avait un tiroir sous le lavabo. Je me levai en lui tournant le dos pour l'ouvrir. *Pitié, faites qu'il y ait une lime à ongles ou un truc du genre là-dedans. S'il vous plaît.*

Je me retournai. C'était encore mieux que dans mes espoirs les plus fous : il y avait carrément une petite paire de ciseaux à manucure. Quelqu'un là-haut veillait sur moi.

C'est plus difficile qu'on pourrait le croire, d'utiliser des ciseaux minuscules pour couper du plastique épais dans son dos. Oh, je ne me plaignais pas : ça restait beaucoup mieux que d'user mes menottes avec une lime, mais c'était quand même drôlement frustrant. Peut-être parce que Jason continuait à hurler. Chaque fois, ça me faisait sursauter, et je devais rajuster la position des ciseaux.

Finalement, je fermai les yeux pour me concentrer seulement sur le plastique et les lames, en me forçant à ne prêter aucune attention aux cris de Jason. Que pouvaient-ils bien être en train de lui faire ? Non, mieux valait ne pas y penser non plus. Mon imagination était beaucoup trop débordante pour m'être d'un quelconque secours. D'abord, libérer mes mains ; ensuite, sauver Jason. Un plan simple mais efficace.

Les ciseaux tranchèrent le dernier bout de plastique, et les menottes tombèrent par terre. J'étais tellement concentrée sur ce que je faisais qu'un instant, je restai immobile. Puis je poussai un grand soupir de soulagement et

ouvris les yeux. Très lentement, je ramenai mes mains devant moi. Parfois, quand vous coupez des liens dans votre dos, vous jubilez tellement une fois détachée que vous faites des gestes désordonnés, et vous vous blessez alors que vous êtes enfin libre. D'accord, cette fois, c'étaient de minuscules ciseaux à manucure, mais ça m'était arrivé de le faire avec un gros couteau.

Jason hurla de nouveau. Je m'agenouillai devant le placard ouvert et procédai à un rapide inventaire. De l'alcool à désinfecter, du nettoyant WC, du nettoyant carrelage et émail, et une recharge de savon à mains pour le distributeur posé sur le lavabo, près du robinet.

Ce fut alors que j'entendis des pas dans ce que je supposai être un couloir. Quelqu'un venait dans ma direction. Jason hurlait toujours dans le lointain, donc, ça ne pouvait pas être lui. Ce qui signifiait que la personne qui allait entrer ne pouvait pas être mon amie.

J'aurais voulu avoir un peu de temps pour élaborer une stratégie, mais l'heure était à l'action. Je pris la bouteille d'alcool et la débouchai. Des mains saisirent la poignée de la porte et introduisirent une clé dans la serrure. J'armai mon bras. Si je ratais ses yeux, je ne réussirais qu'à irriter la personne qui arrivait.

La porte s'ouvrit. Je vis un homme, et je lui jetai la bouteille à la figure.

—Putain, c'est quoi, ça ? hurla-t'il.

Puis il hurla tout court, parce que je n'avais pas loupé mon coup.

Il porta les mains à son visage. Je reculai pour avoir assez de place, et pour une fois, je me réjouis d'être petite tandis que je lui décochai un coup de pied dans le côté du genou, avec assez de force pour lui faire sauter la rotule. Tout le monde a des articulations, même les vampires.

Il cria de plus belle.

—Troy, qu'est-ce que tu fous là-dedans ? lança une voix masculine depuis le couloir.

Le dénommé Troy s'était écroulé. Je vis qu'il portait un flingue à la taille, et aussi un chargeur de rechange. Je le délestai des deux. Quelqu'un accourait. Je disposais d'une seconde pour choisir sur qui tirer en premier : Troy, ou le nouveau venu. Troy était déjà blessé ; l'autre ne l'était pas.

Je passai la tête au-dehors, utilisant le bord de la porte pour caler le flingue dans ma main parce que l'autre était occupée par le chargeur. Le vampire était couvert d'éclaboussures de sang - pas le sien, apparemment. Il parut surpris de me voir.

Il me laissa lui tirer trois fois dans la poitrine en me regardant fixement. Ce fut aussi facile que de buter un humain. Quand il tomba à genoux, je lui collai une autre balle dans la tête. Ou je devenais vraiment excellente, ou il était vraiment mauvais. La transformation en vampire améliore vos réflexes, mais si vous étiez un ahuri de votre vivant, vous le restez une fois mort.

J'entendis Troy bouger derrière moi. Je me jetai dans le couloir et me plaquai contre le mur d'en face tout en lui tirant dessus. Il s'était accroupi sur le seuil de la salle de bains. Je le touchai deux fois au torse. Du sang se mit à couler de sa bouche ; je me rapprochai pour que les deux balles suivantes, que je lui collai dans le front, fassent exploser son crâne et ressortent par-derrière - ce qui fut forcément le cas, à bout portant ou presque.

Une fois sa cervelle répandue sur le sol autour de lui, un vampire récemment transformé est mort pour de bon. Par contre, lui voir la cervelle par un trou dans son crâne ne compte pas. Tant que leur cerveau est entier et attaché au reste de leur corps, certains vampires sont capables de se relever pour vous attaquer. Il faut également prendre garde à ne pas détruire seulement le cortex cérébral en

omettant le cervelet. Sinon, on obtient des revenants qui sont une vraie saloperie - des machines à bouffer, un peu comme les zombies, mais pas tout à fait.

Je dus changer de chargeur pour lui mettre une balle à la base du crâne. Comme je viens de le dire, il ne faut rien laisser d'intact si on veut assurer ses arrières. En temps normal, j'aurais également pulvérisé le cœur, mais je voulais garder des munitions au cas où je tomberais sur d'autres méchants. C'était un risque à courir, mais il s'agissait sans doute de vampires récemment créés, et j'étais raisonnablement sûre qu'ils avaient déjà leur compte.

Je m'approchai du type dans le couloir. Il avait un trou de taille respectable dans la poitrine. Je l'avais touché au cœur - une bonne chose de faite. Par précaution, je collai le bout de mon canon dans sa nuque et tirai un coup. Bye-bye, cervelet et colonne vertébrale. Si je trouvais d'autres munitions ou un grand couteau, je reviendrais les finir, lui et son copain. Mais pour le moment, je voulais rejoindre Jason.

Le second macchabée portait lui aussi un flingue et un chargeur de rechange à la ceinture. Les deux vampires utilisaient le

meme calibre - genial.

Je voulais courir vers l'endroit d'où provenait la voix de Jason, mais je me forçai à vérifier d'abord que la route était libre. Il y avait une porte au fond qui semblait donner sur l'extérieur, au bout du couloir, et deux autres portes de chaque côté. J'aurais peut-être dû vérifier toutes les pièces, pour m'assurer que nous étions seuls, mais j'ignorais la gravité de l'état de Jason. S'il se vidait de son sang pendant que je jouais au superflic, peu importerait que j'aie été méthodique.

Je savais à qui appartenait le sang dont était couvert l'un des deux vampires que je venais de buter. Est-ce que je culpabilisais de l'avoir fait ? Non, absolument pas.

Je longeai le couloir en restant plaquée contre le mur de droite, prête à tirer au cas où quelqu'un sortirait d'une des autres pièces. Je projetai la partie de moi qui est attirée par les morts en quête d'autres occupants éventuels. Mon ancien mentor, Manny Rodriguez, arrivait à percevoir le nombre de vampires présents à l'intérieur d'une maison, et il ne se trompait jamais. A l'époque, je trouvais que ça ressemblait à de la magie. Depuis, j'ai appris à en faire autant.

Je projetai ma nécromancie à travers toute la maison et ne sentis pas d'autres morts-vivants

maison et ne sentis pas d'autres morts-vivants. À moins qu'ils soient très, très doués - meilleurs que moi -, j'avais tué les deux seuls vampires présents sur les lieux. Le véritable danger provenait maintenant d'éventuels serviteurs humains, que je ne pouvais pas percevoir.

L'autre bout du couloir ouvrait sur une pièce de grande taille, probablement un salon à en juger d'après le canapé, le poste de télévision et le lampadaire que j'apercevais de là où je me trouvais. Je franchis le coin plaquée contre le mur et balayai la pièce du regard en tenant mon flingue devant moi.

Il y avait quelque chose au milieu de la pièce, entre le canapé et l'ottomane située contre le mur perpendiculaire. Cette chose gisait dans une mare de sang qui avait fait virer la moquette grise au noir. Mon esprit ne parvenait pas à l'appréhender entièrement ; je crois qu'il refusait de la voir. Et je ne l'y forçai pas, parce que je savais ce que j'avais sous les yeux. C'était Jason. Ce devait être Jason.

L'une des choses les plus difficiles que j'avais faites depuis des années fut de vérifier que j'étais seule avec Jason dans cette pièce au lieu de me précipiter immédiatement vers lui. Je m'obligeai à vérifier chaque coin, y compris ceux du plafond. J'avais déjà vu des vampires

ceux du plafond. J'avais déjà vu des vampires voler ; l'un d'eux aurait très bien pu léviter sous le plafond.

Je me forçai à ne pas regarder Jason jusqu'à ce que je sois certaine qu'il n'y avait pas de méchant tapi en embuscade dans le salon. Alors seulement, je m'autorisai à avancer. Alors seulement, je m'autorisai à relâcher le son coincé dans ma gorge. Je ne criai pas, non. C'était bien pire qu'un cri, ou même qu'un hurlement. C'était le son que vous émettez quand le pire est arrivé et qu'aucun mot jamais inventé par un esprit humain ne saurait exprimer votre douleur. Les Irlandais appellent ça une lamentation.

Je savais que c'était Jason qui gisait par terre uniquement à cause de sa taille et des quelques touffes de cheveux qui ne baignaient pas dans son sang. Les vampires n'avaient pas laissé d'autre indice. La pièce empestait la viande hachée, et la moquette n'était plus qu'une mer noire qui émit un bruit spongieux lorsque je me laissai tomber à genoux près de Jason.

Je crois que l'espace de quelques minutes, je pétai les plombs. Je laissai tomber le flingue et le chargeur de rechange sur la moquette imbibée de sang pour pouvoir lui détacher les mains. Je faisais une fixation là-dessus. Si

mains. Je faisais une fixation là-dessus. Si j'arrivais à le libérer, tout irait mieux - si seulement j'arrivais à le libérer...

Ils l'avaient attaché avec des menottes jetables en plastique, et une autre paire de menottes en métal passées dans un anneau vissé au sol. J'avais besoin d'un couteau et d'une clé. Levant les yeux, j'avisai tout un assortiment d'armes blanches sur la petite table qui flanquait le canapé. Elles étaient alignées sur une serviette tels les instruments d'une macabre opération chirurgicale.

Près de la lampe, j'aperçus un portefeuille, un trousseau de clés et un téléphone portable, comme si le bourreau s'était vidé les poches avant de se mettre au travail. Tout ça était terriblement organisé. Il n'en était pas à son coup d'essai.

Je pris un des couteaux les moins ensanglantés et le trousseau de clés. Le plastique des menottes jetables céda facilement, mais j'eus du mal à trouver la bonne clé. Je dus me forcer à ralentir et à maîtriser mes gestes.

Enfin, je libérai les mains de Jason et me traînai jusqu'à ses pieds pareillement entravés. Ce fut seulement après les avoir libérés eux aussi que je me rendis compte que je faisais tout dans le désordre. Mais je ne pouvais pas

tout dans le désordre. Mais je ne pouvais pas laisser Jason attaché, je ne pouvais pas. Pendant que je m'affairais auprès de lui, il n'avait pas bougé du tout. Rien ne l'en empêchait plus désormais, et pourtant...

Je tendis une main vers son cou en priant.

—Pitié, mon Dieu, faites que je trouve un pouls. Je vous en supplie.

La peau de Jason était froide. Ça ne présageait rien de bon. Et je n'arrivais pas à trouver un pouls. Le mien parut accélérer comme s'il voulait battre pour nous deux à la fois. Je posai ma main sur la poitrine de Jason, et je sentis battre son cœur. Ou bien je n'avais pas trouvé son pouls parce que je n'étais pas douée, ou bien je ne l'avais pas trouvé parce que Jason n'en avait plus. Dans le second cas, ce n'était pas bon signe du tout.

Je n'arrivais pas à aligner deux pensées cohérentes.

— Réfléchis, bon Dieu, Anita ! Réfléchis !

Je devais arrêter l'hémorragie, mais les blessures étaient si nombreuses. .. Comment peut-on faire un point de compression sur tout le corps de quelqu'un ? Misère.

Je me remémorai la mort de Cisco. C'était un rat-garou, et il s'était vidé de son sang avec toute une équipe de médecins qui s'agitaient autour de lui. Mais je me souvenais qu'avant

ça, ils avaient tenté de le forcer à se transformer, parce que les blessures d'un métamorphe guérissent toujours en partie quand il adopte sa forme animale.

Je posai ma main sur la poitrine de Jason. Son cœur était en train de défaillir. *Non, non !*

—Jason ! Jason, je suis là. Il faut que tu te battes. Aide-moi à te sauver.

Je voulais qu'au moins il ouvre les yeux, mais il demeurait immobile, et son cœur n'allait pas tarder à s'arrêter. Ses battements étaient beaucoup trop lents. Merde.

Alors, je fis la seule chose qui me vint à l'esprit. Tandis que le cœur de Jason faiblissait sous ma main, j'appelai ma louve intérieure. Cette fois, je ne la vis pas s'élancer le long d'un tunnel obscur, ni se faufiler entre de grands arbres. J'aperçus simplement une image d'elle et de sa fourrure noire et blanche dans ma tête. Je laissai cette image me remplir.

En cet instant, si j'avais pu sauver Jason en me changeant en louve pour de bon, je l'aurais fait sans hésiter. En cet instant, j'acceptais enfin ce que j'étais et ce que je portais en moi. Il ne me restait pas la moindre trace de résistance, juste un besoin désespéré.

Je propulsai ma louve à l'intérieur de Jason comme j'avais propulsé ma tigresse à l'intérieur

comme j'avais propulsé ma agresse à l'intérieur de Crispin, et mes autres bêtes à l'intérieur de quantité d'autres métamorphes. Je la propulsai à travers ma main ouverte et vers ce cœur qui défaillait. Je me concentrai pour forcer Jason à se transformer, sachant que si ça ne fonctionnait pas, rien d'autre ne fonctionnerait. S'il était trop mal en point pour se transformer, alors...

Pour la première fois, donner ma bête à quelqu'un d'autre ne me fit pas mal parce que je ne résistais pas. Au lieu de la douleur, je sentis de la chaleur, un flot de pouvoir, et j'eus l'impression qu'on extirpait quelque chose de moi, comme un appendice dont j'avais ignoré l'existence jusqu'ici. Mais soudain, il fut là, et je pus m'en servir. Puis il s'enfonça à l'intérieur de Jason, mais je continuai à le sentir ; je continuai à sentir cette partie de moi qui cherchait la partie correspondante dans le corps de Jason.

Il finit par trouver sa bête, et ce qui avait jusque-là été une douce exploration se changea en un processus explosif.

J'avais besoin que Jason se transforme immédiatement. Nos deux loups réagirent à mon impatience, ou peut-être celui de Jason n'avait'il pas envie de mourir. Toujours est'il que son dos s'arqua brusquement. Un cri sortit

de sa gorge, et de la fourrure jaillit sous ma main tandis que son corps se reconfigurait.

Autrefois, sentir Richard se transformer contre moi m'avait fait une peur bleue. Aujourd'hui, c'était la plus belle chose du monde. Ça avait marché.

Je gardai ma main appuyée sur la poitrine de Jason tandis que le pouvoir de la métamorphose dansait sur ma peau tel le baiser d'une entité électrique et vivante.

Lorsque ce fut terminé, un loup gris gisait sur le flanc, haletant. Les battements de son cœur étaient redevenus forts et réguliers sous ma paume.

Le loup ouvrit ses yeux de la couleur des jeunes pousses au printemps. Un instant, il me vit, et il m'adressa un regard dont aucun vrai loup n'aurait été capable. Puis ses paupières se baissèrent, et son corps recommença à se transformer sous ma main. Sa chair humaine remonta à la surface tandis que sa fourrure se rétractait, et je me retrouvai la main posée sur les côtes de Jason.

Je la déplaçai légèrement vers la gauche de sa cage thoracique. Les battements de son cœur restaient puissants et réguliers. Sa peau était encore froide sous mes doigts, mais ça pouvait s'arranger. Je m'essuyai la main sur mon jean

pour la débarrasser du sang et du fluide transparent dont elle était couverte. Puis je posai deux doigts dans le cou de Jason, et cette fois, je trouvai son pouls.

Son corps nu et pâle, exempt de toute trace de sang, semblait avoir été déposé au milieu du carnage. Du coup, les blessures qui ne s'étaient pas refermées m'apparaissaient clairement. Depuis les épaules et presque jusqu'aux chevilles, il était couvert de coups de couteaux pareils à de petites bouches maléfiques. Pendant que je l'observais, ces plaies se remirent à saigner. J'avais réussi à gagner du temps, mais elles n'allaient pas se refermer par magie. Il nous fallait un docteur, voire plusieurs, et vite.

Je ramassai le flingue que j'avais posé par terre et saisis le téléphone portable.

Chapitre 54

Je composai le numéro des urgences. Une voix de femme me répondit :

— 911, quel est votre problème ?

—Anita Blake, marshal fédéral, récitai-je. Je lui donnai mon numéro d'identification et ajoutai :

—Femme, un mètre cinquante-huit, longs cheveux noirs, tee-shirt et jean. Deux morts, dans fusillade impliquant des agents. Mon partenaire est blessé.

Techniquement, Jason n'était pas mon partenaire, mais il m'appartenait, et les flics se déplaceraient plus vite pour un collègue que pour un civil. Je clarifierais la situation plus tard, quand nous aurions survécu.

—Adresse ?

—Merde, je n'en sais rien. (Je me levai et regardai par la fenêtre, mais ne vis rien d'autre que des arbres.) On nous a drogués avant de nous transporter ici. Je ne sais pas où nous sommes. Vous ne pouvez pas me localiser à partir du portable que j'utilise ?

partir du portable que j'utilise ?

— Il y a une ligne fixe ?

Je balayai la pièce du regard.

—Je ne vois pas d'appareil.

—Regardez dans une autre pièce.

—Je ne veux pas laisser mon partenaire seul.

—Nous avons besoin de vous localiser pour vous envoyer des renforts, marshal.

Elle avait raison, mais je détestais abandonner Jason dans cet état. Je touchai ses cheveux et posai ma joue contre la sienne.

—Ne t'avise surtout pas de mourir, chuchotai-je.

Puis je rebroussai chemin dans le couloir, dépassant les corps des deux vampires. La première porte donnait sur une chambre, dans laquelle je ne vis pas de téléphone. La seconde donnait sur une cuisine, dans laquelle un appareil était fixé au mur.

—Je vois un téléphone, dis-je à l'opératrice. Je vérifie s'il marche. (Je dus poser mon flingue pour décrocher.) J'ai une tonalité.

—Très bien. Rappelez-nous à partir de cette ligne, et nous pourrons vous localiser.

—D'accord.

Je refermai le portable et composai de nouveau le 911. Une voix différente me répondit. Je lui fis un résumé encore plus bref.

— C'est bon marshal. nous vous avons

localisés. Les secours arrivent.

— D'ici à combien de temps ?

—Vous êtes dans un lieu assez isolé. On va tenter de faire décoller un hélico, mais il n'y a pas d'endroit où le poser à proximité.

—D'accord. Nous attendrons.

—Je peux rester en ligne avec vous si vous voulez.

—Non, je dois essayer d'arrêter l'hémorragie de mon ami, et j'aurai besoin de mes deux mains pour ça. Merci quand même.

Je raccrochai avant qu'elle puisse ajouter quoi que ce soit. Puis je mis le cran de sécurité de mon flingue d'emprunt et le glissai à l'avant de ma ceinture. J'allais transporter Jason dans la chambre. Je ne voyais pas trop comment arrêter le saignement de blessures aussi nombreuses, mais je savais qu'il valait mieux le garder au chaud. Les secours arrivaient. Il fallait juste tenir bon jusque-là.

Je m'agenouillai près de Jason. Ses cheveux étaient bizarrement propres, sauf du côté de son visage qui reposait sur la moquette imbibée de sang. Il se ressemblait à nouveau, au lieu d'avoir l'air d'un vulgaire tas de viande. Je déglutis, ravalant quelque chose qui avait un goût de larmes. Je pleurerais plus tard, quand Jason serait en sécurité. Pour le

-
moment, je n'avais pas le temps.

Je le soulevai dans mes bras. Il était inerte et lourd comme un poids mort. Oui, son cœur battait et son pouls était reparti, mais même une personne inconsciente n'est pas aussi molle. On aurait dit une poupée de chiffon, et ça me foutait une trouille de tous les diables. Il n'aurait pas dû rouler dans mes bras de cette façon, comme s'il était déjà mort. Sa peau était trop froide. Il fallait que j'arrête l'hémorragie; il le fallait.

Ce ne fut pas tant son poids que sa masse qui me poussa à le jeter en travers de mes épaules, comme le font les pompiers pour transporter une victime. Je sentis du sang couler le long de mon dos. Merde. Je tentai de penser à autre chose. De tous les hommes de ma vie, je me réjouis que le blessé soit l'un de ceux qui faisaient ma taille. Jason devait peser à peine dix kilos de plus que moi. Je pouvais le porter. Pas éternellement, mais au moins jusque dans la chambre.

Au passage, j'enjambai le corps du vampire qui l'avait torturé. Mon seul regret à cet instant fut de ne pas pouvoir le tuer une seconde fois.

Je déposai Jason sur le lit. Il était si immobile, si horriblement immobile... Je

repliai le couvre-lit sur lui pour lui tenir chaud, puis je me mis en quête d'une trousse de premier secours, ou de n'importe quoi d'autre qui puisse m'aider. À cet instant, j'aurais volontiers échangé quelques-unes de mes multiples compétences d'exécutrice contre une petite formation médicale.

Je savais déjà ce que contenait la salle de bains ; aussi, je me rendis d'abord à la cuisine. Je trouvai des torchons propres, mais rien pour les maintenir en place. Peut-être pourrais-je découper un drap pour en faire des bandelettes ? Je collectai tous les torchons et toutes les serviettes à mains que je pus trouver, et je les ramenai dans la chambre.

La seule chose visible au-dessus du couvre-lit replié, c'étaient les cheveux de Jason, d'un blond si vibrant. Mais Jason lui-même n'avait pas bougé. Je voulais tellement qu'il bouge...

Je posai les torchons et les serviettes de l'autre côté du lit et me mis en quête de draps. Ils se trouvaient dans la penderie. Je dus retourner dans la cuisine afin de prendre un couteau propre et assez tranchant pour les découper. Je ne voulais pas utiliser ceux du salon, ceux qui étaient couverts du sang de Jason. Ils me paraissaient... peut-être pas maudits, mais souillés, au moins.

Je confectionnai une bonne quantité de bandelettes. Puis je dus découvrir Jason et examiner ses plaies. Le sang avait taché le couvre-lit, mais aucune blessure ne semblait pire que les autres. Séparément, chacune d'entre elles n'aurait sans doute nécessité que quelques points de suture. C'était leur nombre qui avait failli vider Jason de son sang.

Je choisis de commencer par une plaie sur le bras de Jason. Je posai un torchon dessus et voulus l'attacher avec une bandelette. Jason était tellement mou que je dus coincer sa main entre mes genoux pour faire un nœud assez serré et mettre un peu de pression sur sa blessure - un peu, mais pas trop. Je ne me souvenais plus si les lycanthropes pouvaient souffrir d'avoir la circulation coupée. Quand on peut se faire repousser un membre, on ne devrait pas avoir grand-chose à craindre d'un bandage trop serré, non ? Mais je n'en étais pas sûre, et dans le doute, je traitai Jason comme un humain.

J'étais en train de panser une plaie sur sa cuisse lorsque j'aperçus les premières brûlures. Petites et rondes, elles remontaient jusqu'à la hanche de Jason, mais la plupart d'entre elles se situaient sur son bas-ventre. Comment avais-je pu ne pas les voir plus tôt ? Sans doute

parce qu'elles étaient plus petites que les coups de couteau.

Je savais que j'étais en état de choc, ce qui atténue toujours un peu l'horreur des choses. Parfois, ça vous permet de ne voir que des fragments d'abomination : un petit bout par-ci puis, quand votre esprit pense que vous pouvez en encaisser davantage, un petit bout par-là. A condition de ne pas pousser le bouchon trop loin, l'état de choc vous permet de gérer.

Je savais désormais pourquoi Jason avait hurlé de la sorte. Chez un lycanthrope, les brûlures ne guérissent pas comme les autres blessures : elles mettent autant de temps à cicatriser que chez un humain.

Je découvris d'autres brûlures sur le reste du corps de Jason. Uniquement sur le devant, puisque son bourreau l'avait attaché sur le dos. Pour panser les plaies de sa poitrine, je dus le soulever. Il était toujours affreusement inerte. Ses blessures auraient déjà dû commencer à se refermer, mais elles restaient ouvertes.

Ma raison me disait que le processus de guérison était forcément entamé, et que sa transformation en loup l'avait aidé, parce qu'il ne saignait plus autant. Mais il ne récupérait pas aussi vite que j'avais l'habitude de voir les

lycanthropes le faire. Je ne savais pas s'il était juste plus lent que la moyenne sur ce point, s'il avait encaissé trop de dommages, ou si les vampires avaient fait quelque chose pour aggraver ses blessures.

Lorsque j'eus pansé toutes les plaies que je pouvais, je m'allongeai près de Jason en me calant sur les oreillers, et je le fis rouler vers moi. Je le tins dans mes bras en priant avec l'énergie que confère une véritable tragédie. Les prières les plus ardentes doivent être celles que l'on fait en serrant contre soi quelqu'un qu'on aime et dont on sent le corps refroidir de minute en minute.

Je savais que la chaleur était un facteur de guérison important pour les lycanthropes, et que le froid constituait au contraire un facteur aggravant. Je ne voyais rien d'autre à offrir à Jason que la chaleur de mon propre corps. Je sortis le flingue de ma ceinture et le posai sur l'oreiller près de moi. J'avais fait tout ce que je pouvais ; il ne me restait qu'à attendre les secours. Attendre, et prier.

Je n'avais pas l'impression que c'était Jason que je tenais dans mes bras. Les pansements improvisés formaient des bosses rêches et gênantes un peu partout sur son corps, et le sang qui imbibait mes vêtements les collait à

ma peau en séchant. J'aurais du me déshabiller avant de m'allonger, pour pouvoir tenir Jason tout contre moi, mais ça m'avait demandé tant d'efforts de le manœuvrer... Je restai où j'étais, trop crevée et trop choquée pour réagir.

Pourquoi ? Pourquoi ces deux vampires l'avaient-ils torturé ? Pourquoi nous avaient-ils enlevés ? Je me souvenais que l'un d'eux avait crié : « Où est Lorna ? » Nous ne connaissions personne de ce nom - ou du moins, je ne connaissais personne. Qui diable était cette femme ? J'aurais parié qu'elle n'avait rien à voir avec Jason, et tout à voir avec les Summerland.

Jason avait'il morflé une fois de plus à la place de Keith ? Était-ce aussi simple que ça, ou se passait-il autre chose dont je n'étais pas au courant ? A cet instant, tandis que je serrais Jason inerte contre moi et que son sang séchait sur ma peau, j'étais prête à croire que j'ignorais beaucoup de choses.

Soudain, j'entendis une porte s'ouvrir - la porte d'entrée, sans doute, car un léger claquement signala que la moustiquaire venait de se refermer. Le nouveau venu hésita dans le couloir. Il avait vu le corps affalé en travers. Si ç'avaient été les secours, ils auraient crié pour annoncer leur présence.

Je saisis le flingue. J'avais déjà été le cran de

Je saisis le flingue. J'avais déjà ôté le cran de sécurité et chambré une balle avant de le poser près de moi. Si quelqu'un entrait dans la chambre avant les ambulanciers, ce ne serait pas mon ami.

Je visai la porte en expulsant tout l'air de mes poumons et en m'immobilisant pour me concentrer sur le flingue. Si Jason avait bougé à cet instant, je crois que j'aurais hurlé.

Une voix masculine lança depuis le couloir :

—J'entends battre vos cœurs. Je sens une odeur de sang. Et je vois que mes hommes sont morts, donc, j'en déduis que vous détenez au moins un de leurs flingues. Monsieur Summerland, je ne vous imaginais pas si dangereux.

Je gardai le silence, espérant qu'il s'approcherait pour voir et que je pourrais le descendre.

—Monsieur Summerland, pourquoi ne me répondez-vous pas ? Si vous consentiez seulement à nous dire où se trouve Lorna, nous vous laisserions partir. Nous n'avons aucune envie de faire du mal au fils d'un gouverneur.

Il mentait.

—Monsieur Summerland, appela-t-il de nouveau. Vous êtes là ? Pourquoi ne répondez-vous pas ?

vous pas ?

Je sentais les premiers frémissements de l'aube dans l'air. Le soleil n'allait pas se lever tout de suite, mais dans pas longtemps. Je voulais savoir si le nouveau venu était un vampire, mais si j'utilisais ma nécromancie pour le sonder, il saurait ce que j'étais. A mon avis, ses hommes et lui m'avaient prise pour une maîtresse de Keith Summerland parmi tant d'autres. Voilà pourquoi il supposait que Keith avait réussi à se libérer et à buter les deux vampires. Il supposait que parce que j'étais une femme, je ne pouvais pas être dangereuse. Était-il temps d'informer le dernier survivant de son erreur ?

—Monsieur Summerland ?

Sa voix se rapprochait. Allais-je attendre de l'avoir en visuel pour lui tirer dessus, ou allais-je d'abord essayer de lui soutirer quelques réponses ?

L'aube était toute proche. Si c'avait été un vampire, il aurait déjà couru se mettre à l'abri. Et si c'était un humain, l'heure importait peu. J'optai pour la seconde solution.

— Pourquoi pensiez-vous que Lorna serait avec lui ?

—Ah, tiens. La fille, dit'il, l'air surpris.

—Ouais, la fille, grognai-je.

—Vous savez qui est Lorna ? demanda-t-il

—Vous savez qui est Lorna ? demanda-t-il avec une pointe d'espoir dans la voix.

—Après ce que vous nous avez fait, à moi et à mon petit ami, je ne suis vraiment pas d'humeur à répondre à vos questions.

—Nous avons été un peu expéditifs, et je m'en excuse. Je suis sincèrement désolé.

—Menteur.

—Quel est votre nom ?

—Vous d'abord.

—On m'appelle George.

—Je vous demande votre nom, pas comment on vous appelle.

Il se mit à rire. Il était doué, le salopard. C'était un rire agréable, pas celui de quelqu'un qui contemple le cadavre des hommes qu'il a engagés pour enlever et torturer d'autres personnes. Évidemment, peut-être avais-je affaire à un charmant sociopathe - auquel cas, son rire n'était pas feint. Quand vous n'éprouvez pas la moindre empathie pour qui que ce soit, la vision de gens morts ou blessés ne peut pas vous affecter.

—Edmond, je m'appelle Edmond. Et vous ?

—-Katerine, répondis-je, lui donnant mon second prénom.

—Qui est la menteuse, maintenant ? répliqua-t'il sur un ton taquin.

Bon, d'accord

Bon, d'accord.

—Anita. Je m'appelle Anita.

— Quel ravissant prénom.

—Que se passera-t'il si vous ne trouvez pas Lorna ?

L'homme garda le silence une seconde ou deux avant de répondre :

— Son mari ne sera pas content.

—Donc, vous comptez lui mettre la main dessus et la lui ramener de force, c'est ça ?

— Il est son époux et son maître.

Intéressant. Lorna était-elle la femme du Maître de la Ville dont Peterson m'avait parlé ?

—Est'il aussi votre maître, Edmond ?

— Il m'a confié cette mission.

—Donc, c'est oui.

—Vous ne parlez pas comme une des potiches de Keith Summerland.

—Lorna est-elle une potiche ?

—Jamais je n'insulterais de la sorte la femme de mon maître.

—Alors, pourquoi a-t-elle cru qu'elle pouvait le quitter pour partir avec Keith ? Ça ne me paraît pas très intelligent.

—Il ressemble tellement à son amour perdu! Elle ne voit pas ses défauts, seulement les traits de son visage, comme un fantôme de choses perdues et oubliées depuis longtemps.

—Elle en pincait pour Jedediah Summerland

—Elle en pinçait pour Jedediah Summerland ?

—Qui êtes-vous, fillette ?

—Jedediah a été tué par des vampires. Voulez-vous dire qu'en rencontrant Keith, Lorna a décidé de revivre son propre passé ?

—Vous semblez bien au courant, fillette. Anita, c'est ça ?

— Oui.

—Vous sentez le sang et le chagrin, mais vous êtes calme. Quel est votre nom de famille ?

L'aube pressait contre la fenêtre et ses épais rideaux. Edmond n'était pas suffisamment paniqué pour un vampire qui se trouverait exposé au lever du soleil. Humain, donc. Serviteur humain, aurais-je même parié. Pas juste un type qui traînait avec des vampires, mais quelqu'un qui remplissait la même fonction que moi auprès de Jean-Claude. Il avait dit qu'il sentait le sang et le chagrin, une capacité qu'il avait pu acquérir au fil du temps.

—Répondez à mes questions et je répondrai aux vôtres.

—Oui, elle veut revivre son amour perdu pour Jedediah. C'était un homme très charismatique, même s'il s'est laissé aveugler par son propre pouvoir et qu'il s'est grossièrement fourvoyé. Le gamin n'arrive pas

grossièrement ressemblé. Le gamin n'arrive pas à la cheville de son ancêtre, mais la ressemblance est assez forte pour qu'on puisse croire à une réincarnation.

—Simple hasard génétique, Edmond.

—J'ai répondu à votre question; maintenant, répondez à la mienne. Quel est votre nom de famille ?

—Blake.

S'en suivit un silence étrangement sonore, pendant lequel j'eus l'impression de l'entendre réfléchir à toute allure.

—Anita Blake, dit'il enfin.

— Oui.

—Anita Blake, servante humaine de Jean-Claude, le Maître de la Ville de St. Louis ?

—Entre autres choses, oui.

—Nous l'ignorions. Je vous jure que nous l'ignorions. On nous a dit que Keith se trouvait dans la chambre, et que Lorna était avec lui. Jamais nous n'aurions fait de mal à la servante humaine d'un autre Maître de la Ville.

—Je sais, la loi vampirique ne voit pas ça d'un très bon œil.

—Je vous jure que jamais je n'aurais envoyé ces deux imbéciles à vos trousses. On m'avait dit que c'étaient des professionnels. Mais franchement, quel genre de vampire prendrait une humaine pour une autre vampire ?

—Un vampire pas très doué.

—Que faisiez-vous avec Keith Summerland ?

—Vous a-t-il dit qu'il s'appelait Jason Schuyler ?

—Oui, mais un coup d'œil suffit pour comprendre que c'est l'un des jumeaux Summerland.

—On les confondait tout le temps quand ils étaient au lycée, expliquai-je.

Je m'exprimais calmement, d'une voix presque dénuée de toute inflexion. Un peu à cause du choc, un peu parce que j'étais sûre d'une chose : j'allais tuer Edmond. S'il mourait, il emporterait sans doute son maître dans la tombe ; or, je voulais me débarrasser de son maître. Et pas seulement par vengeance. Edmond ne pouvait pas me laisser sortir d'ici vivante. Il savait que je raconterais tout à Jean-Claude. Pour dissimuler à son maître l'erreur qu'il avait commise, il devait nous éliminer tous les deux.

—Que voulez-vous dire ?

—Les maîtres vampires ne tiennent-ils pas une liste des pommes de sang de leurs pairs ?

—Pas vraiment, non. Les pommes de sang ne sont que de la nourriture ambulante.

—Nous appartenons à la lignée de Belle Morte; je suppose que nous traitons les nôtres

mieux que la moyenne. Jason n'est réellement pas Keith Summerland. Il est réellement mon petit ami. Il est réellement la pomme de sang de Jean-Claude. Vous connaissez le protocole vampirique s'appliquant à un maître qui s'est attaqué à la pomme de sang d'un autre maître, Edmond ?

—Vous pouvez toujours trouver d'autres donneurs.

—Vous connaissez le protocole vampirique s'appliquant à un maître qui s'est attaqué à la pomme de sang d'un autre maître ? répétai-je d'une voix plus forte, et définitivement pas neutre.

Je commençais à me réapproprier ma colère. Si Edmond avait eu l'intention de fuir et de nous laisser en vie, il aurait rebroussé chemin vers la porte à cet instant. Mais lorsque j'entendis de nouveau sa voix, elle s'était rapprochée de la chambre.

—Le maître lésé a le droit de réclamer une nouvelle pomme de sang au maître qui a commis la faute, ou bien, il peut le provoquer en duel.

—Je ne crois pas que nous voudrions d'une pomme de sang que votre maître aurait choisie pour nous, Edmond.

—Vous voulez dire que votre maître

provoquerait le mien en duel ?

—Quelque chose comme ça, oui.

—La pomme de sang n'est pas morte. Laissez-moi appeler les secours et la faire transporter à l'hôpital.

—J'ai déjà appelé les urgences. La police ne devrait plus tarder.

—Vous avez appelé ? Quand ?

—Avant votre arrivée.

—Je ne vous veux pas de mal, Anita Blake.

—Alors, pourquoi ne vous enfuyez-vous pas, Edmond ? Je viens de vous dire que la police ne tarderait pas ; pourtant, vous êtes toujours là à bavasser au lieu de prendre vos jambes à votre cou.

—Que ferez-vous si vous identifiez mon maître ?

—À votre avis ?

—Vous n'êtes pas seulement la servante humaine de Jean-Claude ; vous êtes aussi une exécutrice de vampires. Essaierez-vous d'obtenir un mandat au nom de mon maître ?

—-J'ignore qui il est.

—Ne me prenez pas pour un idiot. Les Maîtres de la Ville ne sont pas si nombreux dans ce pays.

—Surtout les Maîtres de la Ville mariés à une Lorna et ayant un serviteur humain prénommé

Edmond. C'est vrai que la liste ne doit pas être bien longue.

J'entendis Edmond chambrer une balle. C'est drôle, mais une fois que vous connaissez ce son, vous ne pouvez plus jamais le confondre avec un autre. Je pointai mon flingue vers la porte, en levant le genou pour caler mon bras droit parce que le gauche tenait toujours Jason.

Je vis son flingue apparaître dans l'encadrement. Il pensait sans doute que j'attendrais de voir sa tête pour tirer, mais j'avais déjà utilisé ces munitions, et la maison était vieille. Je tirai à travers le mur, un peu à gauche de sa main. Il poussa un grognement de douleur très satisfaisant, puis tira à l'aveuglette. Mes deux balles suivantes le manquèrent, mais à la troisième, il tituba enfin sur le seuil de la chambre.

J'eus le temps d'apercevoir un grand type pâle avec des cheveux bruns coupés court, un beau costume beige et une chemise sur laquelle s'élargissait une tache rouge foncé. Puis je lui collai un pruneau dans la tête.

En tombant, il essaya de lever son flingue et réussit à loger une balle dans le pied du lit. Je rampai hors des couvertures et lui tirai encore deux fois dans le torse. Puis je me dirigeai vers

lui sans cesser de le braquer. D'un coup de pied, je fis sauter son flingue de sa main inerte avant de lui exploser la tête de deux balles supplémentaires. Des morceaux de boîte crânienne et de cervelle se répandirent sur le sol.

Mes oreilles bourdonnaient encore de toutes ces détonations quand j'entendis des cris étouffés.

—Marshal Blake, marshal Blake !

—Ici ! Nous sommes ici ! criai-je, probablement plus fort que nécessaire.

La cavalerie était arrivée.

Chapitre 55

Quelques heures plus tard, j'étais de retour à l'hôpital d'Asheville, assise au chevet de Jason. Il était relié à tout un tas de machines et de perfusions, mais vivant. Les docteurs avaient dit qu'il s'en sortirait. Il guérirait. Et je ne doutais pas que son corps s'en remettrait, mais son esprit... J'étais assez familière avec la violence pour savoir qu'il existe des dégâts invisibles pour les docteurs, et auxquels aucune intraveineuse ne peut remédier.

J'avais suffisamment approché ma chaise du lit pour pouvoir prendre la main de Jason. Malgré le pronostic des docteurs, je ne serais vraiment rassurée que lorsque je sentirais ses doigts serrer les miens. C'était sans doute idiot, mais je m'en fichais. Assise à son chevet, je lui tenais la main en attendant qu'il se réveille pour saisir la mienne en retour.

Je portais une tenue d'infirmière qu'on m'avait prêtée parce que la police avait emporté mes vêtements à titre de preuves. Il est vrai que j'étais couverte de sang. Les

est vrai que j'étais couverte de sang. Les techniciens avaient même, en s'aidant d'un peigne, retiré des bouts d'os et de cervelle de mes cheveux. Les éclaboussures, ça craint.

Toutes les armes à feu présentes sur les lieux du crime avaient été confisquées. Parce que j'avais invoqué mon statut durant mon appel aux urgences, d'autres marshals fédéraux étaient venus avec les flics et les ambulanciers. Ils s'étaient déplacés pour me sauver, même si j'appartenais à la branche spécialisée dans le surnaturel et que les marshals « normaux » ne nous aimaient pas beaucoup.

Franchement, je ne pouvais pas leur en vouloir de se méfier. Certains d'entre nous ne sont que des chasseurs de primes améliorés, à qui on a filé un insigne et un permis de tuer. Nous sommes une vraie prise de tête administrative pour nos collègues. Pourtant, quand j'avais appelé au secours, ils étaient venus. Des gens que je ne connaissais pas et avec lesquels j'avais juste un insigne en commun. Peut-être étais-je d'humeur sentimentale à cause de Jason, mais ça me touchait qu'ils aient pris la peine de se déplacer.

Malheureusement, ça signifiait aussi que j'étais sur la sellette à cause de la fusillade. Je n'avais pas de mandat d'exécution pour les

deux vampires que j'avais abattus, et encore moins pour le serviteur humain — dont seule ma parole attestait qu'il n'était pas un humain ordinaire. J'avais invoqué la loi de Mise en Danger Surnaturelle, qui permet à un exécuteur de vampires d'employer une force létale si des civils se trouvent en danger de mort. Cette loi a été votée après que deux civils sont décédés pendant que mes collègues attendaient la délivrance des mandats appropriés. Sur le coup, j'avais pensé que c'était un appel à la violation de droits civils, et à présent, je m'abritais derrière comme la reine des hypocrites.

Pour les deux semaines à venir, minimum, je n'aurais ni insigne ni flingue, et je ne serais pas autorisée à accepter de nouveaux mandats avant d'avoir été entendue par les autorités. On m'avait confisqué mon arme de service officielle. Pas grave, ce n'est pas comme si je n'en avais qu'une. J'ai même un permis de port pour plusieurs autres de mes flingues, parce qu'avant de devenir marshal, j'ai passé plusieurs années dans la peau d'une civile qui avait besoin de trimballer une arme à feu en permanence. Ce qui allait m'être très utile pendant que la police examinerait les pièces à conviction.

Je ne me faisais guère de souci sur le résultat de l'enquête. Les docteurs avaient trouvé des traces de drogue dans mon sang - un tranquillisant normalement destiné aux animaux. Ils avaient été impressionnés que je tienne quand même debout, et à plus forte raison, que j'aie réussi à abattre trois personnes dans mon état. Je m'étais bien gardée de mentionner que c'était Marmée Noire qui m'avait tirée de mon inconscience. Ils m'avaient interrogée au sujet des traces de griffes sur ma poitrine ; j'avais répondu que je m'étais réveillée avec. Ce qui était la stricte vérité, mais pas toute la vérité.

J'avais demandé la pilule du lendemain, et on me l'avait donnée. On m'avait même proposé une consultation spéciale destinée aux victimes d'agression sexuelle. J'avais refusé. Quand les docteurs avaient voulu savoir pourquoi j'avais besoin de la pilule du lendemain, j'avais répondu que j'avais eu des rapports avant que nous soyons enlevés, mais pas le temps de prendre ma pilule du jour. Là encore, c'était la stricte vérité, même si pas toute la vérité.

Un agent en uniforme montait la garde devant la porte de la chambre de Jason. J'aurais voulu aller chercher mes armes dans le

coffre-fort de l'hôtel, mais je ne savais pas trop comment les autres marshals réagiraient en me voyant avec alors que j'étais sur la sellette. Je me sentais nue sans flingue, mais j'avais invoqué le pouvoir de mon insigne, et je devais en subir les conséquences. Entre autres choses, le fait qu'il était inutile que Jean-Claude m'envoie des gardes du corps, parce qu'aucun d'eux n'avait d'insigne, tandis que certains avaient un casier.

La porte s'ouvrit, et je me raidis, portant ma main libre à un flingue qui n'était plus là. Malheur. Mais ce n'était pas un méchant, c'était une infirmière qui poussait un fauteuil roulant. Dans ce fauteuil se trouvait Frank Schuyler, le père de Jason. Il avait des tubes dans le nez, un réservoir d'oxygène dans le dos et deux perfusions différentes, mais il était là.

—Je vous avais dit qu'il ne se réveillerait pas avant demain matin, monsieur Schuyler, lui lança l'infirmière.

— Il fallait que je le voie quand même, répondit-il de cette voix grave que Jason n'aurait jamais.

Puis il me dévisagea de ses yeux sombres et caverneux. Son regard n'était pas tout à fait amical, disons plutôt... intense. Comme beaucoup de gens diminués par la maladie, il

était réduit à un grouillement de terminaisons nerveuses, d'émotions et d'exigences. Je le voyais dans ses yeux remplis de colère - non, de rage.

Etait-il furieux contre son corps qui le lâchait, ou furieux en général ? Quelle qu'en soit la raison, ça ne me dérangeait pas. S'il était venu pour me crier dessus, ou pour crier sur Jason, il n'allait pas regretter le voyage. Oh, il pourrait gueuler autant qu'il voudrait, mais je gueulerais en retour. Je ne me laisserais plus insulter, et surtout, je m'assurerais que Jason ne se laisse plus insulter - par personne.

Le silence et l'échange de regards durent se prolonger assez longtemps pour inquiéter l'infirmière.

— Et si je vous ramenais dans votre chambre ? suggéra-t-elle, nerveuse.

—Poussez-moi plus près de son lit, bordel, jura Frank Schuyler. Je ne suis pas venu jusqu'ici juste pour lui jeter un coup d'œil.

L'infirmière me regarda comme pour demander ma permission ou s'excuser par avance.

—Si vous vous comportez de façon civilisée, vous pouvez approcher. Si vous êtes venu pour lui crier dessus ou l'insulter, vous pouvez repartir, dis-je.

Frank Schuyler me foudroya du regard, puis baissa les yeux vers ma main qui tenait celle de Jason.

—Alors, vous êtes vraiment sa petite amie ?

—Oui.

—Et le fait que je sois son père ne me vaudra aucune indulgence de votre part, pas vrai ?

— Pas aujourd'hui, non.

—Vous seriez vraiment capable de me jeter hors de sa chambre, alors que je suis mourant et que Jason est mon fils unique.

— Si vous déconnez... sans hésitation.

—Et qui décide si je déconne ?

—Moi.

—Vous.

— Oui, acquiesçai-je en serrant la main de Jason un peu plus fort. Frank Schuyler tourna la tête vers l'infirmière.

—Poussez-moi plus près du lit, et allez-vous-en.

De nouveau, la femme me regarda. Je hochai la tête, et elle obtempéra - mais à voir sa tête, elle pensait clairement que ça n'était pas une bonne idée. Je n'étais pas sûre que ça en soit une, mais je n'étais pas non plus sûre du contraire. On verrait bien.

Au lieu de m'écarter pour faire de la place à Frank Schuyler, j'avançai ma chaise pour

continuer à tenir la main de Jason. Le fauteuil roulant se retrouva assez près de moi pour que nos jambes se touchent presque. C'était un peu trop intime à mon goût, mais je restai où j'étais, et Frank Schuyler ne demanda pas à l'infirmière de le déplacer.

Glissant une main sous les couvertures pour la poser sur la jambe de Jason, il dit à l'infirmière :

—Vous pouvez y aller; je vous sonnerai quand j'aurai besoin de vous.

Malgré sa mine toujours indécise, la femme obtempéra. Frank Schuyler attendit que la porte se soit refermée derrière elle avant de parler.

—Je suis désolé de n'avoir pas cru que vous étiez sa petite amie.

—Et moi donc...

Nous restâmes assis, moi tenant la main de Jason et Frank Schuyler lui touchant la jambe. Un grand silence régnait dans la chambre ; on n'entendait que le bourdonnement des moniteurs et le goutte-à-goutte des différentes perfusions - celles du père et celles du fils. C'était le genre de silence qui, lorsqu'il se prolonge, vous donne des démangeaisons au cuir chevelu. Vous savez que vous devez dire quelque chose, mais rien ne vous vient à

l'esprit. Cet homme n'était pas mon père. Ce n'était pas mon problème. Pourtant, c'était moi qui me retrouvais assise à quelques centimètres d'un mourant en train d'observer son fils grièvement blessé.

—Vous n'êtes pas comme la plupart des femmes, dit'il soudain.

Sa voix me fit légèrement sursauter.

—Qu'est-ce que ça signifie ? demandai-je.

Voilà, bonne idée: laisse-le parler.

—La plupart des femmes détestent le silence. Elles ne peuvent pas s'empêcher de jacasser.

— Ça m'arrive parfois, concédai-je. Mais en règle générale, le silence ne me dérange pas, surtout quand je ne sais pas quoi dire.

—Vous ne savez pas quoi me dire ? demanda-t-il en me dévisageant de ses yeux caverneux.

— Pas vraiment.

Il sourit et serra la jambe de Jason en même temps.

—Mais contrairement à la plupart des gens, vous l'admettez.

—Je ne suis pas la plupart des gens.

— On m'a raconté que vous aviez tué trois hommes pour sauver Jason, dit'il.

Et cette fois, ce n'était pas moi qu'il regardait : c'était son fils.

— Deux vampires et un homme, oui. Il reporta son attention sur moi.

—Ça fait une différence pour vous, que deux d'entre eux aient été des vampires ?

—Les vampires sont plus difficiles à tuer. Ça rend l'histoire plus impressionnante.

Il sourit presque.

—Vous êtes une femme étrange.

— Quel autre genre de femme arriverait à suivre votre fils ? Alors, il regarda Jason, et une expression étonnamment tendre se peignit sur son visage dur.

—Nous avons toujours été trop différents pour nous entendre. Je mettais ça sur le compte de, bon, vous savez quoi.

Je n'avais aucune idée de ce dont il parlait, mais je me gardai bien de le lui dire. J'avais l'impression que je risquais d'apprendre quelque chose si je restais coite.

—Pourquoi ont’ils fait ça à Jason ? demanda Frank Schuyler.

—Il a encore ramassé à la place de Keith Summerland, comme au temps du lycée.

—Ces gens ont fait ça parce qu'ils ont confondu Jason avec le fils Summerland ?

—Oui.

—Pourquoi lui en voulaient-ils à ce point ?

—Apparemment, Keith fricotait avec la

femme de quelqu'un d'autre, et le mari l'a mal pris.

Quelque chose passa sur le visage de Frank Schuyler, une douleur qui traversa brièvement ses yeux sombres et caverneux.

—Vous êtes au courant, pas vrai ?

—Je suis au courant d'un tas de choses, répondis-je. Il va falloir être plus spécifique.

Il voulut prendre la main de Jason, que je tenais toujours. Un instant, il hésita, comme s'il envisageait d'envelopper nos deux mains dans sa grosse patte. Pour ne pas l'obliger à faire quelque chose d'aussi perturbant, je retirai la mienne.

Frank Schuyler prit la main de Jason et la tint comme s'ils étaient n'importe quels père et fils au monde. C'était vraiment dommage que Jason ne soit pas réveillé pour voir ça.

—Iris et moi, on s'était séparés. Par ma faute - j'ai toujours eu un sale caractère. Mais comme beaucoup de couples, on a continué à se voir pendant notre séparation, et on s'est remis ensemble quand elle est tombée enceinte de Jason. C'était l'enfant de la réconciliation, dit'il en scrutant son fils inconscient qui gisait dans un lit d'hôpital.

—Des tas de gens se remettent ensemble de la même façon, acquiesçai-je.

Je ne comprenais pas où il voulait en venir

Je ne comprenais pas où il voulait en venir, mais j'avais très envie de le découvrir.

—J'ai cru que j'avais enfin un fils à moi. Je pensais qu'il ressemblait juste à Iris, jusqu'à ce que je voie les jumeaux Summerland. Alors, j'ai compris qu'elle avait couché avec leur père.

—Mais tout le monde à Asheville descend plus ou moins du vieux Jedediah, non ? La plupart des amis de Jason pourraient être ses frères et sœurs tant ils lui ressemblent, fis-je valoir.

Frank Schuyler me jeta un regard hostile.

—J'ai posé la question à Iris, et elle n'a pas nié qu'elle était sortie avec lui. Les Summerland étaient séparés à la même période que nous. Ce fut une année difficile en ville ; les couples se disputaient beaucoup. Nous nous sommes tous réconciliés parce que nous pensions attendre un nouvel enfant.

Il frottait machinalement la main de Jason avec ses doigts.

Alors, je me dis que j'avais été bien longue à comprendre. Jason y avait pourtant fait plusieurs allusions, et il y avait eu d'autres indices.

Mais la plupart des invitées de l'enterrement de vie de jeune fille de Lisa lui ressemblaient tellement ! Iris elle-même aurait pu être une cousine du gouverneur.

cousine du gouverneur.

—Jason m'a dit que quoi qu'il fasse, vous étiez toujours en colère contre lui.

Frank Schuyler acquiesça.

— C'est juste. Ce n'était pas seulement parce qu'il ressemblait aux jumeaux. Il n'aimait pas le sport. Il faisait de la danse. Il n'était vraiment pas...

—. . Vraiment pas le fils que vous vouliez, achevai-je à sa place. Il me jeta un nouveau regard hostile, et cette fois, je perçus une franche colère au fond de ses yeux sombres.

—Vous n'avez pas le droit de dire ça. .

Peut-être parce que j'étais fatiguée, ou peut-être parce que j'aimais Jason et ne comprenais pas que son père puisse ne pas l'aimer aussi, je répliquai :

—Je le dis parce que c'est la vérité.

Frank Schuyler me foudroya du regard, et je lui fis en retour mon expression impassible de flic, celle qui ne trahit rien. J'étais trop crevée pour me fâcher. Finalement, il détourna les yeux.

—Peut-être. D'accord, vous avez raison. Tous les hommes rêvent du fils qu'ils auront un jour. J'imagine que je voulais un garçon qui prendrait la relève, mais les seules valeurs qu'il semblait incarner, c'étaient celles des Summerland - pas les miennes.

Summerland - pas les mêmes.

Mais pendant tout son petit discours, il ne lâcha pas la main de Jason.

—Jason est quelqu'un de bien, contrai-je.

— Pendant toute sa vie, je l'ai plus ou moins détesté de ne pas être ce que j'aurais voulu qu'il soit. Quand j'ai appris qu'il... Quand il a été amené aux urgences, j'ai demandé aux infirmières de me descendre. Je l'ai vu blessé sur la civière. (Il agrippa la main de Jason plus fort.) Et je n'ai pas pensé : « C'est le bâtard de Summerland. » J'ai pensé : « C'est mon petit qui se meurt. » Je me suis souvenu de son premier Noël. J'étais si heureux ! A l'époque, je ne savais pas encore. Mais quand je l'ai vu blessé, j'ai repensé à lui quand il était gamin. Quand il jouait dans les pièces et les comédies musicales de son école. Je me suis rendu compte que j'étais passé à côté de la vie de mon fils. Il était là, juste devant moi, et je suis passé à côté de lui.

Je dévisageai Frank Schuyler. C'était un moment guimauve, un moment de cinéma. Or, je n'ai pas confiance en les moments de cinéma : généralement, ils sont factices. Puis je vis une larme couler sur la joue de Frank Schuyler, et je fus bien forcée de croire qu'il était sincère. J'imagine que les miracles, ça arrive parfois.

arrive parfois.

Un second miracle succéda immédiatement au premier.

—Papa, dit Jason d'une voix si faible que j'eus du mal à la reconnaître.

Mais il avait les yeux ouverts, et il répéta :

—Papa.

Frank Schuyler lui pressa la main très fort.

—Je suis là, Jason.

Je me levai pour les laisser seuls. Quand ils finissent par craquer, les hommes ont besoin d'intimité.

—Anita, appela Jason de cette voix si faible. Je me tournai vers lui.

—Je reviens.

Il réussit à esquisser un sourire.

—Je t'aime. Je lui rendis son sourire.

—Moi aussi, je t'aime.

Je ne savais pas si nous avions dit ça pour prouver à son père qu'il était hétéro, ou juste parce que c'était la vérité. Jason ne serait jamais mon seul et unique amour, et réciproquement, mais quelque chose me disait que nous serions toujours dans la vie l'un de l'autre. Ça me convenait, et je pense que ça lui convenait aussi. Que pouvions-nous demander de plus ?

Chapitre 56

Jason récupéra suffisamment pour rentrer à St. Louis en avion. Son père connut une de ces rémissions étonnantes que le cancer accorde parfois. Les docteurs sont incapables d'expliquer pourquoi, mais ils lui donnent un peu plus de temps à vivre. Oh, il n'est pas guéri ; disons juste qu'il lui reste quelques mois au lieu de quelques semaines. Un peu moins de douleur à gérer dans l'immédiat. Jason a l'intention de retourner seul à Asheville d'ici à une dizaine de jours. Mon excuse pour ne pas l'accompagner ? Le boulot. Et puis, je pense que sa famille et lui peuvent se débrouiller seuls maintenant.

Le Maître de la Ville de Charleston, en Caroline du Sud, a mystérieusement disparu. Son serviteur humain s'appelait Edmond, et sa femme devant la loi s'appelle Lorna. La voici désormais libre d'épouser Keith, et à en croire les journaux, c'est exactement ce qu'elle va faire. Le mariage avec Lisa a été annulé ; si vous voulez mon avis, c'est tant mieux pour

vous voulez mon avis, c'est une mesure pour elle. Du coup, les plans du gouverneur sont tombés à l'eau. Quand votre fils a eu une liaison adultérine et que, pire encore, il épouse une vampire, vous pouvez difficilement vous présenter à l'élection présidentielle sous l'étiquette conservatrice. Ce genre de chose ne passe pas très bien dans la presse.

Peterson m'a dit que c'était Chuck qui avait donné le numéro de notre chambre aux méchants, Chuck qui s'était servi de nous comme appât. Quand nous lui avons demandé comment il justifiait son geste, Chuck a affirmé qu'il pensait que nous gagnerions. Personne n'imagine que des vampires puissent utiliser des grenades flash et des fléchettes tranquillisantes. N'empêche que j'espère toujours faire du mal à Chuck, d'une façon ou d'une autre. Simplement, je n'ai pas trouvé de prétexte qui ne soit ni mesquin ni illégal. S'il disparaissait maintenant, les flics viendraient sans doute frapper à ma porte dans l'heure.

J.J. compte venir à St. Louis pour passer quelques jours avec son vieil ami Jason. Il est le seul homme qu'elle n'a jamais vraiment oublié, et elle est la fille qu'il aurait pu épouser si elle n'avait pas aimé les autres filles autant que lui. Tous deux cherchent encore la femme de leur vie. Peut-être la chercheront-ils

de leur vie. Peut-être ils vivraient ensemble pendant quelque temps. C'est la peur de l'engagement de Jason qui m'a sauvé de l'ardeur version Richard. Pourtant, il est ravi que J.J. vienne le voir. Elle lui a déjà dit que ses liens avec les vampires ne la dérangeaient pas. C'est bon à savoir.

J'ai été blanchie de toute accusation dans l'affaire de la fusillade. Les deux vampires avaient des casiers en tant qu'humains. Ils étaient déjà méchants de leur vivant, et ils étaient devenus pires une fois morts. L'un des deux était réellement un bourreau, un professionnel que ses clients appelaient quand ils voulaient soutirer des informations à quelqu'un. Il avait travaillé pour de très sales types au fil des ans. Officieusement, j'avais donc rendu un service à la société. Officiellement, j'étais blanchie, mais nous n'avions pas le droit de trop nous réjouir. Je peux vous dire une chose : le remords de les avoir tués ne m'empêche pas de dormir.

Non, si mon sommeil est perturbé depuis notre retour, c'est à cause de Jason. Plusieurs fois, j'ai rêvé que je le retrouvais par terre, ou que je retrouvais quelqu'un par terre et que ça n'était pas lui, mais un des autres hommes de ma vie.

Jason est venu coucher à la maison deux ou

trois fois : lui aussi, il a du mal à dormir. Mais il passe toujours une meilleure nuit si quelqu'un est là pour le réveiller quand il fait des cauchemars, le prendre dans ses bras le temps qu'il se rendorme, ou peut-être se lever avec lui pour boire un café dans la cuisine. Nathaniel et moi nous relayons pour regarder l'aube se lever entre les arbres à ses côtés.

Jason est désormais mon loup, et je dois envisager la possibilité que j'aie un animal à appeler pour chacune des bêtes que je porte en moi. Seul le Maître des Bêtes, un des membres du Conseil vampirique, est capable d'appeler aussi bien des félins que des canidés - oh, et des rats. Nous verrons ce qui se passe dans mon cas.

Jean-Claude a fait savoir par le téléphone arabe vampirique qu'une fois Jason entièrement rétabli, lui et moi serons punis pour notre insubordination. Je me sens déjà punie alors que je n'ai rien fait de mal. Mais comme Jason l'a suggéré, nous allons confirmer les rumeurs qui courent à notre sujet. Nous avons commencé par Asher, parce que c'était le plus facile. Maintenant, reste à déterminer qui d'autre sera d'accord parmi les hommes de ma vie. Vous avez déjà demandé à un mec hétéro si ça ne le dérange pas qu'on

déclare publiquement qu'il est bisexuel et qu'il couche aussi avec des hommes ? Croyez-moi, ce n'est pas gagné d'avance.

Asher serait encore plus content si la prétendue « vérité » l'était réellement. Nous avons organisé un rencard à trois - lui, Jean-Claude et moi - pour voir si nous pouvons franchir cette frontière, ou si ça risque de faire exploser ma tête. On verra.

J'ai accepté de me montrer moins pénible vis-à-vis de la communauté vampirique extérieure à St. Louis, d'avoir davantage l'air d'une petite servante humaine docile. Ouais, je sais : moi aussi, je me demande combien de temps je vais tenir. Mais j'essaie. Et comme Jean-Claude sait que ça va à l'encontre de ma personnalité, il est dûment impressionné par mes efforts. Comment ne pas adorer un homme qui vous aime malgré, et parfois à cause de, vos défauts ?

Rowe a été inculpé d'enlèvement et de tentative de meurtre. Inutile de tenir le couteau pour ça; d'un point de vue légal, aider l'assassin à s'emparer de sa victime est suffisant. Pourquoi l'a-t-il fait ? Un peu pour l'argent, mais surtout parce que je lui avais fait peur avec l'ardeur dans le couloir. Il était convaincu que j'étais un vampire, et que le

seul moyen de se sauver consistait à m'éliminer. Avait'il toujours été un méchant dans le fond, ou l'ardeur lui avait'elle fait perdre tout sens commun ? Je n'ai aucun moyen de le déterminer, mais je me sens un peu coupable vis-à-vis de lui.

Max est toujours fâché que j'aie roulé Crispin, mais Jean-Claude a sous-entendu qu'une fois au courant que Jason était le portrait craché des jumeaux Summerland, Max aurait dû nous avertir. Parce qu'évidemment, il était au courant du mariage secret de Keith et de Lorna. Et il ne peut pas se permettre de prétendre le contraire. Donc, Jean-Claude et lui ont échangé quelques insultes bien senties, mais nous sommes parvenus à conclure une trêve.

Nous avons également passé un accord avec Max pour que Crispin nous rende visite à St. Louis. Je ne sais pas trop ce que j'en pense, mais que ça me plaise ou non, je l'ai roulé. Et en tant que mortel de vingt et un ans à peine, il ne possède pas la volonté nécessaire pour se libérer de mon emprise. Même si je n'ai pas fait exprès, j'ai une dette envers lui.

Grâce à notre enlèvement et aux blessures de Jason, les tigres-garous m'ont fichu la paix un moment. Mais là, ils vont venir à St. Louis.

Apparemment, Crispin et Alex Pinn ont acquis des pouvoirs après avoir couché avec moi, des pouvoirs qui jusque-là n'étaient qu'une légende au sein des clans de tigres. Mais moi, je n'ai rien fait. Je sais que c'était Marmée Noire. J'ignore ce qu'elle mijote; en revanche, je suis certaine de deux choses : elle veut les tigres, et elle m'utilise pour se les approprier. Ils ont tous entendu l'appel, et pour eux, cet appel venait de moi. Donc, je suis condamnée à en subir les conséquences. Mais je sais ce qui s'est réellement passé.

Marmée Noire m'a réveillée quand j'étais droguée. Elle m'a aidée à sauver Jason, en quelque sorte. Elle m'a aussi blessée depuis sa chambre avec les griffes d'un félin qui n'a pas arpenté cette Terre depuis plusieurs millénaires. Les marques sont en train de guérir, mais ça faisait belle lurette que Marmée Noire n'avait pas pu physiquement faire du mal à quelqu'un par-delà une distance aussi considérable. Les tigres ne sont peut-être pas les seuls qui aient acquis de nouveaux pouvoirs à mon contact.

Le Conseil vampirique doit voter pour décider de son sort. Faut-il tuer la Mère de Toutes Ténèbres avant qu'elle se réveille ? Si on me demandait mon avis, je répondrais par

l'affirmative. Mais je crois qu'elle sait ce que le Conseil mijote. Et je crois qu'elle a peur. Elle est toujours affaiblie et prisonnière d'un demi-sommeil. Si nous tentons de la tuer, est-ce que ça marchera ? Est'il possible de tuer l'obscurité ? La nuit peut-elle mourir ? Je n'en sais rien. Et ce que je trouve vraiment flippant, c'est que les vampires ne sont pas mieux renseignés que moi. Certains craignent même que tous les vampires du monde disparaissent avec Marmée Noire - que d'une façon ou d'une autre, elle les entraîne dans la tombe avec elle.

Tout ce dont je suis sûre, c'est que j'ai réclamé et obtenu des charmes supplémentaires. Je dors avec; je me douche avec; la seule chose que je ne fais pas avec, c'est l'amour à des vampires. Et jusqu'ici, tout va bien. Mais le bien, ce n'est pas la spécialité de la Mère de Toutes Ténèbres. Son truc, ce serait plutôt le mal. Elle m'a sauvé la vie et, par ricochet, elle a sauvé celle de Jason. Je lui en serais plus reconnaissante si je n'étais pas certaine qu'elle ne protège que ceux qui lui sont utiles - que ceux dont elle a besoin.

Ce qui entraîne une question : pourquoi a-t-elle besoin de moi ? M'utilise-t-elle pour acquérir davantage de pouvoir ? Le plus effrayant, c'est qu'il me semble que si je

pensais à elle assez fort pendant la nuit, elle me répondrait peut-être. Si vous pouviez poser n'importe quelle question aux ténèbres, le feriez-vous ? Et si vous le faisiez, les ténèbres vous mentiraient-elles ? Vous pouvez compter là-dessus.